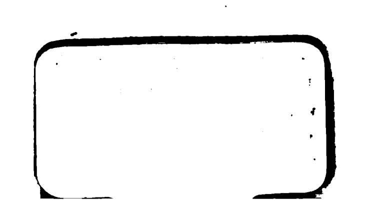



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME TROISIÈME.

VIES DE CE VOLUME.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

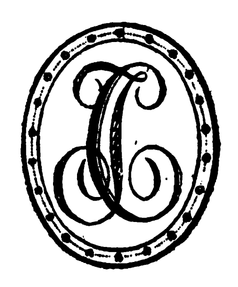
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME TROISIÈME.

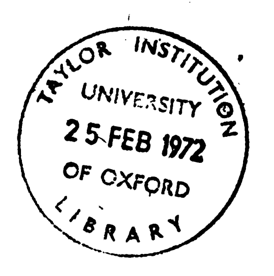


A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN IX. (1801.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.
MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



SOMMAIRE
DE LA VIE DE PAUL ÉMILE.

Vues de Plutarque en écrivant les Vies des Hommes illustres. III. *Ancienneté et noblesse de la famille Æmilia.* IV. *Naissance de Paul Émile.* V. *Ses piemiers emplois.* VI. *Ses talens militaires.* VII. *Ses mariages.* IX. *Son premier consulat. Sa guerre dans la Ligurie.* X. *Son goût pour les sciences et pour les arts.* XI. *Guerre contre Persée, roi de Macédoine. Origine des guerres entre les Macédoniens et les Romains.* XIV. *Second consulat de Paul Émile. Il est chargé de la guerre contre Persée.* XIX. *Avarice de ce Prince.* XX. *Habileté de Paul Émile.* XXI. *Il tire des eaux du mont Olympe.* XXII. *Diverses opinions sur l'origine des sources et des fontaines.* XXIV. *Paul Émile fait pénétrer son armée dans la Macédoine à travers le mont Olympe. Hardiesse de Scipion Nasica.* XXV. *Hauteur de l'Olympe.* XXVII. *Frayeur de Persée.* XXVIII. *Paul Émile reconnoît l'armée de l'ennemi.* XXIX. *Il fait les dispositions pour la bataille.* XXX. *Scipion Nasica engage le combat.* XXXI. *Intrépidité de Paul Émile.* XXXII. *Persée se retira de la bataille.* XXXIII. *Belle ordonnance de l'armée Macédonienne.* XXXIV. *Paul Emile saisit le moment où il peut la rompre.* XXXV. *Action courageuse de Caton, fils de Caton le Censeur. Victoire remportée par Paul Émile.* XXXVII. *Fuite de Persée.* XXXVIII. *Il ne pense qu'à sauver*

ses trésors. Il se refugie dans l'isle de Samothrace. XXXIX. *Toute la Macédoine se soumet en deux jours à Paul Émile. Promptitude extrême avec laquelle la nouvelle de la victoire est portée à Rome.* XL. *Exemples anciens et récens de la promptitude des nouvelles.* XLII. *Prise de Persée.* XLIII. *Honneurs que lui rend Paul Émile. Sa douleur à la vue d'un roi malheureux.* XLIV. *Conduite basse et vile de Persée.* XLV. *Remontrances de Paul Émile à son armée sur l'instabilité des choses humaines.* XLVI. *Il parcourt la Grèce, soulage le peuple, et réforme le gouvernement.* XLVII. *Ses réglemens pour la Macédoine. Il lui donne la liberté* XLVIII. *Sa liberalité, sa grandeur d'ame,* XLIX. *Il entre dans l'Épire avec l'ordre du sénat d'abandonner le pillage des villes aux soldats. État de l'or et de l'argent qui se trouve dans l'Epire.* L. *Paul Émile repasse en Italie.* LI. *Servius Galba veut lui enlever les honneurs du triomphe.* LIII. *Servilius le venge de cet outrage.* LV. *On lui décerne les honneurs du triomphe. Magnificence de son triomphe. Richesses d'or et d'argent qui y sont portées.* LVI. *Deuil dans la maison de Paul Emile par la mort de ses deux fils.* LVIII. *Sa constance et sa modération.* LIX. *Mort de Persée. Sort de ses enfans.* LX. *L'impôt aboli à Rome après la conquête de la Macédoine. Différence de conduite dans Paul Émile et dans son fils Scipion l'Africain.* LXI. *Paul Emile est nommé censeur. Sa mort. Honneurs qu'on lui rend. Médiocrité de sa fortune.*

Depuis l'an 526 jusqu'à l'an 588 de Rome, 166 ans avant Jesus-Christ.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

PAULUS ÆMYLIUS[1].



QUAND je me mis à escrire ces vies, ce fut au commencement pour profiter aux autres, mais depuis je y ay perseveré et continué pour profiter à moymesme, regardant en ceste histoire comme dedans un miroir, et taschant à raccoustrer aucunement ma vie, et la former au moule

[1] La Préface et la Comparaison montrent que Plutarque avoit mis la vie de Paul Émile avant celle de Timoléon, et qu'il ne s'étoit pas fait une loi inviolable de placer toujours le Grec avant le Romain.

des vertus de ces grands personnages. Car ceste façon de rechercher leurs meurs, et escrire leurs vies, me semble proprement un hanter familierement et frequenter avec eulx, et m'est avis que je les loge tous chez moy les uns après les autres, quand je viens à comtempler en leurs histoires, et à considerer quelles qualitez ilz avoient, et ce qui estoit de grand en chacun d'eulx, en elisant et prenant ce qui fait principalement à noter, et qui plus est digne d'estre sceu et cogneu en leurs dicts et leurs faicts.

O dieux! plus grand plaisir pourroit il estre au monde,

ne qui eust plus de force à faire que l'homme vueille corriger et emender les vices de ses meurs! Le philosophe Democritus escrit, que nous devons prier qu'il se presente à nous des images heureuses en l'air, et que les bonnes qui sont propres et convenables à notre nature s'addressent plus tost à nous, que les mauvaises et malencontreuses, presupposant une opinion et une doctrine faulse en la philosophie, et qui induit les hommes en superstitions infinies, qu'il y ait des images bonnes et mauvaises qui discourent par l'air, et qu'elles donnent aux hommes impression de bien ou de mal, en les inclinant à vice ou à vertu.

II. Mais quant à moy, par la continuation de lire les ancienes histoires, et d'en extraire ces vies que je redige par escript, en recevant tousjours en mon entendement les choses dignes de me-

moire des plus gens de bien, et des plus vertueux hommes du temps passé, je m'instruis moymesme, et me prepare à rejetter arriere de moy et repoulser toute mauvaise, lasche, deshonneste ou maligne condition, si d'adventure la frequentation et conversation de ceulx avec qui il fault que je hante necessairement, m'en attache et m'en imprime, par contagion, aucune. Ce que je fais en destournant ma pensée tranquille, et non agitée de passion quelconque, à la consideration de tant de beaux exemples : comme maintenant je vous presente en ce traitté les vies de Timoleon Corinthien, et de Paulus AEmylius Romain, lesquelz n'ont pas seulement eu l'intention bonne et la voulunté droitte, mais aussi la fortune heureuse et prospere ès affaires qu'ilz ont tous deux maniez : de maniere qu'il vous sera malaisé à juger et decider quand vous aurez leu leurs vies, si ce a esté plus par prudence, ou par heur qu'ilz sont venus à chef des plus beaux et plus grands de leurs faicts.

III. Or que la maison des AEmyliens à Rome ait tousjours esté des nobles, que lon appelle patricienes, et des plus ancienes, les historiens, pour la plus part, en sont bien d'accord : mais que le premier de celle race, qui a donné ce nom à toute la posterité, ait esté un Marcus [1] filz du sage Pythagoras, lequel fut surnommé *AEmylius* pour la doulceur et bonne grace de son langage, il y en a aucuns qui l'ont escrit, mesmement

[1] Un Mamercus.

ceulx qui ont dit que le roy Numa estoit disciple de Pythagoras. Comment que ce soit, la plus part de ceulx de ceste maison, qui ont acquis honneur et reputation pour avoir suivy la vertu, ont eu aussi la fortune favorable, excepté Lucius Paulus, qui mourut en la bataille de Cannes: mais la deffortune de celuy là porte tesmoignage de sa prudence et de sa vaillance tout ensemble, pour ce que n'ayant peu destourner la temerité de celuy qui estoit son compagnon au consulat, de l'envie de combatre, il fut malgré luy participant du combat, mais non pas de la fuitte comme l'autre, qui ayant esté cause d'attacher la bataille, s'enfouit: là où luy, qui l'avoit empeschée à son pouvoir, demoura ferme, et y mourut en combatant vaillamment jusques au dernier souspir.

IV. Celuy là doncques laissa une fille nommée *Æmylia*, laquelle fut mariée au grand Scipion: et un filz, Paulus AEmylius, qui est celuy dont nous escrivons presentement, la jeunesse duquel se rencontra en un temps florissant en gloire et en honneur, par la vertu de plusieurs grands et illustres personnages qui vivoient alors, entre lesquelz il feit reluire son nom, et si ne fut point par les mesmes arts que suivoient, ny par le mesme chemin que tenoient les jeunes hommes bien estimez de ce temps là: car il ne s'exercita point à plaider les causes des particuliers en jugement, ny ne se voulut onques adonner à saluer, embrasser et caresser les hommes pour mendier leur faveur, encore que par telle sollicitude, et par telles bri-

gues, plusieurs vinsent à gaigner la bonne grace du commun peuple : et si ne laissoit pas à le faire, pource que sa nature ne fust bien propre à l'un et à l'autre, s'il eust voulu s'en mesler, mais il aima mieulx acquerir la reputation d'homme de bien, vaillant, entier et droitturier, comme estant ceste voye meilleure que les deux autres, et aussi en peu de temps y surmonta il tous ceulx qui estoient de son aage.

V. Le premier magistrat honorable qu'il demanda, fut l'AEdilité, en laquelle poursuitte il fut preferé à douze autres concurrents qui la demandoient aussi, et si n'estoient pas hommes de petite qualité, car chascun d'iceulx parvint depuis au consulat. Et ayant esté semblablement eleu du nombre des presbtres que les Romains appellent *Augures*, qui ont la charge et la superintendence des divinations qui se font par le vol des oiseaux et par les signes et presages de l'air et du ciel, il meit tant d'estude à apprendre les us et coustumes romaines en cela, et rechercha si diligemment l'observance de la religion, et la diligence des anciens Romains ès choses divines, que de celle presbtrise qui paravant n'estoit estimée qu'un tiltre d'honneur, et n'estoit desirée que pour en avoir le nom seulement, il en feit l'une des principales et des plus haultes sciences qui fussent en honneur à Rome : en quoy faisant il tesmoigna et confirma estre veritable ce que tienent aucuns philosophes, que la religion est la science de servir dieu. Car quand il faisoit aucune chose ap-

partenante à l'office de celle presbtrise, il la faisoit avec grande experience, grand soing et grande diligence, sans penser à autre chose, et sans y rien omettre des ancienes cerimonies, ny aussi en adjouster de nouvelles, contestant bien souvent pour des choses qui sembloient fort legeres et petites à l'encontre de ses compagnons, en leur remonstrant qu'encore que lon presuppose que les dieux soient faciles à contenter, et qu'ilz pardonnent aiseement les faultes faites par seule negligence, toutefois quand il n'y auroit autre chose, que le regard de l'entretenement de la chose publique, on ne devroit pas facilement dissimuler ny passer en nonchaloir les omissions et faultes faittes en ces affaires là : pource, disoit-il, que lon ne commence jamais à remuer et changer l'estat d'une chose publique, en commettant d'entrée quelque notable contravention aux loix : mais aussi fault il estimer, que lon abandonne la garde des principaux fondement d'un estat politique, quand on desdaigne le soing de faire observer diligemment les institutions d'iceluy, pour petites et menues qu'elles soient.

VI. Aussi se monstra il pareillement severe observateur et roide exacteur de la discipline militaire, ne cherchant pas d'acquerir l'amour des soudards par leur complaire, quand il avoit charge en un camp, comme plusieurs faisoient en ce temps là, ny ne briguant pas d'avoir une seconde charge par se monstrer doulx et gracieux en la premiere, à ceulx qui estoient dessoubs luy, ains

leur monstrant, luy mesme, de poinct en poinct, ce que portoient les ordonnances de la guerre, ne plus ne moins que feroit un presbtre qui declareroit et nommeroit les cerimonies de quelque sainct sacrifice, où il y auroit danger de faillir d'un seul poinct : et en se declarant austere et terrible à ceulx qui desobeïssoient, et qui transgressoient les lois militaires, il maintenoit la chose publique en son entier, estimant que vaincre les ennemis par armes n'estoit qu'un accessoire, par maniere de dire, au prix de bien dresser et aguerrir ses citoyens par bonne discipline. Comme donques les Romains eussent la guerre en Levant contre le roy Antiochus, qui fut surnommé le *Grand*, y estans employez tous les principaux capitaines de Rome, il leur en sourdit un autre en Occident du costé des Hespagnes, où il se leva de grands mouvemens, et y fut envoyé AEmylius præteur, non point avec six haches, comme avoient les autres præteurs que lon portoit devant eulx, mais avec douze, de maniere que soubz le nom de præteur, il eut authorité et dignité consulaire : si y desfeit par deux fois les Barbares en bataille rengée, et en tua bien jusques au nombre de trente mille, et feit ce grand exploit par avoir bien et sagement sceu choisir l'avantage du lieu et du temps, pour combatre ses ennemis, ainsi comme ilz passoient une riviere [1] : ce qui facilita

[1] Non ; mais en la passant lui-même à propos. Au reste, Tite-Live nous apprend qu'il y avoit été battu l'année précédente.

grandement la victoire, à ses gens : et d'avantage il y conquit deux cents cinquante villes, qui le receurent vouluntairement. Et ainsi laissant toute la province pacifique, et ayant receu le serment de fidelité qu'elle feit de nouveau entre ses mains, il s'en retourna à Rome sans s'estre en tout ce voyage enrichy d'un seule drachme d'argent : car il estoit par tout ailleurs assez peu soigneux de son profit, et si despendoit liberalement sans espargner son bien, qui n'estoit pas grand, comme il apparut quand il fut decedé, par ce qu'à peine peult il suffire à payer le douaire qui estoit deu à sa femme.

VII. En premieres nopces il espousa Papyria fille d'un personnage consulaire Papyrius Masso [1], et après avoir long temps esté avec elle, il la repudia, combien qu'il en eust de très beaux enfans : car ce fut elle qui luy porta le tant renommé Scipion second, et Fabius Maximus. Et quant à la cause de ce divorce, la cognoissance n'en est point venue par escript jusques à nous : mais il me semble bien qu'un propos que lon compte en matiere de separation de mariage, est veritable : c'est à sçavoir que quelquefois un Romain ayant repudié sa femme, ses amis l'en tenserent en luy demandant, « Que trouves tu à redire en elle ? « n'est-elle pas femme de bien de son corps ? « n'est-elle pas belle ? ne porte elle pas de beaux « enfans » ? Et luy estendant son pied, leur monstra son soulier et leur respondit : « Ce soulier

[1] Le grec porte Mnason, mais Tite-Live l'appelle Masson.

« n'est il pas beau? n'est il pas bien fait? n'est il « pas tout neuf? toutefois il n'y a personne de « vous qui sache où il me blece le pied ». Car à la verité les grandes faultes evidemment descouvertes sont bien cause ordinairement de faire aux maris repudier leurs femmes : mais il y a quelquefois de petites hargnes et riottes souvent repetées, procedentes de quelques facheuses conditions, ou de quelque dissimilitude ou incompatibilité de nature, que les estrangers ne cognoissent pas, lesquelles par succession de temps engendrent de si grandes alienations de vouluntez entre des personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ny habiter ensemble.

VIII. Ainsi AEmylius ayant repudié sa premiere femme Papyria, en espousa une autre qui, luy porta deux enfans masles, qu'il reteint pour luy en sa maison, et donna ses deux premiers à adopter en deux très nobles, très riches et très puissantes maisons, l'aisné en celle de Fabius Maximus, celuy qui fut par cinq fois consul, et le puisné en celle des Corneliens, et l'adopta le filz du grand Scipion l'Africain, estant son cousin germain, et le nomma *Scipion.* Quant aux filles, le filz de Cato en espousa l'une, et l'autre AElius Tubero, qui fut un grand homme de bien, et qui se mainteint plus magnanimement en sa pauvreté que nul autre Romain : car ilz estoient seize proches parents tous du nom et de la race des AEliens, qui n'avoient qu'une petite maison en la ville, et une petite possession aux champs dont

ilz s'entretenoient, et vivoient tous ensemble en une mesme maison avec leurs femmes et force petits enfans. Entre lesquelles femmes fut l'une des filles de Paulus ÆEmylius, après qu'il eust esté par deux fois consul, et qu'il eut triumphé par deux fois, n'ayant point de honte de la pauvreté de son mary, mais ayant en admiration sa vertu, pour laquelle il estoit pauvre : là où les freres et parents de maintenant, s'ilz ne sont esloignez les uns des autres par distances de climats tous entiers, et qu'il n'y ait des rivieres qui les separent les uns des autres, ou des murailles qui divisent et bornent leurs heritages, et qu'il n'y ait de grands espaces vuides entre deux, ilz ne cessent d'avoir guerres et procès les uns contre les autres. Ce sont les beaux exemples que l'histoire met devant les yeux à ceulx qui les veulent peser et considerer, pour en tirer instruction de bien vivre et se bien gouverner.

IX. Au demourant, ÆEmylius estant eleu consul [1], alla faire la guerre aux Lyguriens, qui habitent le long des Alpes, et que lon appelle autrement *Lygustins*. Ce sont hommes hardis, courageux et belliqueux, et qui lors estoient bien aguerriz pour la continuation de combatre ordinairement à l'encontre des Romains, dont ilz estoient voisins : car ilz tenoient l'extremité de l'Italie, qui va aboutissant aux grandes Alpes, et celle rengée mesme des Alpes, dont le pied est baignée de la mer de Thos-

[1] L'an de Rome 572. Paul Émile fit la guerre l'année suivante.

cane, et qui regarde devers la coste de l'Afrique, et sont meslez avec les Gaulois et les Hespagnolz, voisins de celle lisiere de marine, et pour lors escumans toute la mer Mediterrane, jusques au destroit des coulonnes d'Hercules, avec petits vaisseaux legers de coursaires empeschoient tout le trafic et entrecours de la marchandise. AEmylius donques les estant allé chercher jusques en leur païs, ilz l'attendirent avec une armée de quarante mille combatans, et neantmoins ne laissa de les charger, encore qu'il n'en eust pas huit mille en tout, et que eulx fussent presque cinq contre un, et les rompit et chassa jusques dedans leurs villes, puis leur feit porter paroles d'accord et d'appointement, pourrce que les Romains ne vouloient pas de tout poinct exterminer ne destruire celle nation des Lyguriens, à cause qu'elle leur estoit comme un rempar ou un boulevart contre les mouvemens des Gaulois, qui n'espioient autre chose que le moyen et l'occasion d'envahir l'Italie, parquoy ces Lyguriens se rendirent à luy, et luy meirent entre ses mains leurs places fortes et leurs vaisseaux. AEmylius leur rendit leurs places, sans y faire autre dommage que d'en abatre les murailles et fortifications : mais il leur osta tous leurs vaisseaux, sans leur en laisser pas un plus grand que des batteaux [1] à trois rames seulement, et delivra tous ceulx qu'ilz avoient pris prisonniers tant par mer que par terre, qui se trouverent en grand nombre, tant Romains, qu'autres.

[1] Dans le grec : *à trois bancs de rameurs.* C.

X. Ce sont les choses plus dignes de memoire qu'il feit en l'an de son premier consulat : depuis il monstra par plusieurs fois avoir envie d'estre de rechef consul, et de faict se presenta une fois à la poursuitte, et en ayant esté esconduit, de là en avant ne le demanda plus, ains vaqua seulement aux choses de la religion, et à bien faire instruire ses enfans, non seulement en la discipline romaine comme luy avoit esté nourry, mais aussi un peu trop curieusement en la grecque : car il ne tenoit pas seulement des maistres de grammaire, de rhethorique et de dialectique, mais aussi des peintres, des imagiers, des piqueurs et dompteurs de chevaulx, et des veneurs Grecs à l'entour de ses enfans : et luy mesme, s'il n'avoit autre affaire pour la chose publique qui l'empeschast, estoit tousjours après tant qu'ilz apprenoient, ou qu'ilz s'exercitoient : car il aimoit ses enfans autant ou plus que nul autre Romain.

XI. Or quant aux affaires publiques, les Romains avoient ja la guerre contre le roy Perseus [1], et blasmoit on fort les capitaines, qui jusques là y avoient esté envoyez, de ce que par faulte de suffisance et de hardiesse ilz s'y estoient si laschement et si honteusement portez, qu'ilz se faisoient moquer d'eulx, et recevoient plus de dommage qu'ilz n'en faisoient à ce roy. Car peu devant ilz avoient rengé le roy Anthiochus au delà du mont Taurus, luy ayans fait quitter tout le demourant

[1] La guerre contre Persée, roi de Macédoine, avoit commencé l'an de Rome 583.

de l'Asie, et l'avoient renfermé au dedans des bornes de la Syrie: encore avoit il esté bien aise d'achepter celle paix avec quinze mille talents [1], qu'il paya pour l'amende. Et peu devant avoient aussi vaincu le roy de Macedoine Philippus en la Thessalie, et avoient delivré les Grecs de la servitude des Macedoniens: et, qui plus est, ayans desfaict Hannibal, auquel nul prince ne roy qui fust au monde, n'estoit comparable, ny quant à la puissance, ny quant à la hardiesse, ilz estimoient que ce leur estoit une trop grande honte que ceste guerre qu'ilz avoient contre Perseus, durast si longuement de pair à pair, comme si c'eust esté un adversaire egal au peuple de Rome, attendu mesmement qu'il ne combatoit contre eulx qu'avec les reliques de la desfaitte de son pere seulement, ne sçachans pas que Philippus [2] avoit laissé son armée beaucoup plus forte et mieulx aguerrie par la roupte qu'il avoit receue, qu'elle ne l'estoit auparavant. Dequoy il ne sera point impertinent que nous escrivions sommairement, et reprenant l'histoire un peu de plus hault.

XII. Antigonus celuy des capitaines et successeurs d'Alexandre le Grand, qui eut le plus de puissance, ayant acquis pour luy et pour les siens, le tiltre de roy, eut un filz nommé *Demetrius*, du-

[1] Ce sont environ neuf millions d'or. *Amyot*. Ces quinze mille talens font 70, 031,250 livres de notre monnoie.

[2] Dans le grec : « que Philippus après avoir été vaincu, avoit « beaucoup augmenté les forces des Macédoniens, et les avoit « bien mieux exercées qu'elles ne l'étoient avant ». C.

quel nasquit un second Antigonus, qui fut surnommé *Gonatas*, et eut un filz qui fut aussi nommé *Demetrius*, lequel ne regna pas long temps, ains mourut laissant un filz appellé *Philippns* en fort bas aage : à l'occasion dequoy les princes et seigneurs de la Macedoine, craignans que le royaume ne demourast sans chef, avancerent un Antigonus, qui estoit cousin du roy dernier mort, et luy feirent espouser la mere du petit Philippus, en luy donnant du commencement le nom de tuteur du roy et de capitaine general tant seulement : mais depuis l'ayans trouvé bon prince et sage, et utile aux affaires du royaume, ilz luy donnerent absoluëment le nom de roy, et fut surnommé *Doson*, c'est à dire, qui donnera, pource qu'il promettoit assez, et donnoit peu.

XIII. Après luy regna Philippus, lequel en sa premiere jeunesse donna plus grande esperance de soy que nul autre des roys : de maniere que lon estimoit qu'il seroit pour remettre un jour la Macedoine en sa gloire anciene, et que luy seul seroit pour reprimer la puissance des Romains qui se levoit contre tout le monde : mais ayant esté rompu en une grosse bataille par Titus Quintius Flaminius, près la ville de Scotuse, pour lors il plia soubs le joug, et se remit de toutes choses à la mercy des Romains : et pensa en estre eschapé à bon marché, pour quelque legere amende que les Romains luy feirent payer : mais depuis il s'en mescontenta fort, estimant que regner par la mercy des Romains estoit à faire à un esclave cherchant

de

de vivre en delices à son aise, non pas à un prince vaillant et magnanime: au moyen de quoy il tourna tout son entendement, et employa toute son estude à la guerre, faisant ses preparatifs le plus secretement et le plus finement qu'il luy estoit possible. Car il laissoit les villes qui estoient le long de la marine et sur les grands chemins, sans y fortifier chose quelconque, et à demy desertes et depeuplées, à fin que lon n'eust point d'occasion de se doubter et deffier: et ce pendant ès haultes contrées de son royaume arriere des chemins passans, il assembloit force gens de guerre, et emplissoit les villes et places fortes, qui estoient à l'escart, d'armes, d'argent et de bons combatans, se provoyant et preparant pour la guerre, laquelle il tenoit couverte et cachée le plus qu'il pouvoit: car il avoit en reserve provision de harnois pour armer trente mille combatans, et bien huit millions de mines [1] de blé retiré et serré dedans les fortes places, et d'argent comptant ce qu'il en falloit pour entretenir, l'espace de dix ans durant, dix mille estrangers pour defendre le plat païs: mais avant qu'il peust executer et mettre en effect ce qu'il avoit projetté de faire, il mourut de douleur et de regret, après avoir cogneu qu'il avoit injustement fait mourir le meilleur de ses enfans, Demetrius, par la calumnie et faulse accusation du pire, qui estoit Perseus, lequel succedant à son pere au royaume, luy succeda aussi en la haine

[1] Dans le grec, de médimnes. Voyez la Vie de Lycurgue, ch. XII.

qu'il avoit à l'encontre des Romains: mais il n'avoit pas espaules pour soustenir un si pesant fardeau, mesmement estant de si vile, si lasche et si meschante nature, comme il estoit : car entre plusieurs autres vices et mauvaises conditions qu'il avoit, il estoit extremement avaricieux : et si dit on qu'il n'estoit pas legitime, parce que la femme de Philippus l'avoit pris d'une cousturiere natifve d'Argos, laquelle s'appelloit *Gnathainia*, incontinent qu'il fut né, et se l'avoit supposé: et tient on que ce fut la principale cause, pour laquelle il chercha les moyens de faire mourir Demetrius, craignant que le filz legitime ne fust occasion de faire rechercher et averer sa batardise: toutefois quelque lasche qu'il fust, et de vile et basse nature, il trouva les forces de son royaume si grandes, qu'il se laissa aller à entreprendre la guerre contre les Romains, laquelle il sousteint assez longuement, et feit teste à des capitaines consulaires, et repoulsa de grosses armées tant par mer que par terre, et si en batit aucuns, comme entre autres Publius Licinius, lequel estant entré le premier dedans la Macedoine, il rompit en une rencontre de gens de cheval, où il luy tua deux mille cinq cens bons hommes, et en prit six cens prisonniers, et estant l'armée de mer à l'ancre devant la ville de Orée, il leur alla faire une charge au desprouveu, où il prit vingt grosses navires de charge, avec tout ce qui estoit dedans, et meit les autres à fond qui estoient chargées de bledz, et si prit d'avantage cinquante et quatre que fustes que ga-

liotes de cinquante rames. Le second des capitaines consulaires ausquelz il combatit, fut Hostilius, lequel il repoulsa, ainsi comme il essayoit d'entrer à force ouverte dedans la Macedoine par le pas de la ville de Elymie : et une autre fois qu'il y estoit entré à la desrobée par le costé de la Thessalie, il luy alla presenter la bataille, que l'autre n'oza accepter. Et comme si ceste guerre luy eust donné peu d'affaire, et qu'il se fust peu soucié des Romains, encore feit il ce pendant un voyage contre les Dardaniens, où il desfeit et meit en pieces dix mille des Barbares, et en amena très grande quantité de butin. Qui plus est, il sollicitoit une nation Gauloise habitant le long de la riviere de la Danoue [1], que lon nomme les *Basternes*, hommes belliqueux et bons combatans à cheval, et semblablement aussi prattiquoit [2] les Esclavons par le moyen de leur roy Genthius, pour les faire entrer avec luy en ceste guerre, de sorte qu'il courut un bruit qu'il avoit tant fait par argent envers ces Barbares, qu'ilz devoient descendre en Italie [3], par le hault de la Gaule, tout le long de la mer Adriadrique.

XIV. PARQUOY les Romains entendans toutes ces nouvelles, penserent qu'il n'estoit plus temps de s'amuser à donner les charges de la guerre par grace et par faveur, à ceulx qui les briguoient, ains au contraire qu'il falloit que eulx mesmes y appel-

[1] Le Danube.

[2] Les Illyriens.

[3] Dans le grec : *Par le bas de la Gaule*. C.

lassent quelque homme d'honneur, bon capitaine et sage, qui sceust comme il falloit gouverner et manier de grandes choses, semblable à Paulus AEmylius[1], lequel estoit ja fort avant en son aage: car il avoit soixante ans : mais il estoit encore homme vigoureux et robuste, fortifié de gendres et d'enfans jeunes et dispos, et de grand nombre de parents et d'amis tous gens d'authorité, lesquelz tous ensemble d'une voix luy conseillerent qu'il obeïst au peuple qui l'appelloit au consulat. Il est vray que du commencement il feit un peu le long envers le peuple qui l'en sollicitoit, et destournoit l'instance qu'on luy en faisoit, disant que ce n'estoit plus à luy à desirer ny accepter telles charges: mais à la fin voyant que la commune venoit tous les jours à sa porte, le semondre à haultes voix qu'il s'en veinst sur la place, et qu'ilz crioient à l'encontre de luy de ce qu'il l'alloit refusant, il se laissa persuader. Et s'estant monstré entre ceulx qui poursuivoient le consulat, il fut incontinent advis au peuple qu'il ne se presentoit pas tant pour accepter ce magistrat, comme il leur apportoit la victoire toute certaine, et asseurance d'heureuse issue de ceste guerre, tant il fut voulontiers veu de ses citoyens, et avec bonne esperance eleu consul pour la seconde fois[2]. Parquoy si tost qu'il eut esté eleu, ilz ne voulurent pas que lon tirast au sort suivant la coustume, auquel des deux consulz escherroit la province de la Macedoine, ains luy de-

[1] Le grec porte : cet homme étoit Paul Émile.

[2] L'an de Rome 586.

cernerent incontinent par leurs suffrages la charge entiere de toute la guerre macedonique, et ayant ainsi esté eleu consul et deputé pour aller faire la guerre au roy Perseus, il fut honorablement accompagné et convoyé par tout le peuple Romain jusques en sa maison : où il trouva une siene petite fille nommée *Tertia*, estant encore en sa premiere enfance, qui estoit toute esplorée : si luy demanda, en la caressant, ce qu'elle avoit à plorer. Elle luy respondit, en l'accolant et le baisant, « Ne sçavez « vous pas, mon pere, que nostre Perseus est « mort » ? Ce qu'elle entendoit d'un petit chien ainsi appellé, qui avoit esté nourry avec elle. « A « la bonne heure, ma fille, luy repliqua adonc « AEmylius, j'accepte le presage » : ainsi le recite l'orateur Ciceron au livre qu'il a escrit de la divination.

XV. Or estoit-ce lors la coustume de ceulx qui estoient eleus consulz, après que lon les avoit declarez telz, de faire une harangue au peuple, pour le remercier de la grace et de l'honneur qu'il leur avoit fait : suivant laquelle usance s'estant le peuple Romain assemblé pour escouter AEmylius, il leur dit qu'il avoit demandé son premier consulat pour l'amour et pour le regard de soymesme, ayant eu lors besoing de tel honneur : mais qu'il s'estoit presenté au second pour l'amour d'eulx qui avoient besoing d'un capitaine, au moyen dequoy il ne s'en sentoit point obligé ny tenu à eulx : et que s'ilz pensoient que ceste guerre se peust mieulx conduire par un autre que par luy, vouluntiers il luy

en cedoit et quittoit dès lors toute la charge: et aussi s'ilz avoient telle fiance de luy, qu'il fust bien pour la faire, qu'ilz ne se meslassent doncques point de parler ny d'entreprendre chose quelconque qui apparteinst à l'office et au devoir du capitaine, ains seulement s'empeschassent de faire sans mot dire ce qui leur seroit ordonné de sa part, et qui feroit besoing pour la conduite de ceste guerre, pour ce que si chascun se vouloit encore mesler de commander, comme lon avoit fait au paravant, à ceulx qui doivent et à qui il appartient de commander, ilz se feroient encore moquer d'eulx plus que jamais, en la conduitte de leurs affaires.

XVI. Ces paroles feirent que les Romains luy rendirent grande obeïssance, et conceurent bonne esperance de l'advenir, estans tous bien aises d'avoir esconduit ceulx qui par ambitieuses flatteries aspiroient à ceste charge, et d'y avoir commis un personnage qui eust cueur de leur dire franchement et librement leur verité. Voilà comment le peuple Romain par se rendre subject à la raison et à la vertu, veint à commander aux autres, et à se faire le plus grand et le plus puissant de tout le monde [1].

XVII. Or que Paulus AEmylius partant pour aller à ceste guerre, ait eu le vent à gré, et qu'il ait aiseement fait le voyage, je l'attribue bien à la faveur de fortune, laquelle luy feit ceste grace qu'il arriva si promptement et si seurement en son

[1] Tant le peuple Romain étoit soumis à l'empire de la vertu, pour acquérir lui-même l'empire.

camp : mais au demourant des exploits qu'il feit en toute ceste guerre, en voyant une partie faitte par la prompritude de sa hardiesse, une autre par son bon sens et bon conseil, une autre par le devoir que feirent ses amis qui le servirent de grande affection, et une autre par sa constance resoluë et asseurée au plus fort du peril, et par avoir sceu prendre et choisir le party qu'il falloit sur le faict, je n'en puis attribuer aucun acte insigne ny notable à celle siene bonne fortune, de laquelle on parle tant, comme lon peut faire ès faicts d'aucuns autres capitaines : si d'adventure lon ne veult dire, que l'avarice de Perseus aït esté la bonne fortune d'Æmylius : car pour crainte de despendre de l'argent, elle fut cause de ruiner totalement les affaires de Macedoine qui estoient en très bons termes, et en bien grande esperance de prosperer.

XVIII. Car il estoit descendu à sa requeste en la Macedoine dix mille Basternes combatans à cheval, et autres dix mille qui les coustoyoient tousjours ès batailles à pied, tous gens vivans de la soude et de la guerre, comme ceulx qui ne sçavoient ny labourer la terre, ny traffiquer sur mer, ny nourrir du bestail pour vivre, ny brief exercer autre mestier, ny marchandise, que faire la guerre, combatre et vaincre ceulx qui se presentoient en bataille devant eulx : qui plus est, s'estans venuz camper et loger en la Mædique [1] près des Macedoniens, qui les voyoient ainsi beaux et grands hommes, et si bien exercitez et appris à manier toutes

[1] Contrée de la Thrace près de la Macédoine.

sortes d'armes, si braves et si audacieux en paroles et menaces contre les ennemis, cela leur avoit donné grand cueur : de sorte qu'ilz se tenoient tout asseurez que les Romains ne les attendroient jamais, ains s'estonneroient à les regarder aux visages, et à voir seulement leur demarche, tant elle estoit terrible et espouvantable : mais Perseus, après avoir ainsi asseuré les cueurs de ses gens, et les avoir emplis de telle esperance, quand ce vint que les Barbares luy demanderent mille escus [1] comptans pour chasque capitaine, il fut si esblouy et si troublé de son entendement quand il vint à compter la somme à quoy cela se montoit, par son avarice et sa chicheté, qu'il renvoya ce renfort des Barbares, et refusa leur service, comme s'il eust voulu mesnager et espargner pour les Romains, et non pas leur faire la guerre à toute oultrance, et comme s'il eust deu rendre compte à toute rigueur de l'argent qu'il despendroit en ceste guerre, à ceulx à qui il la faifoit, combien qu'eulx mesmes luy enseignassent ce qu'il devoit faire, attendu qu'oultre tout le reste de leur equippage et appareil de guerre, ilz n'avoient pas moins de cent mille personnes toutes assemblées et prestes à faire ce qui seroit de besoing : et luy entreprenant de resister à une si grosse puissance, et de soustenir une guerre pour laquelle ses ennemis faisoient une si extraordinaire despense, d'entretenir tant de gens plus qu'il n'estoit necessaire, alloit dramant son or et son argent et le te-

[1] Mille pieces d'or, ou 24,625 livres de notre monnoie. Voyez Tite-Live, XLIV, 26.

nant seurement enfermé, comme s'il eust eu peur d'y toucher, et qu'il n'eust pas esté sien, et le faisoit luy qui n'estoit point extraict de ces roys de Lydie et de Phœnicie, qui se glorifioient pour avoir de grands tresors, ains qui par communication de sang, se disoit tenir quelque chose de la vertu de Philippus et d'Alexandre, lesquelz pour avoir estimé que les victoires se devoient achepter avec l'argent, et non pas l'argent par les victoires, sont venus au dessus de toutes leurs entreprises, et ont batu tout le monde. Et c'est pourquoy lon disoit que ce n'estoit pas Philippus, mais son or et son argent qui prenoit les villes de la Grece : et Alexandre voulant aller à la conqueste des Indes, et voyant que les Macedoniens trainnoient après eulx l'avoir et l'opulence persienne, qui rendoit son camp lourd et pesant, il fut le premier qui meit le feu au chariage royal, où lon trainnoit son bagage, et suada aux autres d'en faire autant, à fin qu'ilz allassent plus legers et plus delivres à ce voyage.

XIX. Mais au contraire Perseus ne voulut pas, pour sauver sa propre personne, ses enfans et son royaume, despendre un peu de sa chevance : ains aima mieulx estre mené prisonnier en triumphe avec grande finance, pour monstrer aux Romains combien il leur avoit espargné. Car non seulement il renvoya [1] les Gaulois sans les prendre à sa soude

[1] Ces Gaulois sont les mêmes que ceux que Plutarque a appellés un peu plus haut les Basternes ; Diodore de Sicile, t. II, p. 588, les nomme aussi des Gaulois. V. les notes sur cet endroit. C.

ainsi qu'il leur avoit promis : mais, qui plus est, ayant induit Genthius le roy [1] d'Esclavonie à entrer avec luy en ceste guerre, moyenant la somme de trois cents talents [2] qu'il luy promettoit fournir : il presenta bien l'argent à compter et ensacher à ceulx que Genthius envoya pour le recevoir. Au moyen dequoy Genthius cuidant ja tenir ce qu'il avoit demandé, commeit un cas meschant et malheureux : car il arresta et feit mettre en prison aux fers, des ambassadeurs que les Romains luy envoyerent : ce qu'entendant Perseus, pensa qu'il n'estoit plus besoin de luy bailler argent pour le rendre ennemy des Romains, attendu que luy mesme le premier luy avoit baillé telles arres de leur estre ennemy, qu'il ne s'en pouvoit plus retirer ne repentir, et s'estoit luy mesme jetté en guerre toute certaine par celle meschanceté : et ainsi defrauda le malheureux, et le frustra des trois cents talents qu'il luy avoit promis : et, qui pis est, peu de temps après le laissa prendre et enlever, luy, sa femme et ses enfans, hors de son royaume, comme de son nid, par Lucius Anicius præteur Romain, qui y fut envoyé avec une armée.

XX. Estant donques Æmylius arrivé en Macedoine pour faire la guerre à un tel ennemy, il le mesprisa bien quant à sa personne, mais il feit cas de son appareil, et des forces qu'il avoit : car il avoit dedans un camp quatre mille hommes de che-

[1] D'Illyrie.

[2] Cent quatre vingts mille escus. *Amyot*. Ces trois cens talens font 1,400,625, livres de notre monnoie.

val, et de pied non gueres moins de quarante mille, avec toute laquelle puissance il s'estoit planté le long de la marine au pied du mont Olympe, en lieu dont on ne pouvoit nullement approcher, tant il en avoit bien remparé et fortifié toutes les advenues, avec clostures et fortifications de bois, tellement qu'il y pensoit estre en toute seureté, et y esperoit miner AEmylius, et le consumer par longueur de temps et grandeur de despense. Ce pendant AEmylius ne chommoit pas de son entendement, et ne laissoit à tenter et essayer expedient quelconque pour tascher à faire quelque chose : mais voyant que ses soudards, pour la dissoluë licence, en laquelle on les avoit laissé vivre par le passé, se faschoient de tant attendre, et entreprenoient sur l'office du capitaine general, s'ingerans de dire, que lon devroit faire telle et telle chose que lon ne faisoit pas, il les en reprit bien aigrement et leur defendit de ne s'entremettre plus curieusement des choses qui ne leur appartenoient point, et qu'ilz ne se souciassent d'autre chose, sinon de se tenir prests, et leurs armes bien en poinct, pour vaillament en servir, et user de l'espée à la Romaine, quand leur capitaine leur en donneroit le temps et le moyen : et pour les rendre plus vigilans, il voulut que ceulx qui seroient du guet y allassent sans armes de long bois, à fin qu'ilz en fussent plus soigneux et plus attentifs à resister au sommeil, quand ilz n'auroient dequoy repoulser de loing l'ennemy s'il les venoit assaillir.

XXI. Or ce qui plus travailloit son armée, c'es-

toit la faute d'eau doulce, pource qu'il en sourdoit bien peu et de bien mauvaise au long du rivage de la mer. Mais AEmylius considerant qu'ilz estoient au pied du mont Olympe, qui est grand et hault, et tout couvert de bois, il conjectura à voir les arbres si frais et si verds, qu'il devoit avoir au dedans quelques sources d'eau vifves, qui courroient par dessoubs la terre. Si feit ouvrir et caver plusieurs trous et plusieurs puis au long de la montagne, lesquelz furent incontinent tous remplis d'eau pure et nette, qui paravant estant retenue et serrée, coula si tost qu'elle eut des conduits ouverts et lieux vuides où s'amasser.

XXII. Et toutefois il y en a qui nient qu'il y ait au dedans de la terre des amas d'eau assemblées ès endroits dont les fonteines sourdent, et disent que la saillie qu'elles font hors des veines de la terre n'est point par une maniere de descouverture ny de violente eruption d'eau, estant ja de longue main toute assemblée, ains qu'elle s'engendre et se concrée au lieu et à l'heure mesme qu'elle coule, se tournant la matiere en eau, et en est la matiere une vapeur humide, laquelle s'espessit et se refroidit par la froideur du dedans de la terre, tant qu'elle en devient fluide, et coule contre bas : ne plus ne moins, disent-ilz, que les mamelles des femmes ne sont pas pleines de laict tout prest, comme seroient des vases où lon en auroit mis en reserve, ains convertissent dedans soymesmes la nourriture que prenent les femmes, en laict, que puis après elles rendent par les bouts : aussi les fonteniers et

lieux frais de la terre, dont sourdent les fonteines, n'ont pas des amas d'eau cachées, ny des receptacles et concavitez si capables qu'elles puissent fournir d'eau toutes prestes, comme qui les tireroit d'une conserve, à tant de gros ruisseaux et tant de profondes rivieres: mais par leur naturel froideur et moiteur, ilz espessissent et espraignent la vapeur et l'air si fort, qu'ilz la convertissent en eau. Voilà pourquoy les lieux où lon cave et où lon ouvre la terre, rendent et jettent plus d'eau par cest attouchement, ne plus ne moins que les mamelles des femmes rendent plus de laict quand plus elles sont tirées et tettées, parce qu'ilz paistrissent mieulx, par maniere de dire, la vapeur qui est dedans, de sorte qu'ilz la convertissent en humeur coulante: là où, au contraire, les endroits de terre, où lon ne fouille point, à faulte d'estre desbouchez et remuez, demeurent inhabiles et non idoines à engendrer eau, n'ayans pas celle agitation, et ce coulement, qui est cause de procreer la liqueur.

XXIII. Toutefois ceulx qui tienent ceste opinion, donnent occasion à ceulx qui aiment les disputes, de leur opposer au contraire, qu'il fauldroit donques semblablement dire, que ès corps des animaux il n'y ait point de sang fait de longue main, et qu'il s'engendre tout soudain quand ilz sont blecez, par la transmutation de quelque esprit, ou de quelque chair qui se tourne promptement en liqueur coulante: et d'avantage ilz sont refutez par l'experience ordinaire de ceulx qui fouillent ès

mines des metaulx, ou qui minent soubs terre pour prendre des places fortes, lesquelz quand ilz ont cavé bien profond, rencontrent souventefois ès entrailles de la terre des rivieres courantes, l'eau desquelles ne s'engendre pas petit à petit comme il fauldroit qu'elle feist, s'il estoit vray que par la presente ouverture de la terre l'humeur se concreast, ains se desbonde tout à un coup, et voit on bien souvent qu'en coupant une montagne ou fendant une roche il en sort tout soudain une grande quantité d'eau.

XXIV. Mais à tant est-ce assez parlé de ceste matiere : et pour retourner à nostre histoire, AEmylius fut quelques jours là sans bouger, et dit on que lon ne veit jamais deux si grosses armées si près l'une de l'autre en si grand repos : toutefois à la fin en recherchant et essayant toutes choses, il fut adverty qu'il y avoit encore une entrée pour penetrer au dedans de la Macedoine, par la contrée de la Perræbie, à l'endroit du temple nommé *Pythion*, et du roc sur lequel il est fondé, où il n'y avoit point de gardes, ayant plus d'esperance d'y pouvoir passer, par ce que le pas n'estoit point gardé, que de deffiance pour l'aspreté et malaisance du chemin : si proposa la matiere au conseil, là où Scipion surnommé *Nasica* gendre du grand Scipion l'Africain, qui [1] depuis fut un grand personnage, et eut la premiere et principale authorité au senat, fut le premier qui se presenta et offrit pour conduire ceulx que lon voudroit envoyer faire le

[1] Cela se rapporte à Scipion Nasica. C.

tour et assaillir les ennemis par derriere : le second fut Fabius Maximus, le fils aisné de AEmylius, qui estoit encore bien jeune, et neantmoins se leva et se presenta fort delibereement, dont AEmylius fut bien joyeux, et leur bailla non tant de gens comme Polybius en met, ains autant que Nasica luy mesme dit en une siene missive qu'il escrit à un roy, où il recite toute l'histoire de cest exploit. Il y avoit trois mille Italiens des peuples alliez de l'Italie qui n'estoient point des legions romaines, et en la poincte senestre environ cinq mille combatans, oultre lesquelz Nasica prit encore six vingts hommes d'armes : et environ deux cents Candiots et Thraciens meslez ensemble, de ceulx que Harpalus avoit envoyez, avec lequel nombre de gens Nasica se partit du camp, et prit son chemin devers la marine et s'en alla loger au temple de Hercules, comme s'il eust deliberé de faire le tour par la mer pour aller environner le camp des ennemis par derriere, mais quand les soudards eurent souppé, et qu'il fut nuict toute noire, il descouvrit aux particuliers capitaines des bendes la verité de son entreprise, et les mena toute la nuict au contraire du chemin de la marine, tant qu'il arriva au dessoubs du temple de Pythion, là où il se logea pour reposer ses gens qui estoient travaillez du chemin.

XXV. En cest endroit là le mont Olympe a de haulteur plus de dix stades [1], qui font demie

[1] Le stade est de 125 pas, qui font 625 pieds. 8 stades font un mille romain ; 24 stades une lieue de trois mille. 10 stades

lieuë et demy quart, ainsi qu'il appert par un escriteau qu'y a mis celuy qui l'a mesuré en ces vers,

Le mont Olympe à l'endroit où l'eglise
De Pythius Apollo est assise,
A de haulteur à droit plomb mesurée
Jusques au bout de sa cyme aerée
Depuis le rez de la plaine d'à-bas,
Mille deux cents et soixante dix pas [1],
Comme jadis Xenagoras trouva
Filz d'Eumelus, et icy l'engrava,
Prenant congé, sire Apollo, de toy,
Et te priant le preserver d'esmoy.

Toutefois les Geometriens tienent, qu'il n'y a ny montagne plus haulte [2], ny mer plus profonde, que la longueur de dix stades: si est-ce que cestuy Xenagoras, à mon advis, ne prit pas ceste mesure à la volée, ny par estime seulement, ains selon les regles de l'art, et avec les instrumens de geometrie.

XXVI. NASICA donques passa la nuict en cest endroit là : et ce pendant le roy Perseus voyant qu'AEmylius ne se remuoit point du lieu où il

ne font donc pas tout-à-fait une demie lieue. Aussi cette évaluation d'une demie lieue et demi quart n'est-elle pas dans le grec.

[1] Dix stades et la longueur d'un arpent de terre moins quatre pieds. *Amyot.* C'est une mesure de 100 pieds de long.

[2] On a maintenant la mesure géométrique de beaucoup de montagnes qui ont plus de dix stades de hauteur. Celle de Chimborazo en Amérique s'élève de 3380 toises au-dessus du niveau de la mer.

estoit,

estoit, ne se doubtoit point aussi de la venue qu'on luy brassoit, jusques à ce qu'il y eut un traistre Candiot, qui se desrobbant de la trouppe par le chemin, luy alla descouvrir le tour et circuit que faisoient les Romains, dont il se trouva fort estonné: et toutefois ne remua point encore son camp de là où il estoit, ains despescha seulement un de ses capitaines nommé *Milon* avec dix mille estrangers et deux mille Macedoniens, luy enjoignant très expressement de faire la plus extrême diligence qu'il luy seroit possible, pour saisir le premier le hault de la montagne. Si dit Polybius que les Romains les allerent charger, qu'ilz dormoient encore: mais Nasica escrit qu'il eut une fort aspre et doubteuse rencontre à la cyme de la montagne, et dit notamment qu'un soudard Thracien s'addressa à luy, auquel il donna un coup de javeline dedans l'estomac, dont il le porta mort par terre, et que finablement les ennemis estans forcez, et le capitaine mesme Milon s'estant honteusement mis à fouir en sayon sans armes, il le suivit sans plus de danger, et descendit avec toute sa trouppe en la plaine à sauveté.

XXVII. Cela estant ainsi advenu, Perseus se deslogea à grand'haste du lieu où il estoit, et se retira arriere tout effroyé voyant son esperance confuse, et ne sachant où il en estoit: toutefois si falloit il necessairement, ou qu'il s'arrestast là devant la ville de Pydne, pour y prendre le hazard de la bataille, ou bien qu'il departist son armée

par les villes et fortes places [1], en recevant la guerre dedans son païs, laquelle y estant une fois entrée n'en pouvoit plus sortir sans grand meurtre et grande effusion de sang : à l'occasion dequoy ses amis luy conseilloient, qu'il choisist plus tost le hazard de la bataille, en luy alleguant qu'il estoit plus fort de nombre d'hommes, et que les Macedoniens s'esvertueroient de faire tout l'effort qu'ilz pourroient, attendu qu'ilz auroient à combatre pour sauver leurs femmes et leurs enfans, et qu'ilz auroient leur roy present, et voyant le devoir que chacun d'eulx feroit, et combatant luy mesme en personne pour eulx. Le roy meu de ces remonstrances, se resolut et prepara pour essayer la fortune du combat : si planta son camp, considera l'assiette des lieux à l'environ, et departit les charges entre ses capitaines, en deliberation d'aller tout chaudement charger les ennemis ainsi qu'ilz arriveroient. Or estoit le lieu et le païs tel, qu'il y avoit de la plaine pour y dresser [2] un bataillon de gens de pied armez, qui demande la campagne rase et unie : et si y avoit des mottes et cousteaux tenans les uns aux autres, qui estoient propres pour gens de traicts, nuds, ou armez à la legere, pour se retirer quand ilz se sentiroient pressez, et pour aller environner à couvert les ennemis par derriere : et si y avoit deux petites rivieres, *Æson* et *Leucus*,

[1] Il faut lire πολέμιον au lieu de πολέμον, comme le propose Bryant, et traduire : *et recevoir l'ennemi dans son païs, lequel y étant une fois entré*, etc. C.

[2] La Phalange. C.

qui couroient à travers : lesquelles encore que pour lors elles ne fussent pas gueres profondes, à cause que c'estoit sur la fin de l'esté, estoient neantmoins pour donner encore quelque empeschement aux Romains.

XXVIII. Et quant à AEmylius, si tost qu'il se fut rejoint avec Nasica, il tira droit marchant en bataille contre ses ennemis : mais il apperceut de loing la bonne ordonnance de leur bataille, et le grand nombre des combatans qu'il y avoit. Dont il s'emerveilla, et feit arrester son armée tout court, pensant un petit en soy mesme à ce qu'il avoit à faire : et adonc les jeunes hommes ayans charge soubs luy, desirans que lon combatist vistement, s'en vindrent devers luy le prier qu'il ne dilayast point : mesme Nasica, entre autres, se confiant en la prosperité qu'il avoit eue à la premiere rencontre. AEmylius luy respondit en riant : « Je le feroye « ainsi si j'estoye en ton aage : mais plusieurs vic- « toires que j'ay gaignées par le passé, m'ayans « enseigné les faultes que commettent les vaincus, « me defendent d'aller ainsi chaudement sans re- « poser mes gens, qui ne font qu'arriver, assaillir « une armée toute rengée et ordonnée en bataille ». Ayant fait ceste response, il commanda que les premieres bendes, qui estoient ja en veue des ennemis, se rengeassent en bataille, monstrant à l'ennemy contenance de vouloir combatre : et que ce pendant ceulx qui estoient derriere se logeassent, et fortifiassent le camp. Ainsi se retournans tousjours de main en main ceulx qui estoient les plus

prochains des derniers, les uns après les autres, on ne se donna garde qu'il eut peu à peu desfait sa bataille, et logé tous ses gens dedans son camp fortifié, sans bruit ny tumulte quelconque, et sans que les ennemis s'en apperceussent. Mais la nuict venue, quand chacun eut souppé, ainsi que lon se vouloit mettre à dormir et reposer, la lune qui estoit au plein, et desja haulte eslevée, se commencea à obscurcir et noircir, et à changer de toutes sortes de couleurs en perdant sa lumiere, jusques à ce qu'elle disparut et eclipsa [1] entierement. Si commencerent adonc les Romains à faire bruire des bassins et autres vaisseaux de cuivre, comme est leur façon de faire en tel accident, cuidans par ce son là rappeller et faire revenir sa lumiere, en haulsant quant et quant vers le ciel force flambeaux ardents, et force tisons de feu. Mais les Macedoniens au contraire ne feirent rien de semblable dedans leur camp, ains furent tous espris d'une frayeur et horreur : et courut incontinent un bruit sourd parmy le peuple, que ce signe celeste signifioit l'eclipse du roy. Quand à Æmylius, encore

[1] Plutarque a placé cet événement à la fin de l'été, d'après l'expression de Tite-Live, qui donne pour date de cette éclipse la nuit du 3 au 4 de septembre. Mais ce jour, dans le calendrier alors en usage, répond pour cette année au 21 juin de l'année Julienne. Et Tite-Live ne s'est pas mépris sur la saison, puisqu'il dit qu'on étoit dans la plus brûlante chaleur de l'été. Il parle même du solstice d'été comme venant de passer; en quoi il y a seulement une erreur de quelques jours à lui reprocher, le solstice d'été, au tems de Paul Émile, et même de César, ne pouvant arriver avant le 22 juin de l'année Julienne.

qu'il ne fust pas du tout ignorant des differences des eclipses, et qu'il eust bien ouy dire qu'elles se font par ce que la lune, en faisant son cours ordinaire à l'entour du monde, après certaines revolutions de temps vient à entrer en l'umbre du rond de la terre, dedans laquelle elle demeure cachée, jusques à ce qu'ayant passé la region obscurcie par ceste umbre, elle vient à recouvrer sa clarté, qu'elle prend du soleil : ce neantmoins estant homme religieux et devot envers les dieux, si tost qu'il apperceut la lune retournée en sa clarté pure et nette premiere, il luy sacrifia unze veaux, et le lendemain au poinct du jour faisant sacrifice de bœufs à Hercules, il ne peut onques avoir en vingt bœufs qu'il immola, signes aucuns qui luy promeissent rien de bon : mais au vingt et unieme il en eut qui luy promeirent la victoire, en defendant.

XXIX. Parquoy après avoir voué un solennel sacrifice de cent bœufs à Hercules, avec des jeux de combats publiques, il ordonna à ses capitaines qu'ilz teinssent leurs gens tous prests en ordre pour combattre : et alloit ainsi gaignant le temps pour attendre que le soleil declinast après midy, à fin que les Romains, qui estoient tournez vers l'Orient, ne l'eussent, en combatant, au visage. Cependant il se reposoit dedans sa tente, laquelle estoit toute arriere ouverte du costé qui regardoit en la plaine, où estoit le camp des ennemis. Quand ce vint sur le soir, pour faire que les ennemis commenceassent à assaillir, les uns disent qu'il usa d'une telle ruse : qu'il feit chasser vers eulx un che-

val desbridé, et qu'il y eut quelques uns des Romains qui coururent après, comme pour le reprendre, et que cela fut cause d'attacher l'escarmouche: les autres disent, que les soudards Thraciens estans soubz la charge du capitaine Alexandre, chargerent quelques fourrageurs des Romains qui portoient du fourrage au camp, duquel il sortit environ sept cents Lyguriens, qui coururent vistement à la rescousse, et que survenant tousjours renfort aux uns et aux autres, finablement la bataille entiere s'en ensuivit. Parquoy AEmilius, comme sage pilote, prevoyant par l'esbranlement de ceste escarmouche, et l'emeute des deux camps, quelle seroit la tourmente de la bataille, sortit adonc hors de sa tente, et passant au long des bendes les alloit enhortant et preschant de bien faire leur devoir.

XXX. Ce pendant Nasica picquant jusques au lieu où se faisoit l'escarmouche, apperceut l'armée des ennemis marchans en bataille tous prests à chocquer. Les premiers qui marchoient, estoient les Thraciens, qui luy semblerent, à ce qu'il escrit luy mesme, fort effroyables à voir: car c'estoient de grands et puissans hommes, qui portoient devant eulx des escus de fer bien fourby et luisant, les jambes armées de greves, et de cuissots, vestus de hocquetons noirs, et branlans sur leurs espaules droittes des pesantes et massives halebardes. A costé de ces Thraciens marchoient puis après les autres estrangers prenans soude du roy, accoustrez et armez diversement, pource que c'estoient gens ramassez de toutes pieces, et parmy eulx y avoit

des Pæoniens meslez. Le troisieme squadron estoit des naturelz Macedoniens, tous hommes choisis, tant en fleur d'aage, qu'en preuve de hardiesse, armez de beaux harnois dorez, et par dessus de beaux hocquetons de pourpre tous neufs: au dos desquelz venoient puis après à se monstrer hors du camp, les vieilles bendes aux escus de cuivre, qui remplirent toute la plaine d'un esclair d'acier et d'une lueur de cuivre: et toutes les montagnes et les coustaux d'alenviron retentirent du bruit et de la clameur de tant de combatans, qui s'entredonnoient courage les uns aux autres: et en ceste ordonnance marcherent si fierement, de si grande ardeur, et avec telle vitesse, que les premiers qui furent tuez en la rencontre, tumberent morts à demy quart de lieue [1] seulement du camp des Romains.

XXXI. Estant donques ja la charge et meslée commencée, ÆEmylius, qui accourut au front de sa bataille, trouva que les capitaines Macedoniens qui estoient aux premiers rencs, avoient ja planté les fers de leurs picques dedans les targes et pavois des Romains, de maniere que les Romains ne les pouvoient attaindre avec leurs espées: et apperceut aussi, que les autres Macedoniens ayans tiré devant eulx leurs boucliers qu'ilz portoient derriere sur leurs espaules, baisserent semblablement les picques tous à un coup, et en donnerent dedans les grandes targes des Romains: et considerant de quelle force estoit celle haye de pavois rengez de si

[1] Deux stades dans le grec.

près qu'ilz se touchoient les uns les autres, et l'horreur que faisoit à voir un front de bataille dont il sortoit tant de fers de picques et si drues, il s'en trouva plus estonné et plus effroyé que de chose qu'il eust onques veuë: ce que depuis il racompta par plusieurs fois et en plusieurs lieux, confessant la frayeur qu'il en avoit euë, et ce qu'il y avoit veu: mais toutefois il la sceut bien dissimuler à l'heure: et passant au long des compagnies à cheval, sans corps de cuirace ny armet en teste, monstra une chere gaye et deliberée à ceulx qui combatoient.

XXXII. Mais au contraire le roy de Macedoine, ainsi qu'escrit Polybius, aussi tost que la bataille fut commencée se retira dedans la ville de Pydne [1], soubz couleur de s'en aller faire un sacrifice à Hercules: lequel n'a point aggreables les lasches sacrifices des couards, ny n'exaulce point leurs prieres, attendu qu'elles sont desraisonnables: car il n'est point raisonnable, que celuy qui ne tire point, attaigne au blanc, ne que celuy qui ne demeure point ferme en bataille, emporte la victoire, ny que celuy qui ne fait rien, ait du bien, ny que le meschant soit heureux et prospere. C'estoit aux prieres d'AEmylius que les dieux favorisoient,

[1] Le nom de Pydne n'est point dans le grec, et M. Reiske croit qu'il faut lire *Pella*; mais c'est Pydne dont Polybe a voulu parler sans doute, parce que c'étoit auprès de cette ville que Persée étoit campé. Ce qui fait dire peu après à Plutarque, qu'il s'enfuit de Pydne à Pella. Et Tite-Live dit précisément la même chose.

pource qu'il leur demandoit la victoire en tenant les armes au poing, et en combatant les invoquoit à son secours. Toutefois il y a un Posidonius qui se dit avoir esté de ce temps là, et qui plus est, s'estre trouvé sur le faict, et a escrit une histoire contenant plusieurs livres des faicts et gestes du roy Perseus, là où il dit que ce ne fut pas par lascheté de cueur, ny soubz couleur d'aller sacrifier à Hercules, que Perseus s'en alla de la bataille, ains pource que le jour de devant il avoit receu un coup de pied de cheval en la cuisse, et qu'encore qu'il ne se peust pas bien aider, et que tous ses amis essayassent de le destourner qu'il ne se trouvast au combat, il se feit neantmoins amener un cheval de ceulx qu'il chevauchoit en allant par les champs, sur lequel il monta, et se trouva en bataille tout desarmé, où il luy fut tiré un nombre infiny de traicts de toutes sortes par les deux flancs: entre lesquelz il y eut un coup de javelot qui l'assena, mais ce fut du travers, non pas de la poincte, et luy donna au costé gauche, en glissant par telle roideur toutefois, qu'il luy froissa tout son saye, et meurtrit la chair au dessoubz; de maniere que la marque y demoura bien longuement depuis: voilà ce que dit Posidonius à la defense et descharge de Perseus.

XXXIII. Estans donques les Romains arrestez tout court par la bataille Macedonique, sans qu'ilz la peussent aucunement forcer, il y eut un capitaine des Peligniens nommé *Salius*, qui prit l'enseigne de sa bende, et la jetta dedans la foule des

ennemis: et adonc ces Peligniens se ruerent tous ensemble de grande impetuosité en cest endroit, pource que tous Italiens estiment estre une trop grande honte et un grand crime à gens de guerre, de perdre ou abandonner leur enseigne: si y eut d'une part et d'autre des efforts merveilleux en ce lieu là: car les Peligniens taschoient à coupper avec leurs espées les picques des Macedoniens, ou à les repoulser arriere avec leurs grands escus, ou bien à les destourner et entreouvrir, en les prenant avec les mains. Mais les Macedoniens au contraire, tenans leurs piques fermes à deux mains, en perçoient d'oultre en oultre ceulx qui s'approchoient trop d'eulx, sans que la targe ny le halecret peussent resister à la violence et faulsée du coup de picque, et portoient par terre les pieds contremont ces Peligniens et Terraciniens [1], qui sans raison quelconque, comme bestes effarouchées, s'alloient eulx mesmes enferrer et se jettoient la teste baissée à la mort toute certaine, de maniere que leur premier reng y fut entierement desfait, à l'occasion de quoy ceulx de derriere reculerent un petit, non qu'ilz fouissent les doz tournez à val de roupte, ains se retirerent en reculant vers le mont qui se nomme *Olocrus*. Ce que voyant AEmylius, ainsi comme escrit Posidonius, deschira de courroux sa cotte d'armes, à cause que de ses gens les uns reculoient, les autres n'ozoient affronter ce bataillon de Macedoniens, lequel es-

[1] Le grec porte Páliniens et Raciniens. Dans Tite-Live Peligniens et Marrutiens.

toit si bien serré de tous costez, et si bien remparé d'une cloison de picques, qui presentoient les fers en tout sens qu'on l'eust sceu prendre, qu'il estoit entierement impossible de pouvoir entrer dedans ny en approcher seulement: toutesfois pource que la campagne n'estoit pas bien par tout plaine ny unie, le bataillon, qui estoit large de front, ne peut pas bien tousjours entretenir celle haye continuée de boucliers joignans l'un à l'autre, ains fut force qu'elle se rompist et entreouvrist en plusieurs endroits, comme il advient en toutes grandes batailles, selon les divers efforts des combatans, qu'en un endroit elles se poulsent en avant, et en un autre elles s'enfoncent et reculent en arriere: parquoy AEmylius saisissant soudain ceste occasion, departit ses gens par petites trouppes, et leur enjoignit qu'ilz se jettassent habilement ès entredeux, et qu'ilz occupassent les espaces qu'ilz appercevroient vuides au front du bataillon des ennemis, et qu'ilz s'attachassent ainsi à eulx, non point par une charge continue d'un tenant par tout, ains çà et là par diverses trouppes et en plusieurs endroits.

XXXIV. AEmylius donna cest advertissement aux particuliers capitaines et chefs des bendes, et les capitaines de main en main à leurs soudards, qui le sceurent bien executer: car ilz se coulerent incontinent ès endroits où ilz veirent places vuides, et y estans une fois entrez, assaillirent les Macedoniens les uns par les flancs, où ilz estoient nuds et desarmez, et les autres par derriere, de

sorte que la force de tout le corps du bataillon, qui consiste à se tenir bien joinct et chocquer tout ensemble, quand il fut ainsi entreouvert se perdit incontinent. Et au demourant, quand ce vint à combatre d'homme à homme, ou de petite trouppe contre autre petite trouppe, les Macedoniens avec leurs petites espées courtes venoient à frapper sur les grandes targes des Romains qui estoient fortes, et qui les couvroient tout le corps jusques aux pieds : et au contraire, il falloit qu'ilz sousteinssent avec leurs boucliers, qui estoient petits et foibles, les coups des espées fortes et massives des Romains, tellement que tant pour leur pesanteur, que pour la force dont elles estoient ramenées, il n'y avoit bouclier ny harnois qu'elles ne faulsassent, et penetroient jusques au vif : au moyen dequoy ilz ne peurent pas longuement resister, ains se tournerent incontinent en fuitte.

XXXV. Mais quand ce vint au squadron des vieux routiers Macedoniens, là fut le plus fort de la meslée, où lon dit que Marcus Caton, filz du grand Caton et gendre d'AEmylius, en faisant toutes les preuves de sa personne qu'il est possible à un vaillant homme de faire, y perdist son espée qui luy tumba du poing, et comme jeune homme de grand cueur, qui avoit esté bien nourry en bonne discipline, et qui pour ressembler à son pere, si excellent personnage que chascun sçait, avoit à monstrer de grands actes et exemples de vertu, il pensa qu'il valloit mieulx mourir que de souffrir que luy vivant les ennemis eussent aucune

despouille de luy. Si courut incontinent parmy l'armée romaine pour y trouver aucuns de ses amis, auxquelz il compta le cas qui luy estoit advenu, et les pria de luy aider à recouvrer son espée, ce qu'ilz feirent: et estans bonne trouppe de hardis et vaillans hommes, se ruerent sur l'endroit des ennemis, où il les conduisit, par tel effort et d'une telle impetuosité qu'ilz fendirent la presse, et avec grand meurtre et grande effusion de sang, feirent tant qu'ilz esclaircirent la place: puis quand elle fut toute vuide, se meirent à chercher l'espée, laquelle ilz retrouverent à la fin, à grande peine, soubz des monceaux d'autres armes et de corps morts, dont ilz demenerent grande joye. Et en chantant un chant de victoire allerent de rechef plus furieusement que devant charger sur ceux des ennemis qui faisoient encore teste, jusques à ce que finablement les trois mille Macedoniens d'eslite combatans vaillamment jusques au dernier souspir, sans jamais abandonner leur rencs, furent tous mis en pieces: après la desfaitte desquelz fut aussi faitte une grande boucherie des autres qui fouyoient, tellement que toute celle plaine, et le pied des montagnes d'alenviron, en furent tous couverts de morts, et le lendemain de la bataille quand les Romains passerent la riviere de Leucus, ilz la trouverent encore toute teinte de sang: car on dit qu'il mourut en ceste bataille plus de vingt et cinq mille hommes, et n'y en eut du costé des Romains [1] que six vingt tuez, comme dit Posido-

[1] Dans le grec, *que cent hommes*. C.

nius, ou comme l'escrit Nasica, que quatre vingts seulement: et pour une si grande desfaitte elle fut merveilleusement tost decidée et promptement executée : car ilz commencérent à combatre environ les trois heures après midy, et eurent gaigné la victoire devant quatre, et tout le reste du jour ne feirent que chasser les fuyans jusques à bien sept lieuës et demie [1] loing du lieu où avoit esté la rencontre, de maniere qu'il fut bien avant en la nuict devant qu'ilz fussent de retour en leur camp.

XXXVI. Si furent tous les autres recueillis et receus à grande feste et grande joye par leurs serviteurs, qui leur allerent au devant avec torches et flambeaux allumez, et les menerent en leurs tentes toutes luisantes de feuz de joye, et couronnées de festons et de chapeaux de lierre et de laurier, excepté le capitaine general qui estoit en grand esmoy, pource que de ses deux filz qu'il avoit amenez quand et luy en ceste guerre, le plus jeune ne se trouvoit point, qui estoit celuy qu'il aimoit le mieulx, pource qu'il le voyoit de plus excellente nature que nul autre de ses freres : car il estoit desja courageux et convoiteux d'honneur à merveilles, encore qu'il ne feist gueres que sortir lors de son enfance. Si le tenoit Æmylius ja pour tout perdu, cuidant qu'à faulte d'experience de la guerre, et par une ardeur de jeunesse il se seroit jetté trop avant en la presse des ennemis combatans. Si fut incontinent tout le camp adverty du

[1] Dans le grec : cent vingt stades, qui font cinq lieues.

deuil qu'en menoit AEmylius, et de la destresse en laquelle il en estoit. Au moyen dequoy les Romains qui s'estoient mis à soupper, se leverent tous de table, et s'en coururent à la clarté des torches, les uns vers la tente d'AEmylius, les autres hors du camp pour chercher entre les morts s'ilz l'y recognoistroient point : et estoit tout le camp triste et morne, et la plaine et cousteaux d'alenviron retentissoient des cris de ceulx qui appelloient à haulte voix Scipion : car il avoit dès ce commencement un naturel doué et composé de toutes les bonnes et grandes parties qui sont requises en un capitaine et sage gouverneur de chose publique, autant et plus que nul autre jeune homme de son temps. A la fin comme lon n'avoit desja presque plus d'esperance qu'il revinst, il retourna de la chasse des ennemis avec deux ou trois de ses familiers seulement, souillé de sang tout frais, comme un gentil levrier acharné après la beste, s'estant laissé porter au loing à l'aise de la victoire. C'est celuy Scipion qui depuis ruina les deux citez de Carthage et de Numance, et qui fut le plus grand homme de guerre et le plus vaillant capitaine des Romains en son temps, et qui eut plus d'authorité et de reputation.

XXXVII. Ainsi la fortune dilayant jusques à un autre temps l'execution de l'envie qu'elle porta à un si noble exploit, souffrit pour lors AEmylius jouir entierement du plaisir de sa victoire : et quant à Perseus, il s'enfouit premierement de la ville de Pydne en celle de Pella, avec sa chevalerie,

qui s'estoit presque toute sauvée : à l'occasion dequoy les gens de pied qui estoient eschappez de vistesse, les rencontrans par les chemins les appelloient traistres, lasches et meschans, et, qui pis est, en abbattoient quelques uns de dessus leurs chevaux en terre, et les batoient à bon esciant : quoy voyant Perseus, et craignant que ceste mutinerie ne se tournast contre luy mesme, il destourna son cheval du grand chemin, et despouilla sa cotte d'armes de pourpre qu'il porta devant luy, et prit son bandeau royal en sa main, de peur qu'il ne fust cogneu à ces enseignes : puis à fin qu'il peust plus aiseement parler à ses amis par le chemin, il descendit à pied, et mena son cheval par la bride : mais de ceulx qui estoient demourez autour de luy, l'un faisoit semblant de relier la courroye de son soulier qui estoit desliée, l'autre de vouloir guayer son cheval, l'autre boire, tant qu'ilz demourerent tous derriere les uns après les autres, et s'en fouirent, ne redoubtans pas tant la fureur des ennemis, que la cruaulté de leur roy, lequel estant troublé de ses malheurs, cherchoit à rejetter la coulpe de sa desfaitte sur tous autres que sur luy. Estant donques entré la nuict dedans la ville de Pella, il y eut deux de ses tresoriers et superintendans de ses finances, Euctus et Eudæus, qui luy vindrent au devant, et en parlant librement à luy hors de saison, prirent la hardiesse de luy dire qu'il avoit fait de grandes faultes, et à luy conseiller ce qu'il avoit à faire, dont il se courroucea si

aigrement,

aigrement, qu'il les tua tous deux à coups de poignard, de sa propre main: ce qui fut cause que tout le reste de ses serviteurs et amis l'abandonna, et ne demoura plus au tour de luy qu'Evander Candiot, Archedamus AEtolien, et Neon Bœotien. Et quant aux simples soudards, il n'y eut que les Candiots qui le suivirent, encore ne fut-ce pas pour amitié qu'ilz luy portassent, ains pour l'amour de son or et de son argent, ne plus ne moins que les abeilles demeurent en leurs ruches à cause de la cire et du miel qui y sont: car il trainnoit après luy une grande chevance, et leur abandonna à piller quelque vaisselle et meubles d'or et d'argent, jusques à la valeur de bien trente mille escus [1].

XXXVIII. Mais arrivé qu'il fut en la ville d'Amphipolis premierement, et puis en celle d'Alepse, après que sa frayeur fut un peu rassise, il retumba de rechef en la maladie qu'il avoit de longue main enracinée et née avec luy, c'estoit l'avarice et la chicheté: car il se plaignit à ceulx qu'il avoit autour de luy, de ce qu'il avoit abandonné à piller sans y penser, à ses soudards Candiots quelques vases d'or qui avoient anciennement esté à Alexandre le grand, et pria très instamment les larmes aux yeux ceux qui les avoient, qu'ilz les voulussent eschanger avec de l'argent comptant. Or ceulx qui cognoissoient bien sa nature, jugerent

[1] Dans le grec, cinquante talens. qui font 233,437 livres de notre monnoie.

bien incontinent que c'estoit une ruze et menterie candiote, dont il cuidoit affiner des Candiots: mais ceulx qui le creurent, et qui luy rendirent ce qu'ilz avoient de vaisselle, la perdirent: car il ne leur en paya jamais depuis rien: et ainsi gaigna sur ses amis la valeur de dix huit mille escus [1] que ses ennemis bientost après luy devoient oster et prendre. Et avec cela passa en l'isle de Samothrace, là où il s'alla rendre en la franchise et sauvegarde du temple de Castor et de Pollux.

XXXIX. Lon dit que de toute ancieneté les Macedoniens ont aimé naturellement leurs roys: mais lors voyans que tout leur appuy estoit brisé et rompu, le cueur leur faillit aussi tout à un coup: car ilz se rendirent tous à AEmylius, et le feirent seigneur de toute la Macedoine entierement en deux jours, ce qui semble confirmer le dire de ceulx qui attribuent les faicts et gestes d'AEmylius à la faveur de fortune. A quoy s'accorde et se conforme aussi un accident qui luy advint en la ville d'Amphipolis, que lon ne sçauroit referer ailleurs qu'à la faveur des dieux: car ainsi qu'il sacrifioit, estant tout le sacrifice commencé, la foudre tumba du ciel, qui alluma le bois estant sur l'autel, et sanctifia tout le sacrifice. Mais encore fait plus à esmerveiller le miracle de la renommée: car quatre jours après la desfaitte de Perseus, et la prise de le ville de Pella, ainsi comme le peuple de Rome estoit aux lices à regarder les jeux de la course des

[1] Dans le grec trente talens, qui font 140,062 livres de notre monnoie.

chevaux, il se leva soudainement un bruit à l'entrée des lices où se faisoit l'esbatement, qu'AEmylius avoit desfait en une grosse bataille le roy Perseus, et avoit conquis, pris et subjugué toute la Macedoine. Ceste nouvelle fut incontinent espandue parmy tout le peuple, dont il s'ensuyvit une feste et resjouissance publique, avec cris de joye et batemens de mains, qui durerent tout ce jour là par toute la ville de Rome. Depuis on rechercha soigneusement dont estoit procedé ce bruit, et n'en trouva lon point de certain autheur, ains disoit egalement chascun qu'il l'avoit ouy dire, tellement que pour lors ce bruit s'en alla en fumée : mais peu de jours après ilz en eurent lettres et nouvelles certaines, qui les feirent esbahir plus que jamais, dont pouvoit estre venu cest avant coureur messager qui avoit semé ceste nouvelle, laquelle ne pouvoit estre lors naturellement que controuvée, et neantmoins depuis estoit apparu qu'elle contenoit verité.

XL. Il se lit aussi semblablement d'une bataille qui fut donnée en Italie près de la riviere de Sagra [1], que le mesme jour la nouvelle en fut sceuë au Peloponese : et que d'une autre, au cas pareil, qui fut donnée en Asie contre les Medois, devant la ville de Mycale, la nouvelle en vint le mesme jour au camp des Grecs estant devant la ville de Platææs. Et en celle grande journée où

[1] Cette bataille eut lieu entre les Locriens et les Crotoniates, et ces derniers y furent complettement défaits. V. Justin, L. 20, ch. 3. C.

les Romains desfeirent les Tarquins et l'armée de Latins, incontinent après le faict on veit deux beaux grands jeunes hommes venans tout fraischement du camp, qui apporterent la nouvelle de la victoire à Rome, et estima lon que ce fussent Castor et Pollux. Le premier qui parla à eulx sur la place, devant la fonteine, là où ilz refressissoient leurs chevaux tous trempez de sueur, leur dit qu'il s'esmerveilloit comment ilz pouvoient avoir si tost apporté ceste nouvelle, et eulx en riant luy manierent tout doulcement la barbe avec les deux mains, et sur le champ le poil qui devant en estoit noir, luy devint blond. Ce miracle feit, que lon adjousta foy au rapport qu'en feit ce personnage, qui depuis en fut surnommé *Ænobarbus*, c'est à dire, ayant barbe blonde comme cuivre.

XLI. Un autre pareil cas advenu de nostre temps rend toutes telles nouvelles croyables: car quand Antonius se rebella [1] contre l'empereur Domitian, la ville de Rome en fut en grand trouble, pource que lon y attendoit une grosse guerre du costé de l'Allemagne : mais en cest effroy, il se leva soudainement de soymesme un bruit de victoire parmy le peuple, et courut la nouvelle par toute Rome qu'Antonius luy mesme avoit esté tué, et son armée tellement desfaitte qu'il n'en estoit du tout rien demouré. Si en fut le bruit si grand que plusieurs des principaux de la ville y adjousterent foy : et en sacrifierent aux dieux, en leur

[1] L'an de Rome 845, ou l'an 92 de l'ère chrétienne.

rendant graces de la victoire : mais quand on vint à enquerir qui en avoit esté le premier autheur, il ne s'en trouva point, pource que l'un l'alloit tousjours rejettant à l'autre, tant qu'à la fin elle s'alloit perdre en la multitude infinie du peuple, comme en une mer vaste où il n'y a ne fond ne rive, et ny trouva lon jamais commencement ny fondement asseuré : parquoy le bruit s'en escoula aussi tost hors de Rome, comme incertainement il y estoit entré : mais toutefois s'estant Domitian mis en chemin pour aller à ceste guerre, il rencontra lettres et messagers qui luy apportoient nouvelles certaines de la victoire, et trouva lon qu'elle avoit esté gaignée le mesme jour que le bruit s'en estoit levé à Rome, combien que les lieux soient distans l'un de l'autre de plus de douze cents cinquante lieuës [1]. Il n'y a personne de nostre temps qui ne sache cela.

XLII. Mais pour retourner à nostre histoire, Cneus Octavius lieutenant d'Æmylius en l'armée de mer alla poser l'ancre en l'isle de Samothrace, là où il ne voulut point tirer par force Perseus hors de la franchise où il estoit, pour la reverence des dieux Castor et Pollux : mais l'assiega tellement, qu'il n'eust sceu eschapper n'y s'enfouir par mer hors de l'isle : toutefois si avoit il trouvé moyen de gaigner secrettement un Candiot nommé *Oroandes*, qui avoit un brigantin, et feit mar-

[1] C'est une faute. Il faut corriger deux cens cinquante lieues. Antonius commandoit dans la haute Germanie, près de Mayence, lorsqu'il se révolta.

ché avec luy qu'il l'enleveroit une nuict avec son argent : mais le Candiot luy joua un tour de ruze candiote : car ayant une nuict receu dedans son vaisseau le meuble precieux et l'or et l'argent de ce roy, il luy manda qu'il ne faillist pas de se rendre la nuict ensuivant sur le port à l'endroit du temple de Cerès, avec sa femme, ses enfans et les serviteurs dont il ne se pourroit passer seulement, mais si tost que le soir du lendemain fut venu, il se meit à la voile. Si fut chose pitoyable que ce qu'il convint alors faire et souffrir à Perseus : car il se devalla la nuict avec des cordes par une petite fenestre estroite le long de la muraille, et non seulement luy, mais aussi sa femme, et ses petits enfans, qui n'avoient jamais essayé que c'est de fuitte ny travail quelconque, et jetta un souspir encore plus pitoyable quand quelcun qui avoit veu Oroandes le Candiot jà cinglant en haulte mer, luy dit, ainsi qu'il se promenoit le long du port, qu'il avoit fait voile : car le jour commenceoit desja à poindre, et se voyant destitué de toute autre esperance d'eschapper, se print à fouir devers la muraille, et regaigner la franchise avec sa femme, premier que les Romains qui l'appercevrent le pussent atteindre à la course.

XLIII. Quant à ses enfans il les avoit luy mesme baillez en garde à un nommé *Ion*, dont il avoit autrefois esté amoureux, qui luy feit lors une grande trahison : car il les livra aux Romains : et en ce faisant fut l'une des principales causes qui le contraignit, ainsi comme une beste à qui lon

a osté ses petits, de se rendre, et mettre aussi sa personne propre entre les mains de ceulx qui les avoient. Or se fioit il principalement en Nasica, et pource le demanda quand il se voulut rendre : mais on luy respondit qu'il n'estoit pas là, dont il se prit à lamenter sa miserable fortune en toute chose : et à la fin après avoir consideré la necessité qui le contraignoit, il se rendit entre les mains de Cneus Octavius, là où il donna clairement à cognoistre qu'il avoit en luy un autre vice encore plus lasche et plus vil que l'avarice, c'estoit faute de cueur et crainte de mourir, par laquelle il se priva luy mesme de la compassion et de commiseration des autres, qui est le seul poinct que la fortune ne peult oster aux affligez quand ilz ont le cueur bon : car il requit qu'on le menast au capitaine general AEmylius, lequel se leva de son siege quand il le veit venir, et luy alla au devant avec ses amis, ayant les larmes aux yeux, comme au devant d'un grand personnage tumbé par fortune de guerre et par la voulunté des dieux, en une pitoyable calamité.

XLIV. Mais luy à l'opposite se porta fort honteusement et laschement : car il s'alla prosterner à ses pieds en terre le visage contre bas, et luy embrassant les genoulx se laissa eschapper de la bouche des paroles si lasches, et de si viles prieres, que AEmylius mesme ne les peut endurer, ny ouir, ains le regardant d'un visage malcontent et marry, luy dit : « Pauvre homme que tu es, comment vas « tu ainsi deschargeant la fortune de ce dont tu

« la pouvois charger et accuser à ta descharge, en « faisant des choses pour lesquelles on estimera « que tu ayes bien merité le malheur où tu es « maintenant, et indigne de l'honneur et du bien « que tu avois par cy devant! Et pourquoy vas tu « ainsi ravallant ma victoire, et diminuant la « gloire de mes faicts, en te monstrant homme de « si lasche cueur que ce ne me sera pas grand hon-« neur de t'avoir vaincu, attendu que tu n'estois « pas digne adversaire des Romains? La magnani-« mité en quelque ennemy qu'elle soit, est tous-« jours reverée des Romains: mais la lascheté, « quoy qu'elle prospere et soit heureuse, est tous-« jours et de tous mesprisée ». Ce neantmoins encore le releva il; et le prenant par la main, le bailla en garde à Tubero, puis se retira dedans sa tente, là où il mena quand et luy ses enfans, ses gendres, et autres personnes de qualité, mesmement les jeunes.

XLV. Et s'estant assis, demoura longuement pensif en luy mesme bien profondement sans mot dire, de maniere que tous les assistens s'en esbahissoient: mais à la fin il commencea à entrer en propos, et à leur discourir de la fortune et de l'incertitude des choses humaines, en disant: « Y a il « doncques homme maintenant, mes amis, qui « ayant la fortune à gré, se doive enorgueillir et « se glorifier de la prosperité de ses affaires, pour « avoir conquis et subjugué une province, une « ville ou un royaume, et non plus tost redoubter « l'instabilité de la fortune? qui nous mettant « ores devant les yeux à nous, et à tous ceulx

« qui manient les armes, un si notable exemple
« de la commune imbecillité des hommes, nous
« enseigne à penser qu'il n'y a rien de ferme ny de
« perdurable en ce monde. Car en quel temps se
« doivent les hommes asseurer, veu que quand
« ilz sont venus au dessus des autres, c'est lors
« qu'ilz sont contraints de plus redoubter la for-
« tune, et mesler de la doubte et deffiance parmy
« la joye de la victoire, s'ilz veulent sagement con-
« siderer le cours ordinaire de la fatale destinée
« qui tourne continuellement, donnant faveur tan-
« tost à l'un et tantost à l'autre? Vous voyez comme
« en un moment d'heure nous avons abattu et mis
« sous nos piedz la maison d'Alexandre le grand,
« qui a esté le plus puissant et le plus redoubté
« prince du monde: vous voyez un roy, qui na-
« gueres estoit suivy et accompagné de tant de
« milliers de combatans à pied et à cheval, main-
« tenant reduit à telle extremité de misere, qu'il
« faut qu'il reçoive jour à jour son boire et son
« manger par les mains de ses ennemis. Devons
« nous doncques, nous autres, avoir plus de fiance
« qu'elle nous doive non plus demourer tousjours
« favorable en noz affaires? certes nenny. Pour-
« tant, ce bien consideré, vous devez, vous autres
« jeunes gens, vous humilier, et refrener celle
« folle fierté et superbe insolence, que vous avez
« prise pour avoir gaigné ceste victoire, pensans
« tousjours à l'advenir, et attendans à quelle fin et
« à quelle issue la fortune conduira l'envie de la
« prosperité presente ».

XLVI. Ainsi leur parla, comme lon dit Æmylius, refrenant avec ces remonstrances et autres semblables, la braverie insolente de la jeunesse, ne plus ne moins que avec le mords et la bride de la raison. Puis cela faict il logea son armée ès garnisons pour la refreschir et refaire : et ce pendant luy s'en alla visiter la Grèce en se donnant une recreation honorable, et semblablement humaine et liberale : car en passant par les villes, il soulageoit le peuple, il reformoit le gouvernement de la chose publique, et leur faisoit tousjours quelque present, donnant aux uns des blez de ceulx que le roy Perseus avoit amassez pour la guerre, aux autres des huiles : car il s'en trouva si grande provision que plus tost y eut faulte de gens à qui en donner, et qui en voulussent recevoir, que dequoy donner, tant il y en avoit. Et en passant par la ville de Delphes, il y veit un grand pillier quarré de pierres blanches, que lon avoit basty pour y mettre dessus l'image du roy Perseus d'or massif : il commanda que lon y meist la siene, disant « Qu'il estoit « raisonnable, que les vaincus cedassent et quit« tassent la place aux vainqueurs : et en la ville d'Olympe, en visitant le temple de Jupiter Olympien, il dit et profera tout hault celle parole, qui depuis a tant esté celebrée : « Que veritablement « Phidias avoit formé Jupiter, tel comme Homere « l'avoit descrit ».

XLVII. Depuis quand les dix commissaires envoyez et deputez, pour avec luy ordonner des affaires de la Macedoine, furent arrivez, il remeit

et rendit aux Macedoniens leur païs et leurs villes, pour y demourer francs, et y vivre à leurs loix, en payant seulement de tribut annuel aux Romains cent talents [1] : là où ilz en souloient payer à leurs roys plus de dix fois autant [2] : et feit celebrer des jeux de toutes sortes, et des somptueux sacrifices aux dieux, où il teint cour pleniere à tous venans, et feit de magnifiques festins, dont la despense se faisoit bien des tresors que Perseus avoit amassez, sans que rien y fust espargné : mais l'ordre et l'honnesteté de recueillir courtoisement un chacun, et leur donner lieu à la table selon la dignité de leur estat, en leur faisant honneur et caresse selon leur qualité, estoit par sa provoyance si soigneusement et si curieusement observé, que les Grecs s'esbahissoient comment ès choses de plaisir et de jeu il employoit encore sa sollicitude, et comment en maniant et ordonnant de si grandes choses, encore vouloit il avoir soing, et prendre luy mesme la peine que les petites allassent aussi comme elles devoient : mais ce luy estoit une grande joye et singulier contentement de voir, qu'entre tant de belles choses si magnifiquement apprestées et ordonnées pour donner plaisir aux conviez, il n'y eut rien qui leur semblast si plaisant à regarder, ne si doulx à jouir que sa compagnie et sa personne propre. Si disoit à ceulx qui monstroient de s'esmerveiller de sa diligence et sollicitude en

[1] Ce sont soixante mille escus. *Amyot.* Maintenant 466,875 livres de notre monnoie.

[2] Dans le grec, plus du double.

telles choses, « Qu'il falloit une mesme prudence « à bien ordonner un festin, qu'à bien dresser une « bataille, à fin de rendre l'une plus espouven- « table aux ennemis, et l'autre plus aggreable aux « amis ».

XLVIII. Mais l'une des qualitez plus estimées et plus louées qui fussent en luy, estoit la liberalité et la magnanimité : car il ne voulut pas seulement voir l'or et l'argent qui se trouva en extrême abondance ès tresors du roy, ains les feit seulement livrer par compte et consigner entre les mains des questeurs et tresoriers, pour les porter aux coffres de l'espargne à Rome : seulement permeit il à ses enfans qui aimoient l'estude et les lettres, de prendre les livres de la librairie du roy : et en distribuant des presens et prix d'honneur à ceulx qui s'estoient bien portez en la bataille, il donna à son gendre AElius Tubero, une couppe du poids de cinq marcs [1] d'argent : c'est celuy duquel nous avons dit auparavant, qu'il se tenoit et vivoit avec autre seize siens proches parents en une mesme maison, et du revenu d'une mesme petite terre et possession qu'ilz avoient aux champs. Et dit on que ce fut le premier meuble d'argent qui entra en la maison des AEliens, encore y entra il par la voie d'honneur et de vertu : mais auparavant, ny eulx, ny leurs femmes, n'avoient onques voulu avoir ny or, ny argent.

XLIX. Après donques avoir ainsi bien ordonné et disposé toutes choses, finablement il prit congé

[1] Dans le grec, cinq livres.

des Grecs, et admonesta les Macedoniens de se souvenir de la liberté que les Romains leur avoient donné, à fin qu'ilz meissent peine de la conserver par bon gouvernement et par bonne union, paix et concorde les uns avec les autres, puis se partit pour aller au païs de l'Epire, ayant receu un mandement du senat de Rome, par lequel il luy estoit mandé qu'il abandonnast à piller les villes de ce païs là aux gens de guerre qui avoient esté à la desfaitte du roy Perseus. Parquoy voulant les surprendre au despourveu toutes ensemble, sans que personne s'en doubtast, il manda à toutes les villes qu'elles eussent à envoyer devers luy, à un certain jour qu'il leur assigna, dix des principaulx hommes de chaque ville, ausquelz, quand ilz furent venus, il enjoignit de luy aller querir et apporter à certain jour qu'il leur assigna, tout tant d'or et d'argent qui estoit dedans leurs villes, tant ès maisons privées, comme ès temples et eglises, et leur bailla à chacun un capitaine et garnison de gens de guerre, comme si c'eust été pour chercher et recevoir l'or et l'argent qu'il demandoit : mais quand le jour assigné fut escheut, les soudards en divers lieux tout en un mesme temps se meirent à courir sus et à piller et rençonner leurs ennemis, de manière que par ce moyen il y eut en un mesme jour et une seule heure cent cinquante mille personnes prises et faites esclaves, et soixante et dix villes toutes pillées et saccagées : et toutefois quand ce vint puis après à distribuer par teste le butin

de ceste generale destruction de tout un païs, il n'en revint pas à chaque soudard plus de unze drachmes d'argent[1] : ce qui estonna bien tout le monde, et leur feit avoir frayeur de l'issue de la guerre, en voyant l'avoir et le vaillant de toute une grande province revenir à si peu de profit et si peu de gaing pour teste.

L. Æmylius donques ayant executé ce seul exploit contre sa nature, qui estoit doulce et humaine, descendit vers la ville d'Orique, là où il s'embarqua sur mer luy et son armée, pour repasser en Italie, et arrivé qu'il y fut, reboursa la riviere du Tybre dedans la galere capitainesse du roy Perseus, laquelle estoit de seize rames pour banc, accoustrée magnifiquement des armes captives, riches draps de pourpre, et autres telles despouilles des ennemis, tellement que les Romains courans à grande foule hors de la ville au devant de ceste galere, et marchans coste à coste d'elle à mesure qu'on la voguoit tout bellement, eurent le plaisir d'une assemblée de feste publique, et par maniere de dire, d'un triumphe avant qu'il se feist à bon esciant. Mais les soudards qui s'estoient promis qu'on leur distribueroit l'or et l'argent des tresors

[1] Huit livres onze sols de notre monnoie; la drachme d'argent et le denier romain ont la même valeur. Le récit de Tite-Live est bien différent. Il dit que chaque homme de la cavalerie eut quatre cens deniers, c'est-à-dire, 311 livres de notre monnoie, et chaque homme d'infanterie deux cens deniers, un peu plus de 155 livres. Tite-Live, XLV, 34.

du roy, quand ilz veirent qu'on leur en avoit baillé beaucoup moins qu'ilz n'avoient esperé, ilz en furent bien mal contens, et en voulurent grand mal en eulx mesmes à AEmylius : toutefois ne l'ozans pas dire tout ouvertement, ilz l'alloient accusans qu'il leur avoit esté trop rude et trop austere en toute ceste guerre, et pour ceste cause ne se monstroient pas fort eschauffez ny affectionnez à luy procurer l'honneur du triumphe.

LI. Ce que sentant Servius Galba, qui de long temps luy estoit ennemy, encore qu'il eust eu charge de mille hommes en ceste guerre soubz luy, en prit la hardiesse de dire publiquement hault et clair, qu'il n'avoit point merité qu'on luy ottroyast l'honneur du triumphe, en semant parmy les gens de guerre plusieurs calumnieuses paroles en contre luy, pour tousjours plus enflammer leur courroux, et irriter la malvueillance qu'ilz luy portoient, jusques à demander aux tribuns du peuple une autre journée, pour pouvoir à loisir deduire tout du long les charges, qu'il entendoit proposer à l'encontre de luy, disant que celle là ne suffiroit pas, à cause qu'il n'y avoit plus que quatre heures du soleil [1]. Les tribuns du peuple luy feirent response qu'il parlast à l'heure mesme, s'il avoit aucune chose à alleguer contre luy, et qu'il n'auroit point d'autre audience. A l'occasion dequoy, il commencea à prononcer une harengue diffamatoire pleine de

[1] De jour, c'est-à-dire, qu'il étoit deux heures après midi.

toutes sortes d'injures, si longue qu'il consuma tout le reste du jour à parler : puis quand la nuict toute noire fut venue, les tribuns rompirent l'assemblée, et le lendemain au matin les soudards devenus plus audacieux après avoir ouy la harengue de Galba, et ayans conspiré ensemble, ne faillirent pas de se renger à l'entour de Galba au mont du Capitole, là où les tribuns avoient predit qu'ilz tiendroient l'assemblée.

LII. Si tost donques que le jour fut clair, la matiere touchant le triumphe de AEmylius fut mise à la decision de la pluralité des voix du peuple, où [1] la premiere lignée luy refuza tout à plat le triumphe, dequoy le senat et le reste du peuple estans incontinent advertis, furent fort marriz de voir que lon feist un tel tort et une telle injure à AEmylius : et quant à la commune, elle ne faisoit autre chose, que dire seulement qu'elle en estoit bien desplaisante, sans y donner autre provision : mais les plus notables personnages du senat, crians que c'estoit une grande honte, s'entr'enhortoient l'un l'autre de refrener l'audace et l'insolence de ces gens de guerre, laquelle viendroit à la fin à estre si effrenée, qu'il n'y auroit rien tant inique ne si violent, qu'ilz n'attentassent de faire, si de bonne heure on n'alloit au devant, veu que desja ilz s'efforceoient [2] de priver leur capitaine des

[1] Où la premiere tribu. C.

[2] Le grec porte : si on ne les empêchoit d'enlever à Paul Émile, etc.

honneurs

honneurs deuz à sa victoire. Ainsi montans tous en bonne trouppe au Capitole, prierent les tribuns du peuple, qu'ilz feissent un peu sursoir le recueil des voix et suffrages du peuple, jusques à ce qu'ilz eussent fait entendre à l'assistence du peuple aucunes choses necessaires qu'ilz avoient à luy remonstrer : ce qui fut fait, et leur donna lon bonne et paisible audience.

LIII. Et adonc Marcus Servilius personnage consulaire, qui avoit combattu vingt et trois fois en camp clos, et tué autant d'ennemis qui l'avoient defié au combat d'homme à homme, se tira en avant, et parla en ceste maniere : « Je cognois, dit-« il, maintenant mieulx que jamais, combien « grand et digne capitaine est Paulus Æmylius, « d'avoir fait de si belles et si glorieuses choses « avec une armée tant pleine de dissolution et de de-« sobeïssance : et m'esbahis fort, comment le peuple « nagueres s'esjouissoit, et faisoit cas des victoires « et triumphes [1] gaignez sur les Esclavons, et sur les « nations de l'Afrique, et que maintenant il porte « luy mesme envie à sa gloire, en empeschant que « lon ne meine en triumphe un roy de Macedoine « vif, et que lon ne monstre publiquement la gran-« deur et la gloire des roys Philippus et Alexandre « le grand, prisonnieres et captives soubz les armes « romaines. Car quelle raison y a il, attendu que « n'a pas long temps estant venue une nouvelle

[1] *Gaignés sur les Illyriens et les Liguriens.* Je lis avec Bryant Λιγύων, au lieu de Λιβύων. V. le ch. IX. C.

« incertaine, que nous avions gaigné la bataille
« contre Perseus, vous en sacrifiastes incontinent
« à grande joye aux dieux, en leur priant que bien
« tost vous en peussiez voir la verité à l'œil : et
« maintenant que le capitaine à qui vous en aviez
« commis la charge est venu en personne, vous
« apportant la victoire toute certaine et toute as-
« seurée, vous frustriez les dieux des remercimens
« solennelz, et des honneurs qui leur en sont deuz,
« et vous mesmes de la resjouissance publique ac-
« coustumée en tel cas? comme si vous craigniez
« de voir à l'œil la grandeur de votre prosperité,
« ou que vous voulussiez pardonner à ce roy vos-
« tre esclave et prisonnier : et toutefois encore
« vauldroit il mieulz que ce fust par compassion
« de luy, que par envie de vostre capitaine, que
« vous empeschissiez le triumphe. Mais la mali-
« gnité des mauvais par vostre patience est deve-
« nue si audacieuse, si licencieuse et si insolente,
« qu'il se treuve icy des hommes qui ne receurent
« jamais coup ny buffe à la guerre, ains sont gras
« et refaits et ont le tainct frais ([1] comme pu-
« celles) pour avoir toujours esté à leur aise à
« couvert, et neantmoins sont si temeraires, que
« de venir icy precher devant vous du devoir et
« de l'office d'un chef d'armée, et du merite du
« triumphe, devant vous, qui avez appris par tant
« de bleceures qu'avez receuës sur voz personnes
« à la guerre, à discerner un bon et vaillant, d'avec
« un lasche et mauvais capitaine ».

[1] Ces mots ne sont pas dans le grec.

LIV. Quand et quand en disant ces paroles il ouvrit sa robbe par devant, et monstra à descouvert à toute l'assistance les cicatrices d'infinies playes qu'il avoit receuës en l'estomac, puis se tournant monstra aussi à nud des parties qui ne sont pas fort honestes à descouvrir en presence de gens : et après se retournant devers Galba, luy dit, «Tu te ris et te moques de ce que je « monstre, mais je m'en glorifie devant mes ci- « toyens : car ce a esté pour le service de la chose « publique, que montant à cheval continuelle- « ment, autant de nuict que de jour, j'ay receu « tant de coups[1] : et pourtant va maintenant ache- « ver de recueillir les voix de chacun, et je iray « après regardant et remarquant qui seront les in- « grats et meschans citoyens, qui veulent estre « flattez, et non pas roidement commandez, « comme il est necessaire que face un bon capi- « taine à la guerre ».

LV. Ces paroles refrenerent et rengerent si bien à la raison les gens de guerre, que toutes les autres[2] lignées d'un accord ottroyerent depuis à AEmylius, le triumphe; duquel l'ordre et la maniere fut telle : premierement le peuple ayant dressé force eschaffaux, tant ès lices où se font les jeux des courses de chariots et chevaux, que

[1] Ce n'est pas de coups ou blessures qu'il s'agit, elles ne pouvoient être pour Galba un sujet de risée, mais des meurtrissures.

[2] Tribus.

les Latins appellent *Circos*[1], comme à l'entour de la place, et autres endroits de la ville par où l'appareil du triumphe avoit à passer, tous se trouverent avec leurs belles robbes, pour en voir la magnificence. Si estoient tous les temples des dieux ouverts et pleins de festons et de perfums: et y avoit par tous les quartiers de la ville des sergens et autres officiers tenans des bastons en leurs mains, pour faire retirer la presse et serrer ceulx qui se jetteroient à la foule trop en avant par les carrefours, et qui iroient et viendroient par la ville, à fin que toutes les rues fussent vuides et nettes.

Au demourant, la monstre de tout le triumphe fut departie en trois jours, dont le premier à peine peut suffire à voir passer les images, tableaux, et peintures, et statues d'excessive grandeur, le tout pris et gaigné sur les ennemis et trainné à ceste monstre sur deux cents cinquante chariots. Le second jour furent aussi portez sur grand nombre de charriage, toutes les plus belles et plus riches armes des Macedoniens, tant de cuivre que de fer et acier, toutes reluisantes pour avoir esté freschement fourbies, et arrengées par artifice, en maniere toutefois qu'il sembloit qu'elles eussent esté jettées pesle mesle à monceaux, sans autrement prendre garde à les disposer, des armets sur des boucliers, des halecrets et corps de cuirace sur des greves, des pavois candiots et targes

[1] Cirques.

thracienes, des carquois et trousses de flesches parmy des mords et brides de cheval, des espées nues, dont les poinctes sortoient au dehors, entrelacées parmy des piques, estans toutes ces armes entassées et liées les unes sur les autres, et si à propos, pour n'estre ne trop ne peu serrées, qu'en se froissant les unes les autres, ainsi qu'on les charrioit par la ville, elles rendoient un son, qui donnoit quelque frayeur à l'ouir, de maniere que la veuë seulement des despouilles captives des vaincus, donnoit encore quelque effroy à les regarder. Après les chariots où estoient toutes ces armeures, suivoient trois mille hommes qui portoient l'argent monnoyé en sept cents cinquante vases qui pesoient environ trois talents [1] chacun, et estoient portez par quatre hommes, et y en avoit d'autres qui portoient des couppes d'argent, des tasses et gobelets fait en forme des cors [2] d'abondance, et autres pots à boire, tous fort beaux à voir, tant pour leur grandeur, que pour la singularité et grosseur de l'entailleure, et des ouvrages relevez en bosse qui estoient à l'entour.

LVI. Le troisieme jour au plus matin, com-

[1] Ce sont environ cent quatre vingts livres. *Amyot.* C'est le poids du petit talent romain, qui pesoit soixante livres. Ces vases avec l'argent monnoyé faisoient 8,923,750 livres de notre monnoie.

[2] Le grec porte : des cornes. Dans les tems reculés on en faisoit des vases à boire. C'est de-là que vint à Bacchus le surnom de *Cornu*.

mencerent à marcher les trompettes sonnans un son, non point tel que lon le sonne pour marcher par les champs [1], ny pour faire une monstre, mais celuy propre que lon sonne à une alarme ou un assault pour donner courage aux soudards quand on est sur le poinct de combatre. Après lesquelz suivoient six vingt bœufs gras et refaits, ayans toutes les cornes dorées et les testes couronnées de festons et de chappeaux de fleurs: et y avoit de jeunes hommes ceincts à travers le fond du corps de beaux devantez ouvrez à l'aiguille, qui les conduisoient au sacrifice : et de jeunes garsons quand et eulx, qui portoient de beaux vases d'or et d'argent pour faire les aspergemens et effusions qui se font ès sacrifices: après lesquelz suivoient ceulx qui portoient l'or monnoyé departy par vases pesans chacun trois talents, comme ceulx où lon portoit l'argent, et y avoit de ces vases jusques au nombre de soixante et dix sept: puis marchoient ceulx qui portoient la grande couppe sacrée que AEmylius avoit fait faire d'or massif, enrichie de pierres precieuses, pesant le poids de dix talents [2], pour en faire une offrande aux dieux : joignant lesquelz marchoient d'autres qui portoient certains vases faits et ouvrez à l'antique, et couppes magnifiques des anciens roys de Macedoine, comme

[1] Plutarque ne parle ici que des processions ou pompes religieuses. C'est ainsi que Suidas l'explique.

[2] Ce sont environ six cens marcs, *Amyot*. Les dix talens ne font pas six cens marcs, mais six cens livres.

celle que lon appelloit l'*Antigonide* [1], et une autre *la Seleucide*, et generalement tout le buffet et toute la vaisselle d'or du roy Perseus : ausquelz joignoit tout d'un tenant son chariot d'armes, dedans lequel estoit tout son harnois et son bandeau royal, que lon appelle *diademe*, dessus ses armes. Puis bien peu d'intervalle après, les enfans du roy que lon menoit prisonniers avec la suitte de leurs gouverneurs, leurs maistres d'eschole et officiers, tout esplorez, qui tendoient les mains au peuple regardant, et enseignoient aux petits enfans à faire le semblable pour requerir et demander grace au peuple. Il y avoit deux filz et une fille, qui n'avoient pas grand sentiment ny gueres de cognoissance de leur calamité, pour le bas aage auquel ilz estoient : ce qui faisoit que les regardans en avoient tant plus de pitié, en voyant ces pauvres petits enfans qui ne cognoissoient pas le changement de leur fortune, tellement que pour la compassion que lon avoit d'eulx, on laissoit presque passer le pere sans le regarder : et y en eut plusieurs à qui de pitié les larmes en vindrent aux yeux, et fut à tous les regardans un spectacle

[1] Le grec porte : les Antigonides, les Seleucides, et les Thériclèennes. Cette dernière espèce est ainsi appellée du nom de Thériclès, potier de terre, son inventeur. Il étoit célèbre à Athènes dans la quatre-vingt-huitième olympiade. M. Larcher a donné sur cet objet des détails fort curieux et fort savans, dans une Dissertation qui va paroître dans le XLIIIe. Vol. de l'Académie des Inscriptions.

meslé de plaisir et de douleur tout ensemble, jusques à ce qu'ilz fussent bien loing de la veuë.



Perseus le pere suivoit après ses enfans et leur famille, et estoit vestu d'une robbe noire, et ayant des pantoufles aux pieds à la guise de son païs, monstroit bien à sa contenance qu'il estoit tout esperdu et troublé de sens et d'entendement, pour la pesanteur des maulx et malheurs dont il se sentoit accablé. Il estoit suivy de ceulx de sa maison, ses amis familiers, officiers et serviteurs domestiques, tous ayans les visages descoulourez et desfaits, donnans assez à cognoistre, par ce qu'ilz avoient tousjours les yeux fichez sur leur maistre, en larmoyant fort chaudement, qu'ilz lamentoient et deploroient principalement sa malheureuse fortune, faisans peu de compte de la leur. Lon dit bien que Perseus envoya devers AEmylius le requerir et supplier qu'il ne fust point ainsi mené par la ville, en la monstre du triumphe : mais AEmylius se moquant, comme il meritoit, de sa lascheté

et foiblesse de cueur, respondit «Cela paravant « estoit, et encore est en sa puissance, s'il veut»: luy donnant assez à entendre, qu'il devoit plus tost choisir la mort, que de souffrir luy vivant une telle ignominie : mais il n'eut onques le cueur de ce faire, tant il estoit lasche, ains attendry par je ne sçay quelle esperance, aima mieux estre luy-mesme partie de ses propres despouilles.

LVII. Après tout cela suivoient quatre cents couronnes d'or, que les villes et citez de la Grece avoient envoyées par ambassadeurs exprès à AEmylius pour honorer sa victoire : et puis tout d'une suitte, luy-mesme venoit après, monté dessus son char triumphant, lequel estoit accoustré et orné très magnifiquement. Si estoit chose très belle à voir, car oultre ce que de luy-mesme il estoit très digne d'estre regardé, quand il n'y eust eu que sa seule personne, sans toute celle grande pompe et tant de magnificence : il estoit vestu d'une robbe de pourpre rayée d'or, et portoit en sa main droitte un rameau de laurier, comme aussi faisoit toute son armée, laquelle departie par bendes et compagnies, suivoit le chariot triumphal de son capitaine, où aucuns des soudards alloient chantans quelques chansons de victoire, que les Romains ont accoustumé de chanter en tel cas, meslans parmy quelques brocards et traicts de risée sur [1] leur capitaine : et les autres disoient des chants de triumphe à l'exaltation et louange des faits vic-

[1] Sur leur capitaine, n'est pas dans le grec.

torieux d'AEmylius, lequel estoit publiquement loué, beneit et honoré de tout le monde, et de nul homme de bien haï ny envié, si ce n'est qu'il y ait quelque dieu, duquel le propre office soit, oster tousjours et retrencher quelque chose des trop grandes et excessives prosperitez humaines, en meslant et diversifiant la vie de l'homme du sentiment de bien et de mal, à fin qu'il n'y en ait pas un qui la passe entierement pure et nette de tout malheur, ains que, comme dit Homere[1], ceux là soient reputez bien heureux, ausquelz la fortune a contrepezé le bien avec le mal. Ce que je dis, pour autant que AEmylius avoit quatre filz, deux qu'il avoit donnez à adopter en autres familles et maisons, Scipion et Fabius, comme nous avons ja dit ailleurs au paravant: et deux autres qu'il avoit euz d'une seconde femme, lesquelz il retenoit pour luy en sa maison, et estoient encore tous deux fort jeunes, dont l'un mourut en l'aage de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son pere, et l'autre mourut aussi trois jours après la pompe du triumphe, en l'aage de douze ans : tellement qu'il n'y eut si dur cueur en toute la ville de Rome, à qui ce grand accident ne feist pitié, et à qui ceste cruaulté de la fortune ne feist frayeur et horreur, ayant esté si importune, que de mettre en une maison triumphale, pleine d'honneur et de gloire, de sacrifices et de liesse, un si piteux dueil, et mesler des regrets et des lamentations de

[1] Iliade, L. 24, v. 525 et suivans. C.

mort, parmy des cantiques de triumphe et de victoire.

LVIII. Ce neantmoins AEmylius prenant les choses au droit poinct de la raison, estima qu'il ne falloit pas user de la constance et magnanimité contre les espées et les picques des ennemis seulement, ains aussi contre toute adversité et hostilité de la fortune egalement. Si compensa et contrepeza si sagement la meslange de ses adventures presentes avec les prosperitez passées, que trouvant le mal effacé par le bien, et le privé par le public, il ne abbaissa point la grandeur ny ne macula point la dignité de son triumphe et de sa victoire : car ayant ensepvely le premier de ses enfans, il ne laissa pas pour cela de faire sa triumphale entrée, comme nous avons escript : et le second estant aussi decedé après son triumphe, il feit assembler le peuple Romain, et en pleine assemblée de toute la ville, feit une harengue, non point d'homme qui eust besoing d'estre consolé ny reconforté, mais plus tost qui reconfortoit ses citoyens passionnez et dolents pour le malheur qui luy estoit advenu. Car il leur dit, « Que des « choses pures humaines, il n'en avoit jamais « craint pas une : mais des divines qu'il avoit tous- « jours fort redoubté la fortune, comme celle où « il y avoit bien peu de fiance, à cause de son in- « constance et de sa muable varieté, mesmement « en ceste derniere guerre, en laquelle l'ayant con- « tinuellement euë favorable, comme quand on a « le vent en poupe, il attendoit tousjours quel-

« que reflux, par maniere de parler, et quelque
« mutation de sa faveur. Car je traversay, dit il,
« en allant, le gouffre [1] de la mer Adriatique[2]
« depuis Brindes jusques à Corfou [3] en un seul
« jour, et de là en cinq jours me trouvay en la ville
« de Delphes, où je sacrifiay à Apollo, et dedans
« cinq autres jours j'arrivay en mon camp, où je
« trouvay mon armée en la Macedoine, et après
« avoir fait les sacrifices et cerimonies ordinaires
« pour la purification d'icelle, je commençay in-
« continent à mettre la main à l'œuvre, si bien
« qu'en quinze autre jours suivans je meis fin très
« honorable à toute ceste guerre. Mais me deffiant
« tousjours de la fortune, voyant une si grande
« prosperité en tout le cours de mes affaires, et
« considerant qu'il n'y avoit plus d'ennemis ny
« d'autres perils par delà, que je deusse craindre,
« je craignois fort qu'elle ne se changeast à mon
« retour, quand je serois sur la mer en ramenant
« une si belle armée victorieuse, avec tant de
« despouilles et tant de princes et de roys prison-
« niers : et neantmoins estant arrivé à port de sa-
« lut, et voyant toute ceste ville à mon retour
« pleine de resjouissance, de festes et de sacrifices,
« j'avois encore tousjours la fortune suspecte, sa-
« chant très bien qu'elle n'a point accoustumé de
« gratifier si liberalement aux hommes, ny leur
« ottroyer choses si grandes nettement, sans qu'il
« y ai ne sçay quoy d'envie meslé parmy : ny ja-

[1] Il n'y a point de gouffre dans le texte.

[2] Grec : Ionienne.

[3] Grec : Corcyre.

« mais mon esprit, estant tousjours en transe aux
« escoutes de l'advenir pour le regard du bien pu-
« blic, n'a jetté ceste crainte arriere de soy, que
« je ne me soye veu tumbé en ce malheur et cala-
« mité domestique, qu'il m'a fallu ès jours sacrez
« de mon triumphe ensepvelir coup sur coup, de
« mes propres mains, mes deux jeunes enfans, que
« j'avois seuls retenus pour la succession de mon
« nom et de ma maison. Pourtant me semble il
« maintenant que je suis hors de tout danger, au
« moins quand au regard de ce qui m'est le princi-
« pal, et commence à m'asseurer et me confirmer
« en ceste esperance, que ceste bonne fortune vous
« demeurera ferme desormais, sans crainte d'au-
« cun sinistre accident, pource qu'elle a assez con-
« trepezé la faveur de la victoire qu'elle nous a
« donnée, par l'envie du malheur dont elle a af-
« fligé moy et les miens, en rendant le vaincueur
« et triumphateur non moins notable exemple de
« la misere et de l'imbecillité humaine, que le
« vaincu qui a esté mené en triumphe, excepté
« que Perseus tout vaincu qu'il est, à tout le moins
« a ce reconfort de voir encore ses enfans, et le
« vaincueur AEmylius a perdu les siens ».

LIX. Tel fut le sommaire de la harangue genereuse, et procedente d'une vraye et non fainte magnanimité, que prononcea lors AEmylius devant le peuple Romain. Et combien qu'il eust compassion en son cueur de voir l'estrange changement de la fortune du roy Perseus, et qu'il desirast fort luy pouvoir aider, il ne peut onques faire autre

chose pour luy, que de le faire transporter de la prison publique, que les Romains appellent *Carcer*, en une maison plus nette, et plus doulce et gracieuse demeure : là où estant estroittement gardé, il se feit luy mesme mourir en s'abstenant de manger, ainsi comme la plus part des historiens l'escrit. Toutefois il y en a quelques uns, qui escrivent une bien nouvelle et estrange sorte de sa mort : car ilz disent que les soudards qui le gardoient, ayans conceu quelque despit et quelque haine à l'encontre de luy, et voyans qu'ilz ne luy pouvoient faire autre mal ny autre desplaisir, l'empescherent de dormir, prenans soigneusement garde quand le sommeil luy venoit, et le gardans de pouvoir clorre l'œil, en le contraignant par toute voye et tout moyen de veiller et demourer sans dormir, jusques à ce que ne pouvant plus durer en tel estat, il y mourut. Aussi moururent deux de ses enfans : mais le troisieme nommé *Alexandre*, devint bon ouvrier à besongner du tour et de menuiserie, et apprit les lettres et la langue romaine, laquelle il sceut si bien escrire, que depuis il servit de scribe et de greffier aux magistrats de Rome, et se porta fort sagement et dextrement en cest office.

LX. Au demourant, on adjouste à ceste belle conqueste du royaume de la Macedoine que conquit AEmylius, une autre grace qui le rendit fort aggreable au commun peuple, c'est qu'il apporta tant d'or et d'argent [1] au tresor de l'espargne à

[1] Paul Émile apporta au trésor de Rome deux cens trente millions de sesterces, qui font 44,746,557 livres de notre monnoie. Voyez Pline, XXXIII, 3.

Rome, qu'il ne fut onques puis besoing que le peuple contribuast rien jusques au temps et à l'année que Hirtius et Pansa furent consuls [1], qui fut environ le commencement de la premiere guerre d'Auguste et de Antonius. Et d'avantage il y a encore cela de propre et de singulier en AEmylius, que combien qu'il fust grandement aimé, reveré et honoré du commun peuple, il demoura tousjours neantmoins du party du senat et de la noblesse, et ne dit ny ne feit onques chose populaire pour acquerir la grace de la commune, ains se rengea tousjours du costé des gens de bien et des nobles en tout ce qui concerna le gouvernement de la chose publique, ce que depuis Appius reprocha à son filz Scipion l'Africain : car estans les deux premiers hommes de leur temps, et poursuivans tous deux ensemble l'office de censeur, Appius avoit autour de luy pour favoriser sa poursuitte tout le senat et toute la noblesse, comme de toute ancienneté la famille des Appiens avoit aussi tousjours tenu ce party là. Et Scipion l'Affricain, encore qu'il fut grand de soy mesme, avoit neantmoins esté de tout temps fort aimé, porté et favorisé du commun peuple : à raison de quoy, quand Appius le veit entrer en la place, suivy et accompagné de gens de petite qualité et basse condition, comme ceulx qui autrefois avoient esté serfs, mais qui au demourant entendoient très bien comment il falloit conduire telles brigues, faire amas de commune, et par importunité de crieries et de voye de faict, si

[1] L'an de Rome 711.

mestier estoit, obtenir ce qu'ilz vouloient ès assemblées de ville, il se prit à escrier tout hault : « O « Paulus AEmylius, tu as bien maintenant cause de « souspirer et de gemir soubz la terre, où tu es, « voyant comme un sergent AEmylius [1], et un sedi- « tieux criart Licinius, conduisent ton filz à la di- « gnité de censeur ».

LXI. Et quant à Scipion, il fut ainsi bien voulu du commun peuple, par ce qu'il luy favorisa tousjours en toutes choses : mais AEmylius, encore qu'il teinst tousjours le party de la noblesse, ne fut pas pourtant moins aimé du commun populaire, que ceulx qui le flattoient, et qui disoient et faisoient toutes choses pour luy aggreer et complaire. Ce que le peuple tesmoigna, tant par autres honneurs et offices qu'il luy confera, que par ceste dignité de censeur [2] qu'il luy donna : car c'estoit lors le plus sainct magistrat, et qui avoit plus de puissance et d'authorité que nul autre, mesmement quant à l'inquisition et reformation des meurs d'un chascun : pource qu'il estoit loisible aux censeurs de degrader et oster du senat un senateur qui se gouvernoit indignement, et autrement qu'il ne convenoit à la dignité de l'estat, et de nommer et declarer prince du senat celuy qu'ilz jugeoient le plus homme de bien. D'avantage ilz avoient pouvoir de priver les jeunes hommes qui vivoient dissoluëment, du cheval qu'ilz

[1] Dans le grec, *et Licinius Philonicus*. Ce mot *Philonicus* est un nom propre, V. Plutarque, *Préceptes d'Administration*. ch. 44. C.

[2] L'an de Rome 590.

avoient

avoient entretenu aux despens de la chose publique. Qui plus est ce sont ceulx qui font la prisée des biens d'un chacun citoyen, et le denombrement du peuple, tenans registres du nombre des personnes qui se trouvent à chaque description. Si furent nombrez par la description et l'enrollement qu'AEmylius lors en feit, trois cents trente sept mille quatre cents cinquante et deux hommes, et nomma prince du senat Marcus AEmylius Lepidus qui ja par quatre fois avoit eu cest honneur là, et osta du senat trois personnages qui n'estoient pas de grande qualité : et garderent semblablement pareille moderation luy et son compagnon Marcius Philippus à la reveuë et monstre des chevaliers Romains.

LXII. Puis après avoir ordonné et disposé des plus grandes et principales charges de son estat, il tumba en une maladie, laquelle du commencement sembla bien dangereuse, mais à la fin il n'y eut autre peril, sinon qu'elle fut longue et malaisée à guarir : et luy ayans les medecins conseillé qu'il se retirast en une ville d'Italie qui se nomme *Velia*, il s'embarqua sur mer et y alla, où il demoura longuement, faisant sa residence en des maisons de plaisance le long de la marine, en grand repos et hors de tout bruit. Mais pendant ce temps de son absence les Romains le regretterent souvent : et estans assemblez ès theatres pour voir l'esbattement des jeux, jetterent par plusieurs fois des cris, par lesquelz ilz montroient avoir grand desir de le revoir. Parquoy estant le temps escheut, auquel il falloit necessairement faire un certain sacrifice annuel,

avec ce qu'il luy sembloit qu'il se trouvoit ja assez bien de sa personne, il s'en retourna à Rome, où il feit le sacrifice avec les autres presbtres, ayant le peuple Romain espandu tout à l'entour de luy, faisant grande et evidente demonstration de joye pour son retour : et le lendemain il feit un autre sacrifice particulier pour rendre graces aux dieux du recouvrement de sa santé : puis le sacrifice achevé il s'en retourna en sa maison, où il se meit à table [1], et sans que lon eust apperceu au paravant, ny qu'on se fust doubté d'aucune alteration ny changement en sa personne, il luy prit tout soudain une resverie et un desvoyement d'entendement, auquel il mourut trois jours après, n'ayant besoing ny default de chose quelconque, qu'on estime necessaire à rendre les hommes en ce monde, heureux : car il ne fut pas jusques au convoy de ses funerailles, qui ne fust très honorable, et y fut sa vertu decorée de très beaulx et très glorieux ornemens, qui n'estoient point or, argent ny yvoire, ny toute autre telle sumptuosité et magnificence d'appareil, ains l'amour et bienvueillance et recognoissance de ses bienfaicts, que monstroient avoir envers sa memoire, non seulement ses citoyens, mais aussi les ennemis : car tous ceulx qui par cas d'adventure se rencontrerent lors à Rome, venus ou de l'Hespagne, ou du païs des Genevois [2], ou de la Mace-

[1] Dans le grec, s'estant couché. Il se coucha, non pas pour manger, mais pour prendre du repos.

[2] Grec, Liguriens. Ce sont les habitans du païs de Gênes. *Amyot*, au lieu de Génois, les appelle Génevois.

doine, les uns jeunes et forts se meirent vouluntairement d'eux mesmes soubz le lict où estoit le corps, pour aider à le porter, et les vieux allerent après suivans le convoy, en appellant Æmylius le bienfaitteur, le sauveur et le pere de leurs païs : pource que non seulement il les avoit traittez doulcement et gracieusement lors qu'il les avoit subjuguez et conquis : mais aussi tout le reste de sa vie avoit tousjours continué à leur faire quelque plaisir, et à espouser leurs affaires, ne plus ne moins que si c'eussent esté ses alliez ou ses proches parents. Tout son bien après sa mort monta à peine jusques à la somme de [1] trois cents soixante et dix mille drachmes d'argent, dont furent heritiers ses deux filz [2] : mais le plus jeune qui estoit Scipion laissa

[1] Ce sont environ trente sept mille escus. *Amyot* Maintenant 287,904 livres de notre monnoie.

[2] Plutarque n'est pas ici d'accord avec lui-même. Il a dit au chapitre VI que le bien d'Æmilius avoit à peine suffi pour payer la dot de sa seconde femme. Au reste, Diodore de Sicile évalue sa fortune au double ; car il porte à 60 talens, plus de 280,000 livres, la part qui revenoit à Scipion, et qu'il abandonna à son frère Fabius, moyennant quoi, il le rendit aussi opulent qu'il l'étoit lui-même. Il avoit déja fait présent à sa mere Papyria de toutes les richesses mobiliaires de sa grand-mere adoptive Æmylia, femme de Scipion l'Africain l'*ancien*; ce qui lui avoit attiré les louanges et les bénédictions de toute la ville. Il n'avoit pas été moins généreux à l'égard des deux filles du même Scipion. Le lecteur qui sait combien la nature a de droits sur les hommes, ne sera pas fâché peut-être d'avoir ceci à comparer avec ce que Plutarque dit, ch. LXI, des moyens qui obtinrent au second Africain l'amour du peuple.

le tout à son frere aisné Fabius, pour ce qu'il estoit adopté en une maison trop plus riche, qui estoit celle du grand Scipion l'Africain. Telles ont esté la vie et les meurs de Paulus AEmylius.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TIMOLÉON.

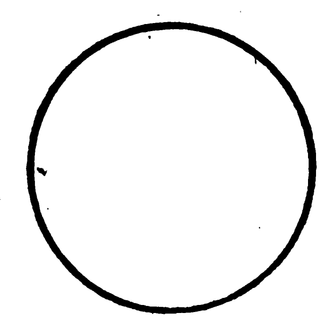
Etat des affaires de la Sicile. II. *Les Carthaginois veulent s'en rendre maîtres. Elle demande du secours à Corinthe.* III. *Corinthe en envoie. Timoléon est chargé de le conduire.* IV. *Naissance et noblesse de Timoléon. Sa valeur.* V. *Sages conseils qu'il donne à Timophane son frere.* VI. *Timoléon sacrifie l'amour fraternel à l'amour de la patrie. Mort de Timophane.* VII. *Retraite de Timoléon.* IX. *Il accepte le commandement de la guerre de Sicile.* X. *Son départ.* XII. *Il aborde à Rhége.* XIV. *Il trompe les Carthaginois, et s'empare de Tauromenium en Sicile.* XVII. *La ville d'Adrane lui ouvre ses portes ; et il reçoit l'hommage de plusieurs autres villes.* XVIII. *Denys le Tyran se rend à Timoléon, et lui remet le château de Syracuse.* XX. *Denys est envoyé à Corinthe. Sa vie privée.* XXIV. *Siége du château de Syracuse par Icétès et par les Carthaginois.* XXVIII. *Timoléon s'empare de Messine.* XXX. *Fuite de Magon, général des Carthaginois.* XXXI. *Timoléon emporte la ville de Syracuse d'assaut.* XXXII. *Il en détruit le château, et ruine tout ce qui avoit ap-*

partenu aux tyrans. XXXIII. *La liberté rétablie en Sicile.* XXXIV. *Les Carthaginois font une nouvelle tentative sur cette île.* XXXV. *Timoléon marche contre eux, et les défait.* XXXIX. *Il envoie leurs dépouilles à Corinthe.* XLIII. *Icétès est pris et mis à mort.* XLIV. *Ce qui restoit de tyrans dans la Sicile est obligé de se soumettre.* XLVI. *Reconnoissance et respect de cette île à l'égard de Timoléon.* XLVII. *Il y fixe son séjour.* XLIX. *Il perd la vue.* L. *Honneurs qu'on lui rend dans Syracuse. Sa mort. Ses obsèques magnifiques.* LII. *Monument appellé* Timoleontium.

Avant la 103e olympiade, et jusqu'à la quatrième année de la 110e, 337 ans avant Jesus-Christ.

Comparaison de Timoléon avec Paul Emile.

TIMOLEON.



Les affaires des Syracusains, avant que Timoleon fust envoyé en la Sicile, estoient en tel estat : Après que Dion eut chassé le tyran Dionysius [1], il fut incontinent luy mesme occis en trahison, et se diviserent les uns contre les autres ceulx qui luy avoient aidé à remettre les Syracusains en liberté : au moyen de quoy, la cité de Syracuse changeant continuellement de nouveaux tyrans, fut si fort travaillée de toutes sortes de maulx que peu s'en fallut qu'elle ne devinst toute despeuplée et deserte. Le demourant de la Sicile au cas pareil estoit entierement destruit, et n'y avoit presque plus de villes en pied, pour le long temps que les guerres y avoient duré, et si peu qu'il y en avoit de demourées, estoient pour la plus part occupées par soudards Barbares, estrangers, gens ramassez de toutes pieces, qui n'avoient soude de personne,

[1] Denys le jeune chassé par Dion la quatrième année de la cent cinquième olympiade, 356 ans avant Jesus-Christ.

F 4

estans les seigneuries d'icelles faciles à usurper, et pareillement aussi aisées à changer de seigneur : tellement que Dionysius le tyran, dix ans après qu'il eut esté chassé par Dion, ayant mis ensemble quelque nombre de gens de guerre, et à leur aide ayant debouté Niseus, qui pour lors dominoit à Syracuse, recouvra son estat, et s'en feit de rechef seigneur : de maniere que s'il avoit esté chassé estrangement, par une bien petite puissance, hors de la plus puissante tyrannie qui fut onques au monde, il y rentra encore plus estrangement, estant banny et pauvre, et se feit de rechef seigneur de ceulx qui l'avoient dechassé. Ainsi ceulx qui estoient demourez dedans la ville furent contraints de servir à ce tyran : lequel oultre ce que de sa nature il n'avoit jamais esté gueres humain, estoit encore lors devenu plus cruel et plus farouche par les maulx et malheurs qu'il avoit endurez. Mais les plus gens de bien et de plus d'apparence se retirerent devers Icetes, qui pour lors tenoit, comme seigneur, la ville des Leontins, et l'eleurent pour leur capitaine à la conduitte de ceste guerre, non qu'il fust de rien meilleur que ceulx qui tout ouvertement exercent tyrannie, mais ilz n'avoient où recourir ailleurs, et se fioient plus en luy, d'autant qu'il estoit né comme eulx dedans la ville de Syracuse, et si avoit autour de luy assez de gens de guerre pour faire teste à ce tyran.

II. Mais en ces entrefaittes, les Carthaginois descendirent avec grosse puissance en la Sicile, et se meirent incontinent à prattiquer et essayer

tous moyens d'y faire leurs besongnes : ce que les Syracusains craignans, deliberent d'envoyer ambassadeurs en la Grece devers les Corinthiens, pour leur demander aide contre les Barbares, se confiant en eulx plus qu'à nuls autres Grecs, non seulement pource qu'ilz estoient extraicts et descendus d'eulx [1], ny pource qu'ilz avoient ja auparavant receu plusieurs autres bienfaitcs d'eulx, mais aussi pour autant qu'ilz sçavoyent que c'estoit une cité qui de tout temps avoit tousjours aimé la liberté, et haï les tyrans, et qui avoit toujours entrepris toutes ou la plupart de ses plus grandes guerres, non pour ambition de principauté, ny pour convoitise de conquerir et de dominer, ains seulement pour defendre et maintenir la liberté des Grecs. Au contraire Icetes, qui s'estoit proposé pour le but et fin principale de sa charge de capitaine, la tyrannie de Syracuse, et non pas la liberté des Syracusains, en avoit ja secrettement parlé avec les Carthaginois, et neantmoins en public louoit de paroles le conseil et la deliberation des Syracusains, et envoya de sa part des ambassadeurs au Peloponese quand et les leurs, non qu'il voulust qu'il

[1] Syracuse étoit effectivement une colonie des Corinthiens. C'est le second établissement des Grecs dans la Sicile, postérieur d'un an à la fondation de Naxe par les Chalcidéens. Il fut formé sous la conduite d'Archias, Corinthien, et de la famille des Héraclides, la troisième année de la cinquième olympiade, 757 ans avant J. C., la vingt-unième année de l'archontat perpétuel d'Eschyle à Athènes, suivant les marbres d'Oxford. Dodwell dans sa chronologie de Thucydide rapporte cet événement à la quatrième année de la onzième olympiade.

leur vinst du secours de ce quartier là, mais pource qu'il avoit esperance si les Corinthiens refusoient de leur en envoyer, comme il estoit vraysemblable qu'ilz feroient, pour les troubles et tumultes de guerres qui estoient en la Grece [1], que plus facilement il feroit tourner les affaires du costé des Carthaginois, lesquelz pour ceste office luy seroient amis, et l'aideroient à l'encontre des Syracusains ou du tyran Dionysius : et que cela fust son desseing, il fut descouvert et averé bien tost après.

III. Estans donques ces ambassadeurs arrivez à Corinthe, et ayans exposé leur charge, les Corinthiens qui avoient bien accoustumé de tout temps de prendre soigneusement la protection des villes extraittes et derivées de la leur, mesmement de celle de Syracuse, arresterent bien vouluntiers en conseil qu'ilz leur envoyeroient du secours, de tant plus mesmement, que pour lors ilz ne se trouvoient empeschez de guerre quelconque contre les Grecs, ains estoient en pleine paix et en grand repos. Si n'estoit plus question que de trouver un capitaine pour conduire ce secours : et comme les magistrats et officiers de la ville proposassent et nommassent quelques uns de leurs citoyens, qui avoient envie de se faire valoir et se poulser en avant, il y eut

[1] La Grèce étoit alors aux prises avec Philippe, pere du grand Alexandre, ou plutôt la Grèce se livroit elle-même à la servitude de Philippe, par les divisions qui l'agitoient, ou se laissoit vendre par les traîtres que Philippe soudoyoit dans toutes les villes.

un homme de basse condition, qui se dressant en pieds nomma Timoleon filz de Timodemus, lequel ne s'entremettoit plus des affaires publiques, ny n'avoit plus d'esperance ny de voulunté de ce faire : tellement que lon peult avec grande raison croire, que ce fut quelque dieu qui inspira en l'entendement de ce petit personnage la pensée de le nommer, tant luy fut incontinent la fortune favorable à son election, et tant il eut toujours depuis en tous ses faicts d'heur et de prosperité, qui accompagnerent et ornerent sa vertu.

IV. Or estoit il né d'un pere et d'une mere très nobles en sa cité, l'un nommé Timodemus, et l'autre [1] Demarete : et de sa nature aimoit fort le bien public de son païs, et se portoit doulcement et humainement envers tous, sinon qu'il haïssoit extremement les tyrans et les meschans. Au demourant, il avoit un naturel si bien temperé, et si egalement composé de toutes les parties requises en un homme de guerre, que en sa jeunesse il monstra toujours en tous ses faicts avoir fort bon sens, et en sa vieillesse non moins de cueur et de hardiesse. Il eut un frere aisné nommé Timophanes, qui ne luy ressembloit de qualité quelconque : car c'estoit un homme escervelé, et furieusement espris et perdu de convoitise de regner, que luy avoient mise en la teste une trouppe de gens de basse condition, qui se disoient ses amis, et de soudards ramassez qu'il avoit toujours autour de luy : et pource qu'il estoit impetueux et adventu-

[1] Dans le grec : Demariste. C.

reux à la guerre, ses citoyens l'en estimoient capitaine belliqueux et homme d'execution, et à ceste cause luy donnoient souvent charge de gens : à quoy Timoleon luy aidoit en couvrant du tout les faultes qu'il y faisoit, ou les faisant apparoir moindres et plus legeres qu'elles n'estoient, et en augmentant et embellissant ce peu de bon que sa nature produisoit. Comme en une bataille que les Corinthiens eurent contre les Argiens et les Cleoneiens, Timoleon estoit comme privé soudard entre les gens de pied, et Timophanes son frere menant les gens de cheval, tumba en un très grand danger, et où il luy fut bon besoing d'estre promptement secouru : car son cheval ayant esté blecé, le jetta par terre au milieu des ennemis : de quoy une partie de ceulx qu'il avoit autour de luy s'effroya et s'escarta çà et là : et ceulx qui demourerent, estans en fort petit nombre, et ayans à combattre contre beaucoup, soustenoient à grande peine l'effort des ennemis : mais Timoleon l'ayant apperceu de loing y accourut vistement, et couvrant de son pavois son frere qui estoit renversé par terre, receut tant en son corps, que sur ses armes, plusieurs coups de traict et de main, et avec grand travail et grand danger feit à la fin retirer les ennemis, et sauva la vie à son frere.

V. Et comme les Corinthiens, craignans qu'il ne leur advinst une autre fois ce qui leur estoit ja advenu, de perdre leur ville par la faulte de leurs alliez, eussent arresté en leur conseil d'entretenir continuellement à leur soude quatre cents hommes

de guerre estrangers, ilz en donnerent la charge à Timophanes, lequel mettant en oubly tout devoir et toute justice, essaya incontinent et executa tous les moyens, par lesquelz il pensa pouvoir parvenir à se faire entierement seigneur de la ville : et ayant fait mourir plusieurs des principaux bourgeois, sans y garder aucune forme de justice ny de procès, se declara finablement tout à descouvert tyran. Dequoy Timoleon fut fort desplaisant en son cueur, reputant la meschanceté de son frere estre malheur et infortune pour luy : si tascha premierement à le reduire par bonnes paroles, en le priant et admonestant qu'il ostast et laissast ce furieux appetit de dominer, et ceste malheureuse convoitise de regner qu'il avoit, et qu'il cherchast les moyens de r'habiller et emender les faultes qu'il avoit faittes à l'encontre de ses citoyens.

VI. Timophanes rejetta bien arriere ces remonstrances, et n'en feit aucun compte : parquoy Timoleon s'accompagna adonc de l'un de ses alliez qui avoit nom AEschylus, et estoit propre frere de la femme de Timophanes, et d'un devin que l'historien Theopompus appelle Satyrus, et Ephorus[1] le nomme Orthagoras, avec lesquelz quelques jours après il s'en retourna une autre fois devers son frere : et se mettant tous trois après luy, le supplierent à grande instance de vouloir à tout le moins lors encore croire bon conseil, et se deporter de la tyrannie. Timo-

[1] Le grec ajoute : et Timée. Voyez ch. XIV.

phanes du commencement ne feit que se rire et moquer de leurs remonstrances : mais puis après il monta en cholere, et se courroucea à bon esciant à eulx. Quoy voyant Timoleon, se retira un peu à l'escart, et se couvrant le visage se prit à plorer, et ce pendant les deux autres desguainans leurs espées occirent Timophanes en la place. Si fut le cas incontinent divulgué par la ville, dont les plus gens de bien louerent grandement la magnanimité et haine des meschans qui estoit en Timoleon, attendu qu'estant homme doulx et bening de sa nature, et qui aimoit cordialement les siens, il avoit neantmoins preferé le bien public de son païs à l'amour de son sang, et mis le devoir et la justice au devant de l'utilité, ayant sauvé la vie à son frere lors qu'il combatoit pour le bien et pour la defense de son païs, et l'ayant aussi fait mourir lors qu'il espioit les moyens de l'asservir, et s'en faire absolu seigneur.

VII. Mais ceulx qui ne pouvoient vivre en estat de liberté populaire, et qui avoient de tout temps accoustumé de se renger à l'entour des seigneurs, et leur faire la cour, feirent semblant d'estre bien aises de la mort du tyran : toutefois en reprochant continuellement à Timoleon qu'il avoit commis un parricide execrable et abominable aux dieux et aux hommes, feirent tant qu'ilz luy en imprimerent au cueur un regret de l'avoir fait : et davantage estant adverty que sa mere mesme le portoit fort impatiemment, et qu'elle en jettoit contre luy des paroles effroyables à ouyr,

et des maledictions horribles, il s'en alla vers elle pour la cuider reconforter : mais elle ne le voulut jamais voir, ains luy feit fermer sa porte. Adonc estant oultré de douleur et troublé en son entendement, il luy prit soudainement voulonté de se faire mourir en s'abstenant de manger : mais ses amis ne l'abandonnerent point en ce desespoir, ains le presserent tant et par remonstrances et par prieres, qu'ilz le contraignirent de manger. Parquoy il prit alors resolution de vivre desormais aux champs en solitude, et quitter de tout poinct l'entremise du gouvernement des affaires publiques : de maniere qu'au commencement, il ne venoit pas seulement en la ville, ains evitant toutes compagnies, se tenoit ès plus solitaires et plus esgarez endroits des champs, où il ne faisoit autre chose que vaquer tantost cy tantost là, et se consumer de melancholie.

VIII. VOILA [1] comment le sens et l'entendement de l'homme, s'il n'est bien confirmé et fortifié par la raison, et par l'estude de philosophie, en l'execution de quelque grande entreprise, vacille facilement, et est poulsé hors des discours, sur lesquelz il s'estoit premierement fondé, par blasmes ou louanges fort legeres bien souvent : là où il fault non seulement que l'acte soit bon et honneste en soy, mais aussi que la resolution, dont il part, soit ferme et non subjette à changement, à fin que nous ne facions chose que

[1] Voyez les Observations. C.

nous n'ayons premierement bien pensée et approuvée, et qu'il ne nous adviene, comme il fait aux frians, qui bien souvent desirent avec très ardent appetit une viande, puis quand ilz s'en sont une fois bien remplis, ilz s'en faschent incontinent : aussi nous pareillement, après avoir achevé une chose, ne nous en repentions tout soudainement pour la debilité de l'imagination et apprehension d'honesteté qui nous avoit meuz à la faire. Car la repentance rend l'acte mauvaise qui de soy mesme estoit bon : mais l'election qui est fondée sur certaine science et ferme discours de raison, ne se change jamais, encore que la chose entreprise ne succede pas tousjours à bonne fin. Pourtant Phocion l'Athenien, ayant resisté tant qu'il avoit peu, à quelques choses que le capitaine Leosthenes faisoit, lesquelles toutefois contre son opinion vindrent à bonne fin, et voyant que les Atheniens sacrifioient aux dieux publiquement pour leur en rendre graces, et se glorifioient de la victoire qu'ilz avoient euë : « Je se« rois, dit il, bien content d'avoir fait cecy : mais « je ne voudrois pas n'avoir conseillé cela ». A ce mesme propos aussi, mais plus violentement, respondit Aristides le Locrien, qui estoit l'un des familiers et amis de Platon, à Dionysius l'aisné, tyran de Syracuse, qui luy demandoit l'une de ses filles en mariage : « Je verrois plus vouluntiers « ma fille morte, que mariée à un tyran ». Et quelque temps après le tyran luy feit mourir ses enfans,

enfans, puis luy demanda, par une maniere de reproche, pour luy faire plus grand crevecueur, s'il avoit encore la mesme fantasie qu'il avoit euë au paravant, touchant le mariage de ses filles. « Je « suis, repondit-il, bien desplaisant de ce que tu « en as fait : mais de ce que j'ay dit, je ne m'en « repens point ». Cela donques procede à l'adventure d'une plus grande et plus parfaite vertu.

IX. Mais pour retourner à Timoleon, soit que ce fust le regret qu'il sentoit en son cueur de la mort de son frere, ou la honte qu'il avoit de se trouver devant sa mere, quoy que ce fust, cela luy rompit et abbatit tellement le cueur, que vingt ans depuis il ne se mesla d'affaire quelconque honorable ne publique. Comme donc il eust esté lors nommé pour capitaine du secours que lon vouloit envoyer en Sicile, l'ayant le peuple accepté et eleu très vouluntiers, Teleclides qui estoit celuy qui pour lors avoit plus d'authorité et de credit ès affaires de Corinthe, se dressant en pieds devant tout le peuple, feit un preschement à Timoleon, par lequel il l'enhorta de se porter en homme de bien et vaillant capitaine en ceste charge. « Car si tu « te y portes bien, dit-il, nous ferons jugement de « toy, que tu auras occis un tyran : et si tu te y « porte mal, nous jugerons que tu auras tué ton « frere ». Mais ainsi comme Timoleon estoit après lever gens et à dresser son equippage, on apporta aux Corinthiens des lettres d'Icetes, par lesquelles il apparoissoit clairement, qu'il avoit tourné sa robbe, et qu'il estoit traistre : car il n'eut pas plus tost des-

pesché ses ambassadeurs qu'il se rengea du costé des Carthaginois, et faisoit tout ouvertement pour eulx, en intention de chasser Dionysius, et se faire luy mesme tyran de Syracuse. Mais craignant qu'il ne vinst un capitaine avec secours de Corinthe avant qu'il eust executé son desseing, il escrivit des lettres aux Corinthiens, par lesquelles il leur mandoit, qu'il n'estoit ja besoing qu'ilz se meissent en despense ny en danger pour venir en la Sicile, mesmement pource que les Carthaginois en estoient mal contents, et qu'ilz guettoient leurs armes au passage avec une grosse flotte de vaisseaux: et que de luy, voyant qu'ilz demouroient trop à venir, il avoit fait ligue et alliance avec eulx à l'encontre du tyran Dionysius. Ces lettres leuës, feirent que si paravant il y avoit eu aucun des Corinthiens froidement affectionné à l'entreprise de ce voyage, ilz y furent adonc tous eschauffez par le courroux qu'ilz conceurent à l'encontre d'Icetes, tellement qu'ilz ottroyerent très vouluntiers à Timoleon, tout ce qu'il voulut, et luy aiderent à mettre sus son equipage pour faire voile.

X. Quand les vaisseaux furent prests, et que les soudards eurent tout ce qui leur faisoit besoing pour partir, les * religieuses de la deesse Proserpine dirent avoir eu une vision la nuict en dormant, par laquelle les deesses Ceres et Proserpine leur estoient apparues, accoustrées comme pour voyager, et leur dirent qu'elles vouloient aller avec Timoleon en la Sicile. A ceste cause les Corinthiens

* Les prebtreses.

equipperent une galere, laquelle ilz appellerent, *la galere de Ceres et de Proserpine* : et Timoleon luy mesme, avant que monter en mer, s'en alla en la ville de Delphes, où il feit un sacrifice à Apollo : et ainsi comme il entroit dedans le santuaire où se rendent les responses de l'oracle, il luy advint un signe miraculeux : car d'entre les voeus et offrandes qui sont pendues aux voultes et parois du santuaire, il coula un bandeau, sur lequel y avoit des couronnes et des victoires emprainctes et portraittes de broderie, qui tumba droittement sur la teste de Timoleon, de maniere qu'il sembloit proprement qu'Appollo l'envoyast à ceste expedition desja tout couronné, avant qu'il eust commencé de mettre la main à l'œuvre. Si s'embarqua et feit voile avec sept galeres de Corinthe, deux de Corfou, et une dixieme que les Leucadiens fournirent.

XI. Quand il fut au large en pleine mer, ayant le vent en pouppe, la nuict il luy fut advis que le ciel soudainement se fendit, et que de celle ouverture il s'espandit en l'air au dessus de sa navire une grande quantité de feu fort clair et fort apparent à voir, duquel il se feit comme une torche ardente semblable à celles dont on use ès cerimonies des mysteres. Ceste torche les accompagna et guida tout au long du voyage, et à la fin alla fondre et disparoir au propre endroit de la coste d'Italie, où les pilotes avoient deliberé d'arriver. Les devins enquis sur la signification de ce presage, respon-

dirent que ceste apparition miraculeuse tesmoignoit ce que les religieuses de Ceres avoient songé, et que les deesses favorisantes à l'entreprise avoient monstré le chemin par ceste lumiere envoyée du ciel: pour autant que l'Isle de la Sicile est sacrée et dediée à la deesse Proserpine, mesmement que lon compte, que le ravissement d'elle y fut fait, et que la seigneurie luy en fut baillée en don nuptial au jour de ses nopces.

XII. Ainsi donques les signes celestes des dieux donnerent asseurance et bonne esperance à ceulx qui furent en ce voyage, lesquelz se hasterent à la meilleure diligence qu'il leur fut possible, jusques à ce qu'ayans traversé la mer, ilz furent arrivez au long de la coste de l'Italie: mais quand ilz furent là, les nouvelles qu'ilz entendirent de la Sicile jetterent Timoleon en grande perplexité, et descouragerent fort les gens de guerre qu'il avoit amenez quand et luy, pour autant que Icetes ayant desfait en bataille le tyran Dionysius, et occupé la plus grande partie de la ville de Syracuse, le tenoit assiegé dedans le chasteau, et dedans le quartier de la ville qui s'appelle l'*Isle*, où il l'avoit rengé, et le tenoit enfermé de murailles tout à l'entour: et ce pendant avoit prié les Carthaginois qu'ilz eussent soing d'empescher que Timoleon ne peust descendre et prendre terre en la Sicile, à fin que quand ce secours là en seroit exclus, ilz peussent à leur aise departir entre eulx toute la Sicile, sans que personne leur y donnast aucun empeschement. Suivant laquelle

requeste les Carthaginois envoyerent à Rege [1] vingt de leurs galeres, sur lesquelles y avoit des ambassadeurs qu'Icetes envoyoit à Timoleon avec creance respondante à ses faicts : car c'estoient belles paroles et bien fardées pour couvrir la mauvaise intention qu'il avoit en son cueur : car ilz dirent à Timoleon qu'il s'en vinst luy tout seul, si bon luy sembloit, devers Icetes, pour le conseiller et l'accompagner en tous affaires, qui estoient ja si bien acheminez qu'il les tenoit pour achevez : et au demourant, qu'il renvoyâst ses vaisseaux et ses soudards à Corinthe, attendu qu'il s'en falloit bien peu que la guerre ne fust de tout poinct achevée, et que les Carthaginois ne vouloient en aucune maniere, que ses gens passassent en la Sicile, et qu'ilz estoient deliberez de les combattre si autrement ilz s'efforceoient d'y entrer.

XIII. Ainsi les Corinthiens à leur arrivée en la ville de Rege ayans trouvé ces ambassadeurs, et voyans aussi la flotte des vaisseaux Carthaginois qui estoit à l'ancre non gueres loing d'eulx, furent d'un costé bien despits de se voir en ceste sorte abusez et mocquez par Icetes : et n'y avoit celuy en la trouppe qui n'en fust fort indigné contre luy, et qui n'eust grande peur pour les pauvres Siciliens, voyans tout evidemment qu'ilz demouroient en proye à Icetes pour loyer de sa trahison, et aux Carthaginois pour recompense de la tyrannie qu'ilz luy permettroient establir : mais d'autre part aussi leur sem-

[1] Rhége, maintenant *Reggio*, en Calabre.

bloit il bien impossible, qu'ilz peussent forcer les vaisseaux des Carthaginois qui les guettoient au passage assez près d'eulx, attendu qu'ilz en avoient deux fois autant qu'eux, ny aussi l'armée qui estoit entre les mains d'Icetes en la Sicile, veu qu'ilz n'estoient venus que pour la dresser et conduire en ceste guerre seulement. Ce nonobstant Timoleon parla gracieusement à ces ambassadeurs et aux capitaines des vaisseaux Carthaginois, leur donnant à entendre qu'ilz feroient tout ce qu'ilz vouloient, pource qu'aussi bien quand il vouldroit faire autrement il n'y gaigneroit rien: toutefois qu'il desireroit pour sa descharge, qu'en presence du peuple de Rege qui estoit ville Grecque amie commune des deux parties, ilz luy proposassent en public ce qu'ilz luy avoient dit à part en secret, et qu'aussi luy de sa part leur feroit la mesme response que ja il leur avoit faitte, et puis s'en retourneroit tout court, alleguant que cela faisoit grandement pour la seureté de sa descharge, et aussi que eulx mesmes tiendroient et garderoient plus inviolablement ce qu'ilz luy promettoient touchant les Syracusains, quand ilz l'auroient accordé et promis devant tout le peuple de Rege, qui en demoureroit tesmoing.

XIV. Or estoit-ce une ruse qu'il leur brassoit pour couvrir son passage, à quoy le secondoient et favorisoient tous les capitaines et gouverneurs de Rege, pour autant qu'ilz desiroient que les affaires de la Sicile tumbassent entre les mains des

Corinthiens, et craignoient d'avoir les Barbares pour voisins : à ceste cause commanderent ilz une assemblée generale du peuple, durant laquelle ilz feirent fermer les portes de la ville, donnans à entendre que c'estoit à fin que leurs bourgeois ne se divertissent point ce pendant à autres affaires. Puis quand tout le peuple fut assemblé, ilz commencerent à faire de longues harengues sans rien conclurre, laissans tousjours l'un à l'autre un mesme subject de parler, à fin de gaigner temps, jusques à ce que les galeres des Corinthiens fussent parties, et amusans ainsi les Carthaginois en ceste assemblée, sans qu'ilz se doubtassent de rien, pour autant qu'ilz veoient Timoleon present qui tenoit contenance de se vouloir bien tost lever pour parler aussi : mais ce pendant quelcun l'alla secrettement advertir que les autres galeres avoient ja fait voile : et qu'il n'estoit demouré que la siene seule qui l'attendoit au port : et adonc il se coula secrettement parmy la presse, avec l'aide que luy feirent les Regiens qui estoient à l'entour de la tribune d'où se faisoient les harengues : et descendant sur le port, s'embarqua incontinent et se meit aussi tost à la voile, et ayant attaint sa flotte, allerent tous ensemble de conserve prendre terre en la ville de Tauromenion qui est en la Sicile, où ilz furent bien recueillis par Andromachus, qui pieça les y avoit appellez : car il gouvernoit celle ville, comme s'il en eust esté seigneur. C'estoit le pere de Timeus l'historien, le plus homme de bien de tous ceulx qui pour lors avoient domination en toute la Si-

cile : car il regissoit ses citoyens en toute justice et toute equité, et se monstroit tousjours ouvertement ennemy des tyrans : suyvant laquelle affection il presta lors sa ville à Timoleon pour y faire son amas, et persuada à ses citoyens d'entrer en ligue avec les Corinthiens, et leur aider à delivrer de servitude et affranchir la Sicile.

XV. Mais les capitaines Carthaginois qui estoient à Rege, quand ilz sceurent que Timoleon avoit fait voile, après que l'assemblée du conseil fut achevée, en furent fort courroucez et despits de se voir ainsi affinez : et en eurent ceulx de Rege leur passe-temps, de voir que des Phœniciens ne prissent pas plaisir que lon leur eust joué un tour de finesse et de tromperie. Toutefois ilz se resolurent à la fin d'envoyer sur l'une de leurs galeres, un ambassadeur à Tauromenion. Cest ambassadeur parla fort audacieusement et fort barbaresquement à Andromachus en cholere : et finablement luy monstra premier le dedans, et puis après le dehors de la main, et le menaça que sa ville seroit ainsi renversée sans dessus dessoubs, si promptement il n'en jettoit hors les Corinthiens. Andromachus ne s'en feit que rire, et luy tendant l'endroit de la main, et puis tout à coup luy monstrant l'envers, luy dit, qu'il eust soudainement à se partir de la ville s'il ne vouloit que sa galere luy fust ainsi renversée.

XVI. Au demourant, Icetes adverty du passage de Timoleon, et en ayant peur, envoya querir bon nombre de galeres Carthaginoises : et adonc perdi-

rent entierement les Syracusains toute esperance de salut, voyans que leur port estoit saisy par les galeres des Carthaginois, la meilleure partie de leur ville occupée par Icetes, et le chasteau par le tyran Dionysius, et que Timoleon n'estoit encore que attaché, par maniere de dire, à une petite lisiere de la Sicile, n'y tenant encore que la petite ville de Tauromenion avec bien peu de puissance, et encore moindre esperance, à cause qu'il n'avoit pour tout moyen de faire la guerre que mille homme de pied, et de provision de vivres et d'argent autant qu'il en falloit pour les entretenir et nourrir seulement, oultre ce que les autres villes de la Sicile ne se fioient point en luy, ains pour les violences et extorsions qu'elles avoient endurées de fresche memoire, vouloient mal de mort à tous chefs et conducteurs de gens de guerre, mesmement pour la desloyauté de Callippus et de Pharax, dont l'un avoit esté Athenien, et l'autre Lacedæmonien, tous deux disans estre venus pour affranchir la Sicile, et en dechasser les tyrans, et neantmoins y avoient fait tant de maux aux pauvres Siciliens, que les miseres et calamitez qu'ilz avoient endurées soubs les tyrans leur sembloient tout or, au prix de celles que ces capitaines leur avoient fait souffrir: et reputoient plus heureux ceulx qui voluntairement s'estoient rengez et soubmis au joug de servitude, que ceulx qui se veoient remis et restituez en liberté: et pourtant ne pouvans croire que ce Corinthien deust estre meilleur que les autres, ains pensans que ce fussent les mesmes ruses, et les mesmes

amorces de bonne esperance et de belles paroles, qu'on leur avoit presentées au paravant, pour les attraire à vouloir accepter de nouveaux tyrans, ilz avoient pour suspectes, et rejettoient toutes les semonces et solicitations des Corinthiens, exceptez les Adranitains, lesquelz ayans leur petite ville dediée et consacrée au dieu *Adranus* [1] fort honoré et reveré par toute la Sicile, estoient lors en dissension les uns contre les autres, et appelloit l'une des parties Icetes et les Carthaginois, et l'autre avoit envoyé devers Timoleon : si se rencontra par cas d'adventure, que les uns et les autres se hastans pour y arriver les premiers, ilz y arriverent tous deux presques en un mesme temps : mais Icetes avoit jusques au nombre de cinq mille combattans, et Timoleon n'en avoit en tout que douze cents, avec lesquelz il se partit pour s'en aller vers la ville de Adrane distante de Tauromenion environ de vingt lieues et demie [2] : et pour la premiere journée il ne feit pas grand chemin, ains se logea de bonne heure : mais le lendemain il marcha bien plus hastivement, et par un païs aspre. Quand ce vint sur le soir, que le jour commenceoit ja à faillir, il eut nouvelles que Icetes ne faisoit gueres que arriver à l'heure devant Adrane, et qu'il se campoit. Quoy entendu les particuliers capitaines et chefs

[1] Il est représenté sur une médaille d'Adrane, publiée par M. Pellerin, *Médailles de Peuple et de Villes*, Tom. III, pag. 97. On croit que c'est le dieu Mars.

[2] Le grec porte 340 stades, qui font un peu plus de quatorze lieues.

des bendes, feirent arrester ceulx qui marchoient les premiers pour repaistre et reposer un petit, à fin qu'ilz en fussent plus dispos et mieulx deliberez pour combatre: mais Timoleon s'avancea d'aller vers eulx, et les pria de ne point faire ainsi, ains de tirer oultre à la plus grande diligence qu'ilz pourroient, à fin qu'ilz peussent surprendre leurs ennemis en desarroy, comme il estoit vraysemblable qu'ilz les trouveroient, ne faisans que d'arriver, et estans empeschez à faire leur logis et appareiller à soupper: mais quand et quand en leur disant ces raisons il prit son pavois dessus son bras, et se meit à marcher devant tout le premier, aussi guayement comme s'il eust esté asseuré d'aller à une victoire toute certaine. Quoy voyans les autres, le suivirent en pareille asseurance. Or leur restoit il encore à faire environ deux petites lieues [1] de chemin, lesquelles achevées, ilz chargerent incontinent leurs ennemis, qu'ilz trouverent tous desarroyez, et qui se meirent à fouir aussi tost qu'ilz les sentirent approcher, de sorte qu'il ne fut pas tué plus de trois cents hommes et deux fois autant qui furent faits prisonniers et leur camp pris.

XVII. Adonc les Adranitains ouvrans leurs portes se rendirent à Timoleon, luy racomptans avec grande frayeur et grande merveille, comme à l'instant mesme et sur le point de la charge les portes du temple de leur dieu s'estoient ouvertes d'elles-mesmes, et que la javeline que son image tenoit en la main, avoit branslé, mesmement au

[1] Trente stades, un peu plus d'une lieue.

bout où estoit le fer, et toute sa face s'estoit veuë trempée de sueur : ce qui ne signifioit pas, à mon advis, la victoire qu'il gaïgna lors seulement, mais aussi les beaux exploits qu'il feit depuis, ausquelz ceste premiere rencontre là donna heureux commencement, pource que incontinent après plusieurs villes envoyerent devers Timoleon pour se joindre et entrer en ligue avec luy : et Mamercus le tyran de Catane, homme de guerre et puissant en argent, rechercha son alliance : mais, qui plus est, Dionysius le tyran de Syracuse estant las de suivre plus esperance, et se trouvant bien près d'estre forcé par longueur de siege, ne feit plus compte d'Icetes, quand il sceut comme il avoit esté rompu ainsi honteusement : et au contraire estimant beaucoup la valeur de Timoleon, envoya devers luy, luy faire entendre qu'il se contentoit de rendre sa personne et son chasteau entre les mains des Corinthiens.

XVIII. Timoleon bien joyeux de ceste prosperité non esperée, envoya pour se saisir du chasteau Euclides et Telemachus, deux capitaines Corinthiens, avec quatre cents hommes, non pas tous à la fois ny à la descouverte, car il estoit impossible, estans les ennemis au guet dedans le port : mais par petites trouppes et à la desrobée, il feit tant qu'il les y coula tous dedans. Ainsi se saisirent les soudards de la place et du palais du tyran, avec tout le meuble et toutes les provisions necessaires pour la guerre, qu'il y avoit dedans : car il avoit bon nombre de chevaux de service, grande quan-

tité de bastons [1] et d'armes offensives de toutes sortes, et d'engins de baterie à tirer au loing, et d'autres armes de defense qui y avoient esté assemblées de longue main, pour armer bien soixante et dix mille hommes, et si y avoit encore oultre tout cela bien deux mille hommes de guerre, lesquelz avec tout le demourant Dionysius livra entre les mains de Timoleon, et luy avec son argent, et quelques uns de ses amis, sortit par la mer sans que Icetes en apperceust rien, et s'en alla rendre au camp de Timoleon.

XIX. Ce fut là où premier on le veit homme privé, en bas et petit estat: encore fut il de là à peu de jours envoyé dessus une navire avec peu d'argent à Corinthe, luy qui estoit né, et avoit esté nourry en la plus grande et plus renommée tyrannie et principaulté conquise par force, qui fut onques au monde, et qui l'avoit luy mesme tenue l'espace de dix ans depuis la mort de son pere, et avoit esté depuis que Dion l'en avoit chassé diversement travaillé en guerre l'espace de douze ans, durant lesquelz s'il avoit fait beaucoup de maulx, encore en avoit il souffert d'avantage: car il veit la mort de ses enfans qui estoient ja grands et en aage de porter armes: il veit forcer et violer ses filles estans encore à marier, et sa propre sœur, qui estoit aussi sa femme, premierement honnie et oultragée en sa personne des plus vilaines et plus

[1] Il n'y a point de bâtons dans le grec. *Brotier.* Bâtons dans l'ancien langage Français se prend pour armés, telles qu'hallebardes, piques, etc. C.

infames dissolutions, dont ses ennemis se peurent adviser, et puis après meurtrie cruellement avec ses enfans, et leurs corps à la fin jettez dedans la mer, ainsi comme nous avons escrit plus au long en la vie de Dion.

XX. Mais arrivé que fut Dionysius en la ville de Corinthe, il n'y eut homme en toute la Grece qui n'eust envie d'y aller pour le voir et parler à luy : et y alloient les uns bien aises de son malheur, comme s'ilz eussent foulé aux piedz, celuy que la fortune avoit abatu, tant ilz le haïssoient asprement : les autres amollis en leurs cueurs de voir une si grande mutation, le regardoient avec ne sçay quoy de compassion, considerans la puissance grande qu'ont les causes occultes et divines sur l'imbecillité des hommes, et sur les choses qui passent tous les jours devant noz yeux : car ce siecle là ne produisit onques chef d'œuvre, ny de nature, ny de main d'homme, si merveilleux comme fut celuy de la fortune, laquelle feit voir un homme qui peu devant avoit esté seigneur de toute la Sicile presque, dedans la ville de Corinthe s'arrester ordinairement à entretenir une vivandiere, ou demourer tout un jour assis en la boutique d'un parfumier, ou boire le plus souvent en plein cabaret, ou bien tencer et debattre au beau milieu d'une rue devant tout le monde avec des femmes faisans publiquement marchandise de leurs corps, ou enseigner des menestrieres en plein carrefour, et disputer avec elles, du meilleur sens qu'il eust, sur l'harmonie de quelques chansons que lon chantoit

par les theatres. Ce que les uns disent qu'il faisoit ne sachant autrement à quoy passer son temps, pource que de sa nature il estoit homme de lasche cueur, et qui aimoit toutes voluptez peu honestes : les autres sont d'advis qu'il le faisoit pour en estre plus mesprisé, de peur que les Corinthiens n'entrassent en quelque souspeçon et quelque deffiance de luy, ayans opinion qu'il regrétast le changement de sa vie, et qu'il eust encore intention quelquefois de tascher à recouvrer son estat, et que pour ceste cause il feist et faignist expressement beaucoup de choses contre sa nature, monstrant estre un grand niais à voir ce à quoy il s'amusoit.

XXI. Ce neantmoins encore a lon recueilly et mis par memoire quelques sienes responses, qui semblent tesmoigner que ce n'estoit point par lascheté de cueur, ny par bestise, qu'il faisoit toutes ces choses, ains pour s'accommoder à sa fortune presente : car estant arrivé à Leucade, qui est ville anciennement fondée par les Corinthiens, comme celle de Syracuse, il dit aux habitans d'icelle, « Qu'il « se trouvoit tout ainsi que les jeunes garsons quand « ilz ont failly : car comme ilz fuyent la presence « de leurs peres, ayans honte de se trouver de-« vant eulx, et sont plus aises de se tenir avec leurs « freres : Aussi, dit-il, serois-je plus content de « demourer icy avec vous, non point aller me re-« presenter à Corinthe, qui est nostre cité metro-« politaine ». Une autre fois ainsi qu'il estoit à Corinthe, il y eut un estranger qui se moqua assez importunement de luy, et mesmement de ce qu'estant

en sa seigneurie, il prenoit plaisir à voir des gens de lettres et des philosophes autour de luy, jusques à luy demander à la fin, dequoy luy avoit servy le sçavoir et la sagesse de Platon. Il luy respondit, « Te semble il qu'elle ne m'ait rien profité, « à voir comme je supporte le changement de ma « fortune »? Et au musicien Aristoxenus, et à quelques autres qui luy demandoient quel debat il y avoit eu entre Platon et luy, et dont il estoit procedé: il respondit, « Que la condition des tyrans « estoit veritablement malheureuse, et leur estat « plein de beaucoup de maulx: mais qu'il n'y en « avoit pas un si grand comme cestuy, que nul de « ceux [1] que lon appelle *leurs mignons*, et qui les « gouvernent, n'oze franchement parler à eulx, « ny leur dire librement leur verité; et que ce avoit « esté par leur faulte qu'il s'estoit privé de la com« pagnie de Platon ».

XXII. Une autre fois il y eut quelqu'un, qui pensant faire du plaisant, et se moquer avec bonne grace de luy, en entrant dedans sa chambre secoua sa robbe, comme lon fait quand on entre chez les tyrans, pour monstrer que lon n'a point d'armes cachées dessoubz: mais Dionysius luy rendit son change plaisamment: car il luy dit, « Fais cela « quand tu sortiras de ceans, pour voir si tu y auras « rien desrobbé ». Et comme Philippus roy de Macedoine, un jour à table fust tumbé en propos des chansons, poësies et tragedies que Dionysius le pere avoit composées, et faignist s'esmerveiller,

[1] Dans le grec: *qui se disent leurs amis, n'ose*, etc. C.

quand

quand ne comment il avoit eu loisir de vaquer à faire semblables compositions : il luy respondit assez à propos, « C'estoit, dit-il, aux heures que toy « et moy, et tous autres seigneurs que lon repute « grands et heureux, employons à follastrer et à « yvrongner ». Or quand à Platon, il ne veit jamais Dionysius à Corinthe [1] : mais Diogenes *le Sinopien* la premiere fois qu'il le rencontra en son chemin luy dit, « Tu es bien maintenant en estat indigne « de toy ». Dionysius s'arresta tout court, et luy dit : « Vrayement, Diogenes, je te sçay bon gré de « ce que tu as compassion de ma miserable for- « tune ». « Comment, luy repliqua Diogenes, cui- « des tu que j'aye compassion de toy ? j'en ay plus « tost despit, de voir un esclave tel que toy, digne « de vieillir et mourir au malheureux estat de ty- « ran, comme a fait ton pere, se jouer ainsi en « seureté, et passer son temps parmy nous ». Quand je viens à conferer ces paroles de Diogenes, avec les propos qu'escrit l'historien Philistus, en deplorant la fortune des filles de Leptines, disant qu'elles estoient reduittes de la haultesse de tous biens et tous honneurs mondains, en quoy abonde l'estat de la seigneurie tyrannique, à une vie basse et privée, il me semble proprement que ce sont les regrets de quelque femmelette, qui regrette la perte

[1] Le grec ajoute : *il étoit déja mort*. Il étoit mort en effet avant que Denys quittât Syracuse, la treizième année du regne de Philippe, c'est-à-dire, dans la cent huitième olympiade ; Philippe étoit monté sur le trône la premiere année de la cent cinquième, suivant Diodore de Sicile.

des bouettes où estoient ses fards, ou ses belles robbes de pourpre, ou ses bagues et ses petits affiquetz d'or. Si m'a semblé que c'est entremets de ce que nous avons escrit du tyran Dionysius, ne seroit point trop impertinent ny hors de propos, d'estre inseré en ces vies, et qu'il ne sera point trouvé fascheux ny inutile aux auditeurs, pourveu qu'ilz n'ayent point trop de haste, ou qu'ilz ne soient empeschez ailleurs.

XXIII. Mais au demourant si la desfortune de ce tyran Dionysius semble estrange, la prosperité de Timoleon ne fut pas moins esmerveillable: car dedans cinquante jours après qu'il eut mis le pied en la Sicile, il eut entre ses mains le chasteau de Syracuse, et envoya Dionysius confiné à Corinthe: ce qui donna si bon courage aux Corinthiens, qu'ilz luy envoyerent de renfort deux mille hommes de pied, et deux cents chevaulx, lesquelz allerent prendre terre en Italie au païs des Thuriens: mais voyans qu'il leur estoit impossible de passer de là en Sicile, pource que les Carthaginois tenoient la mer avec grosse flotte de vaisseaux, et à ceste cause estans contraincts d'attendre quelque occasion, ilz employerent ce pendant leur loisir à un très bel et très digne exploit: pource que les Thuriens qui pour lors avoient la guerre contre les Brutiens, meirent leur ville entre leurs mains, laquelle ilz garderent aussi loyaument et aussi fidelement comme si c'eust esté leur propre païs.

XXIV. Ce pendant Icetes tenoit tousjours le chasteau de Syracuse assiegé, empeschant le plus

qu'il luy estoit possible qu'il ne vinst par mer du bled aux Corinthiens qui estoient dedans : et avoit attiltré deux soudards estrangers qu'il envoya en la ville d'Adrane pour occire en trahison Timoleon, lequel n'avoit point autrement de gardes à l'entour de sa personne, et estoit de sejour parmy les Adranitains, ne se deffiant de chose du monde pour l'asseurance qu'il avoit de la sauvegarde du dieu des Adranitains. Ces soudards envoyez pour faire cest assassinement, furent d'adventure advertis que Timoleon devoit un jour sacrifier à ce dieu : si entrerent dedans le temple portans des dagues dessoubz leurs robbes, et feirent tant que petit à petit ilz approcherent, passans à travers la presse, jusques au plus près de l'autel : mais à l'instant mesme qu'ilz s'entredonnoient courage l'un à l'autre pour executer leur entreprise, il y eut un tiers qui donna si grand coup d'espée sur la teste de l'un de ces deux, qu'il en tumba par terre. Celuy qui avoit fait le coup s'en fouit incontinent, tenant tousjours son espée nue au poing, et s'en alla gaigner une haute roche, et l'autre soudard qui estoit venu avec le blecé, se saisit du coing de l'autel, et demanda pardon à Timoleon, à la charge qu'il luy descouvriroit l'embusche qui estoit dressée contre luy. Timoleon le luy ottroya, et adonc il luy declara comme luy et son compagnon mort avoient esté envoyez pour le tuer. Ce pendant on amena aussi celuy qui s'en estoit fouy sur le rocher, lequel crioit à haulte voix qu'il n'avoit rien fait qu'il n'eust deu faire, pource qu'il avoit occis celuy qui

avoit tué son pere en la ville des Leontins : à quoy verifier luy servirent aucuns des assistens, qui tesmoignerent qu'il disoit verité, et s'esmerveillerent grandement de l'artifice dont use la fortune, comment elle conduit une menée par le moyen d'une autre, et rassemble toutes choses quelque loing qu'elles soient l'une de l'autre, et les enclave et enchaine ensemble, encores qu'elles semblent estre si differentes les unes des autres, qu'elles n'ayent rien de commun entre elles, faisant que la fin de l'une vient à estre le commencement de l'autre. Les Corinthiens donques ceste chose entendue, donnerent à celuy qui bailla le coup d'espée [1], une couronne de la valeur d'environ cent escus d'or [2], pour autant qu'il avoit presté la passion de son juste courroux au bon [3] esprit qui avoit engardé Timoleon [4]. Et au reste, ceste bonne encontre ne servit pas seulement pour le present, ains fut aussi utile à l'advenir, pour que ceulx qui la veirent, en conceurent bonne esperance, et en eurent en plus grande reverence et plus grand soing la personne de Timoleon, comme estant homme sainct, aimé des dieux, et envoyé expressement pour delivrer la Sicile de captivité.

[1] Un présent de dix mines. C.

[2] Dans le grec, dix mines, qui font 778 livres de notre monnoie.

[3] Au bon Génie.

[4] Ajoutez d'après le grec : « Et parce qu'il n'avoit satisfait « ce ressentiment qu'il avoit depuis long-temps dans le cœur, « qu'au moment où la fortune sembloit l'avoir réservé pour « être l'instrument du salut de Timoléon ». C.

XXV. Mais Icetes ayant failly à ce premier essay, et voyant que tous les jours, plusieurs se rengeoient du costé de Timoleon, se blasma luy mesme, de ce qu'ayant une si grosse puissance des Carthaginois toute preste sur les lieux, à son commandement, il ne s'en servoit que par petites parcelles, comme s'il en eust eu honte, et alloit usant de leur alliance, à la desrobbée. Si envoya querir leur general Mago avec toute sa flotte. Mago à sa requeste y amena une armée effroyable à voir de cent cinquante voiles [1] dont il occupa et couvrit tout le port : puis meit en terre soixante mille combattans, qu'il logea dedans la ville mesme de Syracuse, de maniere que tout le monde estimoit, que le temps dont on avoit parlé anciennement, et dont on menaçoit la Sicile de si longue main, qu'elle seroit un jour toute habitée et possedée par les Barbares, estoit adonc venu, pource qu'en tant de guerre que les Carthaginois avoient euës au paravant en la Sicile, jamais ne leur estoit advenu de prendre la ville de Syracuse, et lors par la trahison d'Icetes qui les y avoit receus, on les y veoit campez.

XXVI. De l'autre costé, les Corinthiens qui estoient dedans le chasteau, se trouvoient en grande peine et en grand danger, pource que les vivres leur appetissoient fort, et commenceoient à en avoir faulte, à cause que les ports estoient bien estroittement gardez, et si falloit qu'ilz fussent con-

[1] Sans doute qu'il y avoit encore des vaisseaux de transport. Voyez l'embarquement dont il est parlé ch. xxxiv.

tinuellement en armes pour defendre leurs murailles que lon batoit et assailloit en plusieurs endroicts, avec toutes sortes d'engins de baterie, et toutes sortes d'inventions à prendre villes : au moyen dequoy ilz estoient aussi contraints de se departir en plusieurs trouppes. Toutefois Timoleon par dehors leur faisoit tout le secours qui luy estoit possible, leur envoyant de Catane du bled, sur des petits batteaux de pescheurs et autres petites barques, lesquelles se couloient dedans le chasteau le plus souvent en tourmente, passans à travers les galeres des Barbares, qui s'escartoient les unes des autres, à cause du vent et de l'agitation des undes de la mer : dequoy Mago et Icetes s'estans apperceuz, resolurent d'aller prendre la ville de Catane, de laquelle venoient ainsi vivres aux assiegez : et prenans avec eulx les meilleurs combatans de toute l'armée, et partans de Syracuse cinglerent vers Catane. Mais ce pendant Leon Corinthien capitaine de ceulx qui estoient à la garde du chasteau, voyant du dedans que les ennemis faisoient mauvais guet, et ne se tenoient point sur leurs gardes, feit soudainement une saillie sur eulx, et les surprenant en tua de primsault une partie, et chassa l'autre, tellement qu'il se saisit du quartier de la ville, que lon appelle l'*Achradine*, qui estoit la meilleure partie de la ville, et qui moins avoit esté endommagée : car la ville de Syracuse semble estre composée de plusieurs villes jointes ensemble, et y ayant trouvé quantité de bledz et d'or et d'argent, ne voulut point abandonner ce quartier ny retour-

ner dedans le chasteau, ains remparant en diligence l'enceinte d'iceluy, et le conjoignant au chasteau avec quelques fortifications qu'il y feit à la haste, se delibera de tenir et garder l'un et l'autre.

XXVII. Or estoient Mago et Icetes bien près de Catane, quand il arriva devers eulx un chevaucheur party de Syracuse, qui leur apporta ceste nouvelle, que l'Achradine estoit prise : dequoy tous deux furent bien estonnez, et s'en retournerent tout court à grande diligence, ayans failly à prendre ce qu'ilz pretendoient, et à garder ce qu'ilz tenoient. Et quant à cela, il est encore doubteux s'il se doibt attribuer à prudence et à vaillance, ou bien à faveur de la fortune : mais ce que je diray maintenant se doibt, à mon advis, attribuer totalement à la grace de fortune. C'est que les deux mille soudards Corinthiens, qui s'estoient arrestez en la ville des Thuriens, partie pour la crainte des galeres carthaginoises qui les guettoient au passage soubs la conduitte de Hanno, et partie aussi à cause que la mer par plusieurs jours se teint fort haulte, et fut tousjours fort courroucée, à la fin prirent le hazard de passer à travers le païs des Brutiens, et moitié de gré, moitié par force, feirent tant qu'ilz gaignerent la ville de Rege, estant encore la mer fort irritée. Au moyen dequoy l'admiral des Carthaginois Hanno, ne s'attendant plus qu'ilz deussent passer, ains se persuadant qu'ilz demoureroient tousjours là à ne rien faire et perdre temps, se meit en la teste qu'il avoit inventé une bonne ruze et une subtile finesse pour abuser

les ennemis : si commanda à tous ses gens de mettre sur leurs testes des chappeaux de triumphe, et quand et quand feit parer et accoustrer ses galeres de boucliers, de cottes d'armes et de harnois à la grecque, et en cest equippage s'en retourna cinglant devers Syracuse, et alla passer à force de rames, tout le long du chasteau avec grands ris et batemens de mains, faisans crier à ceulx de dedans qu'il avoit desfaict le secours qui leur venoit de Corinthe, ainsi comme ilz cuidoient passer de la coste d'Italie en la Sicile, s'estant promis que cela descourageroit grandement ceulx qui estoient assiegez.

XXVIII. Mais pendant qu'il s'amusoit à ceste sottize et ceste habile tromperie, les Corinthiens estans arrivez par le travers du païs des Brutiens en la ville de Rege, voyans que personne ne gardoit plus le passage de la mer, et que la tourmente, comme par miracle, s'estoit tout expressement appaisée, et estoit demourée la mer fort calme et tranquille, ilz s'embarquerent soudainement sur des barques de passage et batteaux de pescheurs, avec lesquelz ilz passerent en la Sicile si seurement et en bonace si grande, qu'ilz tiroient leurs chevaulx après eulx par les renes, nageans au long de leurs bateaux. Quand ilz furent tous passez, Timoleon les ayant recueillis, alla incontinent se saisir de Messine, et de là marchant en bataille prit son chemin droit à Syracuse, se confiant plus à la bonne fortune qui le conduisoit, qu'à la force qu'il menoit, pource qu'il n'avoit pas en tout avec

luy plus de quatre mille combatans : toutefois Mago entendant sa venue, s'en effroya et troubla grandement, et si entra encore en plus grand souspeçon pour une telle occasion.

XXIX. A l'entour de Syracuse y a des marets qui reçoivent grande quantité d'eau doulce, tant des fonteines que des ruisseaux, lacs et rivieres, qui se vont par là deschargeans en la mer, et à ceste cause s'y engendre et nourrit une quantité grande d'anguilles, et s'y en fait en tout temps une pescherie merveilleuse, exposée à qui en veult prendre : parquoy les Grecs qui estoient à la soude des uns et des autres, quand ilz avoient loisir, et qu'il y avoit surseance d'armes, s'amusoient à en pescher : et comme gens d'une mesme langue qui n'avoient nulle cause de particulieres inimitiez les uns contre les autres, ainsi comme quand il estoit saison de combatre, ilz en faisoient leur devoir, aussi en temps de trefves, ilz s'entrehantoient et parloient familierement les uns avec les autres, mesmement en vacquant à ceste pescherie d'anguilles, et disoient qu'ilz s'esmerveilloient de l'assiette des beaux lieux qu'il y avoit là au long, et comme ilz avoient la mer bien à propos. Si y eut entre eulx quelcun de ceulx qui prenoient soude des Corinthiens, qui se prit à dire : « Est il bien « possible que vous autres qui estes Grecs de na- « tion, et qui avez [1] une si belle et si grande ville,

[1] Il semble que ceci s'adresse à des Siciliens, Grecs d'origine. La suite fait voir que c'est à des Grecs, proprement dits, puisqu'on leur dit qu'ils devroient souhaiter d'avoir plu-

« douée de tant de bonnes commoditez, la vouliez « rendre Barbare, en y logeant auprès de [1] vous, « ces meschans Carthaginois, qui sont les plus « cruelz meurtriers qui soient au monde? là où « vous deussiez plus tost desirer, qu'il y eust plu- « sieurs Siciles entre eulx et la Grèce. Seriez vous « bien si peu advisez, de croire qu'ilz ayent assem- « blé une armée de toute l'Afrique, jusques aux « coulonnes d'Hercules, et jusques à l'ocean At- « lantique, à fin de venir icy combatre pour esta- « blir la tyrannie d'Icetes? lequel, s'il eust eu le « sens et le jugement de bon capitaine, n'eust pas « rejetté ceulx qui sont ses ancestres et ses fon- « dateurs, pour introduire et mettre en son païs « les anciens ennemis d'iceluy, ains y eust eu au- « tant d'honneur et d'authorité, que raisonnable- « blement il en eust peu desirer, du gré et con- « sentement des Corinthiens et de Timoleon ».

XXX. Les soudards qui avoient esté à ce devis, semerent ces propos en leur camp, et donnerent occasion à Mago de souspeçonner quelque trahison, avec ce qu'il ne demandoit que quelque couleur pour s'en aller : et pourtant quoy que Icetes le priast de demourer, en luy remonstrant de combien ilz estoient plus forts que les ennemis, ce neantmoins estimant qu'il cedoit plus en vertu et faveur de fortune à Timoleon, qu'il ne le surmon-

sieurs Siciles entr'eux et les Carthaginois. Aussi le grec ne dit-il point : *vous qui avez ;* mais seulement, *que vous, qui êtes Grecs, vous vouliez livrer à des barbares une ville*, etc.

[1] Le grec porte : *auprès de nous*

toit en nombre de gens, il meit voiles au vent, et s'en retourna honteusement en Afrique, laissant eschapper de ses mains sans aucun discours de raison humaine, la conqueste de toute la Sicile. Le lendemain qu'il fut party, Timoleon se alla presenter en bataille devant la ville, et quand les Grecs et luy entendirent comme les Carthaginois s'en estoient fouis, et que de faict ilz veirent le port tout vuide de vaisseaux, ilz se prireut à rire et à se mocquer de la lascheté de Mago, et par derision feirent crier par la ville que lon donneroit un bon present à celuy qui diroit nouvelles, où s'estoit fouye l'armée des Carthaginois.

XXXI. Ce nonobstant Icetes encore s'opiniastra à vouloir combatre, ne voulant point lascher la prise qu'il tenoit, ains defendre jusques au bout les quartiers de la ville qu'il avoit occupez, soy confiant en ce qu'ilz estoient forts d'assiette et malaisez à approcher : quoy voyant Timoleon departit son armée, et luy avec l'une des trouppes donna à l'endroit qui estoit le plus difficile du costé que passe la riviere d'Anapus, et ordonna une autre trouppe pour assaillir aussi au mesme temps du costé de l'Achradine soubs la conduite d'Isias Corinthien, et une troisieme trouppe du dernier renfort qui estoit venu de Corinthe, que menoient Dinarchus et Demaratus pour assaillir le quartier qui s'appelle *Epipoles*. Ainsi l'assault estant donné de tous costez, et tout en un mesme temps, les gens d'Icetes furent incontinent rompus et s'enfouirent. Si est bien raisonnable d'attri-



buer à la prouesse des combatans, et à la prudence et sagesse du capitaine, ce que la ville fut ainsi emportée d'assault, et que si soudainement elle vint à estre entre les mains de Timoleon, s'en estans les ennemis fouis : mais qu'il n'y ait eu en cest assault pas un Corinthien ny tué ny blecé, il m'est bien advis que cela proprement est œuvre et effect de la fortune, qui avoit pris à favoriser Timoleon, comme voulant estriver et faire à l'envy de sa vertu, à fin que ceulx qui orroient parler de ses faicts, eussent plus d'occasion de l'admirer pour heureux, que de le louer pour vertueux : car la renommée de ce grand exploit ne courut pas seulement en peu de jours par toute l'Italie, mais aussi par toute la Grece : de maniere que les Corinthiens qui ne pouvoient encore croire, que leurs gens fussent passez à sauveté en la Sicile, entendirent tout ensemble qu'ilz estoient arrivez à port de salut, et avoient eu la victoire sur leurs ennemis, tant les affaires succederent heureusement, et tant la fortune adjousta de soudaineté et de vistesse à la beaulté de ses faicts.

XXXII. Ayant donques Timoleon le chasteau et la forteresse de Syracuse entre ses mains, ne feit pas comme Dion : car il ne l'espargna pas pour la beaulté et magnificence de la fabrique : ains evitant la suspicion qui avoit premierement fait calumnier Dion, et à la fin avoit esté cause de le faire tuer, il feit crier à son de trompe, que quiconque voudroit des Syracusains, s'en vinst avec

quelque ferrement pour aider à demolir et ruiner la forteresse des tyrans. Il n'y eut homme en toute la ville de Syracuse qui n'y monstast incontinent, et qui ne reputast ce cri et celle journée estre certain commencement du recouvrement de leur liberté. Si ruinerent non seulement la forteresse du chasteau, mais aussi les palais, les sepultures, et generalement tout ce qui pouvoit servir de memoire des tyrans : et ayant la place en peu de jours esté nettoyée et aplanie, Timoleon y feit edifier des salles et auditoires à tenir la justice, à la requeste de ceulx de la ville, et y establit par ce moyen l'estat de liberté populaire, en supprimant la domination tyrannique. Mais voyant qu'il avoit recouvré une cité où il n'y avoit point d'habitans, pource que les uns estoient morts ès guerres et dissensions civiles, les autres s'en estoient fouis de peur d'avoir à vivre soubs des tyrans, tellement qu'en la grande place de Syracuse l'herbe estoit cruë si haulte et si forte que les chevaux y paissoient, et les palefreniers y couchoient. Les autres villes, bien peu exceptées, estoient pleines de cerfs et de sangliers : et bien souvent ceulx qui estoient de loisir, trouvoient à chasser dedans les faulxbourgs et fossez au plus près des murailles, et n'y avoit personne de ceulx qui habitoient ès chasteaux et places fortes des champs, qui en voulust sortir pour retourner habiter ès villes, tant ilz estoient tous effarouchez, et tant ilz avoient en haine et en horreur les assemblées du conseil, les harengues, et l'entremise du gouvernement

dont leur estoient issus tant de tyrans. Voyant donques Timoleon ceste desolation, et aussi ce peu de Syracusains naturelz qui estoient eschappez, ilz furent d'advis d'escrire aux Corinthiens qu'ilz envoyassent des habitans de la Grece pour repeupler la ville de Syracuse, pource qu'autrement les terres demouroient inutiles sans estre cultivées, avec ce qu'ilz attendoient une grosse guerre de l'Afrique, estans advertis comme les Carthaginois avoient fait pendre en croix le corps de leur capitaine general Mago, qui s'estoit luymesme tué, à cause de ses mauvais deportemens en ceste charge, et qu'ilz remettoient sus une autre puissante armée pour repasser et retourner l'année ensuivant faire la guerre en la Sicile.

XXXIII. Ces lettres de Timoleon estans portées à Corinthe, et quand et quand y estans arrivez les ambassadeurs de Syracuse, qui supplioient le peuple de vouloir prendre le soing et la protection de leur pauvre ville, et d'en vouloir estre de rechef fondateurs, les Corinthiens ne furent point tentez d'avarice ny de convoitise de se faire seigneurs d'une si belle et si grosse cité, ains envoyerent premierement par toutes les assemblées de festes solennelles et jeux publiques de la Grèce, faire sçavoir à son de trompe, que les Corinthiens ayans desfait la tyrannie qui estoit en la ville de Syracuse, et en ayant chassé les tyrans, rappelloient les Syracusains fuitifs de leur païs, et tous autres Siciliens qui y vouldroient retourner habiter, en toute fran-

chise et pleine liberté, avec promesse de leur departir les terres justement et egalement, autant aux uns qu'aux autres: puis envoyerent aussi messagers en Asie, et par toutes les isles, là où ilz entendoient que plusieurs bannis de Syracuse s'estoient retirez, les admonester et semondre de s'en venir à Corinthe, et que les Corinthiens leur donneroient vaisseaux, capitaines et moyen pour seurement les conduire jusques dedans Syracuse à leurs propres cousts et despens, en recompense de quoy la ville de Corinthe recevoit une très glorieuse louange et benissement d'un chascun de delivrer ainsi la Sicile de la servitude des tyrans, de la preserver qu'elle ne tumbast soubz la main des Barbares, et de remettre les naturelz citoyens en leur païs et leurs maisons: toutefois ceulx de la Sicile, qui à la semonce de ces publiques criées s'assemblerent à Corinthe, ne se trouvans pas en nombre suffisant, prierent les Corinthiens de recevoir avec eulx encore d'autres habitans, tant de Corinthe mesme, que de tout le demourant de la Grece. Ce qui fut fait: et en assembla lon jusques à dix mille, qui tous ensemble s'embarquerent pour aller à Syracuse, où il y en avoit desja un autre grand nombre qui s'estoit retiré devers Timoleon, tant de la Sicile mesme, que de toute l'Italie, de sorte que tous ensemble faisoient jusques au nombre de soixante mille, ainsi comme Athanis l'escrit, entre lesquelz il departit tout le territoire, et leur vendit des maisons de la ville, jusques à la valeur de six cents mille escus [1], en lais-

[1] Dans le grec, mille talens, qui font 4,668,750 livres de notre monnoie.

sant faculté aux naturelz citoyens de retirer les leurs, et faisant par ce moyen que le peuple, qui estoit extremement pauvre, eust de l'argent en commun pour survenir tant aux affaires et necessitez publiques, qu'aux frais de la guerre. Les statues mesmes furent vendues, et donna le peuple sa sentence à la pluralité de ses voix sur chascune d'icelles: car elles furent mises en justice, et accusées, tout ne plus ne moins, que si c'eussent esté hommes vivans que lon eust examinez et syndiquez en justice. Et dit on que les Syracusains reserverent alors la statue de Gelon ancien tyran de leur ville, honorans sa memoire, à cause d'une grande victoire qu'il avoit gaignée auprès de la ville de Himere sur les Carthaginois, et condemnerent toutes les autres à estre ostées des lieux publiques, et vendues.

XXXIV. Ainsi commençoit la ville de Syracuse à se remplir et à se revenir petit à petit, y accourans de tous costez gens pour y habiter: au moyen de quoy Timoleon pensa d'affranchir aussi les autres villes, et de tout poinct exterminer et deraciner les tyrannies de la Sicile: et pour y parvenir, leur alla faire la guerre jusques chez eulx. Le premier auquel il s'adressa fut Icetes, qu'il contraignit d'abandonner l'alliance des Carthaginois, et de promettre qu'il demoliroit les fortéresses qu'il tenoit, et vivroit en homme privé dedans la ville des Leontins. Leptines aussi semblablement, qui estoit tyran de la ville d'Apollonie, et de plusieurs autres petites villettes d'alentour, se voyant en danger d'estre pris par force, se rendit,

rendit : en quoy faisant Timoleon luy sauva la vie, et l'envoya à Corinthe, estimant que ce seroit chose honorable à son païs, que les autres Grecs veissent en la cité metropolitaine les tyrans de la Sicile vivans petitement et bassement comme bannis. Cela fait il s'en retourna à Syracuse pour y vaquer et entendre à l'etablissement de la chose publique et de la police, en assistans à Cephalus et à Dionysius deux grands personnages, que l'on avoit envoyez de Corinthe pour reformer les loix, et leur aider à establir les principales et plus belles ordonnances de leur chose publique. Et ce pendant, pource que les soudards vouloient gaigner quelque chose sur les ennemis, et ne demourer pas oisifs, il les envoya soubs la conduite de Dinarchus et Demaratus au païs qui estoit soubz l'obeïssance des Carthaginois, là où ilz feirent rebeller contre les Barbares plusieurs petites villes, et non seulement vescurent en affluence plantureuse de tous biens, ains encore amasserent ilz de l'argent pour l'entretenement de la guerre. Mais en ces entrefaittes les Carthaginois descendirent à Lilybée avec une armée de soixante et dix mille combatans, deux cens galeres, et mille autres vaisseaux qui portoient les engins de baterie, les chariots, vivres et autres provisions et munitions necessaires pour un camp, en intention de ne faire plus ainsi la guerre par le menu, ains de chasser tout à un coup les Grecs de toute la Sicile entierement : car aussi estoit-ce une puissance suffisante pour prendre et subjuguer tous les Si-

ciliens, encore qu'ilz n'eussent point esté divisez mais bien unis les uns avec les autres. Parquoy estans advertis que lon couroit leurs terres et païs, ilz y coururent incontinent en chaude chole [1] soubz la conduite de Hasdrubal et de Hamilcar les deux chefs de leur armée.

XXXV. Ceste nouvelle fut tantost portée jusques à Syracuse, dont les habitans furent si effroyez, oyans parler d'une si grosse puissance, que de si grand nombre qu'ilz estoient à peine y en eut il trois mille qui eussent la hardiesse de prendre les armes et sortir en campagne avec Timoleon. Quant aux estrangers soudoyez et entretenus, ilz n'estoient pas plus de quatre mille en tout, desquelz encore y en eut il mille qui par lascheté de cueur s'en retournerent de my chemin tout court [2], disans que Timoleon estoit hors de son bon sens, et plus temeraire que son aage ne portoit, de vouloir aller avec cinq mille combatans à pied, et mille chevaux, se presenter devant soixante et dix mille, en esloignant de bien huit grandes journées de Syracuse ce peu de forces qu'il avoit pour la pouvoir defendre, tellement que s'il ad-

[1] La bile échauffée, le premier feu.

[2] Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer pour l'honneur de cette espèce de philosophie, qui met sa gloire dans l'impiété, que l'auteur et le chef de cette infâme désertion, nommé Thrasius, étoit un des principaux complices du sacrilége commis quinze ans auparavant par les Phocéens contre le temple de Delphes, dont Plutarque parle un peu plus loin, et que Diodore de Sicile rapporte à la seconde année de la cent sixième olympiade.

venoit qu'ilz fussent contraints de fouir, ilz n'auroient lieu quelconque où ilz se peussent retraire ne sauver, ny personne qui prist le soing de les ensepvelir et enterrer quand ilz auroient esté tuez. Toutefois Timoleon estima estre avantage pour luy, que ceulx là se fussent declarez telz comme ilz estoient, de bonne heure avant la bataille. Et au demourant, ayant presché et encouragé les autres, les feit tous marcher en diligence vers la riviere de Crimese [1], là où il estoit adverty qu'il trouveroit les Carthaginois: et ainsi comme il montoit un petit coustau, de dessus lequel on veoit le camp des ennemis de l'autre costé, il arriva par cas d'adventure en son ost quelques mulets chargez de l'herbe qui s'appelle *ache*, dont les soudards se fascherent de prime facc, cuidans que ce fust un mauvais presage, pource que nous avons accoustumé de couronner les sepultures des morts avec ceste herbe: dont est venu le proverbe commun, que nous disons quand quelcun est bien malade et en grand danger de sa vie, qu'il ne luy fault plus que l'ache: c'est à dire, la sepulture. Mais Timoleon voulant les retirer de ceste superstition, et leur oster ce descouragement, feit arrester l'armée, et après leur avoir fait d'autres remonstrances selon le temps, le loisir et l'occasion, leur dit, que la couronne se presentoit d'elle mesme entre leurs mains avant la victoire, pource que les Corinthiens couronnent ceulx qui emportent le prix ès jeux Isthmiques qui se ce-

[1] Voyez les Observations.

I 2

lebrent en leur terre, avec des chapeaux d'ache, et estoit encore lors le prix de la victoire ès jeux solennelz Isthmiques la couronne d'ache, comme jusques icy l'est elle ès jeux de Nemée, et n'y a pas longtemps que ès jeux Isthmiques on a commencé à user des branches de pin.

XXXVI. Timoleon donques ayant ainsi parlé à ses gens, comme nous avons dit, prit luy mesme de ceste ache le premier, dont il feit un chapeau, qu'il se meit sur la teste, et après luy les autres particuliers capitaines, et jusques aux privez soudards : qui plus est, à l'instant mesme, les devins apperceurent deux aigles volans vers eulx, dont l'une tenoit entre ses griffes un serpent, qu'elle perçoit d'oultre en oultre avec ses ongles et l'autre en volant jettoit un cri ferme, et donnant asseurance : si les monstrerent toutes deux aux soudards, lesquelz adonc tous d'une voix se prirent à invoquer les dieux en leur aide. Or estoit-ce sur le commencement de l'esté, environ la fin du mois de May [1], approchant ja le soleil du solstice d'esté, et se leva de la riviere un gros brouillas, de sorte que toute la campagne estoit couverte de brouée, et ne voyoit on rien du camp des ennemis, seulement entendoit on un grand bruit de voix confuses, comme venant d'une si grosse armée, et montant contremont jusques à la cyme du coustau : mais quand les Corinthiens eurent achevé

[1] Dans le grec, le mois Thargelion, qu'Amyot a bien rendu ici par le mois de mai, et non pas le mois d'avril, comme il le met ordinairement.

de monter celle coste, ilz meirent leurs targes et pavois en terre pour reprendre un peu d'haleine : et le soleil ayant tiré et enlevé les vapeurs du brouillas jusques à la cyme des cousteaux, l'air commença à s'y espessir et s'y grossir, de maniere que les crouppes des montagnes furent toutes couvertes de nuées : et au contraire la plaine au dessoubs demourant toute nette et purifiée, on descouvrit adonc tout clairement la riviere de Crimese, et veit on les ennemis qui la passoient en telle ordonnance : premierement ilz avoient mis au devant les chariots de guerre armez et equippez fort espouventablement, derriere lesquelz suyvoient dix mille hommes de pied armez avec boucliers blancs sur leurs bras, et conjecturoit on à les voir de loing si bien equippez, à leur grave desmarche, et à leur bonne ordonnance, que c'estoient naturelz Carthaginois : après lesquelz suyvoient les autres nations pesle mesle, et passoient en foule avec grand desarroy.

XXXVII. Et là Timoleon considerant que la riviere luy donnoit commodité de les prendre à demy passez, et en choisir à part tel nombre qu'il vouloit, après avoir montré au doigt à ses gens, comme la bataille des ennemis estoit mespartie en deux par la riviere, pource que les uns estoient ja passez, et les autres non, il commanda à Demaratus, que prenant les gens de cheval, il allast commencer à charger les premiers, pour engarder qu'ilz ne se peussent renger en bataille, et quand et quand descendant avec les gens de pied en la

plaine, donna aux autres Siciliens les deux poinctes de son bataillon, y meslant parmy eux quelque nombre des soudards estrangers, et au milieu où il estoit en personne, retcint autour de soy les naturelz Syracusains, avec la fleur des estrangers, et n'arresta gueres à choquer, voyant le peu d'exploit que faisoient ses gens de cheval : car il appercevoit qu'ilz ne pouvoient advenir à charger à bon esciant le bataillon des naturelz Carthaginois, à cause qu'ilz estoient couverts de chariots armez qui couroient çà et là au devant d'eulx, à l'occasion de quoy ilz estoient contraints de tournoyer continuellement, s'ilz ne se vouloient mettre en danger d'estre rompus tout à plat, et faire en se retournant des saillies et des courses par bouttées sur les ennemis. Parquoy prenant adonc son pavois sur son bras, il cria à haulte voix à ses gens de pied qu'ilz le suyvissent hardiment, et qu'ilz ne doubtassent de rien. Ceulx qui l'ouirent trouverent sa voix plus que naturelle, comme estant trop plus forte et plus puissante qu'elle n'avoit accoustumé d'estre, soit ou que l'ardeur et vehemente affection de combatre luy enforceast ainsi la voix, ou que quelque dieu, comme sur l'heure il fut advis à plusieurs, luy aidast à crier. Ses gens soudain luy respondirent de mesme, et le prierent de les mener sans plus differer. Si feit adonc entendre à ceulx de cheval, qu'ilz se tirassent à costé hors de devant les chariots, et qu'ilz allassent charger les Carthaginois par les flancs, puis feit serrer de près escu contre escu,

et pavois contre pavois, ceulx qui estoient aux premiers rencs de son bataillon, commandant à mesme instant aux trompettes de sonner: et ainsi alla de grande roideur chocquer les ennemis, lesquels sousteindrent ce premier choc vaillamment, ayans les corps armez de bon corcelet de fer, et les testes de morions de cuyvre, et si portoient devant eulx de grands pavois, avec lesquelz ilz soustenoient et reboutoient facilement les coups de javelines et de picques.

XXXVIII. Mais quand ce vint à combatre à coups d'espée, où il n'est pas moins besoing d'adresse et d'art, que de forces, incontinent il se leva des montagnes une tempeste de tonnerres effroyables et d'esclairs ardents parmy : puis les nues espesses et obscures, qui s'estoient amassées autour des cimes des coustaux et collines, se vindrent quand et quand à descharger en la plaine, sur laquelle se donnoit la bataille, avec un orage de pluye impetueuse, vents violents et gresle meslée parmy : toute laquelle tempeste donnoit aux Grecs par derriere, et aux Barbares par devant, leur batant les visages, et leur esblouissant les yeux, estans continuellement ferus d'une pluye poulsée par le vent, et d'esclairs si souvent recouppez, que l'un n'attendoit pas l'autre. Cela leur apportoit beaucoup d'empeschemens, mesmement à ceulx qui n'estoient pas aguerris, principalement le tonnerre, et le bruit que faisoit le vent impetueux et la gresle, en donnant sur leurs harnois : car cela engardoit qu'ilz ne peus-

sent ouir les commandemens de leurs capitaines. Davantage la fange faisoit aussi grande nuisance aux Charthaginois, pource qu'ilz n'estoient pas delivres en leurs harnois, ains pesamment armez, comme nous avons dit : puis quand les plis de leurs hocquetons furent abbreuvez d'eau, ilz les chargerent encore plus, et les empeschoient de combatre à leur aise : et au contraire, cela servoit aux Grecs à les renverser plus facilement en terre, et quand ilz estoient une fois tumbez en la fange avec leurs pesantes armes, ilz ne se pouvoient jamais plus relever. Il y avoit davantage, que la riviere de Crimese estant fort enflée, tant par ce grand ravage de pluyes, que par la multitude du monde qui la traversoit, se desbordoit et regorgeoit en la plaine d'alentour, laquelle estant au desoubs de plusieurs fonceaux, vallées et cavains fut incontinent toute noyée et remplie de force ruisseaux et torrents, qui couroyent à travers la campagne, sans aucun lict ne canal certain : entre lesquelles eaux les Carthaginois se trouvant enveloppez, malaisement s'en pouvoient despestrer; si que finablement estans pressez de la tourmente qui les batoit tousjours de plus en plus, et davantage leur ayans esté tuez d'arrivée par les Grecs, quatre cents des meilleurs hommes qu'ilz eussent, qui faisoient le premier front de leur bataille, tout le demourant de l'armée se tourna incontinent en fuitte à val de roupte, dont les uns estans suyviz de près, furent mis à l'espée emmy la plaine mesme : les autres s'embarrassans

parmy ceulx qui passoient encore la riviere, furent emportez à val, et noyez par l'impetuosité de la riviere: mais le plus grand nombre, cuidant gaigner de vistesse les coustaux d'alenviron, fut attainct par les armez à la legere, et le tout passé au tranchant de l'espée. L'on dit que de dix mille hommes qui demourerent morts en ceste bataille, les trois mille estoient naturelz bourgeois de Carthage, qui fut un grand deuil et une grande perte pour celle cité : car il n'y en avoit point en toute la ville de plus nobles, de plus riches, ne de plus gentilz compagnons et plus vaillans hommes que ceulx là, et ne treuve lon point par memoire, que jamais ès guerres precedentes il soit mort en un jour de bataille, tant de naturelz Carthaginois, qu'il en mourut ceste fois là, pource qu'ilz avoient accoustumé de se servir en leurs guerres de Lybiens, Hespagnolz et Nomades, et par ce moyen recevoient les desfaittes et pertes des batailles aux despens et dommages d'autruy : aussi cogneut on bien l'estat et la qualité des morts à leurs despouilles, pource que ceulx qui les despouillerent ne s'amusoient point à recueillir et serrer du cuyvre ne du fer, à cause qu'ilz trouvoient assez or et argent : car la bataille gaignée, les Grecs passerent la riviere, et prirent tout le camp des Barbares avec leurs sommiers et tout leur bagage. Quant aux prisonniers, les soudards en desroberent et destournerent beaucoup : mais encore de ceux qui vindrent en evidence au butin commun, y en eut

il cinq mille, et y eut deux cents chariots de guerre pris.

XXXIX. Si fut adonc une très belle et très magnifique chose à voir, que la tente du capitaine general Timoleon, que lon environna tout à l'entour de monceaux de despouilles de toutes sortes, entre lesquelles se trouverent mille corselets de beaulté et de manufacture nonpareille, et avec cela furent apportez dix mille boucliers. Et estans les vaincueurs en petit nombre à despouiller les morts et vaincus qui estoient en grand nombre, ilz trouverent bien de quoy s'enrichir: mais aussi y furent ilz trois jours : et à la fin au troisieme jour après la bataille, ilz dresserent un trophée de leur victoire : et Timoleon envoya à Corinthe avec la nouvelle de ceste desfaitte, les plus beaux et les meilleurs harnois qui furent trouvez au pillage, à fin de rendre son païs et la ville de sa naissance la plus louée et plus benie par tout le monde qui fust en toute la Grece, attendu qu'elle estoit seule entre toutes les citez grecques, où l'on veoit les principaux temples ornez et decorez, non des despouilles de peuples Grecs, ny d'offrandes conquises par meurtre et effusion du sang de ceulx qui estoient de leur mesme langue et mesme nation, qui à la verité sont de malplaisantes memoires, ains des armes ostées aux Barbares, avec inscriptions, qui tesmoignoient la vaillance et la justice ensemble de ceulx qui les avoient victorieusement conquises : c'est à sçavoir, que les Corinthiens et leur ca-

pitaine Timoleon ayans delivré les Grecs habitans en la Sicile, de la servitude des Carthaginois, en avoient donné ces offrandes aux dieux pour leur rendre graces de la victoire.

XL. Cela fait, Timoleon laissant les estrangers qu'il avoit à sa soude sur le païs de l'obeïssance des Carthaginois pour y piller, gaster et ruiner tout, s'en retourna avec le demourant de son armée à Syracuse, là où tout premierement il bannit de la Sicile les mille soudards qui l'avoient abandonné, avec bien exprès commandement qu'ilz eussent à sortir de la ville avant que le soleil fust couché. Ainsi passerent ces mille desloyaux mutins en Italie, là où ilz furent soubz promesse de paix [1], tous malheureusement et meschamment mis en pieces par les Brutiens : telle fut la peine que les dieux leur feirent payer de leur trahison.

XLI. Depuis Mamercus tyran de Catane, et Icetes, fust ou pour envie qu'ilz portassent à la gloire des beaux faicts de Timoleon, ou pour crainte qu'ilz eussent de luy, voyans que les tyrans ne pouvoient avoir fiance de paix, ny d'accord avec luy, feirent alliance avec les Carthaginois, et leur escrivirent qu'ilz envoyassent une autre armée,

[1] Diodore de Sicile dit qu'ils pillerent une ville du Brutium, voisine de la mer, et que les Brutiens s'étant promptement assemblés en armes, les y attaquèrent, les forcèrent et les massacrèrent tous. Cet événement arriva l'année d'après, la seconde ou la troisième de la cent dixième olympiade, 338 ans avant J. C.

et un capitaine promptement; s'ilz ne vouloient estre dechassez de toute la Sicile entierement. Les Carthaginois y envoyerent Gisco avec soixante et dix voiles, lequel à son arrivée retira à sa soude quelque nombre des soudards Grecs, qui furent les premiers que ceulx de Carthage eussent onques euz à leur service : car ilz ne s'en estoient jamais servis jusques alors qu'ilz les estimerent hommes invincibles, et les meilleurs combatans de tout le monde. Davantage les habitans du territoire de Messine, ayans fait une secrette conspiration entre eulx, occirent quatre cents hommes que Timoleon leur avoit envoyez : et ès terres de l'obeïssance des Carthaginois, auprès d'un lieu qui s'appelle *Hieres*, y eut une autre embusche dressée à Euthymus Leucadien, en laquelle luy et tous ses soudards furent taillez en pieces. La desfaitte desquelz rendit encore la prosperité et bonne fortune de Timoleon plus renommée, pource qu'lz estoient encore de ceulx qui avoient occupé par force le temple d'Apollo en la ville de Delphes avec Philodemus [1] le Phocien, et avec Onomarchus, ayans participé à leur sacrilege : et estans haïs de tout le monde, et fouis comme gens excommuniez et maudicts, alloient errans çà et là par le païs de la Morée [2], quand Timoleon à son partement les recueillit à faulte d'autres : et es-

[1] Diodore de Sicile le nomme Philomelus. Cet événement devint pour Philippe un des plus puissans moyens d'asservir la Grèce.

[2] Grec : Péloponèse.

tans arrivez en la Sicile, ilz avoient tousjours vaincu en toute les batailles et rencontres où ilz s'estoient trouvez avec luy : mais à la fin après que le principal de la guerre fut parachevé, estans envoyez par luy à quelques courvées pour secourir quelques uns, ilz y perirent tous, et encore non point ensemble, mais à diverses fois, tellement qu'il semble proprement que la justice divine en faveur de Timoleon les tria d'avec les autres, quand elle leur voulut faire payer la peine deuë à leur meschanceté, de peur que les bons ne souffrissent aucun dommage de la punition des meschans. Ainsi estoit la bienvueillance des dieux envers Timoleon admirable, non moins ès choses qui passoient à son desavantage, qu'en celles qui succedoient bien pour luy. Mais toutefois la commune de Syracuse supportoit mal patiemment quelques traicts de moquerie que leur en faisoient et disoient les tyrans : car Mamercus entre autres estimant beaucoup de soy, pource qu'il sçavoit faire des vers et composoit quelques tragedies, ayant eu en quelques rencontres avantage sur les estrangers, que les Syracusains entretenoient à leur soude, en faisoit grande gloire : et en dediant les boucliers qu'il avoit gaignez sur eulx aux temples des dieux, y adjousta ces vers piquans en mespris et moquerie des vaincus :

Ces beaux pavois de pourpre coulourez,
D'yvoire et d'or richement labourez,
Nous les avons gaignez par force, et pris
Avec boucliers de bien fort petit pris.

XLII. Ces choses faittes, Timoleon mena son armée devant la ville de Calauria, et ce pendant Icetes entrant à main armée sur les terres de Syracusains courut tout le plat païs, où il gaigna grande quantité de butin. Et après y avoir fait beaucoup de gast et de dommage s'en retourna, passant tout au long de Calauria pour faire despit à Timoleon, sachant bien qu'il avoit lors peu de gens avec luy. Timoleon le laissa passer, et puis alla après avec sa chevalerie et ses gens de pied armez à la legere, dequoy Icetes adverty, traversa la riviere qui se nomme *Damirias*, puis s'arresta sur l'autre bord comme pour combatre, se confiant en la roideur du cours de la riviere, et en la haulteur de ses rives tant d'un costé que d'autre : mais il se meit adonc un debat et une contention merveilleuse entre les chefs des bendes de Timoleon, qui fut cause de retarder un peu le combat : car il n'y en eut pas un qui voulust passer derriere son compagnon, ains vouloient tous estre les premiers pour avoir l'honneur de commencer la charge, de maniere qu'il n'y avoit point d'ordre à ce passage, tant ilz s'entrepoussoient et taschoient à gaigner chascun le devant de son compagnon. Parquoy Timoleon voulant tirer au sort ceulx qui auroient à passer les premiers, prit de chacun d'eulx un anneau, et les jetta tous ensemble dedans le reply de son manteau : et les ayant meslez ensemble, en tira par cas d'adventure un le premier où il y avoit la figure d'un trophée engravé : quoy voyans ces

jeunes capitaines s'escrierent tous de joye, et sans plus attendre d'autre sort, se meirent à passer la riviere le plus vistement que chacun peut, et aussi tost à charger les ennemis : lesquelz ne peurent soustenir leur effort, ains se meirent à fouir, et furent tous entierement despouillez de leurs armes : mais il y en eut mille qui demourerent morts sur le champ.

XLIII. Et peu de jours après, Timoleon menant son armée devant la ville des Leontins, y prit Icetes vif, avec son filz Eupolemus, et [1] le general de sa chevalerie, qui luy furent livrez entre ses mains par ses soudards mesmes. Si furent Icetes et son filz puniz de mort comme traistres et tyrans, et Euthymus, quoy qu'il fust vaillant homme et hardy à la guerre, ne trouva non plus de misericorde, pour quelque injurieuse parole que lon le chargea d'avoir ditte contre les Corinthiens. Car lon dit que quand ilz vindrent premierement de leur païs en la Sicile, pour y faire la guerre aux tyrans, en une harengue qu'il feit devant les Leontins, il dit entre autres choses, qu'il ne se falloit point estonner ny effroyer, si

Dehors estoient femmes Corinthienes [2].

Voilà comment la plus part des hommes bien souvent s'offense plus pour de mauvaises paroles que

[1] Ajoutez : Euthymus. C.

[2] C'est le commencement de la tragédie de Médée et d'Euripide. *Amyot.*

pour de mauvais effects, et portent plus patiemment un dommage qu'ilz ne font une injure, et pardonne lon aux ennemis quand ilz se revengent de faict, comme ne pouvans faire de moins : mais les paroles injurieuses semblent proceder d'une haine et d'une malignité trop excessive.

XLIV. Au demourant, retourné que fut Timoleon à Syracuse, les Syracusains meirent en justice les femmes d'Icetes et de son filz, et leurs filles, lesquelles, leur procès fait, furent par sentence du peuple condemnées à la mort. C'est de tous les actes de Timoleon, celuy qui me semble le plus desaggreable : car s'il eust voulu, il eust bien peu empescher que ces pauvres femmes ne fussent mortes : mais il ne s'en soucia point, et les abandonna au courroux de leurs citoyens, qui voulurent venger sur elles les torts que lon avoit faits à Dion, après qu'il eut chassé le tyran Dionysius : car ce fut Icetes qui feit noyer dedans la mer Arete femme de Dion, sa sœur Aristomache, et son filz qui estoit encore petit enfant, comme nous avons escrit ailleurs en la vie de Dion. Cela fait il alla contre Mamercus à Catane, qui l'attendit près la riviere d'Abolus [1] où il fut desfait en bataille, et y mourut plus de deux mille hommes : dont la plus part estoit des Carthaginois, que Gisco avoit envoyez à son secours : et depuis il ottroya paix aux Carthaginois à leur grande poursuitte et re-

[1] C'est la riviere d'Alabus, qui se jette dans la mer à Megare.

queste,

queste, soubs condition qu'ilz [1] tiendroient ce qui est delà la riviere de Lycus, et neantmoins qu'il seroit loisible aux habitans qui en voudroient sortir pour aller demourer au territoire des Syracusains, de le pouvoir faire, et transporter quand eulx leurs biens, leurs femmes et leurs enfans : et oultre cela, que de lors en avant les Carthaginois renonceroient à toute confederation et toute alliance des tyrans. A raison dequoy, Mamercus ayant mauvaise esperance de son faict, s'en voulut aller en Italie pour tascher à emouvoir les Lucaniens contre Timoleon et contre les Syracusains: mais ceulx qui estoient en sa compagnie, retournerent avec leurs galeres demy chemin: et si tost qu'ilz furent de retour en Sicile, livrerent la ville de Catane entre les mains de Timoleon, tellement que Mamercus fut contrainct de se sauver et s'enfouir à Messine devers Hippon qui en étoit tyran: mais Timoleon l'y poursuivit, et assiegea la ville par mer et par terre: dequoy Hippon eut peur, et s'en cuida fouir sur une navire: mais il fut pris à la sortie : et les Messeniens l'ayans entre leurs mains, feirent venir les enfans de l'eschole au theatre, pour y voir un des plus beaux spectacles qu'ilz eussent sceu voir, c'est à sçavoir, la punition du tyran, lequel fut fouetté publiquement, et puis executé à mort.

[1] Le vrai nom de cette rivière est Halycus ; elle couloit entre les villes d'Agrigente, et de Sélinonte, et baignoit les murs d'Héraclée, surnommée Minoa, que les habitans appellent aujourd'hui Platani.

XLV. Quant à Mamercus, il se rendit luy-mesme à Timoleon pour estre jugé par les Syracusains, pourveu que Timoleon ne fut point son accusateur. Si fut mené à Syracuse, là où il essaya de prononcer devant le peuple une harengue qu'il avoit de longue main propensée et composée : mais voyant que le peuple crioit et faisoit un grand bruit pour ne le point ouir, et qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il fust pour luy pardonner, il se prit à courir à travers le theatre, et alla donner de la teste tant qu'il peut, contre un des degrez où lon se siet au theatre, cuidant se froisser toute la teste pour mourir promptement : mais il n'eut pas l'heur de pouvoir ainsi mourir : car il fut pris estant encore vif, et puny de la mesme peine que lon punissoit les brigands et les larrons.

XLVI. Voila comment Timoleon alloit couppant et arrachant les tyrannies de la Sicile, et y abolissant toutes guerres : car au lieu qu'il avoit trouvé l'isle toute effarouchée, sauvage, et haïe par les naturelz habitans mesme, pour les maulx et miseres extremes qu'ilz y enduroient, il la rendit si doulce et si desirée des estrangers, qu'ilz y venoient de loing pour habiter, au lieu que les naturelz habitans s'en fouyoient au paravant : tesmoings Agrigente [1] et Gele, deux grandes citez, qui depuis la

[1] Agrigente, à quelques lieues d'Héraclée du côté de l'Orient, sur le fleuve qui porte son nom. Gela, à quelques lieues aussi d'Agrigente, à l'Orient, sur la rivière de même nom. Ces trois villes sont sur la côte méridionale de la Sicile.

guerre des Atheniens avoient esté entierement desolées et destruittes par les Carthaginois, et furent alors repeuplées, l'une par Megellus et Pheristus, deux capitaines qui vindrent de Elée [1], et l'autre par Gorgos, qui vint de l'isle de Ceo [2]: et rassemblerent le plus qu'ilz peurent des premiers citoyens et anciens bourgeois desdittes villes, ausquelz Timoleon donna non seulement seureté, paix et tranquillité pour s'y pouvoir loger et establir à leur aise et loisir, ains leur aida affectueusement de toutes autres choses selon le pouvoir et le moyen qu'il en avoit, dont il estoit aimé et honoré de tous, comme leur pere et leur fondateur. Ceste affection estoit commune à tous autres peuples Siciliens, de maniere qu'il n'y avoit en toute la Sicile ny appointement de guerres, ny establissement de loix, ny departement de terres, ou institution de police et de gouvernement, qui semblast estre bien, si Timoleon n'y avoit mis la main, comme maistre principal de l'œuvre, qui luy adjoustoit une grace qui la faisoit aimer des dieux, et plaire universellement à tous hommes.

XLVII. Car environ ce temps là, il y eut bien d'autres grands personnages en la Grece qui feirent de grandes choses, entre lesquelz furent Timo-

[1] Elée, autrement appellée Vélie, ville de Lucanie, province d'Italie sur la côte occidentale.

[2] Céo, une des îles Cyclades, patrie de Simonide. Les anciens l'appelloient Céa ou Céos. Elle est au midi de l'Eubée, à l'Orient de l'Attique, vis-à-vis le promontoire Sunium.

theus, Agesilaus, Pelopidas et Epaminondas [1], auquel Timoleon taschoit plus à se conformer et à luy ressembler qu'à nul autre: mais en tous les faicts de ces autres grands capitaines là, y a tousjours une splendeur meslée avec violence, peine et labeur, tellement qu'aucuns d'iceulx ont esté suivis de reprehension, et les autres de repentance: et au contraire ès faicts de Timoleon, excepté seulement ce qu'il fut contraint de faire en la personne de son frere, il n'y a rien où lon ne puisse avec verité exclamer, comme dit Timæus, la sentence de ces vers icy de Sophocles:

Quelle Venus, quel Cupido humain
(O dieux du ciel) ont icy mis la main?

Et tout ainsi que la poësie d'Antimachus, et la peinture de Dionysius, tous deux Colophoniens, sont bien pleines de nerfs et de vigueur, mais on voit incontinent, que ce sont choses travaillées et faittes avec peine et labeur: et à l'opposite ès tableaux de Nicomachus, et ès vers d'Homere, oultre les autres graces et perfections qui y sont, encore

[1] Tout le monde sait qu'Épaminondas et Pélopidas, les deux plus grands hommes d'état et de guerre, et peut-être les seuls que Thèbes ait produits, étoient contemporains. Pélopidas mourut en Thessalie percé de blessures dans le combat où il vainquit Alexandre, tyran de Phères, 364 ans avant Jesus-Christ. Épaminondas eut le même sort l'année d'après à la bataille de Mantinée contre les Lacédémoniens. Agésilas, roi de Lacédémone, ne lui survécut que d'un an. Timothée, fils de Conon, et lui-même, un des meilleurs généraux d'Athènes, ne poussa pas sa carrière beaucoup plus loin.

y a il celle là, que lon apperceoit à la premiere rencontre qu'ilz ont esté aiseement faits, et sans grande peine. Aussi qui vouldra comparer les guerres et les batailles laborieuses et sanglantes d'Epaminondas et d'Agesilaus, avec celles de Timoleon, esquelles oultre la justice et l'equité, y a une grande aisance et facilité, il trouvera en pesant les choses à la balance du droit et de la raison, que ce n'ont point esté actes de fortune simplement, ains de vertu heureuse et bien fortunée : combien que luymesme attribuast le total à la faveur de fortune : car et en ses missives familieres qu'il escrivoit à ses amis à Corinthe, et en quelques harengues qu'il feit devant le peuple de Syracuse, il dit par plusieurs fois qu'il rendoit graces à dieu de ce qu'ayant voulu sauver et delivrer de servitude la Sicile, il luy avoit pleu se servir de luy, et en donner le tiltre à son nom. Et ayant fait bastir dedans sa maison un temple, il le dedia à [1] la fortune, et luy sacrifia : et qui plus est, consacra et dedia toute sa maison à [2] la sacrée fortune : car il habitoit en une maison que les Syracusains luy reserverent et donnerent en recompense des bons et grands services qu'il leur avoit faits en leurs guerres, avec une très belle et très plaisante possession aux champs, là où il se tenoit quand il estoit de loisir la plus part du temps : car il ne retourna onques puis à Corinthe, ains en feit venir sa femme et ses enfans, et ne s'entremesla

[1] *Automatia*, la déesse qui préside aux cas fortuits. V. la note de Dacier sur cet endroit de Plutarque. c.

[2] Au génie sacré. c.

point des troubles qui depuis sourdirent entre les Grecs, ny ne s'exposa point à l'envie de ses citoyens, à laquelle la plus part des gouverneurs et capitaines vont donner de la teste ordinairement par une trop grande et insatiable convoitise d'honneurs et d'authorité : ains se teint le reste de ses jours en la Sicile, jouissant des biens que luymesme avoit produits, desquelz le principal et le plus grand estoit, de voir tant de villes, et tant de milliers d'hommes heureux par son moyen.

XLVIII. Mais pource qu'il est, par maniere de dire, necessaire que non seulement toutes alouettes ayent la houppe sur la teste, comme dit Simonides, ains aussi qu'en toutes villes regies par police populaire, il y ait des calumniateurs, il s'en trouva deux à Syracuse de ceulx qui avoient accoustumé de harenguer devant le peuple, qui s'attacherent à Timoleon, dont l'un s'appelloit *Laphystius*, et l'autre *Demænetus*, desquelz comme Laphystius luy donnast assignation à certain jour, pour venir respondre devant le peuple à quelques cas, dont il pretendoit le convaincre, ses citoyens se mutinerent, et ne voulurent point que cest adjournement eust lieu : mais luy les appaisa en leur remonstrant qu'il avoit pris tant de peines et de travaux, et s'estoit exposé à tant de dangers, à fin que quiconque vouldroit des Syracusains peust librement user de la franchise et liberté des loix. Et une autre fois Demænetus en pleine assemblée du peuple ayant repris et blasmé plusieurs choses par luy faittes pendant qu'il estoit capitaine, Timoleon ne res-

pondit rien à cela, ains seulement dit au peuple, qu'il rendoit graces aux dieux, de ce qu'ilz luy avoient concedé ce qu'il leur avoit souventefois requis et demandé en ses prieres : c'est, qu'il peust une fois voir les Syracusains en pleine franchise et liberté de pouvoir dire tout ce que bon leur sembleroit.

XLIX. Timoleon donques à l'opinion de tout le monde, ayant fait de plus belles et de plus grandes choses que nul autre capitaine Grec de son temps, et ayant seul emporté le prix de ces glorieuses entreprises, ausquelles les rhetoriciens avoient accoustumé d'inciter un chacun des Grecs par leurs belles harengues, qu'ilz prononceoient ès assemblées des festes et jeux publiques de la Grece, hors de laquelle il fut transporté pur et net par la fortune avant les troubles des guerres civiles entre les Grecs, qui y survindrent tantost après : et ayant fait preuve de sa suffisance au mestier de la guerre, et de sa vaillance aussi contre les Barbares, et contre les tyrans : et envers ses amis, et generalement envers tous les Grecs, s'estant montré homme droitturier et clement : et, qui plus est, ayant gaigné la pluspart de ses victoires et de ses trophées, sans que les siens en jettassent larme d'œil, ny en portassent robbe de dueil : et ayant rendu la Sicile en l'espace de huit ans, encore non tous entiers, vuide et libre des miseres et calamitez qui y regnoient de si long temps, estant ja bien avant sur son aage, la veuë luy commencea premierement à baisser, et un peu après il la perdit du

tout, non qu'il eust fait aucune chose par laquelle il eust donné occasion à ceste maladie de luy advenir, ny que la fortune l'eust ainsi casuellement oultragé, ains fut, à mon advis, un accident de maladie hereditaire à sa race, qui avec le temps le vint assaillir : car on dit que plusieurs de ses parents avoient semblablement perdu la veuë, qui peu à peu avec l'aage leur alla ainsi defaillant. Toutefois l'historien Athanis escrit que durant encore la guerre qu'il avoit contre Mamercus et Hippon, ainsi qu'il estoit en son camp à Mylles [1], il luy vint une taye sur les yeux qui luy esblouit la veuë, de sorte que chacun apperceut que bien tost il la perdroit du tout, mais que pour cela il n'en leva point son siege, ains continua son entreprise jusques à ce que finablement il prit les deux tyrans, et que aussi tost qu'il fust de retour à Syracuse, il se deposa luy mesme de la charge de capitaine general, priant les citoyens de se contenter de ce qu'il avoit fait jusques alors, attendu mesmement que les affaires estoient conduits à fin telle qu'ilz eussent peu desirer.

L. Or que luy ait supporté si patiemment ceste siene affliction d'avoir entierement perdu la veuë, à l'adventure n'est-ce pas chose dont lon se doive grandement esmerveiller : mais bien fait à louer grandement et à priser la demonstration d'honneur et de recognoissance des bienfaits que luy feirent les Syracusains après qu'il fut ainsi devenu aveu-

[1] Myles, ville située sur la côte septentrionale de la Sicile, du côté de l'Orient, près du promontoire de Pelore.

gle, en l'allant eulx mesmes souvent visiter, et y menans les estrangers passans jusques en sa maison de la ville, et jusques à la possession qu'il avoit aux champs, pour leur faire voir leur bienfaitteur, s'esjouissans et tenans à grand heur ce qu'il avoit choisy d'achever le demourant de ses jours avec eulx, et pour ce faire avoit mesprisé le glorieux retour qui luy estoit preparé en la Grece pour les grandes et heureuses victoires qu'il avoit gaignées en la Sicile. Mais entre plusieurs autres choses que les Syracusains feirent et ordonnerent à son honneur, celle là me semble l'une des principales, qu'ilz decretterent par edict perpetuel, « que toutes-« fois et quantes qu'ilz auroient guerre contre peu-« ples qui ne seroient de leur mesme nation, ilz se « serviroient d'un capitaine Corinthien. »

LI. C'estoit aussi une chose belle à voir qu'ilz faisoient pour l'honorer en leurs asssemblées de conseil. Car s'il estoit question de quelque affaire de peu de consequence, ilz le jugeoient et despeschoient eulx mesmes tous seuls : mais si c'estoit quelque matiere qui requist plus grande deliberation, ilz le faisoient appeller, et luy s'en alloit dedans sa littiere à travers la place, jusques au theatre où se tenoit l'assemblée du peuple, et y entroit tout ainsi qu'il estoit assis dedans sa littiere, et là le peuple tout d'une voix le saluoit, et luy leur rendoit aussi leur salut : et après avoir donné quelque espace de temps à ouïr les louanges et benedictions que toute l'assemblée luy donnoit, on luy proposoit l'affaire dont il estoit question, et luy en disoit son

advis, lequel estant passé par les voix et suffrages du peuple, ses serviteurs le remenoient de rechef en sa littiere à travers le theatre, et les citoyens le reconvoyoient quelque temps avec acclamations de joye et batemens de mains, puis se remettoient comme devant à despescher le reste des affaires publiques par eulx mesmes.

LII. Et estant sa vieillesse maintenue en tel honneur avec l'amour et bienvueillance d'un chacun, comme d'un pere commun, à la fin il luy survint quelque leger accident de maladie, dont il mourut [1]. Si furent donnez aux Syracusains quelques jours pour faire les apprestz de ses funerailles, et aux voisins d'à l'entour pour y pouvoir venir : au moyen de quoy le convoy de son enterrement en fut de tant plus magnifique en toutes choses, et mesmement en ce que par ordonnance du peuple furent choisis les plus honestes jeunes gentilz hommes de la ville, qui portoient sur leurs espaules le lict bien paré et richement accoustré, dedans lequel estoit le corps, et le passerent à travers la place où avoit esté le palais et le chasteau du tyran Dionysius, qui lors estoit demoly, et l'accompagnerent plusieurs milliers de personnes toutes couronnées de chapeaux de fleurs, et vestues de leurs belles robbes, de maniere qu'il sembloit que ce fust la procession de quelque feste solennelle, et estoient tous leurs pro-

[1] La quatrième année de la cent dixième olympiade, 337 ans avant J. C. après avoir gouverné pendant huit ans la Sicile, où il étoit entré la quatrième année de la cent huitième olympiade, 345 ans avant J. C.

pos louanges et benissemens du trespassé, avec chaudes larmes aux yeux, lesquelles tesmoignoient que ce n'estoit point par une maniere d'acquit qu'ilz luy faisoient cest honneur, ny pour ce qu'il eust esté ainsi ordonné, ains par le juste regret qu'ilz avoient de sa mort, et pour une liberale affection de vraye amour et bienvueillance qu'ilz luy portoient.

LIII. Finablement le lict estant posé sur le bucher où il devoit estre bruslé, Demetrius l'un des heraults, qui avoit la plus forte voix et la plus haultaine, prononcea le decret, lequel avoit esté ordonné par le peuple, dont la substance estoit telle : « Le peuple de Syracuse a ordonné, que ce « present corps de Timoleon Corinthien filz de « Timodemus, seroit inhumé aux despens de la « chose publique, jusques à la somme de deux « mille escus [1], et a honoré sa memoire de jeux « de prix de musique, de courses de chevaulx, et « d'exercice de corps, lesquelz se celebreront an- « nuellement au jour de son trespas, à tousjours « et à jamais ; et ce, pour avoir chassé les tyrans « de la Sicile, desfait les Barbares, repeuplé plu- « sieurs grandes citez, qui estoient demourées « desertes et desolées par les guerres, et finable- « ment pour avoir restitué aux Siciliens la fran- « chise et liberté de vivre à leurs loix ». Depuis sa sepulture fut edifiée sur la place, à l'entour de laquelle on edifia quelque temps après des cloistres et portiques à exerciter la jeunesse aux exer-

[1] Dans le grec, deux cens mines, qui font 15,562 livres de notre monnoie.

cices de la personne, et en fut le parc et pourpris appellé *Timoleontium* : et tant qu'ilz observerent les loix et la police qu'il leur avoit establies, ilz vescurent longuement en grande et continuelle prosperité.

COMPARAISON

DE PAULUS ÆMYLIUS AVEC TIMOLEON.

Ayans doncques ces deux personnages esté telz, selon que lon trouve par les histoires, il est tout evident qu'en les conferant l'un avec l'autre, lon n'y trouvera pas beaucoup de differences ny de dissimilitudes entre eulx, car premierement les guerres qu'ilz ont conduittes, ont esté contre grands et renommez adversaires, l'un contre les Macedoniens, et l'autre contre les Carthaginois : et leurs victoires fort notables : car l'un conquit le royaume de Macedoine, qu'il osta au septieme [1] roy, qui

[1] Bien entendu depuis Alexandre, qui mourut 324 ans avant J. C. Voici l'ordre de leur succession, suivant Plutarque :

- Antigonus I, surnommé le Grand.
- Démétrius I, surnommé Poliorcète.
- Antigonus II, surnommé Gonatas.
- Demetrius II.
- Antigonus III, surnommé Doson.
- Philippe.
- Persée.

Mais Plutarque n'a point d'égard ici à toutes les révolutions intermédiaires.

le tenoit par succession de pere en filz depuis le grand Antigonus : et l'autre chassa tous les tyrans de la Sicile, et remeit en liberté toutes les villes et toute l'isle entierement. Si d'adventure quelqu'un ne vouloit dire qu'il y eust entre eulx ceste difference, que AEmylius combatit à l'encontre de Perseus lors qu'il avoit toutes ses forces entieres, et qu'il avoit paravant batu les Romains en plusieurs rencontres : là où Timoleon s'attacha à Dionysius, lors qu'il estoit de tout poinct desesperé, rompu et ruiné. Et à l'opposite aussi pourroit on dire à l'avantage de Timoleon, qu'il desfeit plusieurs tyrans, et une très grosse puissance des Carthaginois, avec une bien petite trouppe de gens et encore telz quelz, non pas comme AEmylius avec une grosse armée de combatans bien aguerriz, adroicts aux armes, et exercitez en la discipline militaire, ains avec gens amassez de toutes pieces, combatans pour la soude, dissoluz, et ayans accoustumé de ne faire à la guerre sinon ce qui leur plaisoit : car là où les exploits et beaux faicts sont pareilz, et les moyens inegaulx, il fault confesser que la louange en est deuë au capitaine.

II. L'un et l'autre garda ses mains pures et nettes ès charges qu'ilz manierent : mais il semble qu'AEmylius y vint ainsi preparé et formé par les loix et par la bonne police et discipline de son païs : et que Timoleon se rendit et forma de soymesme tel : ce qui se peult prouver, par ce que tous les Romains en ce temps là estoient ainsi

bien conditionnez et incorrompables, gardans tous les ordonnances de leur païs, et craignans leurs loix et leurs citoyens : là où, au contraire, des capitaines Grecs qui vindrent lors ou furent envoyez en la Sicile, il n'y en eut pas un qui ne devinst incontinent corrompu, aussi tost qu'il y eust mis le pied, excepté Dion seulement, et encore souspeçonnoit on qu'il aspiroit et pretendoit à ne sçay quelle seigneurie et principaulté, et qu'il projettoit en son entendement d'establir à Syracuse ne sçay quel royaume semblable à celuy de Lacedæmone. Et escrit l'historien Timæus, que les Syracusains renvoyerent Gylippus [1] honteusement et ignominieusement en sa maison pour son insatiable avarice, et pour les grands larcins qu'il avoit commis en sa charge. Plusieurs autres semblablement ont escrit les grandes desloyautez et meschancetez, que commeirent Pharax Spartiate, et Callippus Athenien, pretendans tous deux et taschans à se faire seigneurs de Syracuse, et toutesfois quelz personnages estoient ilz, et quelz moyens avoient ilz pour lesquelz ilz eussent deu mettre en leurs fantasies de telles esperances et telles entreprises?

[1] Général que les Lacédemoniens envoyèrent au secours des Syracusains, dans cette fameuse et funeste expédition que les Athéniens entreprirent contre la Sicile pendant la guerre du Péloponèse. Il arriva à Syracuse la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 413 ans avant J. C. Après quelques mauvais succès, il défit enfin complettement les Athéniens, et les chassa de la Sicile. Ce que Plutarque lui reproche ici est bien conforme au vol dont il l'accuse dans la vie de Lysander et dans celle de Nicias,

attendu que l'un suyvit et servit Dionysius après qu'il eut esté chassé et dejetté de Syracuse, et l'autre estoit capitaine d'une compagnie de gens de pied seulement, de ceulx qui vindrent quand et Dion. Et au contraire, Timoleon fut envoyé pour estre capitaine general des Syracusains, à leur instance grande, et urgente poursuitte : et n'ayant point besoing de prochasser et chercher, ains seulement de retenir la puissance que vouluntairement on luy mettoit entre les mains, il quitta de son bon gré franchement son estat, sa charge et son authorité, aussi tost qu'il eut desfait et ruiné ceulx qui vouloient injustement dominer.

III. Bien est-ce chose qui fait grandement à louer et magnifier en Paulus AEmylius, que pour avoir conquis un si grand et si opulent royaume, jamais il n'en augmenta son bien de la valeur d'une seule drachme d'argent, ny n'en veit ne mania denier quelconque, combien qu'il en donnast et departist largement aux autres : non que je vueille par cela dire, que Timoleon merite d'estre repris de ce qu'il accepta une belle maison, que les Syracusains luy donnerent en leur ville, et une belle possession aux champs : car en telles choses il n'est point deshoneste de recevoir, mais encore est il plus honeste de ne point prendre : et est une excellence de vertu, qui monstre qu'elle ne veult rien recevoir, prendre ny accepter, encore là où justement elle le peult faire. Et s'il est ainsi que comme le corps est plus fort et mieulx composé, qui supporte mieulx les mutations de l'ardeur du

chault et de la rigueur du froit : aussi l'ame est bien plus ferme et plus forte, qui ne s'esleve ny ne s'enorgueillit point pour aucune prosperité, ny aussi ne s'abbaisse point pour quelconque adversité : il semble que AEmylius en cela a esté plus parfait, qu'il ne se monstra pas de cueur moins grand ne moins grave et constant en la patience qu'il eut de supporter vertueusement le dur inconvenient qui luy advint, quand il perdit coup à coup ses deux enfans, qu'il avoit fait en ses plus heureuses prosperitez : là où Timoleon au contraire ayant fait un acte genereux encontre son propre frere, ne peut pas avec la force de la raison vaincre la passion qu'il en sentit : ains abbatu de regret et de repentance qu'il en eut, demoura depuis l'espace de vingt ans durant, sans ozer soy trouver seulement sur la place, ny s'entremettre aucunement des affaires de la chose publique. Or fault il bien soigneusement se garder et avoir honte des choses laides, deshonestes et mal faites : mais aussi avoir crainte de toute sorte de reproche, et de toute mauvaise opinion du monde, est bien signe d'une nature simple, doulce et debonnaire, mais qui a faulte de magnanimité.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

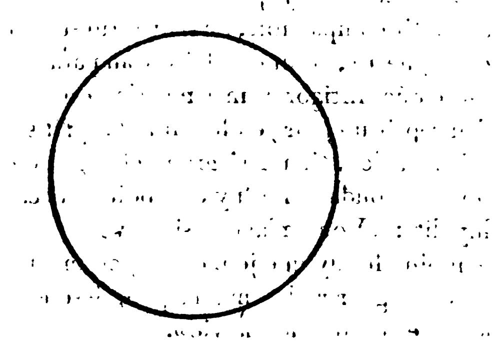
DE LA VIE DE PÉLOPIDAS.

Réflexions sur la témérité et sur le mépris de la mort. VI. *Naissance et noblesse de Pélopidas. Sa libéralité.* VII. *Son mariage.* VIII. *Caractères de Pélopidas et d'Épaminondas.* IX. *Leurs liaisons et leur amitié.* X. *L'autorité est usurpée dans Thèbes par des nobles, appuyés par les Lacédémoniens qui s'emparent de la citadelle. Pélopidas est banni.* XII. *Il agit dans Athènes pour affranchir sa patrie.* XIII. *Complot qu'il forme.* XIV. *Son exécution.* XXIV. *Son succès. Pélopidas et les principaux conjurés sont nommés capitaines de la bande sacrée, et gouverneurs de la Béotie.* XXV. *Hardiesse de cet exploit comparé avec celui de Thrasybule, qui délivra Athènes.* XXVI. *Les Lacédémoniens portent la guerre dans la Béotie. Les Athéniens abandonnent le parti des Thébains.* XXVII. *Politique de Pélopidas.* XXIX. *Les Thébains remportent plusieurs avantages sur les Lacédémoniens. Bataille de Tegyre. Défaite des Lacédémoniens.* XXXIII. *Origine de la bande sacrée.* XXXVI. *Cléombrote, roi de Lacédémone, marche contre les Thébains.* XXXVII. *Bataille de Leuctres.* XL. *Victoire d'Épaminondas et de Pélopidas.* XLI *Ils entrent dans le Péloponèse, font révolter la plupart des peuples contre les Lacédémoniens, et vont attaquer Sparte.* XLIII. *Accusation intentée contre Épaminondas et*

Pélopidas, pour ne s'être pas démis du gouvernement à temps. XLIV. *Injustice de l'orateur Ménéclides. Pélopidas le fait condamner.* XLVII. *La Thessalie demande du secours contre Alexandre, tyran de Phères. Thèbes lui envoie Pélopidas.* XLVIII. *Il passe dans la Macédoine pour pacifier des différends entre Ptolémée et Alexandre, roi de Macédoine.* XLIX. *Il est envoyé en qualité d'ambassadeur dans la Thessalie, pour de nouvelles difficultés qui s'étoient élevées.* L. *Alexandre, tyran de Phères, l'arrête prisonnier.* LIII. *Thèbes fait redemander Pélopidas. Mauvais succès et punition des députés. Épaminondas marche pour délivrer Pélopidas, et le ramène.* LIV. *Il est envoyé en ambassade à Artaxerxès, roi de Perse.* LV. *Son succès.* LVII. *La Thessalie le redemande pour l'opposer aux vexations d'Alexandre, tyran de Phères.* LVIII. *Il arrive à Pharsale.* LIX. *Bataille où Pélopidas est tué.* LXI. *Deuil de l'armée.* LXII. *Pompe de ses funérailles.* LXIV. *Les Thébains font marcher une armée contre le tyran de Phères qui est obligé de recevoir la loi.* LXV. *Il est égorgé dans une conspiration formée par sa femme.*

Depuis la 3e. année de la 99e. olympiade jusqu'à la première de la 104e., 364 ans avant J. C.

PELOPIDAS.



L'ANCIEN Caton respondit un jour à quelques uns qui haultlouoient un personnage hazardeux oultre mesure, et hardy sans discretion ès perilz de la guerre, qu'il y avoit grande difference entre estimer beaucoup la vertu, et peu sa vie: qui fut sagement dit à luy. Et à ce propos on racompte, que le roy Antigonus avoit à son service un soudard, entre autres, fort avantureux, mais au demourant, mal sain de sa personne, et gasté dedans le corps. Le roy luy demanda un jour, d'où procedoit qu'il estoit ainsi pasle, et avoit si mauvaise couleur. Le soudard luy confessa, que c'estoit pour une maladie secrette, qu'il ne luy ozoit bonnement declarer. Quoy entendu, le roy commanda expressement à ses medecins et chirurgiens qu'ilz advisassent que c'estoit, et s'il y avoit aucun moyen de le guarir, qu'ilz y employassent toute la diligence qu'il leur seroit possible à le bien penser: comme

ilz feirent : tellement que le soudard recouvra sa santé : mais guary qu'il fut, il ne se monstra plus si gentil compagnon, ne si avantureux aux dangers de la guerre, comme il faisoit au paravant : de maniere que Antigonus mesme, s'en estant apperceu, l'en reprit un jour, en luy disant, qu'il s'esmerveilloit fort de voir un si grand changement en luy : dont le soudard ne luy cela point l'occasion, ains luy dit : « Vous m'avez, sire, vous mesme rendu « moins hardy que je n'estois, en me faisant pen« ser et guarir des maulx pour lesquelz je ne te« noye compte de ma vie ».

II. A quoy se rapporte aussi le dire d'un Sybaritain [1] touchant la maniere de vivre des Lacedæmoniens : « Que ce n'estoit pas de merveille, s'ilz « avoient si grande envie de mourir à la guerre, « pour se rachepter de tant de travaux, et se deli« vrer d'une si aspre et si austere façon de vie, « qu'estoit la leur ». Mais il ne se fault pas esbahir, si les Sybaritains, hommes effeminez et fondus en delices et voluptez, estimoient que ceulx qui ne craignoient point la mort, pour le desir qu'ilz avoient de bien faire, et l'affection qu'ilz portoient

[1] Sybaris, ville si fameuse par la molesse de ses habitans. Elle étoit située sur la côte orientale du pied de l'Italie, entre les fleuves Sybaris et Crathis. Elle fut détruite par ceux de Crotone vers la troisième année de la cinquante-septième olympiade, sous la conduite du fameux athlète Milon. Rebâtie dans la suite par les Athéniens la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, à une très-petite distance de son premier site ; et fut appellée Thurium.

à leur devoir, eussent en haine la vie : ce qui estoit faux des Lacedæmoniens : car ilz referoient le vivre et le mourir vouluntiers à l'exercice de vertu, ainsi comme le tesmoigne ce blason funeral,

Ces morts icy n'eurent onc ceste foy,
Que le mourir ny le vivre de soy
Fust beau ny bon, mais bien le sçavoir faire
Et l'un et l'autre à droit en bon affaire.

III. Aussi à la verité, fouir la mort n'est point de soy reprehensible, moyennant que ce soit sans lascheté de cueur : ny l'attendre louable, si c'est avec un nonchaloir et mespris de la vie. Voilà pourquoy Homere descrit tousjours les plus vaillans et les plus hardis hommes les mieulx armez, quand il est temps de combattre. Et ceux qui ont fait et estably les loix des Grecs, punissent celuy qui jette et abandonue son bouclier, non pas son espée ny sa lance : pource que lon doibt premierement penser de soy defendre que d'offenser son ennemy, mesmement ceulx qui ont en main le gouvernement de tout un estat, ou de tout une armée. Car si la comparaison, que faisoit le capitaine Athenien Iphicrates, est vraye, quand il disoit, qu'en un exercite les avantcoureurs armez à la legere ressemblent aux mains, la gendarmerie [1] aux piedz, le battaillon des gens de pied à l'estomach et à la poitrine, et le capitaine à la teste du corps humain : il semble que le capitaine qui se hazarde trop, et se jette en danger sans propos, n'est pas nonchalant de sa

[1] Grec, la cavalerie.

vie seulement, mais aussi de tous ceulx dont le salut depend de luy : et semblablement au contraire, qu'en ayant soing de la séureté de sa personne, il a soing aussi de tous ceux qui sont soubz luy.

IV. Parquoy Callicratidas capitaine Lacedæmonien, encore qu'au demourant il fust un grand personnage, ne respondit pas sagement au devin qui luy denoncea et predit qu'il se donnast de garde, pource que les signes et presages des sacrifices le menaçoient de mort : « Sparte, dit il, ne « depend pas d'un homme seul ». Car il est vray, que pour combattre de la main par mer ou par terre, Callicratidas n'estoit rien plus qu'un seul homme voirement : mais comme capitaine, il avoit toute la force et puissance entiere de son armée unie et assemblée en soy : ainsi n'estoit il pas un homme seul, puis que tant d'autres perissoient quand et luy. Mais au contraire, le vieil Antigonus, estant sur le poinct de donner une bataille navale près l'isle d'Andros, respondit bien mieulx à un qui luy disoit, que les ennemis avoient beaucoup plus de vaisseaux que luy. « Et moy, dit « il, pour combien de vaisseaux me comptes tu » ? car il faisoit très bien de mettre en grand compte la dignité du capitaine, mesmement quand elle est conjointe avec prouesse et experience, dont le premier chef d'œuvre est sauver celuy qui doit sauver tous les autres. Pourtant Timotheus, ainsi comme Chares monstroit un jour publiquement aux Atheniens les cicatrices de plusieurs bleceures qu'il avoit receuës en sa personne, et son pavois aussi faulsé

et percé de plusieurs coups de picque : « Je suis, « dit il, tout au contraire : car lors que je tenois « la ville de Samos assiegée, je eus grand honte « de ce qu'un coup de traict tiré des murailles de « la ville vint tumber tout auprès de moy, pource « que je m'estois trop avancé en jeune homme, « et hazardé plus temerairement qu'il ne conve« noit au chef d'une si grosse armée ». Car quand il sert de beaucoup pour tout le demourant, et qu'il est de grande importance que le chef de l'armée s'expose au peril, alors doibt il la teste baissée employer sa main et sa personne sans point s'espargner, et ne s'arrester point aux paroles de ceulx qui vont disans, qu'un bon et sage capitaine doibt mourir de vieillesse, ou pour le moins vieil : mais là, où il n'en peult advenir que peu d'avantage, s'il luy succede bien, et au contraire perte universelle du total, s'il luy eschet mal, jamais homme sage ne requerra, ny ne sera d'advis qu'il fasse acte de soudard privé, qui porte avec soy peril de perdre un capitaine en chef.

V. Si m'a semblé bien seant faire ceste preface devant les vies de Pelopidas et de Marcellus, qui tous deux ont esté grands personnages, et tous deux sont morts autrement qu'ilz ne devoient : car ayans tous deux esté très vaillans hommes, les armes au poing, et tous deux ayans honoré leur païs de très glorieuses victoires, et, qui plus est, contre de très redoubtez ennemis : pource que l'un fut le premier, à ce que lon dit, qui rompit Hannibal, lequel jusques à ce jour là s'estoit tousjours

maintenu invincible : et l'autre desfeit en bataille rengée les Lacedæmoniens, qui pour lors commandoient en toute la Grece, tant par mer que par terre : et tous deux perdirent leurs vies sans propos, pour s'estre trop temerairement hazardez lors que leurs païs avoient plus grand besoing de tels hommes et de telz capitaines comme eulx. C'est la cause pour laquelle, nous suivans les similitudes qui ont esté entre eulx, avons assorty et comparé leurs vies l'une avec l'autre.

VI. Pelopidas donques filz de Hippoclus, estoit de l'une des plus nobles maisons de la ville de Thebes comme Epaminondas, et ayant esté nourry en grande opulence, vint à estre heritier de sa maison, qui estoit riche et puissante dès sa premiere jeunesse. Si monstra incontinent avoir vouluntė de secourir du sien ceulx qui en avoient besoing, et qui en estoient dignes, pour donner à cognoistre qu'il estoit veritablement maistre et seigneur, non point serviteur de ses biens : à cause que de la plus part des hommes riches, les uns n'usent point de leurs richesses, pource qu'ilz sont avaricieux, comme dit Aristote, et les autres en abusent, pource qu'ilz sont abandonnez à leurs plaisirs : ainsi sont ilz serfs toute leur vie les uns des voluptez, et les autres des negoces et du gaing. Ce que cognoissans tous ses autres amis, en le remerciant userent franchement de sa benignité et liberalité envers eulx, excepté Epaminondas, auquel seul il ne peut jamais faire rien prendre de ses biens : ains au contraire, Pelopidas luy mesme receut de luy la vouluntė d'imiter

sa pauvreté, en ce qu'il prit plaisir et feit gloire de se vestir simplement, manger sobrement, travailler voluntiers, et faire la guerre ouvertement, estant tel comme le poëte Euripides descrit Capaneus, quand il dit de luy [1],

Il estoit riche et en biens opulent,
Mais pour cela de rien plus insolent.

Car il eust eu honte, si le plus pauvre homme de la ville de Thebes se fust passé à moins que luy pour sa personne.

VII. Or quant à Epaminondas, la pauvreté luy estoit toute familiere et hereditaire de pere en filz : il est bien vray qu'il se la rendit encore plus legere et plus aisée à supporter par l'estude de la philosophie, à laquelle il s'adonna, et parce que dès son jeune aage il choisit une vie simple sans superfluité quelconque : là où Pelopidas prit femme de grande maison, de laquelle il eut des enfans, et neantmoins ne fut pour cela de rien plus attentif à conserver ou augmenter son bien, ains se donna du tout à servir à la chose publique tant qu'il vescut, de maniere que ses facultez s'en diminuerent, dont ses plus familiers amis le reprenoient, en luy remonstrant qu'il avoit grand tort de ne tenir autrement compte d'une chose qui estoit si necessaire, comme d'avoir des biens : et il leur respondit, « Necessaire est elle voirement, « mais c'est à un tel que cestuy Nicodemus »,

[1] Dans les Suppliantes, v. 861. C.

en leur monstrant un [1] pauvre homme boiteux et aveugle.

VIII. Si estoient tous deux egalement nez à toute vertu, excepté que Pelopidas prenoit plus de plaisir à exercer le corps, et Epaminondas à exercer l'esprit et apprendre, de maniere que leurs passe temps quand ilz estoient de loisir, à l'un estoit lucter, aller à la chasse, et faire tous telz exercices de la personne : et à l'autre, ouir, estudier et apprendre tousjours quelques choses de lettres et de philosophie. Mais entre plusieurs belles et bonnes parties qui leur ont apporté tant d'honneur et de gloire à tous deux, les hommes de bon jugement ne treuvent rien de si grand ne si louable, que d'avoir maintenu tout le long de leur vie leur amitié et bienvueillance inviolée depuis le commencement jusques à la fin, parmy tant de combats, tant de guerres, tant de charges d'armées, et tant d'affaires de gouvernement qu'ilz ont eus à demesler ensemble. Car si lon regarde les deportemens d'Aristides et de Themistocles, de Cimon et de Pericles, de Nicias et d'Alcibiades, en l'administration de la chose publique, comment ilz ont esté pleins de dissensions, d'envies et de jalousies des uns contre les autres : et puis à l'opposite, que l'on considere l'amour et l'honneur que se sont tousjours continuellement portez l'un à l'autre Pelopidas et Epaminondas, on trouvera sans point de doubte, que ceulx cy sont bien plus dignes d'estre

[1] *Pauvre* n'est point dans le grec. C.

nommez freres d'armes, par maniere de dire, et compagnons de charges publiques, que nuls de ces autres là, lesquelz ont tousjours plus estudié et plus travaillé à vaincre l'un l'autre, qu'à vaincre leurs ennemis : duquel effect la cause veritable estoit la seule vertu : pource que par leurs faicts ilz ne alloient point cherchans ny gloire, ny richesse pour eux, à la convoitise desquelles tousjours est attachée la querelleuse et seditieuse envie : ains s'estans tous deux enamourez, dès le commencement, d'une amour, affection et charité divine, qui estoit de voir leur païs très puissant et très florissant par leur moyen, et en leur temps, ilz reputoient tous les bons exploits l'un de l'autre servans à cest effect comme leurs propres.

IX. Toutesfois la pluspart des historiens estime, que cette grande et vehemente amitié qu'ilz se portoient l'un à l'autre, commencea et proceda d'un voyage où ilz furent ensemble à Mantinée au secours des Lacedæmoniens, qui pour lors estoient encore alliez et confederez des Thebains : car estans rangez en bataille l'un auprès de l'autre entre les gens de pied, contre les Arcadiens qu'ilz avoient en front, il advint que la poincte de la bataille des Lacedæmoniens, en laquelle ilz estoient, recula, et y en eut plusieurs qui fouirent à val de roupte, mais eulx aimans mieux mourir que fouir, se serrerent ensemble, et feirent teste à ceux qui les presserent, jusques à ce que Pelopidas estant blecé en sept endroits tous par devant, tumba finablement dessus un

monceau de morts, tant de leurs gens que des ennemis, les uns parmy les autres, et lors Epaminondas, encore qu'il le teinst pour mort, se jetta neantmoins au devant pour défendre le corps et les armes, et sousteint luy seul le combat contre plusieurs, aimant mieulx mourir que d'abandonner Pelopidas gisant entre les morts, jusques à ce que luymesme estant bleçé d'un coup de pique en l'estomac, et d'un coup d'espée au bras, n'en pouvoit presque plus, quand Agesipolis le roy des Lacedæmoniens y survint de l'autre pointe de la bataille tout à temps, qui les sauva tous deux hors de toute esperance.

X. Or depuis ceste bataille les Lacedæmoniens de paroles et en apparence traitterent bien les Thebains comme leurs alliez, amis et confederez : mais en effect et à la verité ilz commencerent à avoir suspecte la puissance et la grandeur de courage de celle cité, mesmement pour une bende et compagnie qu'avoient mis sus Ismenias et Androclidas, de laquelle estoit aussi Pelopidas : pource qu'il leur sembloit que c'estoit chose trop populaire, et qui sentoit trop son desir de pleine liberté. Au moyen dequoy il y eut trois personnages de la ville de Thebes, Archias, Leontidas et Philippus, hommes riches et puissans, qui ne se contentans pas d'estre egaulx aux autres citoyens, persuaderent à Phœbidas capitaine Lacedæmonien, qu'en allant et venant par le païs de la Bœoce avec armée, il se saisist un jour du chasteau de Thebes qui s'appelloit *Cadmée*, et que chassant de la ville

ceulx qui luy voudroient contrarier, il meist le gouvernement des affaires entre les mains d'un petit nombre des plus nobles, lesquelz feroient toutes choses à la devotion et au plaisir des seigneurs Lacedæmoniens. Ce que Phœbidas feit, et executa ceste entreprise sans que les Thebains se doubtassent de rien, le jour de la feste que lon appelle *Thesmosphoria* : et s'estant saisy de la forteresse, feit aussi prendre au corps Ismenias, et le mener à Lacedæmone, là où peu de jours après on le feit mourir : et Pelopidas, Pherenicus et Androclidas, avec plusieurs autres s'estans sauvez de vistesse, furent bannis de Thebes à son de trompe : quant à Epaminondas, il demoura en la ville sans qu'on luy demandast rien, pource qu'on le mesprisoit, comme personne de nul effect, à cause qu'il estoit tant adonné à l'estude, et que quand bien il eust eu voulunté d'attenter quelque chose, il n'eust peu l'executer pour sa pauvreté.

XI. Les Lacedæmoniens ceste surprise entendue deposerent bien Phœbidas de sa charge, et le condemnerent en dix mille escus [1] d'amende, mais neantmoins ilz reteindrent tousjours avec bonne garnison la forteresse de Cadmée en leurs mains : ce que toutes les autres villes et peuples Grecs trouverent fort estrange, qu'ilz approuvassent le faict, et neantmoins punissent celuy qui l'avoit fait. Ainsi les Thebains ayans perdu leur anciene liberté, et estans asservis par ces deux, Archias et

[1] Dans le grec : cent mille drachmes, ou 77,812 livres de notre monnoie.

Leontidas, de telle sorte qu'ilz n'avoient plus d'esperance de pouvoir jamais sortir de ceste tyrannie, ny de la ruiner, voyans qu'elle estoit maintenue et defendue par les Lacedæmoniens, si tout ensemble on ne leur ostoit la seigneurie et domination qu'ilz avoient en toute la Grece, tant par mer que par terre : toutefois Leontidas et ses adherens, entendans comme les bannis de Thebes estoient à Athenes bien venus et veuz de bon œil par la commune, et honorez de tous les gens de bien, essaya de les faire secrettement occir par aguet : et pour ce faire envoyerent à Athenes quelques hommes incogneus, lesquelz occirent en trahison Androclidas, mais ilz faillirent à tuer aussi les autres : qui plus est, les Lacedæmoniens escrivirent à ceulx d'Athenes, qu'ilz n'eussent à recevoir les bannis de Thebes ny à les solliciter, ains plus tost à les destourner et chasser, comme ceulx qui par leurs alliez estoient juridiquement declarez ennemis communs.

XII. Ce nonobstant les Atheniens oultre ce que l'humanité et bonté de tous temps leur a esté comme naturelle, propre et née avec eulx, voulans encore rendre la pareille aux Thebains, qui avoient esté principaux autheurs ou moyeneurs de faire retourner et remettre sus l'authorité du gouvernement populaire à Athenes, attendu qu'ilz avoient ordonné par edict public, que si aucun Athenien alloit et venoit par le païs de la Bœoce portant armes contre les trente gouverneurs tyrans qui tenoient la liberté d'Athenes oppressée, il n'y eust

aucun Bœotien, qui feist semblant d'en rien voir ne rien ouir, ne voulurent faire aucun tort ne desplaisir aux Thebains. Et ce pendant Pelopidas, encore qu'il fust des plus jeunes, alloit tousjours sollicitant chasque banny en particulier, et en commun feit une harengue à tous en leur remonstrant, que ce ne seroit pas seulement lascheté, ains meschanceté et crime de lese majesté divine à eulx, s'ilz enduroient que leur païs demourast en telle servitude, et que des estrangers y teinssent garnison pour les faire ployer soubs le joug, pendant que eulx se contentans de sauver leurs personnes, et mettre leurs vies en seureté, demoureroient oisifz à Athenes, attendans ce qu'il plairoit aux Atheniens ordonner d'eulx, et faisans la cour aux orateurs et à ceulx qui par leur eloquence sçavoient persuader ce qu'ilz vouloient à la commune : et pourtant qu'il falloit tout hazarder pour chose de si grande consequence, à l'exemple de la prouesse et hardiesse de Thrasybulus, à fin que comme luy partant de Thebes chassa les tyrans qui oppressoient Athenes, aussi eux partans d'Athenes delivrassent Thebes de servitude: et après les avoir par ces remonstrances tirez à son opinion, ilz envoyerent secrettement devers leurs amis, qui estoient demourez à Thebes, leur faire entendre leur deliberation, laquelle ilz trouverent bonne, tellement que Charon, qui estoit le plus apparent de tous, promeit de bailler sa maison pour faire l'assemblée : et Philidas trouva moyen de se faire greffier et secretaire de Philip-

pus et d'Archias, qui lors estoient gouverneurs et capitaines de la ville.

XIII. D'autre costé Epaminondas, sans faire semblant de rien, avoit de longue main conduit la prattique de lever le courage aux jeunes hommes Thebains : car quand ilz passoient leur temps aux exercices du corps, il trouvoit moyen de les faire tousjours coupler à la lucte aux Lacedæmoniens : puis quand il les voyoit tous fiers de les avoir portez par terre, et d'estre les plus forts, il venoit à les tenser, en leur disant qu'ilz devroient avoir grande honte, de souffrir à faulte de cueur, que ceulx là leur teinsent le pied sur la gorge, qui n'estoient pas à beaucoup près si forts, si roides, ne si robustes qu'eulx. Si y eut un jour prefix entre ceulx de l'intelligence pour executer l'entreprise, et fut advisé que Pherenicus avec les autres bannis, demoureroit attendant au bourg de Thriasium, et que quelques uns des plus jeunes et plus dispos prendroient le hazard d'aller devant pour entrer dedans la ville, à la charge que si d'adventure ilz estoient surpris par les ennemis, tous les autres conjurez ensemble seroient tenus de donner ordre, que leurs peres et meres et leurs enfans, n'eussent faulte de chose aucune qui leur fust necessaire.

XIV. Pelopidas fut le premier qui se presenta à ceste courvée, et après luy Melon, Democlides et Theopompus, tous hommes des premieres maisons de Thebes, qui s'entr'aimoient bien les uns et les autres, et qui pour rien n'eussent fait l'un

à

à l'autre un tour de desloyauté, encore que de tout temps il y eust entre eulx une jalousie de gloire, et une contention d'honneur à qui emporteroit le prix de prouesse. Si furent douze en tout, lesquelz prenans congé des autres, envoyerent devant un messager à Charon, pour l'advertir de leur venue, et se meirent en chemin ayans de petits manteaux courts sur leurs dos, et menans des chiens de chasse, et portans en leurs mains des estansons à tendre les pans de retz, à fin que ceulx qui les rencontreroient par le chemin, ne se doubtassent point de leur entreprise, et cuidassent qu'ilz s'allassent ainsi promenans par les champs, et chassant pour leur plaisir. Quand le messager qu'ilz avoient envoyé devant fut arrivé en la ville, et qu'il eut dit à Charon comme ilz estoient par le chemin, il ne fleschit point quant à luy, quoy qu'il approchast du danger, ains en homme de bien persista en l'offre qu'il avoit faitte, et dit qu'ilz seroient les bien venus en sa maison : mais un autre, nommé *Hipposthenidas*, qui n'estoit pas autrement mauvais homme, ains aimoit le bien et l'honneur de son païs, et si estoit amy des bannis, mais il avoit faulte de cueur et de hardiesse, au moins telle comme le poinct de l'occasion et de l'affaire, qui lors se presentoit, le requeroit, tellement que la teste luy tourna, par maniere de dire, et le nez luy saigna quand il vint à considerer et regarder de près la grandeur du peril où il luy falloit promptement entrer, n'ayant jamais au paravant discouru à par soy en son entendement, qu'ilz es-

branloient en ce faisant tout l'empire des Lacedæmoniens, et bastissoient le fondement de la ruine de toute leur puissance, sur la confiance d'un petit nombre de bannis, qui avoient bien peu de moyen. Parquoy retournant en sa maison, il envoya soudainement l'un de ses familiers vers Melon et Pelopidas, leur dire, qu'ilz differassent leur entreprise jusques à une autre meilleure occasion, et que pour lors ilz s'en retournassent à Athenes. Celuy qu'il y envoya se nommoit *Chlidon*, lequel s'en alla incontinent en grande haste chez soy, et tirant son cheval hors de l'estable, dit à sa femme, qu'elle luy apportast vistement la bride: sa femme ne la pouvant trouver promptement, luy dit qu'elle l'avoit prestée à l'un de leurs voisins : si se prirent à tenser du commencement l'un à l'autre, et puis à s'entredire des injures, jusques à tant que sa femme le maudissant, pria aux dieux que malheureux voyage peut-il faire pour luy et pour ceulx qui l'y envoyoient : tellement que ce Chlidon ayant consumé bonne partie de la journée à tenser et quereller avec sa femme en cholere, et aussi pource qu'il prenoit à mauvais presage les maledictions et imprecations que sa femme avoit faittes contre luy, il resolut en soymesme de n'y aller du tout point, et se meit à faire quelque autre chose : tant peu s'en fallut que l'entreprise d'un si digne et si glorieux exploit ne fust rompue avant que commencée.

XV. Mais ceulx qui estoient en la compagnie de Pelopidas prenans des robbes de païsans,

à fin de n'estre point cogneuz, se departirent pour n'entrer pas tous ensemble, ains par diverses portes, dedans la ville, qu'il estoit encore jour. Or faisoit il d'adventure assez grand vent, et negeoit, de maniere que pour autant que le temps commenceoit à se troubler, la plus part du monde s'estoit retirée au dedans des maisons, ce qui servit beaucoup à ce qu'ilz ne fussent point descouverts en entrant: et ceulx qui estoient de leur intelligence les recueillirent à mesure qu'ilz arrivoient, et les menerent en la maison de Charon, où ilz se trouverent avec les bannis quarante et huit hommes seulement.

XVI. Au reste, quant aux tyrans, voicy comment il en alloit: Philidas le secretaire estoit de la conjuration, comme nous avons dit, et sçavoit toute la menée: au moyen dequoy long temps au paravant il avoit expressement convié Archias et sa compagnie, à venir ce jour là soupper et faire bonne chere en sa maison, leur ayant promis qu'il feroit provision de femmes de plaisir, à fin que quand ilz seroient bien yvres et bien plongez en leurs voluptez, les conjurez en feissent plus aiseement tout ce qu'ilz voudroient. Ainsi estant le banquet commencé, avant qu'ilz eussent encore trop beu on leur vint à descouvrir la verité de la conjuration, non pas de poinct en poinct comme tout en alloit, ny comme chose certaine, ains seulement qu'il estoit bruit que les bannis estoient dedans la ville cachez en la maison de Charon. Philidas voulut destourner ce propos: mais toutefois

Archias envoya l'un de ses archers à Charon, luy faire commandement qu'il eust à s'en venir promptement devers luy.

XVII. Or estoit il desja soir, et se preparoient Pelopidas et sa compagnie, pour aller executer leur entreprise, estans tous armez, et ayans ja pris leurs espées, quand tout soudain on entendit batre fort à la porte, et accourut quelcun de la maison, qui vint dire tout effroyé, que c'estoit un des satellites d'Archias, qui venoit faire commandement à Charon de s'en aller promptement devers les gouverneurs. Si penserent incontinent que toute leur entreprise fust descouverte, et consequemment eulx perdus avant que de pouvoir faire aucune preuve de leur vertu : toutefois ilz furent tous d'advis que Charon obeïst à ce mandement, et qu'il se representast devant les gouverneurs pour leur oster tout souspeçon. Si estoit bien Charon autrement homme hardy, constant et asseuré au peril quant à son regard : mais toutefois il se trouva lors estonné et fasché, craignant qu'il ne fust aucunement souspeçonné d'avoir fait tour de trahison, s'il advenoit que tant de gens de bien et de si grands citoyens, ausquelz il avoit presté sa maison, fussent perdus. Parquoy avant que sortir de sa maison, il alla prendre en la chambre de sa femme son filz, qui estoit encore enfant, mais beau et fort, plus que nul autre de son aage, et le meit entre les mains de Pelopidas, en le priant que s'il cognoissoit qu'il leur eust fait quelque trahison, ou aucun tour de malengin, ilz feissent de cest enfant

comme d'un ennemy, sans en avoir aucunement pitié.

XVIII. Les larmes vindrent aux yeux de plusieurs des conjurez, quand ilz veirent ce bon zele et ceste magnanimité de Charon, et le tenserent tous de ce qu'il estimoit aucun d'eulx si failly de cueur, et si espouventé pour quelque danger qui se presentast, qu'ilz le souspeçonnassent ou accusassent de rien: et le prierent quand et quand de ne laisser point cest enfant parmy eulx, ains le faire retirer quelque part hors du danger des tyrans, où il peust estre nourry, pour un jour faire la vengeance du tort qu'ilz auroient fait à eulx et à leur païs. Charon leur respondit, qu'il ne l'osteroit point, et qu'il ne voyoit point de vie ny de salut plus heureux pour luy, que de mourir sans infamie avec son pere et avec tant de gens de bien ses amis. Ainsi après avoir fait priere aux dieux de leur vouloir estre en aide, et avoir embrassé et reconforté tous les conjurés les uns après les autres, il s'en alla, et par le chemin s'estudia de composer tellement son visage, sa contenance et sa parole, qu'il semblast penser plus tost à toute autre chose qu'à celle qu'il avoit en pensée de faire.

XIX. Quand il fut à la porte du logis où se faisoit le festin, Archias et Philidas luy vindrent au devant, qui luy dirent, « Charon, qui sont ceulx « que lon dit estre entrez secrettement en ceste « ville, et qui sont cachez en quelque maison, « ayant des bourgeois qui s'entendent avec eulx »? Charon se troubla un peu du commencement, et

leur demanda : « Et quelles gens sont-ce ? Qui sont « ceulx qui les recelent en ceste ville » ? Mais[1] quand il veit que Archias ne luy en sçavoit rien declarer de certain, il pensa bien que la descouverture luy en devoit avoir esté faitte par homme qui ne sçavoit pas bien toute la trame de l'entreprise. Si leur dit, « Gardez que ce ne soit quelque « faulse alarme que lon vous ait donnée pour vous « estonner : toutefois je m'en enquerray : car à « toute adventure c'est tousjours le plus seur de ne « mettre rien en telles choses à nonchaloir ». Philidas respondit qu'il disoit vray, et à tant remena Archias en la salle, où il le feit boire encore mieux que devant, entretenant tousjours la compagnie de l'esperance de ces femmes qui devoient venir, et Charon retournant en sa maison, trouva les conjurez tous prests et appareillez de mettre la main à l'œuvre, non comme gens qui esperassent de sauver leurs vies, ny de venir au dessus de leurs ennemis, mais qui estoient bien resolus de mourir vaillamment, et de vendre leur mort bien cherement : si dit la verité tout ainsi qu'elle estoit à Pelopidas seul, et donna à entendre aux autres qu'Archias l'avoit envoyé querir pour luy dire quelque autre chose.

XX, A peine estoit le danger de ceste premiere tourmente passé, que la fortune leur en envoya un autre : car il arriva incontinent après un messager venant d'Athenes, qui apporta à ce mesme Archias une lettre que luy escrivoit le grand pontife d'A-

[1] Grec, ensuite lui ayant demandé, etc. quand il vit, etc.

thenes, qui s'appelloit *Archias* comme luy, et estoit son hoste et son ancien amy, dedans laquelle il luy escrivoit, non une conjecture simple, ny une suspicion imaginée seulement, ains la conspiration de poinct en poinct toute telle comme on la veit depuis. Si fut le messager conduit à Archias, qui estoit desja yvre, et en luy donnant la lettre luy dit, « Celuy « qui t'envoye ceste missive m'a expressement « commandé de te dire que tu lises incontinent ce « qu'il y a dedans, pource que c'est chose de grande « consequence ». Archias en se riant luy respondit, « A demain matin les affaires » : et prenant la lettre la meit dessoubz son chevet, puis retourna à continuer le propos qu'il avoit commencé avec Philidas : mais depuis ceste parole est demourée en usage entre les Grecs, comme un proverbe commun, « A demain matin les affaires ».

XXI. Quand donques il leur sembla estre temps de commencer à executer leur entreprise, ilz se departirent en deux bendes, et s'en allerent les uns avec Pelopidas et Damoclidas pour assaillir Leontidas et Hypatus, à cause qu'ilz se tenoient l'un auprès de l'autre : et les autres avec Charon et Melon allerent contre Archias et Philippus, estans desguisez de robbes de femmes qu'ilz avoient vestues par dessus leurs armes, et portans sur leurs testes des chapeaux de branches de pin et de sapin qui leur couvroient tous les visages. Au moyen dequoy quand ilz veindrent à se presenter à la porte de la salle où se faisoit le banquet, ceulx de dedans pensans de prime face que ce fussent les femmes qu'ilz

attendoient, s'en escrierent, et en feirent un bruit de joye : mais après qu'ilz eurent jetté leurs yeux par toute la salle pour recognoistre tous ceulx qui estoient à ce banquet, et que les espées desguainées ilz se ruerent à travers les tables dessus Archias et dessus Philippus, adonc donnerent ilz bien à cognoistre qui ilz estoient. Et lors Philidas dit à ceulx qu'il avoit conviez avec eulx, qu'ilz ne bougeassent et qu'ilz n'auroient nul mal, ce qu'aucun d'eulx feirent : mais les autres en plus grand nombre, se voulurent mettre en devoir de defendre les gouverneurs, et se leverent sur leurs pieds avec eulx : toutefois, pource qu'ilz estoient si yvres qu'ilz ne sçavoient qu'ilz faisoient, ilz furent tous facilement tuez quand et eulx.

XXII. Mais l'execution ne fut pas si facile à la bende que menoit Pelopidas : car ilz alloient contre Leontidas, qui estoit personne soigneuse et sobre, et quand et quand homme à la main, et trouverent qu'il estoit desja couché, et la porte de sa maison fermée, à laquelle ilz batirent longuement sans que personne leur ouvrist : à la fin toutefois il y eut à toute peine un vallet qui les ouit ainsi frapper, et vint à la porte pour leur ouvrir : si tost qu'il eut tiré le verroux, et que la porte commencea à s'entreouvrir, ilz la poulserent si rudement en se jettans à la foule tous ensemble dedans, qu'ilz renverserent le serviteur par terre, et monterent droit à la chambre. Leontidas entendant le bruit de ceulx qui montoient à si grande haste, se doubta incontinent que c'estoit, et se jettant hors du lict prit

une espée en sa main, mais il oublia d'esteindre les lampes qui ardoient la nuict en sa chambre, car ilz se fussent par ce moyen entrefrappez et entreheurtez les uns les autres en tenebres : mais au contraire, estant facile à voir en une si grande clarté de lampes, il leur alla au devant jusques à l'huis de sa chambre, et donna à Cephisodorus, qui s'estoit jetté le premier dedans, un si grand coup d'espée, qu'il l'abbatit tout roide mort à ses pieds. Ce premier estant tumbé, il s'attacha à celuy qui venoit après, qui estoit Pelopidas. Si fut le combat malaisé, tant pource que l'huis de la chambre estoit estroit, comme aussi pource que le corps de Cephisodorus mort estendu en la place les empeschoit : toutefois à la fin Pelopidas en vint à bout, et ayant occis Leontidas, alla incontinent avec sa compagnie au logis de Hypatus, là où ilz entrerent ne plus ne moins que chez Leontidas : mais Hypatus cogneut incontinent que c'estoit, et se cuida sauver ès maisons de ses voisins, mais les conjurez le poursuivoient de si près, qu'il fut tué avant que de les pouvoir gaigner.

XXIII. Cela fait ilz se rassemblerent avec l'autre bende de Melon, et envoyerent incontinent en diligence à Athenes devers les autres bannis, et commencerent à crier par la ville, liberté, liberté, armans ceulx des bourgeois qui se venoient rendre et allier à eulx, des armes et despouilles des ennemis, qui estoient attachées et pendues ès portiques publiques et ès boutiques des armeuriers et fourbisseurs à l'entour de la maison de Charon, les-

quelles ilz rompoient ou faisoient ouvrir à force. D'autre costé vindrent aussi à leur secours Epaminondas et Gorgidas bien armez avec une trouppe de jeunes hommes, et de vieillards aussi des plus gens de bien qu'ilz avoient assemblez. Si fut incontinent toute la ville sans dessus dessoubz pour l'effroy, pleine de tumulte et de bruit, et y avoit ja des lumieres par toutes les maisons, courans les uns chez les autres pour sçavoir que c'estoit : toutefois le peuple ne s'estoit point encore assemblé, ains estant tout estonné pour ne sçavoir la verité que c'estoit, attendoit que le jour fust venu pour s'assembler en conseil. Au moyen dequoy il me semble que les capitaines de la garnison des Lacedæmoniens feirent en cela une grande faulte, qu'ilz ne leur coururent sus de bonne heure, et ne les chargerent incontinent, attendu qu'ilz estoient mille cinq cents hommes de guerre, sans un grand nombre de ceulx de la ville qui s'en alloient à la file joindre à eulx : mais ilz eurent peur du grand bruit qu'ilz oyoient, des feux qu'ilz voyoient par toutes les maisons, et du peuple qui alloit et venoit de tous costez en grand nombre, à l'occasion dequoy ilz ne bougerent, ains garderent seulement la forteresse de la Cadmée.

XXIV. Le lendemain au poinct du jour arriverent de l'Attique les autres banniz bien armez, et s'assembla tout le peuple de Thebes en conseil, auquel Epaminondas et Gorgidas amenerent devant le peuple, Pelopidas et ses consors environnez des presbtres et gens de religion de la ville, qui leur

tendoient des couronnes pour mettre sur leurs testes, et prioient l'assemblée des citoyens qu'ilz voulussent secourir leurs dieux et leurs païs. Toute l'assistence du peuple se leva en pieds, aussi tost qu'elle les veit, et avec grandes clameurs et battemens de mains, les receut comme ses bienfaitteurs qui les avoient delivrez de servitude et remis en leur liberté : et tout sur le champ furent eleuz capitaines et gouverneurs de la Bœoce par les voix du peuple Pelopidas, Melon et Charon. Si feit incontinent Pelopidas ceindre de trenchées et de cloison de bois [1] le chasteau de la Cadmée, et luy feit donner assaults de tous costez, employant tout son effort à tascher de le prendre, et en chasser les Lacedæmoniens, premier qu'il vinst de Sparte une armée pour les secourir : ce qu'il feit, et les prevint de si peu de temps, que ceulx de la garnison estans sortis du chasteau par composition, en s'en retournant à Lacedæmone trouverent sur les terres de Megare, Cleombrotus le roy de Sparte, qui les alloit secourir avec une grosse et puissante armée : mais de trois capitaines qu'il y avoit en ceste garnison de Thebes, les Spartiates en condemnerent les deux Hermippidas et Arcyssus à mourir, qui furent de faict executez : et le troisieme Dysaoridas estant aussi condemné en une grosse somme de deniers pour l'amende, s'en alla hors du Peloponese.

XXV. Cest exploit ayant esté entrepris et exe-

[1] Le grec désigne par un mot générique une circonvallation avec des retranchemens.

cuté avec mesme hardiesse, mesme peril et mesme travail, que celuy de Thrasybulus, quand il delivra la ville d'Athenes des trente gouverneurs tyrans: et, qui plus est, ayant esté conduit à mesme fin par la fortune, en a esté appellé par les Grecs son frere germain: car aussi seroit il bien mal aisé d'en alleguer d'autres que ces deux là, qui avec si peu de gens soient venus au dessus de leurs adversaires qui estoient en si grand nombre plus qu'eulx, ne qui avec si peu de moyen ayent vaincu ceulx qui estoient très puissans, ne qui estans venus à bout de leur entreprise, par le moyen de leur hardiesse seule, et de leur sage conduitte, ayent esté cause de plus grands biens à leurs païs. Ce qui a rendu l'entreprise encore plus honorable et plus glorieuse pour eulx, attendu le changement des affaires qui ensuivit puis après: car la guerre qui abbatit la dignité de Sparte et qui osta aux Lacedæmoniens la principaulté de la terre et de la mer, commencea celle nuict que Pelopidas, sans avoir surpris ne ville, ne chasteau, ne place forte, entrant luy douzieme en une maison privée, couppa et trancha, par maniere de dire, et pour mieulx exprimer la verité par ceste figure de parler, les chaines qui maintenoient ferme la seigneurie et principaulté, que les Lacedæmoniens avoient en toute la Grece, et lesquelles on avoit jusques à ce temps là estimé estre si fortes, qu'il seroit impossible de les briser, rompre, ny deslier.

XXVI. Estans donques, quelque temps après, les Lacedæmoniens entrez à grosse puissance de-

dans le païs de la Bœoce, les Atheniens effroyez d'une si grande force, renoncerent très bien à l'alliance et ligue defensive qu'ilz avoient avec eulx [1]: et, qui, plus est, meirent en justice, et feirent le procès à ceulx qui furent accusez de tenir le party des Bœotiens, dont les uns furent executez à mort, les autres bannis de l'Attique, les autres condemnez en grosses amendes. De faict la commune opinion estoit, que les affaires des Thebains s'en devroient très mal porter, attendu qu'ilz n'estoient secourus ny favorisez de personne du monde. Or estoient celle année capitaines generaux de la Bœoce, Pelopidas et Gorgidas, lesquelz espians les moyens de mettre de rechef les Atheniens en picque et inimitié contre les Lacedæmoniens, tramerent une telle ruse: il y avoit un capitaine Lacedæmonien, qui se nommoit *Sphodrias*, bien vaillant homme de sa personne, mais au demourant estourdy et leger, et qui mettoit facilement en sa teste de vaines esperances, et une folle ambition d'avoir fait en sa vie quelque beau traict. Or avoit il esté laissé avec bon nombre de gens de guerre en la ville de Thespies, pour recueillir et favoriser ceulx de la Bœoce, qui se voudroient rebeller contre les Thebains.

XXVII. Pelopidas de son authorité privée envoya devers luy un marchand son familier et amy, qui luy porta de l'argent, et des paroles, qui l'emeurent encore plus que l'argent, en luy mettant en avant, qu'il devoit attenter de plus grandes

[1] Les Thébains.

choses, et aller surprendre le port de Piræe, comme il pourroit aiseement faire s'il l'assailloit au desprouveu, lors que les Atheniens ne se doubtoient de rien, et ne le tenoient point en seure garde, et qu'il se devoit tenir pour tout asseuré, que les seigneurs Lacedæmoniens n'auroient rien si cher ny tant aggreable, que de tenir la ville de Athenes en leur puissance: et que les Thebains qui leur vouloient mal de mort, pource qu'ilz les avoient trahis et abandonnez au besoing, ne les secourroient en façon quelconque. Sphodrias meu de ces persuasions, prit ce qu'il avoit de gens de guerre avec luy, et se partant une nuict entra dedans le païs de l'Attique, où il penetra jusques à la ville de Eleusine: mais quand il fut là, ses gens eurent peur, et ne voulurent point passer oultre. Ainsi estant descouvert, il fut contrainct de s'en retourner à Thespies, ayant suscité aux Lacedæmoniens une guerre qui ne leur fut pas de petite consequence, ny facile à desmesler: car depuis cela les Atheniens rechercherent de rechef l'alliance des Thebains, et les secoururent fort affectueusement: et, qui plus est, se remettans à la marine allerent çà et là prattiquans et retirans à leur ligue ceulx qui avoient envie de se rebeller contre les Lacedæmoniens: et ce pendant les Thebains s'attachoient souvent en petites rencontres dedans le païs de la Bœoce aux Lacedæmoniens. Il est vray, que ce n'estoient pas grosses batailles: mais toutefois si leur estoit ce un grand apprentissage de la guerre, et un exercice qui leur elevoit tousjours le cueur de plus en plus, et ren-

doit leurs personnes plus robustes, de manierè que par telles escarmouches ilz en devindrent plus hardis, plus aguerris et mieulx duits aux armes qu'ilz n'estoient au paravant.

XXVIII. Pourtant trouve lon par escript que Antalcidas Spartiate dit un jour au roy Agesilaus, qui retournoit de la Bœoce tout blecé : « Certainement tu as receu des Thebains le salaire que tu « as merité, pour leur avoir enseigné malgré eulx « à faire la guerre et à combatre ». Toutesfois à la verité Agesilaus ne fut pas le maistre qui leur monstra à bien faire la guerre, ains furent les bons et sages capitaines qui les sceurent bien en temps et lieu mettre devant leurs ennemis, comme de bons levriers laschez à propos, et puis les retirer seurement après les avoir acharnez en leur faisant un peu gouster l'aise et le fruict de la victoire, entre lesquelz Pelopidas est celuy, qui plus en a merité d'honneur et de gloire, pource que depuis la premiere fois qu'ilz luy donnerent charge de gens de guerre, ilz ne faillirent jamais de l'eslire continuellement par chascun an, ou capitaine de la bande sacrée, ou gouverneur de la Bœoce, tant comme il vescut, de sorte que ce fut luy qui feit la plus part de tout ce qui fut fait en ceste guerre.

XXIX. Or y eut il plusieurs desfaittes et rouptes des Lacedæmoniens auprès des villes de Platées et de Thespies, là où Phœbidas mesme, celuy qui avoit surpris le chasteau de la Cadmée, fut occis

entre autres : aussi en desfeit [1] il une autre grosse trouppe près la ville de Tanagre, là où celuy qui en estoit gouverneur Panthoidas fut tué : mais toutes ces rencontres là, comme elles servirent bien à asseurer les vainqueurs, et à leur eslever le cueur, aussi ne matterent elles pas entierement les vaincus : car ce ne fut point en bataille rengée, ny en journée assignée avec toute leur puissance entiere, qu'ilz y furent battus, ains furent des courses faittes à propos, et des escarmouches, là où tantost en fuyant, tantost en chassant, ilz s'attacherent à eulx, et les battirent. Mais la bataille de Tegyre, qui fut comme un essay de la journée de Leuctres, meit Pelopidas en grande reputation : pource qu'il n'y eut point de compagnon qui luy meit en dispute, ne qui partageast avec luy la gloire de la victoire, ny ne laissa aux ennemis excuse aucune de laquelle ilz peussent couvrir leur desfaitte : car il espioit tousjours l'occasion comment il pourroit surprendre la ville d'Orchomene, laquelle avoit pris le party des Lacedæmoniens, et avoit receu deux enseignes [2] de gens de pied pour la garder. Et un jour estant adverty que la garnison d'icelle estoit allée faire une course au païs de la Locride, esperant qu'il trouveroit la ville d'Orchomene toute vuide, il s'y en alla avec la bende sacrée, et quelque nombre de gens de cheval : mais ainsi qu'il fut près de la ville, il entendit qu'il venoit de Sparte une autre

[1] Pélopidas.

[2] C'est ce qu'il appelle plus bas compagnies Voyez ch. XXXI.

garnison

garnison au lieu de celle qui estoit sortie, et à ceste cause s'en retourna arriere par la ville de Tegyre, pource qu'il n'eust sceu retourner par autre chemin qu'en tournoyant au long du pied de la montagne, à cause que toute la plaine, qui est entre deux, est noyée des regorgemens du fleuve de Melas, lequel dès le lieu dont il sourt s'espand et fait des marets navigables, de sorte qu'il est impossible de le gayer [1].

XXX. Un peu au dessoubz de ces marets y a un temple d'Apollo surnommé *Tegyrien*, où il souloit avoir anciennement un oracle qui aujourd'huy est delaissé, et ne florit jamais longuement, ains seulement jusques au temps de la guerre des Medois, en ayant pour lors Echecrates la superintendence. Et veulent aucuns dire que c'est le lieu propre où Apollo nasquit, pource que lon appelle la montagne prochaine *Delos*, au pied de laquelle se terminent les marets du fleuve de Melas, et derriere le temple sourdent deux fonteines qui jettent de l'eau en grande quantité, bonne et fresche à merveilles, dont l'une s'appelle encore jusques aujourd'huy *la Palme*, et l'autre *l'Olive*. Et veut on dire que ce ne fut pas entre deux arbres, mais entre ces deux ruisseaux, que la deesse *Latone* accoucha : car [2] mesme la montagne de *Ptoum* est là auprès, de laquelle sortit soudainement le sanglier qui l'effroya, et semblablement ce que lon compte du serpent

[1] Grec, de la traverser.

[2] Lisez : *car Ptoum est là auprès*. Le grec ne porte point que ce fut une montagne. C.

Pytho, et du geant *Tityus*, se conforment à prouver, que c'est là proprement le lieu de la naissance d'Apollo. Je laisse plusieurs autres indices qui se rapportent à cela, pource que nous ne tenons pas en nostre païs que Apollo soit du nombre de ceux qui par transmutation ayent esté faits d'hommes mortelz dieux immortels, comme sont Hercules et Bacchus, qui par l'excellence de leur vertu despouillerent ce qu'il y avoit de mortel et de passible en eulx : àins le croyons estre de ceulx qui eternellement ont esté sans principe de generation, au moins si nous devons adjouster foy à ce que les plus sçavans et les plus anciens ont laissé par escrit touchant choses si grandes et si sainctes.

XXXI. Les Thebains donques retournans d'Orchomene, et les Lacedæmoniens de l'autre costé retournans semblablement de la Locride en un mesme temps, se rencontrerent les uns devant les autres auprès de la ville de Tegyre. Et si tost que lon eust descouvert les Lacedæmoniens passans le destroit, il y eut quelqu'un de la trouppe des Thebains qui accourut à Pelopidas vistement, et luy vint dire, « Nous sommes tumbez entre les mains » des Lacedæmoniens ». « Pourquoy, luy respondit » il soudainement, plus tost que eulx entre les nos« tres » ? Et ayant dit cela, commanda aux gens de cheval qui estoient à la cueuë de toute la trouppe, qu'ilz passassent devant, comme pour commencer la charge les premiers : et ce pendant luy rengea en un petit bataillon bien serré ce qu'il avoit de gens de pied, qui n'estoient que trois cents, esperant

bien que là où il donneroit avec ce squadron, il forceroit et fendroit les ennemis qui estoient en plus grand nombre : car il y avoit deux compagnies de Lacedæmoniens, et chasque compagnie, ainsi comme escrit Ephorus, estoit de cinq cents hommes, et Callisthenes dit de sept cents : encore y en a il d'autres qui disent de neuf cents, entre lesquelz est Polybius. Si marcherent les capitaines des Lacedæmoniens Theopompus et Gorgoleon de grande hardiesse contre les Thebains, et se rencontra d'adventure, que la premiere charge commencea aux endroits, où estoient les chefs tant d'une part que d'autre, avec une fureur et une impetuosité très grande, de sorte que les premiers qui y moururent furent tous les deux capitaines des Lacedæmoniens, qui s'estoient ensemble ruez sur Pelopidas : et après eulx ceux qu'ilz avoient autour de leurs personnes y estans aussi fort blecez ou tuez sur le champ, le reste de l'armée s'en trouva si effroyé qu'elle se fendit en deux, et se tira çà et là à costé donnant passage aux Thebains pour pouvoir tirer oultre s'ilz eussent voulu : mais quand ilz veirent que Pelopidas ne s'amusant point à passer outre par l'ouverture qu'on luy faisoit, menoit ses gens contre ceulx qui estoient encore en bataille, et alloit tousjours tuant ceulx qui luy faisoient teste, alors ilz se meirent tous à fouir à val de roupte : toutefois les Thebains ne les chasserent pas fort loing, pource qu'ilz craignoient les Orchomeniens qui n'estoient gueres loing de là, et d'avantage la nouvelle garnison, qui nagueres y estoit arrivée de

Lacedæmone. Cela fut cause qu'ilz se contenterent de les avoir rompus à vive force, et avoir en despit d'eulx passé à travers toute leur armée mal menée et batue.

XXXII. Parquoy après avoir dressé un trophée, et despouillé les morts, s'en retournerent en leurs maisons bien joyeux, et ayans les cueurs fort eslevez, pource qu'en tant de guerres que les Lacedæmoniens avoient eues par le passé, tant contre les Grecs que contre les Barbares, il n'estoit point de memoire que jamais ilz eussent esté batus par un moindre nombre d'ennemis que le leur, ny encore par un nombre egal en bataille rengée : au moyen dequoy ilz estoient si courageux [1] et si terribles, que personne ne les osoit attendre : car leur reputation seule estonnoit tellement les adversaires qui avoient à combatre contre eulx, qu'ilz ne pensoient pas avec egale puissance devoir autant faire comme eulx. Mais ceste bataille de Tegyre feit la premiere cognoistre et à eux et aux autres Grecs, que ce n'est point la riviere d'Eurotas seule, ny le lieu qui est entre les ruisseaux de Cnacion et de Babyce [2], qui porte de belliqueux hommes et hardis combatans, ains que c'est par tout où lon apprend aux jeunes hommes à avoir honte des choses deshonnestes et vilaines, et à hazarder leurs

[1] Fiers.

[2] Babyce n'est point un ruisseau, mais un pont qui étoit sur l'Eurotas, comme nous l'avons vu dans la Vie de Lycurgue, ch. IX. La ville de Sparte étoit entre le pont et la petite riviere de Cnacion.

vies pour les honestes, en craignant plus le reproche et le deshonneur que le peril. Ce sont ceux-là qui sont tousjours les plus redoubtables et les plus terribles à leurs ennemis.

XXXIII. Or quand à la bende sacrée dont nous avons fait mention par cy devant, on dit que ce fut un nommé *Gorgidas* qui la meit sus le premier: elle estoit de trois cents hommes choisis, qui estoient soudoyez et entretenus aux despens de la chose publique, et logeoient dedans le chasteau de la Cadmée, et l'appelloit on ordinairement *la bende de la ville*, à cause que lors on appelloit, mesmement en ce quartier là de la Grece, les chasteaux et forteresses des grosses citez, *les villes*. Les autres veulent dire que c'estoit une compagnie de gens de pied composée d'hommes amoureux les uns des autres, et à ce propos racompte lon un dit notable de Pammenes, lequel en se jouant disoit, que Nestor n'entendoit rien à ordonner une armée en bataille, attendu qu'en l'*Iliade d'Homere* il conseille aux Grecs, qu'ilz se rengent en bataille par nations et par lignées,

A [1] fin que plus on ait d'affection
De secourir chascun sa nation.

Car il falloit, ce disoit il, plus tost renger un amant auprès de celuy qu'il aime, pource que les hommes se soucient ordinairement bien peu de ceulx qui sont de leur nation ny de leur lignée en un danger: mais un bataillon qui seroit composé d'hommes amoureux les uns des autres, ne se pour-

[1] Iliade, L. 21, v. 363.

roit jamais ny rompre ny forcer, à cause que les amants, pour l'affection vehemente qu'ilz porteroient à leurs aimez, ne les abandonneroient jamais : et les aimez ayans honte de faire chose aucune lasche ny deshoneste devant leurs amants, tiendroient, les uns pour l'amour des autres, jusques au bout.

XXXIV. Ce qui n'est pas hors de propos s'il est vray que les amoureux reverent plus leurs amours, encore qu'ilz soyent absens, qu'ilz ne font les autres presents : ainsi que lon peut cognoistre par l'exemple de celuy qui estant abbatu par terre, ainsi que son ennemy haulsoit l'espée pour le tuer, le pria qu'il luy donnast le coup de la mort par devant, de peur que son aimé voyant son corps mort blecé au dos, n'en rougist de honte. Aussi dit on que Iolaus estant aimé de Hercules, le secourut et accompagna en tous ses combats et labeurs : à l'occasion dequoy Aristote escrit, que jusques à son temps les amants se donnoient la foy, et juroient loyaulté l'un à l'autre dessus la sepulture d'Iolaus. Parquoy il me sembleroit vraysemblable de dire, que ceste bende eust premierement esté nommée *la bende sacrée*, pour la mesme raison que Platon appelle un amant *amy divin*, ou *inspiré de Dieu*. Et treuve lon par escript, que jamais elle n'avoit esté rompue ny desfaitte jusques à la bataille de Chæronée, après laquelle Philippus regardant la desconfiture des morts, s'arresta à l'endroit où estoient les quatre [1] cents hom-

[1] Grec, trois cens. V. p. 197.

mes de ceste compagnie gisans en terre serrez les uns près des autres [1], tous percez de grands coups de piques à travers l'estomach, dont il s'esmerveilla grandement: et entendant que c'estoit la bende des amants, il s'en prit à larmoyer de pitié, en disant, « Que mal puisse il prendre à ceux qui souspeçon« nent que telles gens feissent ou souffrissent rien « de deshoneste ». En somme [2] l'inconvenient de Laius, qui fut occis par son propre filz Oedipus, n'a point esté la cause primitive de ceste coustume que les Thebains avoient d'estre amoureux les uns des autres, ainsi comme disent les poëtes: ains ont esté ceulx qui leur ont premierement estably leurs loix, lesquelz voyant que c'estoit une nation courageuse et violente de sa nature, la voulurent un peu amollir et addoulcir dès l'aage d'enfance, et à ceste intention meslerent parmy tous leurs actes, et de plaisir, et d'affaires de consequence, le jeu de la fluste ordinairement, le mettans en honneur et reputation. Semblablement aussi parmy les esbattemens de la jeunesse aux exercices de la personne introduisirent l'usance de faire l'amour, pour temperer et addoulcir les meurs et le naturel de leurs jeunes hommes. Et pour ceste cause à lon bien attribué aux Thebains avec bon jugement, et suivant ce propos, pour tutrice et patrone de leur cité, la deesse *Harmonie*, laquelle on dit avoir esté engendrée de Mars et de Venus: car cela donne à enten-

[1] Voyez les remarques sur le ch. 34. C.

[2] Lisez : *L'aventure de Laius, n'a point été la cause primitive*, etc. Voyez la 2e remarque sur le même ch. C.

dre, que là ou la force et hardiesse militaire est unie et conjointe avec la grace d'attraire et de persuader, toutes choses sont reduittes par ceste accordée union à un très beau, très bon et très parfaict gouvernement.

XXXV. Or pour retourner au propos de ceste bende sacrée des Thebains, Gorgidas la departant ès premiers rencs, et l'estendant le long du front de toute la bataille des gens de pied, ne feit point cognoistre ny venir en evidence, combien elle valoit à part, pource qu'il ne la rangea pas en un corps, de sorte que lon peust voir l'effect commun qui procedoit de toute la compagnie ensemble, attendu qu'elle venoit à estre divisée et meslée parmy beaucoup d'autres qui valoient moins. Mais Pelopidas qui avoit clairement veu à l'œil, combien ilz valoient ensemble, pource qu'ilz avoient combatu seuls à l'entour de luy à Tegyre, ne les voulut plus de là en avant diviser ny separer les uns des autres, ains s'en servit comme d'un corps entier ayant tous ses membres, avec lequel il commencea tousjours depuis à charger en toutes ses plus grandes et plus hazardeuses batailles: car tout ainsi que nous voyons ès jeux des courses de chariots, que les chevaulx y estans attellez plusieurs ensemble, tous d'un front, courent plus roide et plus fort qu'ilz ne font quand ilz sont desliez, et qu'on les picque tous seuls: non que ce soit, pource qu'en s'eslanceant plusieurs ensemble, ilz fendent mieulx l'air, mais pource que celle contention et envie qu'ilz ont les uns contre les autres, à qui courra le plus viste, et

qui passera son compagnon, leur eschauffe le courage : ainsi estimoit il que les vaillans hommes, se donnans les uns aux autres un zele et une jalouzie de bien faire, auroient plus de courage, et feroient plus grand effort quand ilz combatroient ensemble à la veuë les uns des autres.

XXXVI. Mais depuis les Lacedæmoniens ayans fait paix et accord avec tous les autres Grecs, denoncerent la guerre aux Thebains seuls, et leur alla le roy Cleombrotus courir sus avec une armée de dix mille hommes de pied et mille chevaulx. Si n'estoient plus les Thebains en pareil danger qu'ilz avoient esté au paravant, de perdre leur liberté seulement, ains les menaçoient les Lacedæmoniens tout publiquement, et leur denonceoient ouvertement qu'ilz les detruiroient et extermineroient entierement, de maniere que tout le païs de la Bœoce estoit en plus grand effroy, qu'il n'avoit onques esté : et un jour ainsi comme Pelopidas sortoit de sa maison pour aller à la guerre, sa femme qui le convoyoit jusques hors de la porte, luy dit en plorant, qu'elle le prioit d'avoir soing de sauver sa personne : et il luy respondit, « C'est aux privez et particuliers « soudards, m'amie, à qui il faut recorder cela : « mais aux capitaines, il leur fault ramener en me- « moire, qu'ilz ayent l'œil à sauver la vie aux au- « tres ». Et arrivé qu'il fut au camp, il trouva les capitaines generaux et chefs de l'armée en diverses opinions, et fut le premier qui s'accorda à cellé de Epaminondas, qui estoit d'advis que lon devoit donner la bataille aux ennemis.

XXXVII. Pelopidas n'estoit pour lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine general de l'armée, ains seulement de *la bende sacrée :* mais toutefois on se fioit en luy, et luy donnoit on credit et authorité au conseil des affaires, telle comme il appartenoit à un personnage qui avoit donné de si grandes arres de l'affection qu'il portoit à son païs. Ainsi ayant esté resolu au conseil, que lon donneroit la bataille aux ennemis, ilz se trouverent les uns devant les autres en la plaine de Leuctres [1], là où il eut la nuit en dormant une vision qui le troubla fort : il y a en celle campagne des sepultures des filles d'un Scedasus, que lon appelle, à cause du lieu, *les Leuctrides*, pource qu'elles y furent enterrées, après avoir esté violées et forcées par des hostes Spartiates passans : cest acte estant si malheureux et si meschant, le pere neantmoins n'en peut avoir reparation ny vengeance en Lacedæmone, et pourtant après avoir mauldit les Lacedæmoniens des plus horribles et plus execrables maledictions et imprecations, dont il se peut adviser, il se tua luy mesme dessus les tumbeaux de ses filles, et avoient les Lacedæmoniens eu plusieurs oracles et plusieurs propheties et predictions des dieux, qui les admonestoient qu'ilz se donnassent bien garde du courroux Leuctrique : mais le commun n'entendoit pas que vouloit signifier cest advertissement, ains s'abusoit à l'equivocation du nom, pource qu'il y avoit dedans le païs de la Laconie, sur le

[1] Cette bataille se donna la seconde année de la cent deuxieme olympiade, 371 ans avant J. C.

bord de la mer, une petite villette, qui s'appelloit *Leuctrum*, et semblablement aussi en Arcadie près la ville de Megalipolis y avoit une autre qui s'appelloit du mesme nom. Or cest accident estoit advenu bien long temps au paravant la bataille de Leuctres : mais lors Pelopidas dormant en sa tente, eut une vision qu'il pensa voir ces filles de Scedasus plorantes à l'entour de leurs sepultures, et maudissantes les Lacedæmoniens : et luy fut advis qu'il veit aussi leur pere, qui luy commandoit de sacrifier à ses filles une vierge rousse, s'ilz vouloient avoir la victoire. Ce commandement luy sembla de prime face cruel et inique, parquoy si tost qu'il fut levé, il l'alla communiquer aux devins et aux chefs de l'armée, dont les uns dirent que ce n'estoit pas chose que lon deust omettre ny passer en nonchaloir, alleguans des exemples de cas semblables, comme de Menœceus, filz de Creon au temps jadis, et de Macaria fille de Hercules : et de plus fresche memoire, le sage Pherecydes que les Lacedæmoniens occirent, et duquel leurs roys gardent encore la peau par le commandement d'un oracle : et Leonidas qui suivant une divine prophetie s'immola par maniere de dire luy mesme pour le salut de la Grece : et d'avantage les jeunes garsons, que Themistocles avant la journée de Salamines sacrifia à Bachus surnommé *Omestes*, c'est-à-dire, mangeant chair crue : tous lesquelz sacrifices furent approuvez et acceptez par les dieux, comme tesmoignerent les victoires qui en sont ensuivies.

XXXVIII. Au contraire, le roy Agesilaus par-

tant des mesmes lieux qu'estoit ancienement party le roy Agamemnon du temps de la guerre de Troye, et allant contre mesmes ennemis, veit pareillement une nuict en dormant la deesse Diane en la ville de Aulide, qui luy demandoit le sacrifice et oblation de sa fille, ce qu'il ne voulut pas faire par avoir eu le cueur trop tendre : aussi fut il contraint de rompre son voyage avant qu'avoir exécuté son entreprise, et en rapporta peu de gloire. Les autres à l'opposite maintenoient qu'il n'en falloit du tout rien faire, pource qu'un si cruel, si abominable et si barbare sacrifice ne pourroit estre aggreable à pas un des dieux, ny à aucune essence meilleure ne plus puissante que la nostre, attendu que ce ne sont ne Typhons ny geans, qui ont la domination du monde, ains le tout puissant, qui est pere des dieux et des hommes. Et de croire qu'il y ait des dieux ou demi-dieux qui se delectent de meurtre et d'effusion de sang humain, à l'adventure est-ce une folie : mais quand bien il en seroit, il n'en faudroit tenir aucun compte, comme de ceulx qui n'auroient aucune puissance, pource que c'est signe d'une lasche et meschante ame, quand il s'y imprime de si malheureux et si estranges appetits, et qu'ilz y demeurent.

XXXIX. Estans donques les principaux de l'armée des Thebains en ce debat d'opinions, et Pelopidas se trouvant pour leur irresolution en plus grande doubte que jamais, il y eut une jeune poultre qui s'en estant fouye du haras, et ayant pris sa course tout à travers du camp, se vint arrester et

planter tout droit devant eulx. Si ne feirent les autres que prendre garde seulement, qu'elle avoit le poil et les crins rouges fort luysans, et comme elle estoit vifve et guaye à ouir son clair et fier hennissement : mais le devin Theocritus qui estoit en la compagnie, ayant incontinent entendu que c'estoit, s'escria soudainement tout hault : « O gentil « Pelopidas, voicy l'hostie que tu demandes, ne « cherche plus d'autre vierge à immoler, ains re- « çoy et employe celle que dieu mesme t'envoye ». Ces paroles dittes, ilz saisirent aussi tost la poultre, et la menerent sur le tumbeau des filles de Scedasus, là où ilz la couronnerent de festons et de chapeaux de fleurs, comme lon fait les hosties : puis après avoir fait leurs prieres et invocations aux dieux, la sacrifierent à grande joye, et allerent semer par tout le camp la nouvelle de la vision que Pelopidas avoit euë la nuict en dormant, et du sacrifice qu'ilz avoient fait suivant l'advertissement d'icelle.

XL. Au demourant, quand ce vint au jour de la bataille, Epaminondas qui estoit capitaine general, tira toute son armée en biaisant sur le costé gauche, à fin que la poincte droitte de celle des ennemis où estoient les naturelz Spartiates s'esloignast de tant plus des autres Grecs leurs adherents, qui estoient en l'autre poincte de leur bataille, et que venant ainsi à charger avec toutes ses forces ensemble, Cleombrotus leur roy en un coing, il le peust enfoncer et forcer. Les ennemis ayans incontinent entendu pourquoy il le faisoit,

commencerent à changer leur ordonnance, et voulurent eslargir et estendre leur poincte droitte pour envelopper Epaminondas, avec le grand nombre de gens qu'ilz estoient: mais Pelopidas ce pendant les previnst de vistesse, et courant de grande roideur avec le squadron de ses trois cents hommes, alla charger Cleombrotus avant qu'il peust desployer et eslargir la poincte droitte de sa bataille, et la rejoindre de rechef en un tenant, de sorte qu'il trouva les Lacedæmoniens non encore plantez en leurs rencs, et les chocqua en ce desarroy qu'ilz estoient encore pesle mesle les uns parmy les autres, combien que les Lacedæmoniens estans souverains maistres et ouvriers de tout ce qui appartient à l'art et discipline militaire, ne s'accoustumassent et exercitassent à rien plus qu'à ne se troubler et confondre point, quand on remuoit l'ordonnance de leurs rencs: car ilz vouloient que leurs gens feissent teste et flanc en tout sens, selon que l'affaire et le besoing s'en presentetoit, et qu'ilz se rengeassent et combattissent à tous endroits egalement. Ainsi donques Epaminondas les allant assaillir eulx seuls avec toute la force de sa bataille ensemble, sans s'arrester aux autres, et semblablement Pelopidas avec une vistesse et hardiesse incroyable, se presentant soudain en armes devant eulx, les effroyerent tellement qu'ilz leur feirent oublier toute leur escrime, et perdre leur magnanimité accoustumée : car ilz fouirent à val de roupte, et fut fait une boucherie des naturelz Spartes plus grande qu'il n'avoit jamais

esté jusques à ceste journée là en bataille quelconque.

XLI. Pourtant Pelopidas qui n'estoit lors ny gouverneur de la Bœoce, ny capitaine general de toute l'armée, ains seulement chef de la bende sacrée, emporta neantmoins autant d'honneur et de gloire de ceste victoire, comme feit Epaminondas qui estoit et gouverneur de la Bœoce, et capitaine general de l'armée. Vray est, que depuis ilz furent tous deux gouverneurs de la Bœoce ensemble, quand ilz entrerent dedans le Peloponese, là où ilz feirent rebeller contre les Lacedæmoniens, et tourner de leur costé la plus part des villes et des peuples, comme les Eliens, les Argiens, toute l'Arcadie, et la plus grande partie de la Laconie mesme, combien que ce fust au cueur d'hyver environ les plus courts jours de l'an, et à la fin du dernier mois de leur année, dont il ne leur restoit plus que bien peu de jours, et falloit qu'incontinent à l'entrée du mois ensuivant ilz quittassent leurs charges, et que d'autres y entrassent, soubs peine de perdre la vie s'ilz faisoient refus de ceder leur charge et authorité aux nouveaux officiers. A l'occasion de quoy leurs autres compagnons en l'estat de gouverneurs de la Bœoce, tant pour crainte d'encourir la peine de la loy, comme aussi pour fouir le travail de tenir camp en la plus aspre rigueur de l'hyver, les pressoient et sollicitoient de remener l'armée à la maison : mais Pelopidas fut le premier qui s'accorda à l'opinion d'Epaminondas, et y attira aussi les autres The-

bains, à vouloir aller soubs leur conduite presenter l'assault à la ville mesme de Sparte. Si passerent à leur persuasion la riviere d'Eurotas, et prirent plusieurs petites villes sur les Lacedæmoniens, pillerent et gasterent tout le plat païs jusques à la mer, conduisans soubs leurs enseignes une armée de soixante et dix mille combatans tous Grecs, dont les Thebains ne faisoient pas la douzieme partie: mais la gloire et reputation grande de ces deux personnages, faisoit que sans autre resolution du conseil ou ordonnance publique, les autres alliez et confederez suyvoient sans dire mot à l'encontre, et marchoient voluntairement soubs leur conduitte.

XLII. Aussi est-ce la premiere et souveraine loy de nature, à mon advis, qui veult que celuy qui de soy mesme ne se peult garder et defendre, se soubmette à celuy qui peut et a moyen de ce faire, ne plus ne moins que sur la mer, ceulx qui sont dedans une navire, encore qu'en beau temps, durant que la mer est calme, ou pendant qu'ilz sont à l'ancre en quelque bonne rade, ilz se portent fierement et audacieusement envers les pilotes: incontinent toutefois que la tourmente se leve, et qu'ilz se voyent en danger, ilz jettent les yeux sur eulx, et n'ont esperance de salut qu'en eulx. Au cas pareil aussi les Eliens et Argiens, encore que ès assemblées de conseil ilz querellassent et debatissent à l'encontre des Thebains pour la superiorité et l'honneur de presider en l'armée: toutefois quand ce venoit à donner bataille, et là

où

où ilz cognoissoient qu'il y avoit du peril, ilz se rengeoient et soubmettoient voluntairement à la conduitte de leurs capitaines.

XLIII. En ce voyage là ilz allierent et joignirent en une ligue toutes les villes de la province d'Arcadie, et osterent aux Lacedæmoniens toute la contrée de Messenie, dont ilz jouissoient paisiblement, et rappellerent les anciens naturelz habitans, ausquelz ilz la rendirent, et repeuplerent la ville de Ithome, puis en retournant en leur païs par la ville de Cenchrées, ilz battirent les Atheniens qui les allerent harceler dedans le destroit de l'entrée du Peloponese, pour les cuider engarder de passer. Si estoit la vertu de ces deux personnages aimée et honorée de tout le monde pour tant de beaux et de bons exploits, et leur prosperité grandement estimée : mais à mesure que leur gloire croissoit, l'envie de ceulx de leur païs et de leurs citoyens s'augmentoit aussi, qui leur brassa à leur retour un recueil qui n'estoit beau ny honeste, ny convenable aux services qu'ilz venoient de faire : car tous deux à leur arrivée furent appellez en justice, et accusez de crime capital, pource qu'il y avoit à Thebes une loy qui commandoit expressement, que ceulx qui seroient gouverneurs de la Bœoce, cedassent incontinent l'office à ceulx qui seroient nouvellement eleuz, dès l'entrée du premier mois de l'an que lon appelle en la Bœoce *Boucation*, et ilz l'avoient retenu d'avantage que le terme qui leur estoit prefix, quatre mois tous entiers, durant lesquelz ilz avoient executé tout ce

que nous avons dit, tant en la province de Messenie et d'Arcadie, qu'en la Laconie.

XLIV. Le premier à qui on feit le procès fut Pelopidas, qui pour ceste cause en fut en tant plus grand danger : toutefois à la fin ilz furent tous deux absouls : et quant à Epaminondas, il supporta doulcement ceste calumnie et cest essay de leurs malvueillans, par lequel ilz avoient tasché à les ruiner, estimant que la patience à ceulx qui s'entremettent des affaires d'un gouvernement, est une grande partie de force et de magnanimité: mais Pelopidas estant de sa nature plus cholere, et d'avantage estant encore poulsé et irrité par quelques uns de ses amis, prit une telle occasion pour s'en venger : Meneclides l'orateur estoit un de ceulx qui se rendirent dedans le logis de Charon avec Pelopidas et Melon : mais toutefois les Thebains ne luy feirent pas autant d'honneur comme aux autres, dequoy en despit, et estant homme très eloquent, mais vicieux au demourant, et de maligne et mauvaise nature, il abusa de son eloquence à calumnier et faulsement charger et accuser ceulx qui valoient mieulx que luy : et ne se contentant pas de ceste premiere accusation, il feit tant par ses menées qu'il debouta une année Epaminondas de l'office de gouverneur de la Bœoce qu'il poursuyvoit, et luy contraria longuement en tout ce qu'il essaya de faire au gouvernement de la chose publique.

XLV. Mais quand à Pelopidas, il ne le peut onques mettre en la mal grace du peuple, et pour

ceste cause tascha à le mettre en pique et en querelle avec Charon: car c'est le commun reconfort des envieux, quand ilz ne peuvent faire que lon les estime aussi gens de bien que ceulx à qui ilz portent envie, de tascher à monstrer, que ceulx là ne sont point si gens de bien que quelques autres qu'ilz mettent en avant. Si ne faisoit autre chose que haultlouer ordinairement en toutes ses harengues devant le peuple les faicts et gestes de Charon, et magnifier ses victoires, mesmement celle que les Thebains gaignerent devant la journée de Leuctres en une rencontre de gens de cheval, qui fut près la ville de Platées soubs sa conduitte: de laquelle il [1] voulut laisser une telle memoire: Androcydes peintre Cyzicenien avoit fait marché avec ceulx de la ville de leur peindre en un tableau quelque autre bataille, et faisoit ceste besongne dedans la ville mesme de Thebes: mais ainsi qu'il estoit après, survint la rebellion des Thebains contre les Lacedæmoniens, et consequemment la guerre, pour laquelle le peintre se retira de Thebes, laissant son œuvre à peu près achevée et parfaitte. Les Thebains retindrent le tableau rieres eulx, et ce Meneclides meit en avant au peuple que lon l'attachast en quelque temple ou autre lieu publique, avec une inscription qui dist, que c'estoit la victoire de Charon, cuidant par là obscurcir et effacer la gloire de Pelopidas et d'Epaminondas. C'estoit une vaine et sotte ambition, de vouloir mettre à l'encontre de tant de

[1] Ménéclidès.

combats et de tant de batailles une seule rencontre de Charon, en laquelle mourut Gerandas l'un des moins renommez gentilshommes de Sparte, et quarante autres avec luy seulement sans autre chose.

XLVI. Pelopidas accusa ce decret que Meneclides proposa, maintenant qu'il estoit directement contre les loix de Thebes, lesquelles defendoient expressement, que lon n'honorast aucun particulier du tiltre d'une victoire publique, ains vouloient que lon l'attribuast, et que lon en donnast la gloire à toute la communaulté du peuple. Il est vray que par toutes les harengues qui se feirent en ce procès, Pelopidas loua et exalta tousjours grandement Charon : mais il prouva que Meneclides estoit un envieux maling, et un meschant et mauvais homme, demandant souvent aux Thebains, s'ilz n'avoient eux rien fait de beau ni de bon : si que finalement il feit condemner Meneclides en une somme de deniers pour l'amende : laquelle luy ne pouvant payer, pource qu'elle estoit trop grosse, il attenta depuis de remuer et changer entierement tout l'estat et le gouvernement de la chose publique. J'ay bien voulu reciter cela un peu au long, pource qu'il me semble qu'il donne aucunement à cognoistre quelles estoient les meurs et la nature de Pelopidas.

XLVII. Au reste environ ce temps la, Alexandre le tyran de Pheres faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de la Thessalie : et au demourant espioit les moyens, comment il les pourroit

asservir tous universellement à soy. A raison dequoy les villes franches envoyerent leurs ambassadeurs à Thebes, requerir que lon leur envoyast un capitaine avec une armée pour les secourir. Parquoy Pelopidas voyant que Epaminondas estoit occupé à ordonner les affaires du Peloponese, se presenta de luy mesme, et se donna à ceulx de la Thessalie, ne voulant point que sa force et sa suffisance au mestier de la guerre demourast oisifve ny inutile, et estimant que la part où estoit Epimanondas il n'y avoit point besoing d'autres capitaine. Estant donques arrivé avec une armée en la Thessalie, la ville de Larisse se meit incontinent entre ses mains, là où le tyran Alexandre le vint trouver, et prier de moyener accord entre luy et les Thessaliens : ce qu'il essaya de faire, en taschant de le rendre au lieu de tyran, doulx, juste et legitime gouverneur de la Thessalie : mais quand il veit que quelques remonstrances qu'on luy feist, il estoit incurable, et si farouche qu'il ne se vouloit aucunement renger à la raison : d'avantage que lon se plaignoit de grandes cruaultez qu'il faisoit, et l'accusoit on d'estre homme dissolu et desordonné en tous ses appetits, et extrement avaricieux, il commencea adonc à luy parler rudement et à se courroucer à bon esciant à luy.

XLVIII. A l'occasion dequoy le tyran se desroba secrettement, et s'en fouit avec ses satellites et soudards de sa garde : et Pelopidas laissant les Thessaliens hors de toute crainte et dan-

ger du tyran, et au demourant en bonne paix, union et concorde les uns avec les autres, s'en alla en la Macedoine, là où Ptolomeus [1] faisoit la guerre à Alexandre, qui pour lors tenoit le royaume de Macedoine, et l'avoient tous deux envoyé querir pour cognoistre, composer et pacifier leurs differents, et aussi pour aider à celuy qui auroit le droit, à l'encontre de celuy qui auroit tort. Arrivé qu'il y fut, il appointa toutes leurs querelles, et remeit les bannis d'une part et d'autre en leurs maisons et en leurs biens : pour la seureté duquel appointement, il prit en ostage le frere du roy, qui avoit nom Philippus, et trente autres enfans des plus nobles maisons de la Macedoine, lesquelz il mena tous à Thebes, faisant voir aux Grecs, combien s'estendoit loing la reputation des forces des Thebains, et la renommée de leur legalité et justice. C'est celuy Philippus qui depuis feit la guerre aux Grecs, pour leur oster leur liberté : mais pour lors estant jeune enfant, il fut nourry à Thebes en la maison de Pammenes : c'est pourquoy aucun ont estimé que ledit Philippus ait esté imitateur de Epaminondas, et pourroit bien estre qu'il auroit à l'adventure appris de luy à estre ainsi prompt et de soudaine execution à la guerre, comme il a esté, ce qui n'estoit qu'une bien petite partie de la vertu de Epaminondas mais de sa continence, justice, magnanimité et clemence, qui estoient les parties qui le rendoient veritablement grand, Philippus ny par nature

[1] Ptolémée, avant J. C. 369 ans.

ny par nourriture, ou estude, n'en teint onques rien.

XLIX. Depuis les Thessaliens, ayans une autre fois envoyé à Thebes faire leurs plaintes contre Alexandre le tyran de Pheres, pource qu'il troubloit et travailloit les villes franches de la Thessalie, Pelopidas fut despesché pour y aller comme ambassadeur avec Ismenias, et y alla sans mener aucunes forces de Thebes, ne pensant point qu'il y deust avoir de guerre : à raison de quoy il fut contrainct de se servir de gens du païs mesme en l'affaire urgent qui se presenta. Au mesme temps aussi se troublerent les affaires de la Macedoine, par ce que Ptolomeus y occit le roy, et usurpa le royaume, et les serviteurs et amis du roy mort appelloient à leur secours Pelopidas, lequel desirant y arriver sur le faict, et n'ayant point amené quand et luy de gens de guerre de son païs, en leva soudainement quelques uns au lieu mesme où il estoit, avec lesquelz il se meit incontinent en chemin pour aller trouver ce Ptolomeus. Lequel quand ilz approcherent l'un de l'autre, trouva moyen de gaigner et corrompre par argent ces soudards, que Pelopidas avoit amenez, et les faire tourner de son costé : mais nonobstant cela, redoubtant encore le nom seulement, et la grande reputation de Pelopidas, il luy alla au devant comme à un personnage plus grand que luy, et usant de toutes caresses et prieres, promeit et jura qu'il garderoit le royaume aux freres du roy defunct, et qu'il tiendroit pour ses amis et pour

ses ennemis ceulx mesmes que les Thebains auroient : pour seureté de laquelle promesse, il donna en ostage son filz Philoxenus, et cinquante de ses amis : lesquelz Pelopidas envoya tous à Thebes. Mais ce pendant se sentant griefvement oultragé par les soudards qui luy avoient fait une telle trahison, et entendant que la plus part de leurs biens, leurs femmes et leurs enfans estoient en la ville de Pharsale, il pensa que s'il s'en pouvoit saisir, ce luy seroit un bon moyen de prendre telle vengeance qu'il voudroit du mauvais tour qu'ilz luy avoient fait : si assembla quelque nombre de Thessaliens, et s'y en alla : mais il n'y fut pas plus tost arrivé, que le tyran Alexandre y survint aussi avec son armée.

L. Pelopidas cuidant qu'il vinst pour se justifier et descharger des plaintes que les Thessaliens proposoient contre luy, s'en alla devers luy, encore qu'il sceut très bien que c'estoit un meschant homme, et qui facilement souilloit ses mains de meurtre et de sang : mais il se confioit que pour l'authorité de la seigneurie de Thebes, par laquelle il estoit illec envoyé, et aussi pour la dignité de sa personne, et pour sa reputation, il ne luy ozeroit faire aucun desplaisir : toutefois le tyran le voyant mal accompagné et sans armes, l'arresta prisonnier, et à mesme instant se saisit de la ville de Pharsale. Ce qui donna une grande frayeur et terreur à tous ses subjects, lesquelz penserent bien, que puisqu'il avoit pris la hardiesse de commettre une telle injustice, il n'espargneroit plus personne,

et qu'il feroit de toutes choses et de toutes personnes qui tumberoient entre ses mains, comme un homme desesperé, et se tenant pour tout perdu. Quand ceulx de Thebes eurent ces nouvelles, ilz en furent fort griefvement marris, et promptement y envoyerent une armée soubs la conduitte d'autres capitaines, et non de Epaminondas, à cause de quelque mescontentement qu'ilz avoient de luy.

LI. Or ce pendant le tyran ayant mené Pelopidas à Pheres, permeit du commencement à qui vouloit de l'aller voir et parler à luy, cuidant que sa calamité luy auroit abaissé le cueur et l'auroit humilié : mais quand il entendit au contraire, qu'il reconfortoit les habitans de Pheres, et les enhortoit d'avoir bon courage, en leur disant que l'heure estoit venue que le tyran seroit à un coup puny de toutes ses meschancetez, et qu'il luy envoya dire à luy mesme à son visage, qu'il n'y avoit point de propos que tous les jours il gehennast et feist mourir en tourmens ses pauvres citoyens, qui ne l'avoient point offensé, et qu'il ne luy feist rien à luy, veu qu'il sçavoit bien que si jamais il eschappoit de ses mains, il se vengeroit bien de luy. Le tyran s'esmerveillant de ceste grandeur de courage, et de ceste constance de ne craindre rien, demanda pourquoy c'estoit qu'il avoit si grande haste et si grande envie de mourir. Ce qu'ayant entendu Pelopidas, luy respondit : « C'est, dit il, à fin que tu « en perisses plus tost, en estant haï et des dieux « et des hommes, encore plus que tu n'es mainte-« nant ».

LII. Depuis ceste parole le tyran ne voulut plus que personne de dehors parlast à luy : mais Thebe qui estoit fille du defunct tyran Jason, et femme d'Alexandre, entendant la constance, fermeté de courage et magnanimité de Pelopidas, par le rapport de ceulx qui l'avoient en garde, eut envie de le voir et de parler à luy : et l'estant allé un jour voir, elle ne cogneut pas de prime face, comme femme, la grandeur de son courage et l'excellence cachée de sa valeur, le voyant en telle captivité : ains conjecturant à ce qu'elle le voyoit par dehors ainsi simplement vestu, les cheveulx et la barbe longue, pauvrement servi et mal traitté, jugea qu'il y avoit pitié en son faict, et qu'il n'estoit pas en estat convenable à la gloire de son nom, dont elle se prit à plorer de compassion. Pelopidas qui ne sçavoit qui elle estoit, s'en esmerveilla du commencement : mais puis après quand on luy eut dit qui elle estoit, adonc il la salua [1] pour l'honneur de Jason son pere, duquel en son vivant il avoit esté autrefois familier et amy. Et elle se prit à luy dire : « J'ay grande pitié de ta pauvre femme, seigneur « Pelopidas. Aussi ay-je moy de toy, luy respondit « il, veu que n'estant point prisonniere tu puis en« durer un si meschant homme que Alexandre ». Ceste parole toucha au vif Thebe, laquelle supportoit fort impatientement la cruaulté, l'oultrage et villanie de ce tyran son mary, qui oultre les autres infamies de sa vie desordonnée, abusoit charnellement du plus jeune des freres d'elle : parquoy

[1] Dans le grec : *par le nom de Jason son père*. C.

retournant souventefois devers Pelopidas, et luy comptant librement ses doleances, et les torts et oultrages que luy faisoit son mary, par les propos que Pelopidas luy tenoit, elle s'alloit petit à petit emplissant de hardiesse, de haine, de rancune, et d'envie de soy venger de luy.

LIII. Au surplus, les capitaines Thebains que lon avoit envoyez pour delivrer Pelopidas, estans entrez avec leur armée dedans la Thessalie, soit par leur ignorance, ou par malheur, s'en retournerent honteusement sans rien faire. A raison dequoy ceulx de Thebes à leur retour les condemnerent chacun en amende de dix mille escus [1], et y renvoyerent Epaminondas avec une autre armée : à la venue duquel toute la Thessalie se soubsleva incontinent pour la reputation d'un si grand capitaine, et falloit bien peu poulser à la rouë pour faire trebucher le tyran en totale ruine, tant ses amis et capitaines se trouverent effroyez, et ses subjects bien deliberez de se rebeller, et bien joyeux pour l'esperance qu'ilz avoient de voir bien tost le tyran payer la peine tout à un coup de tant de malheuretez et meschancetez qu'il avoit commises par le passé. Toutefois Epaminondas mettant la consideration de son honneur et de sa gloire derriere la delivrance et le salut de Pelopidas, et craignant que Alexandre, quand il verroit ses affaires en branle de ruine totale, ne tournast son desespoir, comme une beste sauvage effarouchée, encontre

[1] C'est une faute d'Amyot. Dans le grec, de dix mille drachmes, ou 8032 livres de notre monnoie.

luy, alla entretenant ceste guerre en longueur tournoyant tout à l'entour, sans donner dedans à bon esciant, soubs couleur de faire ses preparatifz, et dilayant tousjours, à fin de preparer et moderer le cueur de ce tyran par tel contrepoids, que ny il ne laschast trop la bride à son arrogance et effrenée oultrecuidance, ny aussi il n'irritast au danger de Pelopidas l'aspreté et inhumanité de son courroux : sachant très bien comme il estoit homme cruel, et qui ne se soucioit de raison ny de justice en façon quelconque, attendu qu'il faisoit enterrer des hommes tous vifz, et en faisoit couvrir d'autres de peau d'ours et de sangliers, et puis lascher des levriers d'attache sur eulx, qui les deschiroient en pieces, ou bien luy mesme par maniere de passetemps les tuoit à coups de dard et de traict. Et ès villes de Meliboœe et de Scotuse, qui toutes deux estoient en paix et amitié avec luy, il espia que les habitans fussent un jour assemblez en conseil de ville, et les feit soudain enclorre par ses satellites et passer tous au fil de l'espée, jusques aux enfans : et ayant consacré et couronné de festons de fleurs la lance dont il avoit occis Polyphron son propre oncle, il luy sacrifioit comme si c'eust esté un dieu, et l'appelloit *Tychon*, comme qui diroit, *heureuse à bien assener*. Et quelquefois estant en un theatre où lon jouoit la tragedie *des Troades d'Euripide*, il sortit du theatre, et envoya neantmoins dire aux joueurs, qu'ilz ne laissassent pas de jouer tout aussi diligemment que s'il y fust demouré, et qu'il n'estoit point sorty pource qu'il s'y fachast, ou qu'il ne

trouvast pas leur jeu bon, mais pource qu'il avoit honte, que ses citoyens le veissent plorer pour ouir jouer les malheurs de Hecuba et de Andromache, veu qu'il n'avoit jamais eu pitié de pas un de tant d'hommes qu'il avoit fait tuer. Ce tyran donques estant tel, s'effroya du nom seulement et de la reputation d'Epaminondas : et, comme lon dit en un commun proverbe,

Il baissa l'aile ainsi comme le coq
Qui va fuyant de la jouste le choc.

Si envoya incontinent devers luy pour s'excuser et se justifier : mais Epaminondas ne voulut point que par son entremise les Thebains traittassent paix ny alliance avec un si meschant homme, ains seulement feit une surseance d'armes pour trente jours, en retirant de ses mains Pelopidas et Ismenias, avec lesquelz il s'en retourna à Thebes.

LIV. Au demourant les Thebains estans advertis, comme les Lacedæmoniens et les Atheniens envoyoient ambassadeurs devers le grand roy de Perse pour avoir son alliance, y envoyerent aussi de leur part Pelopidas : qui fut sagement advisé à eulx, d'y envoyer un tel personnage, pour la grande gloire de son nom. Car premierement il passa par les païs et provinces qui estoient en l'obeïssance du roy, où il estoit si fort renommé, que lon ne parloit que de luy, pource que la renommée des batailles qu'il avoit gaignées contre les Lacedæmoniens, n'avoit pas penetré peu avant, ny passé seulement ès prochaines regions de l'Asie, ains depuis que la

premiere nouvelle de la journée de Leuctres y fut portée, ayant tousjours depuis adjousté prouesses sur prouesses, sa gloire en accreut tellement, qu'elle s'espandit par tout, jusques aux plus haultes et plus loingtaines provinces de l'Orient. Et puis quand il fut arrivé à la cour de Perse, les seigneurs, princes et capitaines Persiens qui le veïrent, l'eurent en très grande admiration, disans : « Voicy « celuy qui a osté aux Lacedæmoniens la domina- « tion de la terre et de la mer, et qui a rengé jus- « ques audelà de la riviere d'Eurotas et de la mon- « tagne de Taugete [1] les Spartiates, lesquelz na- « gueres faisoient la guerre au grand roy de Perse, « soubz la conduitte de leur roy Agesilaus, jusques « au milieu de l'Asie, pour les royaumes de Suse « et d'Ecbatane ».

LV. Si estoit le roy mesme Artaxerxes très joyeux de sa venue, et le loua plus haultement, et le meit encore en plus grande estime et plus grande reputation, que jamais, pour les honneurs et caresses qu'il luy feit, voulant que ceste gloire retournast sur luy, que lon pensast que les plus vertueux et les plus excellents personnages du monde luy vinssent faire la cour, pource qu'ilz estimassent sa grandeur et sa haultesse souverainement heureuse : mais oultre cela, quand il l'eut veu au visage, et qu'il eut ouy ses propos, qu'il trouva plus graves que ceulx des Atheniens, et plus ronds que ceulx des Lacedæmoniens, il l'en aima encore d'avantage, et prit une affection veritablement royale

[1] Taygete, montagne voisine de Sparte.

envers luy, tellement que sans rien dissimuler, il l'honora et le favorisa par dessus tous les autres ambassadeurs, lesquelz s'apperceurent bien qu'il faisoit plus de compte de luy que de nul autre. Combien qu'il semblast avoir fait plus grande faveur à Antalcidas Lacedæmonien, qu'à pas un autre des Grecs, pour autant, qu'un jour estant à table, il s'osta de dessus sa teste le chapeau de fleurs qu'il y avoit, et le trempant luy mesme dedans une liqueur de parfum, le luy envoya. Il est bien vray qu'il ne feit pas à Pelopidas des caresses de si grande privaulté, mais il luy envoya des presens les plus beaux et les plus riches qu'il eust sceu envoyer, et si luy ottroya toutes ses demandes entierement, qui furent, « Que tous les peuples Grecs « demourassent francs et libres, que la ville et « contrée de Messene fussent repeuplées, que les « Thebains fussent nommez les anciens amis he« reditaires des roys de Perse ».

LVI. Et ayant eu ces responses, il s'en retourna sans accepter ne prendre chose qui soit de tant de presens qu'on luy avoit offerts de la part du roy [1] : ce qui fut cause que les autres ambassadeurs Grecs furent mal venus en leurs citez. Car entre les autres les Atheniens feirent le procès au leur qui se nommoit *Timagoras*, par lequel il fut condemné et executé à mort. Et s'ilz le feirent pour avoir pris et accepté trop de presens du roy, ilz

[1] Ajoutez d'après le grec : « que ce qui pouvoit se regarder « comme un gage de faveur et de bienveillance ». C.

feirent bien et justement : car il ne prit pas seulement de l'or et de l'argent autant qu'on luy en voulut donner, mais aussi accepta un lict fort riche, et des valets de chambre Persiens, pour le luy accoustrer, comme si les serviteurs Grecs ne l'eussent sceu faire : d'avantage il receut aussi quatre vingts vaches à laict, et des vachers pour les gouverner, ayant besoing de laict de vache à la guarison de quelque maladie qui luy survint : et se feit porter depuis la cour du roy jusques à la coste de la mer Mediterrane dedans une littiere à bras, et fut donné de par le roy à ceulx qui le porterent deux mille quatre cents escus [1] pour leur salaire. Toutes fois il semble que ce ne furent pas les dons qu'il avoit pris, qui plus irriterent les Atheniens, attendu que Epicrates [2] le portefaix, non seulement confessa en public avoir pris des presens du roy de Perse, mais d'avantage dit, qu'il vouloit proposer et mettre en avant un decret, qu'au lieu que lon elisoit tous les ans neuf [3] officiers qui avoient tout le gouvernement de la ville, on eleust neuf ambassadeurs des plus pauvres et plus souffreteux qui fussent entre le menu peuple, pour les envoyer ambassadeurs devers le roy, à fin qu'ilz s'en retournassent riches des dons qu'il leur donneroit. Le

[1] Dans le grec, quatre talens, ou 18,675 livres de notre monnoie.

[2] Il faut lire dans le texte σακεσφόρου, d'après Harpocration et Aristophanes, et traduire, *Epicrates le Barbu*. C.

[3] Archontes. C

peuple

peuple ne s'en feit que rire, mais ilz furent marris de ce que les Thebains avoient obtenu tout ce qu'ilz avoient demandé, ne mettans pas en consideration, combien l'estime et reputation de Pelopidas avoit plus d'efficace et de force, que n'avoient toutes les harengues que les autres eussent sceu faire, mesmement envers un prince qui cherchoit tousjours d'entretenir ceux des Grecs qui estoient les plus puissans en armes. Ceste ambassade donque augmenta grandement l'amour et bienvueillance que tout le monde portoit à Pelopidas, à cause du restablissement et repeuplement de Messene, et l'affranchissement de tous les autres Grecs.

LVII. Mais Alexandre le tyran de Pheres estant de rechef retourné à son naturel, et ayant destruit plusieurs villes de la Thessalie, et mis garnisons par tout le païs des Phthiotes, Acheiens et Magnesiens, si tost que les villes entendirent que Pelopidas estoit de retour, elles despescherent incontinent leurs ambassadeurs à Thebes, pour requerir que lon leur envoyast une armée, et Pelopidas notamment capitaine pour les delivrer de la servitude du tyran : ce que les Thebains leur accorderent bien vouluntiers, et furent toutes choses prestes en bien peu de temps. Mais sur le poinct que Pelopidas voulut partir, le soleil soudainement eclipsa [1], et en plein jour fut toute la ville de Thebes obscurcie de tenebres : parquoy Pelopidas voyant tout le monde effroyé pour ce signe et presage celeste, ne voulut

[1] Cette éclipse arriva 364 ou 365 ans avant J. C.

pas contraindre ses citoyens de partir en ceste frayeur, ny avec si mauvaise esperance mettre à l'adventure sept mille bourgeois Thebains qui estoient enrollez pour aller à ce voyage : ains se donna luy seul aux Thessaliens avec trois cents chevaux estrangers qui le suivirent de bonne voulunté, en la compagnie desquelz il se meit en chemin contre la defense des devins, et oultre le bon gré de ses citoyens mesmes, ausquelz il sembloit que ce signe du ciel menaçoit quelque grand personnage, comme luy. Mais avec ce qu'il estoit plus ardent et plus aspre à l'encontre d'Alexandre, pour l'envie qu'il avoit de se venger de l'injure qu'il luy avoit faitte, encore esperoit il d'avantage qu'il trouveroit sa maison sans dessus dessoubs, pour le propos qu'il avoit eu avec sa femme Thebe : toutefois la beaulté de l'acte en soy estoit ce qui plus le sollicitoit et l'esguillonnoit, pour ce qu'il desiroit et s'efforceoit de faire voir aux Grecs, au mesme temps que les Lacedæmoniens envoyoient à Dionysius tyran de la Sicile des gouverneurs et capitaines pour le servir, et que les Atheniens comme mercenaires prenoient argent et soude d'Alexandre le tyran de Pheres, en l'honneur duquel ilz avoient fait dresser dedans leur ville une statue de cuyvre, comme à leur bienfaitteur, que les Thebains seuls prenoient au contraire les armes pour delivrer ceulx qui estoient opprimez par les tyrans, et combatoient pour exterminer et oster les usurpateurs de violente et inique domination d'entre les Grecs.

LVIII. ESTANT donques arrivé en la ville de

Pharsale, si tost qu'il y eut assemblé son armée, il se meit incontinent aux champs pour aller trouver le tyran: lequel voyant que Pelopidas avoit bien peu de Thebains autour de soy, et que luy se trouvoit deux fois plus de gens qu'il n'avoit de Thessaliens, il luy alla au devant jusques au temple de Thetis, là où il y eut quelcun qui dit à Pelopidas qu'Alexandre luy venoit à l'encontre avec un grand nombre de gens: et Pelopidas luy respondit soudain, « Tant mieulx: car nous en desferons tant « plus ». Or y a il au milieu de celle plaine des mottes toutes rondes assez hault eslevées, que lon appelle communement *les testes de chien:* et taschoient les uns et les autres à les saisir les premiers avec leurs gens de pied. Pelopidas qui avoit grand nombre de chevalerie et de bons hommes d'armes, les y envoya devant pour rompre ceulx des ennemis qui cuidoient gaigner ce logis, et les ayans rompus se meirent à les poursuivre à travers la plaine: mais cependant Alexandre ayant ses gens de pied près de là, marcha en avant, et occupa lesdittes mottes, pource que les Thessaliens qui en estoient plus loing y arriverent trop tard: toutefois arrivez qu'ilz y furent, ilz s'efforcerent de gravir contremont les pentes de ces mottes, qui estoient haultes et droittes: mais Alexandre venant à les charger d'enhault à son advantage, en tua ceulx qui s'advencerent les premiers, et les autres se tirerent arriere blecez, sans y rien faire.

LIX. Ce que voyant Pelopidas feit incontinent

rappeller ses gens de cheval qui chassoient ceux qu'ilz avoient rompus, et leur commanda qu'ilz allassent chocquer les gens de pied des ennemis qui estoient en bataille, et ce pendant luymesme s'en alla courant soustenir ceux qui combatoient pour gaigner les mottes. Si prit un pavois sur son bras, et passant à travers ceulx de derrière, feit tant qu'il penetra jusques aux premiers, ausquelz sa presence redoubla tellement la force et le courage, que les ennemis cuiderent que ce fussent autres combattans tous frais et de cueur et de corps, qui les vinsent de nouveau recharger : et neantmoins encore sousteindrent ilz deux ou trois charges : mais à la fin voyans que ceulx-là poulsoient tousjours vigoureusement en avant contremont, et d'avantage que leurs gens de cheval estoient retournez de la chasse, ilz leur quitterent la place, et se retirerent en reculant pas à pas en arriere.

LX. Ainsi Pelopidas ayant gaigné les mottes, s'arresta sur la cyme, regardant l'armée des ennemis, laquelle n'estoit point encore tournée en fuitte à val de roupte, mais bransloit desja et estoit en grand desarroy. Si jetta sa veuë çà et là tout à l'entour pour voir s'il appercevroit point Alexandre, et finablement il le choisit parmy les autres en la poincte droitte de sa bataille, qui taschoit à rallier et asseurer ses gens : et l'ayant apperceu il ne peut avec la raison maistriser sa cholere, ains s'estant son courroux enflammé pour l'avoir veu, il abandonna et sa personne et la conduitte de son entreprise à son ire, se jettant bien loing devant tous

ses gens, en criant et appellant à haulte voix le tyran au combat. Le tyran ne l'attendit pas, ny ne se presenta pas pour le combatre, ains s'en fouit cacher en la trouppe de ses gardes: et quand à ses soudards, les premiers qui cuiderent faire teste à Pelopidas, furent par luy mis en pieces, et en demourerent plusieurs morts sur le champ: mais les autres se ralliens en trouppe serrée, et luy donnans de loing de grands coups de piques, luy faulserent son corps de cuirace, et le blecerent en l'estomac, jusques à ce que les Thessaliens ayans pitié de le voir ainsi malmener, accoururent de dessus les mottes celle part pour le secourir: mais il estoit ja tumbé par terre quand ilz y arriverent: et adonc eulx avec les gens de cheval ensemble feirent un si grand effort, qu'ilz tournerent toute la bataille des ennemis en fuitte, et les poursuivans jusques bien loing de là couvrirent toute la plaine de morts: car ilz en tuerent plus de trois mille [1].

LXI. Or n'est-ce pas grande merveille, si les Thebains qui se trouverent à ceste mort de Pelopidas en furent fort desplaisans, et en demenerent grand dueil, l'appellans leur pere, leur sauveur et leur maistre, comme celuy qui leur avoit enseigné les plus belles et les plus honorables choses que les hommes sçauroient apprendre. Mais les Thessaliens et autres alliez et confederez de Thebes, outre ce qu'ilz surpasserent par leurs edicts et decrets publiques, qu'ilz feirent à la louange de sa memoire, tout l'honneur qui pourroit estre deu à la plus ex-

[1] 364 ans avant. J. C.

cellente vertu humaine, demonstrerent encore plus leur amour et affection envers luy par les regrets qu'ilz en feirent, et le grand dueil qu'ilz en menerent: car on dit que ceux qui se trouverent à ceste bataille, ne despouillerent leurs armes, ne desbriderent leurs chevaulx, ny ne feirent penser leurs playes, quand ilz ouirent la nouvelle de sa mort, qu'ilz ne fussent premierement allez auprès du corps, encore tout chauld qu'il estoit du combat, amassans à l'entour à grands monceaux les despouilles des ennemis, comme s'il en eust eu quelque sentiment, et qu'ilz n'eussent en signe de dueil tondu et eulx et leurs chevaulx, et si y en eut encore plusieurs qui après qu'ilz se furent retirez en leurs tentes et pavillons, ne voulurent allumer feu ny boire ny manger, et y eut par tout le camp un triste et morne silence, comme s'ilz n'eussent pas gaigné une très belle et très glorieuse victoire, ains eussent esté desfaits et asservis par le tyran. Puis quand la nouvelle de ceste mort fut espandue par le païs, les officiers de chasque ville par où le corps avoit à passer avec les jeunes hommes, les enfans et les presbtres allerent au devant pour le recevoir honorablement, en portant des representations de trophées, des couronnes, et des armes de fin or.

LXII. Et quand ce vint aux funerailles qu'il fallut enlever le corps, les plus anciens et plus notables personnages d'entre les Thessaliens s'addresserent aux Thebains, et les prierent de leur permettre qu'ilz le peussent eulx mesmes inhu-

mer, et y en eut un d'entre eulx qui porta la parole en ceste maniere : « Seigneurs Thebains noz « bons amis et alliez, nous vous requerons une « grace, qui nous tournera à honneur, et ensem- « ble nous reconfortera aucunement en une cala- « mité si grande : car nous ne pouvons plus ja- « mais accompagner Pelopidas vivant, ne luy « payer les honneurs qu'il a meritez de nous en « façon qu'il les sente, mais si vous nous faittes « ce bien de nous permettre que nous puissions « manier son corps avec noz propres mains, l'en- « sepvelir et accoustrer nous mesmes à ses obse- « ques, au moins nous sera il advis que vous croi- « rez ce que fermement nous croyons, que la perte « est plus griefve et plus grande pour les Thessa- « liens, qu'elle n'est pour les Thebains : car vous y « avez perdu un bon capitaine, mais nous n'y avons « pas perdu un bon capitaine seulement, ains aussi « l'esperance du recouvrement de nostre liberté : « car comment vous ozerons nous plus envoyer de- « mander autre capitaine, quand nous ne pourrons « vous rendre Pelopidas » ?

LXIII. Ces prieres ouyes les Thebains leur ottroyerent ce qu'ilz demandoient ; et me semble qu'il ne sçauroit estre de plus honorable ny plus magnifiques funerailles que furent celles là, au moins à ceulx qui mesurent la dignité, la splendeur et magnificence, non aux ornemens d'yvoire ny de pourpre, comme fait Philistus, qui tant exalte et magnifie l'enterrement de Dionysius le tyran de Syracuse, qui fut l'issue de sa tyrannie,

comme la conclusion pompeuse d'une grande tragedie. Et Alexandre le grand à la mort d'Ephestion feit tondre non seulement les crains des chevaulx et des mulets, mais aussi feit raser les creneaux des murailles des villes, à fin qu'il semblast que les murailles mesmes portassent le deuil de ceste mort, en prenant au lieu de leur forme premiere comme un habit de deuil, et une rasure portant indice de douleur et de regret. Mais toutes telles choses sont commandemens de seigneurs faits par force et par contraincte, lesquelz n'engendrent qu'envie contre la memoire de ceulx pour qui elles se font, et haine de ceulx qui sont contraincts malgré eulx à les faire, et ne portent point tesmoignage d'honneur ny de bienvueillance, ains plus tost sont monstre d'une pompe, arrogance et vanité barbaresque, qui employe son authorité, et la superfluité de ses biens en choses frivoles, et qui ne font aucunement à desirer : là où un simple homme privé, mort en païs estranger, où il n'avoit ny femme, ny parents, ny enfans, estant à ses funerailles convoyé, porté et couronné par tant de peuples et de villes, faisans à l'envy l'un de l'autre, à qui plus honoreroit sa memoire, sans que personne les en requist, et encore moins les y contraignist, à bon droit semble avoir attaint à la cyme de l'heur et de la vraye felicité humaine : car la mort des hommes heureux n'est point très griefve, comme disoit AEsope, ains est très heureuse, attendu qu'elle met en seureté les prosperitez et les beaux actes des gens de bien,

laissant la fortune varier et se changer à son plaisir. Et pourtant parla mieulx, à mon jugement, un Lacedæmonien, qui caressant un bon vieillard Diagoras, lequel avoit luymesme emporté autrefois le prix des jeux olympiques, et si avoit veu couronner comme victorieux, ès dicts jeux ses enfans, et les enfans de ses enfans, tant de ses filz que de ses filles, luy dit : « Meurs toy maintenant, Diagoras [1], car ja ne monteras plus au « ciel ». Mais les victoires de ces jeux olympiques et pythiques, qui les mettroit toutes ensemble, ne sont pas à comparer à l'une seule de tant de batailles que Pelopidas a combatues et gaignées, ayant usé la plus part de ses jours en honneur et en dignité, et finablement les ayant achevez estant gouverneur de la Bœoce pour la treizieme fois, qui estoit l'honneur supreme de son païs, ayant occis parmy cela les tyrans, qui opprimoient la liberté des Thebains, et estant mort en combatant vaillamment pour le recouvrement de celle des Thessaliens.

LXIV. Mais si sa mort fut desplaisante aux alliez de Thebes, elle leur fut encore plus profi-

[1] Cet événement est de la quatre-vingt-sixième olympiade, environ 435 ans avant. J. C. Diagoras descendoit d'Hercule par Tlépolème qui régna à Rhodes, avant le siege de Troie, où il fut tué. Sa famille conserva le trône environ six cens ans. Diagoras remporta un grand nombre de victoires dans les différens jeux de la Grèce. Ce fut pour lui que Pindare composa la septième de ses Olympiques, que les Rhodiens firent écrire en lettres d'or dans le temple de Minerve à Linde, une des trois anciennes villes de l'île.

table : car incontinent que les Thebains en eurent la nouvelle, ilz n'en dilayerent aucunement la vengeance, ains despescherent incontinent une armée de sept mille hommes de pied, et de sept cents chevaulx soubs la conduitte de Malcitas et de Diogiton, lesquels trouvans Alexandre batu, et ayant perdu la plus part de ses forces, le contraignirent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il tenoit d'eulx, et de laisser les Magnesiens, Phthiotes et Achæiens en leur liberté, retirant et ostant les garnisons qu'il avoit mises ès fortes places, et quand et quand de promettre et jurer que de lors en avant il marcheroit soubs les Thebains, contre tel ennemy qu'ilz le voudroient mener, ou contre qui ilz luy commanderoient d'aller.

LXV. Et quant aux Thebains, ilz se contenterent de ces conditions là : mais je veulx d'avantage reciter la peine que les dieux tantost après luy feirent payer pour la mort de Pelopidas, lequel comme nous avons touché cy dessus, avoit premierement instruict Thebe sa femme, qu'elle ne devoit point craindre l'apparence exterieure, ny la puissance de la tyrannie, encore qu'elle fust entre des satellites armez, et parmy des bannis, que le tyran entretenoit pour sa garde : d'autre costé elle craignant sa desloyaulté et haïssant sa cruaulté, conspira sa mort avec ses freres, qui estoient trois, Tisiphonus, Pytholaus et Lycophron, et executa sa conspiration en ceste maniere. Tout le demourant du palais où se tenoit le tyran estoit plein de

gardes et de soudards, qui faisoient le guet toute la nuict auprès de sa personne : mais la chambre où ilz avoient accoustumé de coucher, estoit au plus hault estage : à la porte de laquelle y avoit un chien attaché, qui faisoit le guet et estoit terrible à tout le monde, ne cognoissant personne que eulx deux tous seuls, et un valet qui luy donnoit à manger. Quand donc elle voulut mettre la main à l'œuvre pour mettre à execution son desseing, elle teint tout un jour ses freres enfermez dedans une chambre assez près de la leur, et puis la nuict venue s'en alla seule, comme elle avoit accoustumé, en la chambre de Alexandre, qui dormoit desja, et bien tost après en sortit, commandant au valet qu'il emmenast le chien quelque part arriere de là, pource que son mary vouloit reposer à son aise et sans bruit. Or montoit on en celle chambre par une eschelle seulement, laquelle elle devalla : et de peur que ses freres en montant ne feissent bruit, elle la couvrit et fourra de laine premier que de la devaller. Les ayans ainsi tirez à mont avec leurs espées, et mis devant la porte, elle rentra en la chambre la premiere, et osta l'espée du tyran qui estoit attachée au dessus de son chevet, qu'elle leur monstra, ayant pris ce signe avec eulx, pour leur donner à entendre quand il seroit espris de sommeil, et qu'il dormiroit.

LXVI. Les jeunes hommes se trouverent estonnez, et restiverent un petit quand ce vint au faict et au prendre, dont elle se courroucea aigre-

ment à eulx, en les appellant hommes lasches, attendu que le cueur leur failloit au besoing: et quand et quand leur jura en cholere, qu'elle mesme iroit esveiller le tyran, et luy descouvriroit toute la conjuration : tellement que partie de honte, et partie de crainte, elle les contraignit d'entrer et approcher du lict tenant elle mesme la lampe pour leur eclairer : et adonc l'un d'eux le prit par les pieds, qui les luy serra estroitement: l'autre luy renversa la teste en arriere en le tenant par les cheveux : et le troisieme le tua à coups d'espée. Ainsi mourut il plus soudainement, à l'adventure, et plus promptement qu'il ne devoit: mais au demourant, pour la maniere dont il fut tué, ainsi comme ses meschancetez et malheuretez avoient meritez: car ce a esté le premier tyran occis par la conspiration de sa propre femme: et aussi pour les oultrages que lon feit à son corps après sa mort: car les habitans de Pheres, après l'avoir bien trainné par toute la ville, et foullé aux pieds, le jetterent à la fin, et l'abandonnerent à manger aux chiens.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE MARCELLUS.

Mœurs douces et guerrieres de Marcellus. II. *Sa bravoure. Ses premiers emplois. Vertu de son fils.* III. *Guerre des Gaulois.* IV. *Les consuls Flaminius et Furius qui marchent contre eux, sont rappellés.* V. *Attention des Romains aux cérémonies religieuses.* VI. *Marcellus, substitué au consul Flaminius, va attaquer les Gaulois.* VIII. *Il combat contre leur roi, et le tue.* X. *Le sénat lui décerne l'honneur du triomphe.* XI. *Marcellus est le troisième qui présente à Jupiter les dépouilles opimes, pour avoir tué le chef des ennemis.* XII. *Coupe d'or envoyée à Delphes.* XIII. *Annibal entre en Italie. Marcellus va en Sicile. Après la bataille de Cannes, Fabius et Marcellus deviennent les appuis de Rome.* XV. *Avantages remportés par Marcellus sur Annibal.* XVIII. *Troisième consulat de Marcellus. Fermeté du sénat à l'égard des soldats qui avoient fui à la bataille de Cannes.* XIX. *Marcellus emporte d'assaut la ville des Léontins.* XX. *Il met le siège devant Syracuse.* XXI. *Génie d'Archimède.* XXIII. *Effet de ses machines.* XXVIII. *Divers avantages de Marcellus en Sicile. Il escalade une des tours de Syracuse, et s'empare de la ville.* XXIX. *Mort d'Archimède. Regrets que Marcellus en témoigne.* XXX. *Sa clémence, son humanité.* XXXI. *Il pardonne à la*

ville d'Engyium.. XXXIII. *Il transporte à Rome les tableaux, les peintures, les statues de Syracuse.* XXXIV. *Effets de ces monumens de l'art sur l'esprit des Romains.* XXXV. *Marcellus reçoit les honneurs de l'ovation.* XXXVI. *Différens sentimens de Sparte et de Rome sur le mérite des victoires.* XXXVII. *Quatrième consulat de Marcellus. Accusation intentée contre lui par les habitans de Syracuse Sa générosité à leur égard.* XXXIX. *Il va attaquer Annibal.* XL. *Il a des avantages.* XLII. *Il reçoit un échec près de Canusium.* XLIII. *Il anime ses troupes.* XLIV. *Il bat Annibal.* XLV. *Nouvelle accusation contre Marcellus. Il se justifie.* XLVI. *Son cinquième consulat* XLVII. *Il se remet en marche contre Annibal.* XLIX. *Il donne dans une embuscade, où il est tué.* L. *Honneurs que lui rend Annibal.* LI. *Monumens publics construits et dédiés par Marcellus. Sa postérité jusqu'à Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste. La mémoire du jeune Marcellus honorée par Octavie.*

Depuis l'an de Rome 496 jusqu'à l'an 546, 208 ans avant Jesus-Christ.

Comparaison de Marcellus avec Pelopidas.

MARCELLUS.



Marcus Claudius, celuy qui fut cinq fois consul à Rome, estoit fils d'un autre Marcus, à ce que lon dit : mais il fut le premier de sa maison surnommé Marcellus, qui vault autant à dire, comme martial et belliqueux: ainsi comme escrit Posidonius, pource qu'il estoit addroit aux armes, experimenté au faict de la guerre, fort et dispos de sa personne, prompt à la main, et aimant de sa nature à combatre : mais il ne monstroit ceste aspreté et ardeur de combatre, qu'à la guerre contre l'ennemy seulement : car au demourant ses meurs estoient fort doulces et fort attrempées. Il aima les disciplines et lettres grecques jusques à honorer et estimer seulement ceux qui en sçavoient : car au reste les affaires l'engarderent d'y pouvoir vaquer, et de s'y exerciter autant comme il eust bien desiré, pource que s'il y eut onques hommes ausquelz dieu, ainsi que dit Homere, feist

User[1] en guerre et en sanglans estours
Leurs jeunes ans jusque à leurs vieux jours,

ce furent les nobles et les principaulx hommes Romains de ce siecle là, qui en leur jeunesse eurent à combatre contre les Carthaginois en la Sicile, en leur fleur d'aage contre les Gaulois, pour empescher qu'ilz n'occupassent toute l'Italie, et en leur vieillesse contre Hannibal et contre les Carthaginois, encore une autre fois : car ilz ne jouirent point du privilege de l'aage[2], qui les dispensoit d'aller à la guerre, comme les autres communs citoyens, pour leur vieillesse : ains furent contrains, tant pour leur noblesse, que pour leur experience et vaillance, d'accepter les charges et conduites des armées que le senat et le peuple leur commeirent.

II. Or quand à Marcellus, il n'y avoit sorte de combat à laquelle il reculast, ny à laquelle il fust peu exercité : mais encore estoit il plus asseuré au combat d'homme à homme en camp clos, qu'il n'estoit en nulle autre : au moyen dequoy il ne refusa jamais ennemy qui le desfiast, ains occit sur le champ tous ceulx qui le provoquerent. En la Sicile il sauva la vie à son frere Otacilius qui en une rencontre avoit esté porté par terre : car il le couvrit de son escu, et tua ceulx qui luy couroient sus pour l'achever d'occire : à raison desquelles prouesses, estant encore jeune, il eut des capitaines, soubs lesquelz il alloit à la guerre,

[1] Il. Liv. 14, v. 86.
[2] Voyez les Observations.

plusieurs

plusieurs couronnes et autres prix d'honneur qui se donnent aux vaillans hommes. Et comme il continuast à montrer sa valeur toujours de plus en plus, le peuple l'eleut ædile du nombre de ceulx qui sont les plus dignes et plus honorables [1] : et les prebstres le creerent augur, qui est à Rome une sorte de presbtrise, à laquelle la loy donne l'authorité d'observer et considerer le vol des oyseaux pour en deviner et pronostiquer les choses à advenir. Mais l'année de ceste sienne ædilité, il fut contraint d'appeller en justice et accuser malgré luy, un sien compagnon en cest office nommé Capitolinus : lequel estant homme temeraire, dissolu et desordonné en sa vie, devint amoureux du fils de Marcellus qui avoit nom comme son pere, et le pria de son deshonneur sur le poinct qu'il estoit en la fleur de son adolescence, non moins regardé, prisé et estimé de tout le monde pour estre honeste et bien appris, que pour estre beau filz. Or pour la premiere fois il rejetta à par soy les prieres et poursuittes de ce Capitolinus sans en parler à personne : mais quand il veit qu'il y retournoit encore une autre fois, il le dit et declara à son pere, lequel en estant griefvement indigné, comme le cas le meritoit, l'en defera et accusa devant le senat. Capitolinus du com-

[1] C'est-à-dire, édiles curules. Il y avoit originairement à Rome deux édiles choisis parmi le peuple. On en nomma deux autres pris dans l'ordre du sénat, l'an de Rome 388, la même année qui vit Lucius Sextius Latéranus, premier consul pris dans la classe du peuple.

mencement allegua plusieurs exceptions et subterfuges pour ne point comparoir, et à la fin en appella devant les tribuns du peuple, lesquelz declarerent qu'ilz ne recevoient point son appel, et ne vouloient point prendre cognoissance du faict. Ainsi estant à la fin contraint de respondre devant le senat, il nia le faict tout à plat, pource qu'il n'y avoit point de tesmoings qui eussent ouy les paroles : à l'occasion dequoy le senat fut d'avis de faire venir en personne le jeune garson : lequel s'estant representé devant le senat se prit à rougir et à plorer tout ensemble. Le senat voyant en luy une vergogne meslée avec des larmes, et un despit qui ne se pouvoit appaiser, sans plus oultre chercher d'autre preuve, teint le cas pour tout adveré, et condemna sur le champ Capitolinus en une somme d'argent pour l'amende : des deniers de laquelle Marcellus feit faire des vases d'argent, pour servir aux sacrifices, lesquelz il dedia et consacra au service des dieux.

III. Or estant la premiere guerre que les Romains eurent contre les Carthaginois achevée au bout de vingt et deux ans qu'elle avoit duré, incontinent après leur recommencea de nouveau une autre guerre contre les Gaulois : car les Insubriens, peuple venu de la Gaule et habitant au pied des monts des Alpes du costé d'Italie, combien qu'ilz fussent forts et puissans d'eulx mesmes, appelloient neantmoins encore à leur aide les autres Gaulois qui habitoient delà les monts, et en faisoient venir de grosses armées

de ceulx mesmement qui ont accoustumé d'aller à la soude de qui plus leur donne, que lon appelle Gessates [1]. Si me semble que ce fut chose merveilleuse et de grand heur pour les Romains, que ceste guerre gauloise ne vint point à se rompre du temps que celle des Carthaginois duroit encore, et que les Gaulois, comme si par maniere de dire, ilz eussent juré de combatre à leur tour contre celuy des deux peuples, qui demoureroit vainqueur, attendirent loyaulment et de bonne foi sans se bouger, jusques à ce qu'ilz eussent achevé, pendant que les Romains et les Carthaginois se batoient ensemble, et puis s'allerent attacher aux vainqueurs, quand ilz n'eurent plus à faire à d'autres. Ce neantmoins l'assiette de leur païs faisoit grand effroy aux Romains pour estre de si près leurs voisins, pource qu'ilz avoient la guerre à leurs portes, à propos parler : aussi faisoit l'anciene reputation des Gaulois, que les Romains ont ce semble plus redoubté et plus craint, qu'autre nation quelconque, pource que ce furent eulx qui anciennement prirent la ville de Rome [2], depuis laquelle prise il fut fait une ordonnance, que de lors en avant les presbtres et gens de religion seroient dispensez et exempts d'aller à la guerre, excepté quand les Gaulois s'esleveroient. Les preparatifs aussi qu'ilz feirent

[1] Polybe les appelle Gæsates, du mot *Gæsa* qui signifie, dit-il, *Solde*. D'autres veulent que ce soit le nom de leurs armes. Ils habitoient les Alpes près du Rhône.

[2] L'an de Rome 364.

alors pour ceste guerre, tesmoignerent assez la crainte qu'ilz en eurent : car on tient que jamais au paravant ny onques depuis, il n'y eut tant de milliers de Romains naturelz en armes tout à un coup, qu'il y eut ceste fois là. Davantage la nouvelle cruaulté dont ilz userent en leurs sacrifices en fait foy aussi : car au paravant ilz n'avoient jamais accoustumé d'y faire rien qui fust estrange, ny qui teinst du barbare, ains avoient les opinions fort doulces et humaines quant aux cerimonies de la religion, conformes à celles des Grecs touchant le service des dieux : mais lors il furent contraints d'obeïr à quelques oracles et propheties ancienes, qu'ilz trouverent escriptes ès livres de la Sibylle, et enterrerent tous vifz dedans le marché aux bœufs deux Grecs, un homme et une femme, et semblablement aussi deux Gaulois : ausquelz jusques aujourd'huy ilz font encore au mois de novembre quelques secrets anniversaires qu'il n'est pas loisible de veoir à tout le monde.

IV. Or ès premieres rencontres de ceste guerre, il y eut de grandes victoires et de grandes pertes aussi pour les Romains, mais pour cela n'en fut point la guerre assopie, ny reduitte à une fin asseurée. Et l'année que Flaminius et Furius furent consuls [1], et despeschez avec grosses et puisantes armées pour aller faire la guerre aux Insubriens, qui sont les Milannois, il vint nouvelles à Rome que l'on avoit veu une riviere de la

[1] L'an de Rome 531.

Romagne [1] toute rouge de sang, et que lon avoit aussi veu tout à un coup en la ville de Rimini [2] trois Lunes : joint que les presbtres et devins qui avoient observé et consideré les presages des oyseaux au jour que ces deux avoient esté eleus consuls, affermoient qu'il y avoit eu erreur [3] en leur creation, et qu'ilz y avoient esté induëment eleus contre les signes et prognostiques des oyseaux. Parquoy le senat leur escrivit incontinent au camp, et les rappella à fin qu'ilz se vinsent eulx mesmes deposer du consulat, avant qu'ilz attentassent de faire aucune chose comme consuls à l'encontre des ennemis. Le consul Flaminius receut bien les lettres à temps, mais pource qu'il estoit sur le poinct de donner une bataille, il ne les voulut point ouvrir qu'il n'eust premierement desfait les ennemis, et couru leur païs, comme il feit : mais aussi quand il retourna à Rome, encore que ce fust avec quantité grande de butin, le peuple ne voulut point aller audevant de luy, pource qu'il n'avoit pas promptement obeï aux lettres qu'on luy avoit escriptes, ny ne s'en estoit incontinent retourné, ainsi qu'on luy avoit mandé, ains en avoit fait audacieusement à sa fantaisie sans point s'en soucier, de maniere qu'il s'en fallut bien peu que lon ne luy refusast totalement l'honneur du triumphe : car tout aussi tost que son triumphe

[1] Ce canton est au nord-est de Rome sur la côte de la mer Adriatique. On l'appelloit en latin : *Ager picenus*.

[2] Ville du même canton ; dans le grec, Arimin.

[3] Vice.

fut achevé, on le contraignit de renoncer son consulat, et le rendit on homme privé avec son compagnon : tant les Romains estoient en cela religieux, qu'ilz vouloient que toutes choses se referassent à la grace et au bon plaisir des dieux, ne permettant point que lon mesprisast les observations et predictions des devins, ny les us et coustumes ancienes, quelque felicité et prosperité [1] qui en deust advenir : pource qu'ilz estimoient estre plus expedient pour le bien de leur chose publique, que leurs officiers et magistrats eussent en reverence les cerimonies du service des dieux, que qu'ilz vainquissent en bataille leurs ennemis.

V. Et pourtant Tiberius Sempronius, personnage qui fut autant honoré et estimé des Romains, tant pour sa bonté que pour sa prouesse, que nul autre de son temps, estant une année consul [2] en nomma et declara deux autres pour l'estre l'année ensuyvant, Scipion Nasica et Caius Martius : lesquelz en ayans pris possession, et estant ja allez ès provinces qui leur estoient escheutes par le sort, Sempronius [3] par cas d'adventure prit en main quelques petits livres, où estoient sommairement escrites les regles appartenantes aux cerimonies des sacrifices publiques, et en les lisant y trouva une observance dont il n'avoit jamais ouy parler.

[1] Le grec porte : qu'on pût alléguer pour excuse.

[2] Tiberius Sempronius Gracchus fut consul l'an de Rome 591.

[3] Dans le grec : étant tombé sur des livres où étoient écrites les regles, etc. C.

L'observance estoit, que quand un magistrat s'estoit assis hors de la ville en quelque tente ou maison louée, pour y contempler et observer les presages des oyseaux, et que par quelque occasion survenante il estoit contrainct de soy retirer dedans la ville, avant que les oyseaux eussent donné aucuns signes certains, il falloit à la seconde fois quand il retournoit pour achever ses observations, qu'il laissast la tente ou maison premierement louée, et qu'il en prist une autre pour recommencer de nouveau à y faire ses contemplations. Tiberius n'ayant pas sceu cela, s'estoit par deux fois servi d'une mesme maison, et avoit là dessus nommé et declaré ces deux consuls successeurs : mais depuis ayant cogneu sa faulte, il la feit entendre au senat, lequel ne voulut point mettre à nonchaloir une si legere omission, ains en escrivit aux nouveaux consuls, lesquelz incontinent quitterent leurs provinces et s'en retournerent à Rome promptement, où ilz se deposerent de leurs estats. Cela fut quelque temps depuis : mais environ ce mesme temps duquel nous escrivons presentement, il y eut deux presbtres de bien nobles maisons, et bien notables personnages [1], l'un nommé *Cornelius*, et l'autre *Cethegus* [2], qui tous deux furent

[1] Ainsi Amyot en compte trois. Le grec n'en nomme que deux, Cornelius Cethegus, et Quintus Sulpicius.

[2] Lisez, d'après le grec : « et bien notables personnages qui « furent tous deux privez de leur presbtrise, savoir Cornelius « Cethegus, pour avoir failly à bailler les entrailles de l'hostie « immolée, dans l'ordre où il devoit la donner ». C.

privez de leur presbtrise, pour avoir failly à bailler les entrailles de l'hostie immolée par ordre, ainsi qu'ilz devoient. Et Quintus Sulpitius, pource qu'en sacrifiant, le chapeau sacerdotal, que portent ceulx que lon appelle *Flamines*, luy tumba de dessus la teste, fut deposé de sa prelature. Et comme Minutius dictateur eust nommé pour maistre de la chevalerie Caius Flaminius, il en fut destitué, et mis un autre en sa place [1], pour autant qu'en l'instant que le dictateur le nomma, on ouit le bruit d'une souris. Et combien qu'ilz fussent ainsi soigneux de garder estroittement une si exquise diligence, mesmement en choses si legeres, ce n'estoit point pource qu'il y eust de la superstition meslée parmy, ains estoit à fin que lon ne transgressast aucun poinct de toutes les ancienes institutions et cerimonies de leur païs.

VI. Mais pour retourner à nostre histoire, quand Flaminius se fut luy mesme deposé de son consulat, Marcellus fut substitué en son lieu par ceulx que lon appelle entre-roys [2]: et entré qu'il en fut en possession, il eleut [3] pour son compagnon Cneus Cornelius, là où lon dit que les Gaulois inclinans à vouloir faire appointement, et le

[1] Le grec porte : ilz les destituerent tous deux, et nommèrent d'autres à leur place: Valere Maxime met ce fait sur le compte de Fabius Maximus.

[2] C'étoient les magistrats qui gouvernoient dans l'interrègne, sous les rois. Ils conservèrent ce nom sous la république.

[3] Grec, on lui donna.

senat romain mesme estant bien content d'entendre à la paix, Marcellus irrita le peuple, et le disposa à vouloir plus tost la guerre. Ce nonobstant la paix fut bien faitte pour lors, mais incontinent après les Gaulois Gessates renouvellerent la guerre: car ilz passerent les monts des Alpes en nombre de bien trente mille combatans, et se vindrent joindre aux Insubriens, qui estoient plusieurs fois autant: au moyen dequoy le cueur leur estant creu, ilz allerent incontinent mettre le siege devant la ville d'Acerres [1], qui est assise sur la riviere du Po [2], durant lequel siege leur roy Briomatus prenant dix mille Gessates, alla courir et piller le plat païs d'alentour du Po.

VII. Ce qu'entendant Marcellus laissa son compagnon avec tous les gens de pied armez, et le tiers de la chevalerie, au camp près d'Acerres, et luy avec le reste des gens de cheval, et six cents hommes de pied des plus legerement armez, se meit en chemin pour aller trouver les ennemis, sans reposer ne jour ne nuict, jusques à ce qu'il eut attainct ces dix mille Gessates auprès d'un bourg de la Gaule de deçà les monts, qui se nomme *Clastidion*, qui de nagueres estoit en l'obeïssance

[1] S'approchèrent d'Acerres, qui étoit assiégée par les Romains. Le nom grec du roi est Britomartus; Supplément de Tite-Live, l. 20, Viridomarus.

[2] Le grec dit seulement au-delà du Pô. Polybe la place entre le Pô et les Alpes. Cluvier conjecture qu'elle étoit à sept mille du Pô; près de l'Adda, dit Cellarius, d'après la table Théodosienne.

des Romains. Si n'eust pas loisir de reposer ny refaire un peu ses gens, pource que les Barbares sceurent incontinent sa venue, et le teindrent pour ja tout desconfit, à cause qu'il avoit peu de gens de pied : et quant à sa chevalerie, les Gaulois ne la mettoient en aucun compte, car oultre qu'ilz sont fort bons hommes d'armes, et qu'ilz valent plus en cela qu'en nulle autre sorte de combat, encore passoient ilz de beaucoup lors en nombre ceulx de Marcellus : et pource marcherent incontinent droit à luy d'une grande fureur et avec terribles menaces, comme si d'arrivée ilz eussent deu foudroyer tout. Leur roy marchoit le premier devant toutes ses trouppes.

VIII. Et Marcellus craignant qu'ilz ne l'enveloppassent et ne l'environnassent par derriere, pource qu'il estoit en si petit nombre, estendit le plus qu'il peut les ailes de sa gendarmerie, pour embrasser plus de païs, de maniere que les deux poinctes venoient à estre fort gresles, jusques à ce qu'il fût bien près des ennemis. Et comme ja il estoit prest à se mettre au galop pour aller chocquer, il advint que son cheval effroyé du bruit et de la braverie des ennemis, se tourna, et emporta Marcellus en arriere en despit qu'il en eust : mais luy craignant que les Romains ne prissent superstitieusement cela à mauvais presage, et n'en entrassent en quelque frayeur, qui leur troublast l'entendement, tirant la bride à main gauche, luy feit soudainement retourner la teste devers l'ennemy, et en mesme instant adora le soleil, comme

si ce n'eust pas esté par accident qu'il eust tournoyé, ains expressement pour cest effet, à cause que les Romains ont accoustumé de faire ainsi un tour, quand ils saluent et adorent les dieux : et sur le poinct que la meslée commencea, il feit vœu à Jupiter Feretrien de luy offrir les plus belles armes que les ennemis eussent, s'il demouroit vaincueur. Et à l'heur mesme le roy des Gaulois l'ayant apperceu, se doubta bien à voir les marques et enseignes qu'il avoit, que ce devoit estre le chef des ennemis : si lancea son cheval bien loing devant sa trouppe droit à luy, en luy criant un cry de desfiance, que c'estoit à luy qu'il en vouloit, et branlant une grosse javeline de barde qu'il portoit en la main. C'estoit le plus bel homme et le plus grand de tous les Gaulois, et si avoit son harnois tout doré et argenté, et tant enrichy de toutes sortes d'ouvrages et de couleurs, qu'il en reluisoit comme l'esclair : parquoy Marcellus ayant jetté sa veuë sur toute la bataille des ennemis, et n'y ayant point apperceu de plus belles armes que celles de ce roy, jugea incontinent que c'estoit doncques celuy, contre lequel il avoit fait sa priere et son vœu à Jupiter. Si picqua droit à luy, et luy donna un tel coup de javeline, aidant la force et la roideur de la course du cheval, qu'il luy faulsa sa cuirace, et le porta par terre, non encore mort pourtant, mais il redoubla soudain deux ou trois coups, dont il l'acheva de tuer, puis se jetta aussi tost à bas de son cheval, et en touchant les armes du mort, leva les yeux au ciel en

disant : « O Jupiter Feretrien, qui regardes du ciel « et diriges les haults faicts d'armes et les prouesses « des capitaines, je t'appelle à tesmoing, comme « je suis le troisieme capitaine Romain, qui estant « chef d'armée ay desfait et occis de ma propre « main le roy et chef de l'armée des ennemis, et « te promets offrir et dedier les plus belles et plus « riches despouilles des ennemis, pourveu [1] qu'il « te plaise nous donner pareille fortune au de- « mourant de ceste guerre ».

IX. Cela fait et dit, les hommes d'armes Romains commencerent à se mesler parmy les Gaulois gens de cheval et gens de pied pesle mesle : car ilz n'estoient point separez à part les uns des autres, et feirent ensorte qu'ilz y gaignerent une victoire singuliere, pour la façon qui en fut estrange et merveilleuse, pource qu'il ne fut jamais veu ny au paravant ny depuis, que si peu de gens de cheval desfeissent si grand nombre d'hommes d'armes et de gens de pied meslez ensemble : et après en avoir occis la plus grande partie, et avoir gaigné leurs despouilles et leur entiere destrousse, il s'en retourna devers son compagnon, qu'il trouva faisant la guerre aux Gaulois assez malheureusement, devant la plus grande ville et la plus peuplée qu'ilz eussent, que lon nomme *Milan*, et que les Gaulois de deça les monts tiennent pour leur cité metropolitaine, c'est à dire, capitale et dont toutes les autres ont esté derivées et fondées : à l'occasion dequoy, ilz faisoient

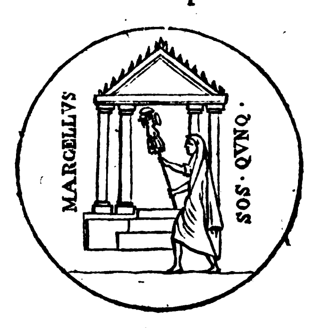
[1] Grec, toi daigne nous donner, etc.

tout le devoir à eulx possible pour la defendre, et tenoient le consul Cornelius autant assiegé, comme luy eulx. Mais si tost que Marcellus fut de retour, les Gessates qui entendirent comme leur roy Briomatus avoit esté tué en bataille, s'en retournerent en leur païs, et la ville de Milan fut prise : après laquelle toutes les autres se rendirent sans se faire batre, et les Gaulois se soubmirent entierement eulx et leurs biens à la discretion des Romains, qui leur ottroyerent la paix soubs equitables et raisonnables conditions.

X. Pour lesquelles conquestes, le senat decerna l'honneur du triumphe à Marcellus seul, et fut ce triumphe en richesse, en multitude de despouilles, en nombre de beaux et grands hommes prisonniers, et en toute autre sumptuosité et magnificence aussi admirable et aussi digne de veoir, que autre qui eust onques esté : mais ce qui y fut le plus aggreable à regarder pour la nouveauté, fut Marcellus portant luymesme à Jupiter sur ses espaules la despouille entiere du roy barbare, qu'il avoit occis : car il avoit fait coupper un chesneau [1] de montagne hault et droit, qu'il accoustra en forme de trophée, en attachant et pendant à l'entour par ordre toutes les pieces du harnois qu'il avoit conquis : puis quand toute la monstre de son triumphe fut acheminée, luy mesme chargea le chesneau sur ses espaules, et monta dessus son chariot triumphal, et alla ainsi par toute la ville portant

[1] Un jeune chêne. Les savans sont partagés sur la vraie leçon du texte.

ce trophée en triumphe, qui fut la plus belle representation, et le plus honorable spectacle, qui comparust en toute celle monstre. Son armée suivoit après le chariot chantant des hymnes et chants de victoire à la louange des dieux et de leur capitaine : puis quand il eut traversé toute la ville jusques au temple de Jupiter surnommé *Feretrien*, il y planta et dedia son trophée.



XI. C'EST le troisieme et le dernier des capitaines Romains jusques à nostre aage, à qui cest honneur soit escheut. Car le premier qui ait ainsi fait offrande à Jupiter des armes du chef des ennemis, fut le roy Romulus qui gaigna celles d'Acron le roy des Cæniniens : le second fut Cornelius Cossus [1], qui desfeit Tolumnius capitaine ge-

[1] L'an de Rome 317. Il n'étoit alors que tribun des soldats sous le dictateur AEmylius Mamercus, selon les anciens historiens que Tite-Live a suivis dans son récit. Mais il observe lui-même que l'inscription annonçoit que Cossus étoit consul, et qu'en effet le nom de dépouilles opimes étoit uniquement consacré à celles qui étoient enlevées à un général tué de la main d'un général.

neral des Thoscans : et le troisieme, Marcellus, qui occit de sa propre main Briomatus roy des Gaulois, et depuis luy n'est advenu cest heur à nul autre. Le dieu auquel se consacre et se dedie ceste sorte de despouilles s'appelle *Jupiter Feretrien*, ainsi surnommé, comme escrivent aucuns, pource qu'on luy porte ce trophée [1], suivant la derivation de ceste parole grecque, FERIN, qui signifie porter, pource qu'en ces premiers temps là il y avoit encore beaucoup de dictions grecques meslées parmy le langage latin. Les autres veulent dire, que c'est un des surnoms de Jupiter, qui signifie autant comme foudroyant, pource que FERIRE en langage latin, signifie frapper : et y en a qui disent, que c'est proprement blecer à coup de main en la guerre, car encore aujourd'huy les Romains quand ilz chargent leurs ennemis en bataille, ou qu'ilz les poursuyvent fuyans, ilz crient l'un à l'autre pour s'entredonner courage, FERI FERI, qui vault autant à dire, comme, *tue tue* : et les despouilles que lon oste aux ennemis, s'appellent generalement SPOLIA : mais celles que les capitaines [2] ostent aux capitaines des ennemis après les avoir occis, s'appellent particulierement SPOLIA OPIMA. Toutefois il y en a qui disent, que le roy Numa Pompilius en ses commentaires, fait mention de despouilles opimes, premieres, secondes et tierces, commandant que les premieres gai-

[1] Lisez : sur un char nommé en grec *Feretron*, parce qu'en ces premiers temps, etc. C.

[2] Voyez la note de la page précédente.

gnées soient consacrées à Jupiter Feretrien, les secondes à Mars, et les tierces à Quirinus : et que celuy qui auroit gaigné les premieres eust pour sa recompensense trois cents asses [1], le second, deux cents, et le troisieme, cent : mais neantmoins la commune opinion et la plus receuë est, que les despouilles opimes, sont les premieres gaignées, là où il y a bataille rengée, et que c'est le chef de l'armée qui les oste au chef des ennemis après l'avoir occis de sa propre main : mais à tant avons nous suffisamment parlé de ce propos.

XII. Au demourant, les Romains furent si joyeux de ceste victoire, et de l'issue de ceste guerre, qu'ilz feirent forger du butin que lon y avoit gaigné une couppe d'or massif, du poids de cents marcs [2], qu'ilz envoyerent en offrande au temple d'Apollo Pythien en la ville de Delphes, pour luy en rendre graces, et feirent aussi liberalement part des despouilles à leurs alliez, jusques à en envoyer grande quantité à Hieron roy de Syracuse qui estoit leur amy et confederé.

XIII. Quelque temps après estant Hannibal entré en Italie, Marcellus fut envoyé avec une armée de mer en la Sicile, et depuis estant advenue la desconfiture de Cannes, en laquelle il mourut tant de milliers de Romains, et s'en sauva bien peu

[1] Ce sont environ trente escus. *Amyot.* Les cent asses valoient 52 livres de notre monnoie ; les trois cens, 156 livres.

[2] Dans le grec, du poids de cent livres. Cette coupe d'or au seul poids valoit 94,60 livres notre monnoie. *Brotier.* Le poids de cette coupe n'est point dans le grec.

de

de vistesse, qui s'enfouirent en la ville de Cannusium, on s'attendoit bien que Hannibal ayant desfait la fleur de la force des Romains, ne faudroit pas de tirer droit à Rome. Marcellus envoya premierement de dessus ses vaisseaux mille cinq cents hommes pour aider à garder la ville : et depuis ayant receu un mandement du senat, s'en vint à Cannusium, là où il prit ceulx qui s'estoient illec sauvez et ralliez après la bataille perdue, et les tira hors des places en la campagne pour la defendre. Or avoient lors esté les meilleurs capitaines qu'eussent les Romains pour la plus part tuez en diverses batailles, et de ceulx qui leur estoient demourez, Fabius Maximus estoit celuy que lon tenoit pour le plus homme de bien, et le plus sage : mais encore se plaignoit on qu'il n'estoit pas homme d'execution, et qu'il avoit faulte de hardiesse, pource qu'il pesoit trop toutes choses pour ne rien perdre, et ne mettre rien en hasard : et disoit on qu'il estoit bien bon capitaine pour defendre, mais non pas pour assaillir. Au moyen dequoy on eut recours à Marcellus, et jugea lon, qu'il falloit mesler sa hardiesse et sa vivacité active avec la craintive provoyance et sagesse de l'autre : et à ceste cause les elisoit on quelques années tous deux ensemble consuls, ou bien les envoyoit on l'un consul, et l'autre proconsul, chascun à son tour, la part où estoient les affaires : et suivant ce propos Posidonius escrit, que les Romains appelloient alors Fabius Maximus leur bouclier, et Marcellus leur espée. Et Hannibal

mesme disoit qu'il craignoit Fabius Maximus comme son gouverneur, et Marcellus comme son adversaire, pource que l'un le gardoit de mal faire aux autres, et l'autre luy en faisoit à luy-mesme.

XIV. Tout premierement donques après ceste grande victoire de Cannes, les gens de Hannibal estant devenuz si audacieux, et si desbauchez et dissolus, que sans plus craindre rien ilz tenoient les champs, et s'escartoient bien loing de leur camp, Marcellus courant sus à ceulx qui s'esloignoient ainsi, les mettoit tous en pieces, et alloit de tant plus diminuant tousjours les forces de son ennemy. Et puis il secourut les villes de Naples et de Nole, là où il confirma les Napolitains, qui estoient d'eulx mesmes bien affectionnez aux Romains, en la bonne devotion qu'ilz avoient: et entrant dedans Nole, il y trouva une sedition entre le senat et le peuple, pource que le senat ne pouvoit venir à bout de la commune, qui à toute force vouloit tenir le party de Hannibal, à cause qu'il y avoit en la ville un gentilhomme nommé *Bandius*, très noble entre les siens, et fort vaillant homme de sa personne, lequel ayant très bien fait son devoir en la bataille de Cannes, après avoir occis plusieurs Carthaginois, fut à la fin luymesme abbatu par terre, et trouvé entre les morts tout detaillé de coups : à raison dequoy Hannibal estimant grandement sa prouesse, non seulement le laissa aller sans payer rençon, mais d'avantage luy donna de beaux presents, et le feit son hoste et son amy. Parquoy Ban-

dius estant de retour en sa maison, pour luy rendre la pareille, ne faillit pas à estre l'un de ceulx qui plus affectueusement favorisoient aux affaires de Hannibal, et qui plus enhortoit le peuple de Nole à se tourner de son costé: toutefois Marcellus estima que ce seroit peché contre les dieux, de faire mourir un personnage qui auroit donné si notable preuve de sa vaillance, et qui auroit couru la fortune des Romains en leurs plus grands affaires et leurs plus grands dangers: avec ce qu'il estoit de doulce et humaine nature, encore avoit il une grace de sçavoir attraire et gaigner les cueurs des personnes par courtoisie. Au moyen dequoy, l'estant cestuy Bandius un jour allé veoir et saluer, Marcellus luy demanda qui il estoit, combien que de long temps il le cogneust assez, pour seulement avoir occasion d'entrer en propos avec luy. L'autre luy respondit, qu'il estoit Lucius Bandius. Et adonc Marcellus, monstrant d'en estre tout esjouy et esbahy: « Comment, dit il, et es tu donc celuy « Bandius duquel on parle tant à Rome, et que lon « dit qu'il feit si bien son devoir en la journée de « Cannes, et qu'il n'abandonna jamais le consul « Paulus Æmylius, ains receut sur son propre « corps plusieurs coups qui estoient addressez à « luy »? Bandius respondit, que c'estoit luy voirement: et luy monstra sur sa personne plusieurs cicatrices des coups qu'il y avoit receuz. Et Marcellus luy repliqua: « *Dea*, veu que tu avois de si evi« dentes et si notables marques de la bonne vou« lunté et amitié que tu nous portes, comment ne

« t'en venois tu incontinent vers nous ? penses tu « que nous soyons si lasches et si ingrats, que nous « ne veuillions dignement remunerer la vertu de « noz amis, laquelle est honorée mesme des enne- « mis » ? Après luy avoir usé de ces gracieuses paroles, et l'avoir embrassé et caressé, il luy feit present d'un bon cheval de service pour la guerre, et luy donna [1] cinq cents drachmes d'argent : et depuis ce jour là, jamais ce Bandius n'abandonna les costez de Marcellus, ains luy feit tousjours par tout très loyale et fidele compagnie, se monstrant très aspre à rechercher, descouvrir et accuser ceulx qui en sa ville tenoient party contraire, lesquelz estoient en grand nombre, et avoient conspiré entre eulx, que le premier jour que les Romains sortiroient aux champs pour aller faire quelque course sur les ennemis, ilz leur clorroient la porte à la cueuë, et saccageroient tout leur bagage.

XV. Quoy entendu Marcellus ordonna ses gens en bataille au dedans de la ville près des portes, et à leur cueuë rengea aussi les sommiers qui portoient leur bagage : et au demourant à son de trompe feit faire defense sur peine de la vie à ceulx de la ville, que nul ne fust si ozé ne si hardy que d'approcher des murailles. Cela fut cause que Hannibal s'en tira près, quand il veit qu'il ne comparoissoit personne dessus les murailles en armes, et s'approcha en assez mauvais ordre, pource qu'il cuida qu'il se fust emeu quelque mutinerie au de-

[1] Cinquante escus. *Amyot.* Maintenant 389 livres de notre monnoie.

dans entre le peuple et la noblesse : mais ce pendant Marcellus feit ouvrir la porte, près de laquelle il estoit, et sortant soudain avec les meilleurs hommes d'armes qu'il eust, l'alla charger de front : et incontinent après sortirent aussi les gens de pied par une autre porte, courans droit à luy avec grands cris et grand bruit : pour ausquelz faire teste, Hannibal fut contraint de departir sa troupe en deux : mais ainsi qu'il les departoit, fut soudainement ouverte une troisieme porte, par laquelle sortit le demourant des Romains, qui s'allerent ruer de tous costez sur les Carthaginois ja tous estonnez et effroyez pour ceste soudaine saillie, dont ilz ne se doubtoient point, de sorte que ja à male peine pouvans soustenir ceulx qu'ilz avoient sur les bras, quand ilz veirent ce nouveau renfort, et ceste derniere surcharge, ilz furent contraints de se retirer.

XVI Ce fut la premiere fois que les gens de Hannibal commencerent à ceder aux Romains, qui les rembarrerent avec grand nombre de morts et de bleccez jusques dedans leur camp : car aucuns escrivent qu'il en demoura bien cinq mille morts sur le champ, et qu'il n'en mourut pas plus de cinq cents de la part des Romains : toutefois Titus Livius n'afferme pas que la desconfiture fust si grosse[1] : mais il dit bien que celle rencontre apporta grande gloire à Marcellus, et un merveilleux

[1] Tite-Live, L. 23. ch. 16, ne porte qu'à deux mille huit cens le nombre des Carthaginois qui furent tués, encore paroît-il croire ce nombre exagéré. C.

courage aux Romains après tant de pertes qu'ilz avoient faittes les unes sur les autres : pource qu'ilz commencerent lors à croire, qu'ilz n'avoient point affaire à un ennemy totalement invincible et impassible, ains qu'il pouvoit bien aussi quelquefois souffrir perte et recevoir dommage.

XVII. A raison dequoy estant environ ce temps là decedé l'un des consuls, le peuple feit appeller Marcellus absent pour le substituer en son lieu, et malgré les autres magistrats differa la subrogation, jusques à ce qu'il fust venu du camp : et ne fut pas plus tost arrivé qu'il fut eleu au lieu du defunct par toutes les voix et suffrages du peuple : toutefois ainsi que lon procedoit à ceste election, il tonna à bon esciant : ce que les presbtres et devins jugerent estre sinistre presage : mais toutefois ilz n'osoient pas l'empescher ouvertement ny s'opposer à son election, pource qu'ilz craignoient le peuple : mais luy mesme se deposa vouluntairement, et quitta le consulat, et pour cela toutefois ne fut point exempt de la guerre, ains fut creé proconsul, et convoyé au camp à Nole, là où il se meit à chastier et endommager ceulx qui tenoient le party de Hannibal : lequel en estant adverty y accourut en toute diligence pour les secourir, et d'arrivée luy presenta la bataille, que Marcellus ne voulut pas lors accepter : mais il espia son occasion, que Hannibal avoit envoyé une bonne partie de son armée fourrager, ne s'attendant plus d'avoir de bataille, et adonc luy alla courir sus ayant distribué à ses gens de pied de longues javelines, dont on use ès com-

bats de marine, et leur ayant enseigné à en frapper de loing, sans les lascher de la main, les Carthaginois qui ne sçavoient point jetter ny darder les leurs, ains combatoient de javelots courts à coups de main seulement. Cela fut cause que tous ceulx qu'ilz chargerent alors, furent contraints de monstrer le dos aux Romains et qu'ilz fouirent à val de roupte, de maniere qu'il en demoura cinq mille de morts sur le champ, et y eut quatre elephants tuez aussi, et deux pris vifs, et qui plus est, trois jours après ceste bataille, il y eut bien environ trois[1] cents hommes de cheval, partie Hespagnolz, et partie Numidiens, qui se vindrent rendre aux Romains. Ce qui n'estoit point encore advenu à Hannibal, ains avoit continuellement par si long temps entretenu en bonne union et loyale concorde une armée barbaresque, composée de tant de diverses et differentes nations : mais ces trois cents demourerent tousjours depuis fideles jusques au bout à Marcellus et aux autres capitaines, qui après luy eurent charge des armées romaines.

XVIII. Quelque temps après Marcellus ayant esté eleu consul pour la troisieme fois[2], s'en alla en la Sicile, pource que les victoires et prosperitez de Hannibal avoient donné cueur aux Carthaginois de vouloir reconquerir de rechef ceste isle, mesmement pource que après la mort du tyran *Hieronymus*, il s'estoit esmeu quelque tumulte à Syracuse : à l'occasion dequoy les Romains dès aupa-

[1] Tite-Live en compte 1272, L. 23, ch 46.

[2] L'an de Rome 540.

ravant y avoient aussi envoyé une armée et un præteur nommé *Appius*, des mains duquel Marcellus ayant receu l'exercite, il y eut un grand nombre de bourgeois Romains, qui le vindrent supplier de leur vouloir estre en aide en leur calamité, laquelle estoit telle : de ceulx qui eschapperent à la bataille de Cannes, les uns se sauverent de vistesse, les autres furent faits prisonniers en si grand nombre, qu'il sembloit qu'il n'en fust pas demouré assez pour garder les murailles de Rome seulement : et neantmoins ce peu de ceulx qui estoient demourez, eurent le cueur si bon et si grand, qu'ilz ne voulurent onques rachepter les prisonniers que Hannibal leur abandonnoit à bien petite rençon, ains feirent un decret, qu'ilz ne seroient point racheptez, et souffrirent que les uns fussent tuez, les autres vendus esclaves hors de l'Italie : et qui plus est, ilz envoyerent ceulx qui s'estoient sauvez à fouir, en la Sicile, avec defense qu'ilz n'eussent à mettre le pied en Italie, durant le temps qu'ilz y auroient la guerre contre Hannibal. Ceux là se vindrent tous ensemble jetter aux piedz de Marcellus, si tost qu'il fut arrivé, et se prosterner en terre devant luy, en le suppliant de leur donner lieu honeste, et loy de combatre pour la chose publique, en luy promettant avec cris, pleurs et larmes, qu'ilz feroient voir par effect, que la roupte qu'ilz avoient endurée à Cannes, estoit advenue plus tost par malheur que par faute de cueur. Parquoy Marcellus ayant pitié d'eulx, escrivit au senat en leur faveur, priant qu'on luy permist de remplir les bendes de

son armée, à mesure qu'elles viendroient à se desgarnir, de ces pauvres hommes là. Il y eut plusieurs raisons alleguées pour et contre ceste requeste : mais finablement il fut conclu et resolu par le senat, que la chose publique n'avoit que faire du service d'hommes lasches comme femmes : toutefois si d'adventure Marcellus s'en vouloit servir, qu'il ne luy fust loisible de donner à aucun d'eux, quelque acte de prouesse qu'ilz feissent, des couronnes ou autres prix d'honneur, que les capitaines ont accoustumé de donner aux gens de bien, et qui font bien leur devoir.

XIX. Ce decret du senat despleut fort à Marcellus, lequel à son retour de la Sicile en feit ses plaintes et doleances en plein senat, remonstrant qu'on luy avoit fait tort de ne luy permettre pas ceste grace, que pour tant de bons et grands services faits à la chose publique, il peust restituer l'honneur à tant de leurs pauvres citoyens. Mais pour lors estant en la Sicile, il receut quelques torts et injures de Hippocrates capitaine general des Syracusains, lequel pour gratifier aux Carthaginois, et par leur moyen se faire seigneur absolu de Syracuse, feit mourir plusieurs citoyens Romains [1] : à l'occasion dequoy Marcellus alla mettre le siege de-

[1] Il y a ici une lacune sensible dans le texte de Plutarque. Voici de quoi la suppléer, d'après le récit de Tite-Live, L. XXIV, ch. 29. Il y avoit à Syracuse deux partis, l'un pour les Romains, l'autre pour les Carthaginois. Hippocrate, chef de cette faction, se rendit avec des troupes sur les terres des Léontins, à leur prière ; et de concert avec eux attaqua les

vant la ville des Leontins, et l'ayant emportée d'assault, ne feit aucun desplaisir aux naturelz habitans et bourgeois de la ville : mais quand aux traistres qu'il y trouva, qui s'en estoient fouis de son camp pour se rendre aux ennemis, il les feit tous fouetter et pendre puis après. Ce neantmoins Hippocrates feit premierement courir le bruit à Syracuse, que Marcellus avoit fait mettre à l'espée tous les Leontins indifferemment jusques aux enfans, et puis survenant là dessus en l'effroy et tumulte de ceste faulse alarme, il se saisit facilement de toute la ville.

XX. Quoy entendant Marcellus se partit des Leontins avec toute son armée, et alla planter son camp tout au plus près de Syracuse, dedans laquelle il envoya de ses ambassadeurs pour remonstrer à la verité aux habitans ce qui avoit esté fait en la ville des Leontins, au contraire de ce qu'on leur avoit donné à entendre : mais tout cela ne servit de rien, pource qu'ilz ne le creurent pas, à cause que Hippocrates y estant le plus fort, les avoit gaignez. Parquoy il commencea adonc à faire approcher et assaillir la ville de tous costez, tant par terre que par mer. Appius conduisoit ceulx qui assailloient par terre : et luy avec soixante galeres à cinq rames [1] pour banc bien armées, et pleine de toutes sortes de traicts et d'armes de gect, assail-

quartiers des Romains, à qui il tua beaucoup de monde. A cause de quoi Marcellus alla mettre le siége devant la ville de Léontium.

[1] A cinq rangs de rames.

loit du costé de la mer, et voguoit contre la muraille, ayant fait dresser sur une liaison de huict galeres joinctes ensemble, une grosse machine et engin de baterie, pour rompre la muraille, se confiant en la grande multitude de ses engins de baterie, et de toute autre provision necessaire à la guerre qu'il avoit, et aussi en sa reputation.

XXI. Mais Archimedes ne se soucioit point de tout cela, comme aussi n'estoit-ce rien auprès des engins qu'il avoit inventez, non que luy en feist autrement cas ny compte, ne qu'il les eust faits comme des chefs d'œuvre pour monstrer son esprit: car c'estoient pour la plus part jeux de la geometrie, qu'il avoit faits en s'esbatant par maniere de passetemps, à l'instance du roy Hieron, lequel l'avoit prié de revoquer un petit la geometrie de la speculation des choses intellectives à l'action des corporelles et sensibles, et faire que la raison demonstrative fust un peu plus evidente et plus facile à comprendre au commun peuple, en la meslant par experience materielle à l'utilité de l'usage. Car cest art d'inventer et dresser instrumens et engins, qui s'appelle *la mechanique* ou *organique*, tant aimée et prisée de toutes sortes de gens, fut premierement mise en avant par Architas et par Eudoxus, en partie pour resjouir et embellir un peu la science de la geometrie par ceste gentillesse, et en partie aussi pour estayer et fortifier par exemples d'instrumens materielz et sensibles, aucunes propositions geometriques, dont on ne peut trouver les demonstrations intellectives par raisons indubitables

et necessaires, comme est la proposition, qui enseigne à trouver deux lignes moyenes proportionales, laquelle ne se peut prouver par raison demonstrative, et neantmoins est un principe et fondement necessaire à beaucoup de choses qui se mettent en portraiture. L'un et l'autre l'a reduitte à la manufacture de quelques instrumens qui s'appellent *mesolabes* ou *mesographes* [1], qui servent à trouver ces lignes moyenes proportionales, en tirant certaines lignes courbes et sections traversantes et obliques. Mais depuis s'estant Platon courroucé à eulx, en leur maintenant qu'ilz corrompoient et gastoient la dignité, et ce qu'il y avoit d'excellent en la geometrie, en la faisant descendre des choses intellectives et incorporelles aux choses sensibles et materielles, et luy faisant user de matiere corporelle, où il faut trop vilement et trop bassement employer l'œuvre de la main : depuis ce temps là, dis-je, la mechanique ou art des ingenieurs, vint à estre separée de la geometrie, et estant longuement tenue en mespris par les philosophes, devint l'une des arts militaires.

XXII. Mais Archimedes ayant un jour proposé au roy Hieron, duquel il estoit parent et familier amy, qu'il estoit possible de remuer avec tant et si peu de force que lon voudroit, tel poids et tel fardeau que lon presenteroit : et s'estant vanté, à ce que lon dit, sur la confiance de la force des raisons, dont il prouvoit ceste proposition, que s'il y eust eu une autre terre, il eust peu remuer

[1] Voyez les Observations.

ceste cy en passant en l'autre : le roy Hieron s'en esmerveillant le pria de vouloir mettre en faict ceste proposition, et luy en faire veoir quelque experience, en luy monstrant quelque grosse masse et lourd fardeau remué par une debile force. Si accrocha l'une des grosses carraques du roy, pour laquelle tirer en terre hors de l'eau, il fallut beaucoup d'hommes, encore y eurent ilz bien de l'affaire, et y feit mettre dedans grand nombre de personnes oultre sa charge ordinaire : et luy seul de loing estant assis à son aise, sans s'efforcer aucunement, en tirant tout bellement avec la main, le bout d'un engin à plusieurs roues et plusieurs poulies, la feit approcher de soy, coulant aussi doulcement et aussi uniment, comme si elle eust flotté et couru sur la mer. Dequoy le roy s'esbahissant, et cognoissant par ceste preuve la grande force de son art, le pria de luy faire quelque quantité d'engins, tant pour assaillir que pour defendre en toutes façons de sieges et d'assaults : ce que Archimedes luy feit, toutefois le roy Hieron ne s'en servit onques, pource qu'il passa la plus part de son regne sans guerre en paix : mais celle provision et munition d'engins se trouva lors tout à propos pour les Syracusains, et non seulement la provision des engins tous faits, mais aussi l'ingenieur mesme qui les avoit inventez.

XXIII. Quand donques ceulx de Syracuse veirent les Romains venir de deux costez à l'assault, ilz se trouverent bien estonnez, et n'y avoit celuy qui dist un tout seul mot, tant ilz estoient espris

de frayeur, ne cuidans pas qu'il fust possible de resister à l'effort d'une si grosse puissance: mais quand Archimedes vint à deslascher ses engins, tout à un coup infinis traicts de toutes sortes, et des pierres grosses à merveilles volerent en l'air, avec un bruit et une roideur incroyable, contre les gens de pied qui venoient du costé de la terre à l'assault, renversans et brisans tous ceux qui se trouvoient au devant, où à l'endroit auquel elles tumboient, sans qu'il y eust corps d'homme qui peust resister à si grande impetuosité, ny soustenir un si grand faix, de maniere que tous leurs rencs en estoient troublez. Et quant aux vaisseaux qui assailloient du costé de la mer, les uns estoient mis à fond par de longues pieces de bois, comme sont les verges où lon attache les voiles des navires, qui estoient soudainement jettées en avant de dessus la muraille avec des machines, et puis à force de peser enfondroient les galeres au fond de la mer: les autres enlevées tout debout par les prouës avec des mains de fer et des crochets faits en maniere de becs de grue, plongeoient des pouppes en la mer: les autres saisies par dedans, avec engins tendus au contraire l'un de l'autre, qui leur faisoient faire la pirouette en l'air, venoient à se briser et froisser contre les rochers estans au pied de la muraille, non sans grande perte et meurtre des personnes qui estoient dessus, et bien souvent y en avoit de tout poinct enlevées hors de l'eau, qui faisoient horreur à les regarder seulement ainsi suspendues et tournoyantes en l'air, jusques à ce que les hom-

mes de dedans estans jettez et lancez çà et là par le tournoyement, à la fin elles venoient toutes vuides à se briser contre les murailles, ou bien à retumber en la mer quand la prise des engins se laschoit.

XXIV. Or quand à la machine que Marcellus faisoit approcher sur une liaison de galeres jointes ensemble, elle s'appelloit *sambuca* [1], pour la semblance de forme qu'elle a avec l'instrument de musique du mesme nom, qui est une harpe: et comme elle estoit encore assez loing, il saillit de dessus la muraille une grosse pierre du poids de dix quintaux [2], puis une seconde après, et puis une troisieme coup sur coup, lesquelles venans à donner dedans celle machine avec un tonnerre et une tempeste merveilleuse, en froisserent toute la base, et desmembrerent et despecerent la liaison des galeres qui la soustenoient, tellement que Marcellus ne sachant où il en estoit, fust contraint de se retirer luymesme vistement en arriere, et envoyer aussi commander la retraitte à ceulx qui assailloient du costé de la terre,

XXV. Si fut tenu conseil pour adviser ce qui estoit à faire, et fut arresté que le lendemain matin avant qu'il fust jour, on approcheroit s'il estoit possible de la muraille, pource que les engins d'Archimedes qui estoient roides et fort tendus, envoyeroient par ce moyen les coups de leurs pierres et de leurs traicts par dessus leurs testes, et

[1] Voyez les Observations.

[2] Grec, dix talens, c'est-à-dire, 600 livres.

de près luy deviendroient de tout poinct inutiles, pour n'avoir pas l'espace et la distance de la portée qu'il leur falloit: mais Archimedes s'estoit de longue main preparé à cela, ayant fait provisions d'engins, dont la portée estoit proportionnée à toutes distances, les traicts courts, les coches non gueres longues, forces trous et archeres près l'une de l'autre en la muraille, où il y avoit force arbalestes de courte chasse pour assener de près, assises en lieu que les ennemis ne les pouvoient veoir de dehors. Parquoy quand ilz se cuiderent approcher pensans estre à couvert, et que lon ne les veist point, ilz furent tous esbahis qu'ilz se trouverent de rechef accueillis d'infinis coups de traict, et accablez de pierres, qui leur tnmboient à plomb dessus les testes: car il n'y avoit endroit de la muraille dont on ne leur en tirast: à raison dequoy il leur fust force de soy retirer de rechef arriere de la muraille: mais quand encore ilz en furent esloignez, les flesches, pierres et traicts qui voloient de tous costez, les alloient trouver et assener jusques là où ilz estoient escartez au loing: de maniere qu'il y en eut beaucoup affolez, et beaucoup de leurs vaisseaux conquassez et froissez, sans qu'ilz peussent en revenche aucunement endommager leurs ennemis, à cause que Archimedes avoit dressé la pluspart de ces engins à couvert, et derriere, non pas dessus la muraille: tellement qu'il sembloit que les Romains fussent combatus par quelques dieux, tant ilz recevoient de dommage et de maulx, et si ne voyoit on point d'où ne par qui.

XXVI.

XXVI. Toutefois Marcellus en eschappa à sauveté, et se moquant de ses ouvriers et des maistres ingenieurs qu'il avoit en son camp, leur disoit, « Ne voulons nous point cesser de faire la guerre [1] « à ce Briareus geometrien icy? qui en se jouant a « plongé et enfondré nos navires en la mer, a re« chassé honteusement noz sambuques, et a sur« passé tous les geans à cent mains, dont les fa« bles des poëtes font mention, tant il nous a des« lasché de traicts, de pierres et de flesches tout à « un coup ». Car à la verité aussi tous les autres Syracusains estoient comme le corps et les membres de tout l'equippage d'Archimedes, et luy seul en estoit l'ame qui mouvoit et remuoit le total, estans lors toutes autres armes à repos, et les sienes seules employées tant pour assaillir que pour deffendre. Finablement Marcellus voyant ses gens si effroyez, que si seulement ilz appercevoient le bout d'une corde, ou de quelque piece de bois qui se montrast sur la muraille, ilz s'en fouyoient courans, et crians que c'estoit Archimedes qui vouloit deslacher quelque machine contre eulx, il se deporta de plus approcher, ny de faire plus donner d'assaults à la muraille, se deliberant de tascher à l'avoir par longueur de siege.

XXVII. Et neantmoins Archimedes a eu le cueur si hault, et l'entendement si profond, et où il y avoit un tresor caché de tant d'inventions geometriques, qu'il ne daigna jamais laisser par es-

[1] Ce lieu et corrompu au texte grec, et le fault restituer du 8. liv. de Polybe, d'où Plutarque l'a pris. *Amyot.*

cript aucun œuvre de la maniere de dresser toutes ces machines de guerre, pour lesquelles il acquit lors gloire et renommée non de science humaine, mais plus tost de divine sapience : ains reputant toute celle science d'inventer et composer machines et generalement tout art qui apporte quelque utilité à la mettre en usage, vile, basse et mercenaire, il employa son esprit et son estude à escrire seulement choses dont la beauté et subtilité ne fust aucunement meslée avec necessité. Car ce qu'il a escript sont propositions geometriques, qui ne reçoivent point de comparaison à autres quelles qu'elles soient, pource que le subject qu'elles traittent combat avec la demonstration, leur donnant le subject, la beaulté et la grandeur, et la demonstration, la preuve si exquise qu'il n'y a que redire, avec une force et facilité merveilleuse : car on ne sçauroit trouver en toute la geometrie des plus difficiles ny plus profundes matieres escriptes en plus simples et plus clairs termes, et par plus faciles principes que sont celles qu'il a inventées. Ce que les uns attribuent à la vivacité et dexterité de son entendement, qui de nature estoit ainsi aisé : les autres le referent à un travail extreme, avec lequel il facilitoit tant ces choses, qu'il sembloit qu'elles ne luy eussent rien cousté à faire : car il n'y a homme qui de soy mesme peust inventer la demonstration de ses propositions, quelque peine qu'il employast à la chercher : et neantmoins soudain que lon l'a entendue et comprise, chacun prent ceste opinion de soy-

mesme, qu'il l'eust bien trouvée, tant il conduit aiseement, et par une voye plaine et unie, ce qu'il prend à demonstrer. Pourtant me semble fort vraysemblable ce que lon dit de luy, qu'il estoit si fort espris et ravy de la douceur et des attraicts de ceste Sirene, laquelle estoit, par maniere de dire, logée chez luy, qu'il en oublioit le boire et le manger, et le reste du traittement de sa personne, de sorte que bien souvent ses serviteurs le trainnoient par force au baing pour le laver, oindre et estuver, là où encore dedans les cendres du foyer il traçoit quelques figures geometriques. Et pendant que lon le oignoit d'huiles de senteurs, il tiroit avec le doigt des lignes dessus son corps nud: tant il estoit transporté hors de soy en ecstase du plaisir qu'il prenoit à l'estude de la geometrie, et veritablement ravy de l'amour des Muses. Mais entre plusieurs belles choses qu'il a inventées, il semble qu'il estimoit le plus la demonstration de la proportion qu'il y a entre le cylindre, c'est à dire, la coulonne ronde, et la sphære ou boule dedans contenue; pource qu'il pria ses parents et amis, que quand il seroit mort, ilz feissent mettre dessus sa sepulture un cylindre[1] contenant une sphere massifve, avec une inscription de la proportion, dont le contenant excede le contenu. Estant donques tel Archimedes, il conserva tant qu'en luy estoit, soy et sa ville invincible.

XXVIII. Mais pour retourner à Marcellus,

[1] Voyez les Observations.

durant le siege de Syracuse, il prit la ville de Megarès [1] en Sicile l'une des plus ancienes qui soit en toute l'isle : et si prit davantage le camp d'Hippocrates auprès d'Aciles [2], où il tua plus de huit mille hommes, les surprenant ainsi comme ilz estoient après à se loger et à fortifier leur camp : puis il courut une bonne partie de tout le plat païs de la Sicile, faisant rebeller les villes qui tenoient le party des Carthaginois, et en toutes rencontres qu'il eut, desfeit tousjours ceulx qui s'ozerent presenter en bataille devant luy. Depuis il advint qu'il surprit un capitaine Lacedæmonien nommé Damippus ainsi qu'il sortoit de Syracuse par mer : les Syracusains le desirans rachepter, l'envoyerent requerir de le mettre à rençon : sur laquelle rençon il fut parlementé par plusieurs fois, et estendit on expressement ceste prattique en plusieurs assignations, tant qu'il eut bien consideré une certaine tour, laquelle n'estoit pas gueres soigneusement gardée, et dedans laquelle on pouvoit secrettement mettre quelque nombre de gens, pource que la muraille de la ville en cest endroit là n'estoit pas gueres difficile à monter. Parquoy après qu'il eut bien conjecturé la haulteur de la ditte tour par en estre souvent approché, et avoir par plusieurs fois parlementé tout auprès, il feit provision d'eschelles, et prit l'occasion d'une feste

[1] Anciennement appellée Hybla, sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse.

[2] Aciles, d'autre l'appellent Acrilles, à quelques lieues de la côte et de Syracuse, au midi sur le fleuve Élore.

que les Syracusains celebroient en l'honneur de Diane, et n'entendoient ce jour-là qu'à boire, jouer et faire grande chere : de sorte, que non seulement il se saisit de la tour, ains emplit toute l'enceinte des murailles de ses soudards armez avant qu'il fust jour, et feit abbattre le portail de la ville que lon nomme *Hexapile*. Et ainsi que les Syracusains ayans senty la surprise, commenceoyent ja à s'esmouvoir, il feit de tous costez sonner les trompettes : ce qui effroya si fort les Syracusains, qu'ilz se prirent tous à fouir, cuidans que toute la ville entierement fust desja prise, là où il y avoit encore le plus beau, le plus grand et le plus fort quartier de la ville, nommé l'*Achradine*, qui ne l'estoit point, pource qu'il est emmuré, et se ferme contre le reste de la ville, qui est divisé en deux autres parties, dont l'une s'appelle la *ville neufve*, l'autre s'appelle la *fortune*. Lesquelles deux parties estans gaignées, Marcellus au poinct du jour y entra par le portail d'Hexapyle : et comme ses capitaines luy dissent, qu'il estoit bienheureux d'avoir ainsi facilement pris une si belle ville, lon dit, que luy regardant et considerant la grandeur et beaulté d'icelle, se prit à larmoyer, pour la compassion qu'il eut de ce qu'il preveoit en devoir advenir, pensant en soy mesme comment elle changeroit bien tost de forme, quand elle seroit toute pillée et saccagée par son armée : car il n'y avoit capitaine qui eust ozé dire de non aux soudards qui en demandoient le pillage : encore y en avoit il plusieurs, qui vou-

loient à toute force que lon la bruslast et rasast entierement : mais Marcellus n'en voulut pas seulement ouyr parler, car encore leur conceda il bien envis et contre sa voulunté, qu'ilz peussent faire leur profit des biens et des esclaves, leur defendant au demourant de toucher aucunement aux personnes libres, et de n'occir, oultrager, violer ne prendre esclave aucun des Syracusains. En quoy, combien qu'il se portast si modereement et si doulcement, si est ce qu'il luy faisoit encore mal de voir une tant belle ville reduitte à si malheureux terme, et ne se pouvoit tenir de monstrer parmy la joye qu'il sentoit de la victoire, la pitié et compassion qu'il avoit de ce qu'il s'attendoit bien de voir en un instant tant de biens et une si planturеuse opulence dissipée et reduitte à neant. Car on dit que la richesse qui fut lors enlevée au sac de Syracuse, n'estoit pas moindre que celle de Carthage, qui depuis, non gueres long temps après, fut saccagée, pource que ce qui restoit à prendre de la ville, fut aussi semblablement pris par trahison bien tost après, et pillé par les soudards bon gré mal gré que l'on en eust, exceptez les biens et les finances des roys, qui furent mises à part pour estre portées au tresor publique à Rome.

XXIX. Mais il n'y eust rien en ceste prise de Syracuse, qui tant despleust à Marcellus, comme feit l'inconvenient d'Archimedes, lequel estoit d'adventure en son estude, là où il cherchoit en luymesme la demonstration de quelque proposition

geometrique, dont il en avoit tiré le portraict, et y ayant du tout fisché non seulement sa pensée, mais aussi sa veuë et ses yeux, il n'avoit point entendu le bruit des ennemis qui couroient par la ville, et moins encore la surprise d'icelle. Si fut tout esbahy qu'il veit auprès de luy un soudard qui luy dit, qu'il s'en vinst quand et luy parler à Marcellus. Archimedes luy respondit, qu'il attendist jusques à ce qu'il eust achevé sa proposition, et reduitte en demonstration, dequoy le soudard se courrouceant desguaina son espée, et le tua. Les autres disent, que le soudard Romain d'arrivée luy presenta la poincte de l'espée pour le tuer, et que Archimedes l'ayant soudain apperceu, le requit qu'il voulust attendre un petit, à fin que ce qu'il cherchoit ne demourast point imparfaict et sans demonstration : le soudard ne se soucia point de sa speculation, et le tua. Encore y en a il qui le comptent en une troisieme maniere, disans que quelques soudards le rencontrerent par les rues, ainsi qu'il alloit porter à Marcellus quelques instruments de mathematique dedans une quesse, comme sont horologes au soleil, spheres, angles [1], avec lesquelz on mesure à la veuë la grandeur du corps du soleil, et cuidans que ce fust or ou argent, ou quelque autre precieux meuble qu'il portast en ceste quesse, le tuerent. Mais bien est il certain, que Marcellus en fut fort desplaisant, et qu'il eut en horreur et ne voulut jamais veoir le meurtrier qui le tua, comme un homme maudit et

[1] Voyez les Observations.

excommunié, et qu'ayant trouvé de ses parents, il les caressa et honora pour l'amour de luy.

XXX. Or estoient bien pour lors les Romains estimez des autres nations, hommes entendans comme il falloit conduire une guerre, et estoient bien tenus pour bon combatans et dangereux à rencontrer : mais d'equité, de clemence et d'humanité, et à brief parler de toute autre vertu civile et pacifique, ilz n'avoient encore fait voir aucuns exemples aux nations estrangeres jusques à Marcellus, qui lors monstra par effect aux Grecs, que les Romains estoient plus justes qu'eulx : car il traitta si humainement ceulx qui eurent lors à faire à luy, et feit tant de graces aux particuliers, et aux villes entieres, que si d'adventure il y eut adonc quelque chose moins que humainement faitte en la ville de Enna [1], ou à Megares, ou contre les Syracusains, ce fut plus tost par la coulpe de ceulx mesmes qui en souffrirent le dommage, que par ceulx qui le leur feirent : et pour en faire foy j'en reciteray un seul exemple entre plusieurs.

XXXI. Il y a une ville en la Sicile qui se nomme *Engyium* : elle n'est pas grande, mais fort anciene et bien renommée pour l'apport qu'il y a, à cause de l'apparition de certaines deesses qui y sont re-

[1] Les quatre éditions que j'ai sous les yeux portent Ætna. Mais le manuscrit du roi dont j'ai déjà parlé présente distinctement Enna, ville située dans le centre de la Sicile. On peut voir dans Tite-Live la trahison des habitans d'Enna, et la vengeance cruelle qu'en tira Luc. Pinarius, commandant de la garnison romaine, L. XXIV. ch. 37 et suiv.

clamées, et que l'on appelle les *Meres* [1]. Lon dit que les Candiots ont premierement fondé et edifié le temple qui y est, et y monstre lon des lances et des armets de cuivre, sur lesquelz il y a le nom de Meriones, et sur d'autres celuy de Ulysses en escript, qui sont consacrez aux deesses. Ceste ville favorisoit fort opiniastrement aux Carthaginois: et Nicias le premier homme d'icelle faisoit tout ce qu'il pouvoit au contraire, pour les en divertir et les faire tourner du costé des Romains, parlant franchement et à la descouverte en toutes les assemblées de conseil, en remonstrant par vifves raisons, que ses adversaires qui conseilloient le contraire, failloient bien lourdement au prejudice de la chose publique: au moyen dequoy ses adversaires craignans son authorité et sa puissance, conspirerent entre eulx de le saisir au corps, et le livrer entre les mains des Carthaginois: dont Nicias ayant senty quelque vent, et appercevant bien que lon l'espioit pour le prendre, usa d'une telle fourbe pour s'en sauver. C'est qu'il sema en public quelques propos fascheux, et feit plusieurs choses contre l'honneur et contre l'apparition, que lon croyoit pour chose toute certaine, de ces deesses, disant que c'estoit tout abus, et qu'il n'y falloit point adjouster de foy. Ses ennemis furent bien aises de ces propos, estimans que la commune in-

[1] Engyium sur le mont Héréen, près la source du fleuve Hymère, où on dit qu'on voit encore ses ruines. Il y avoit un temple consacré à Cybèle, dont Cicéron parle dans sa quatrième Verrine.

continent jugeroit, que luy mesme se seroit procuré les maulx qu'ilz pretendoient luy faire souffrir. Un jour donques qu'ilz avoient assigné entre eulx pour le saisir au corps, il advint que lon teint assemblée de ville, en laquelle Nicias harengua devant le peuple, conseillant et suadant quelque chose : mais ainsi qu'il fut au milieu de son propos, il se laissa tumber tout de son long contre la terre, dequoy l'assistence se trouva bien esbahie, comme lon peut penser : toutefois personne ne bougea, et quelque espace de temps après, il leva un peu la teste et la tourna çà et là avec une voix foible et tremblante, qu'il alloit peu à peu renforceant et haulsant, jusques à ce qu'il veit toute l'assistence du peuple esprise de frayeur et d'horreur, sans que personne ozast dire mot : et adonc jettant sa robbe et deschirant son saye, il se leva sur ses piedz à demy nud, et s'en courut vers la porte du theatre en criant que les deesses Meres le tourmentoient : personne ne luy oza toucher ny se mettre au devant de luy, pour la superstitieuse frayeur qu'ilz avoient, pensans que ce fust une punition divine : au moyen dequoy, il luy fut aisé de gaigner la porte de la ville, et s'en fouir, et onques puis ne feit geste, ny ne dit parole d'homme qui semblast forcenné ny possedé de maling esprit. Sa femme qui s'entendoit avec luy, et luy aidoit à conduire sa trame, s'alla premierement prosterner aux piedz des deesses Meres en leur temple, comme leur suppliante : et depuis faignant vouloir aller chercher son mary, qui comme homme hors de son bon

sens couroit les champs, elle sortit de la ville avec ses petits enfans, sans que personne luy donnast empeschement : ainsi se retirerent ilz, tous ensemble sans danger devers Marcellus à Syracuse.

XXXII. Depuis les Engyeniens feirent tant d'insolences et tant de folies, qu'à la fin Marcellus y alla, qui les feit tous prendre et lier comme pour en faire la punition puis après : mais Nicias s'en vint devers luy, qui en luy embrassant les genoux, et luy baisant les mains, avec les grosses larmes aux yeux, le supplia de vouloir avoir pitié de ses pauvres citoyens, commenceant à ceulx qui estoient ses plus grands ennemis. Ceste bonté de Nicias attendrit le cueur à Marcellus, de sorte qu'il leur pardonna à tous, sans faire aucun dommage à la ville, et donna à Nicias plusieurs terres, oultre plusieurs autres beaux et riches dons qu'il luy feit. Posidonius le philosophe l'escript ainsi en son histoire.

XXXIII. Au demourant Marcellus estant rappellé par les Romains, pour la guerre qu'ilz avoient dedans leur païs et à leurs portes, s'en retourna emportant quand et luy la plus grande partie des plus beaux tableaux, peintures, statues et autres telz ornemens qui fussent à Syracuse, en intention d'en embellir son triumphe, et puis après en parer et orner la ville de Rome, laquelle au paravant n'avoit ny ne cognoissoit rien d'exquis ny de singulier en telz ouvrages : car ceste polissure, et ceste grace et gentillesse d'ornemens de pein-

ture et de sculpture n'y estoit point encore entrée, ains estoit seulement pleine d'armes barbaresques, de harnois et de despouilles toutes souillées de sang, et couronnées de trophées, et de monuments des victoires et triumphes gaignez sur divers ennemis, qui n'estoient point spectacles plaisans, ains plus tost effroyables à veoir, ny propres pour spectateurs tendres et delicats : ains plus tost, comme Epaminondas appelloit la plaine de la Bœoce, l'eschaffault où Mars jouoit ses jeux : et Xenophon appelloit la ville d'Ephese, la bouttique de la guerre : aussi me semble il que lon eust peu lors appeller la ville de Rome, le temple de Mars guerroyant, ainsi que dit Pindarus [1].

XXXIV. Et pourtant en acquit Marcellus encore de tant plus la bonne grace et la faveur du commun populaire, pour avoir ainsi embelly et esguayé la ville de Rome des ingenieuses delices et elegantes voluptez des Grecs : mais à l'opposite Fabius Maximus fut plus aggreable aux vieux, pour n'avoir rien emporté de semblable hors de la ville de Tarente, quand il la prit : car il est bien vray qu'il en emporta l'or et l'argent comptant, et toute autre richesse utile : mais quand aux images et tableaux, il les laissa en leurs places en disant une parole, qui depuis a esté bien recueillie et bien notée, « Laissons aux Tarentins leurs dieux qui « leur sont courroucez ». Et au contraire les gens d'honneur reprenoient Marcellus, premierement

[1] En parlant de Syracuse. C'est le commencement de la seconde Pythique.

pource qu'ilz disoient qu'en ce faisant il avoit suscité une grande haine et envie contre la ville de Rome, en laquelle non seulement les hommes, mais aussi les dieux estoient detenus prisonniers et menez en triumphe : et puis pource qu'il avoit emply le commun populaire de curiosité oisifve et de babil, attendu qu'il ne faisoit plus autre chose la plus part du jour, que s'amuser à causer et à deviser de l'excellence des ouvriers et de leurs arts et ouvrages, là où au paravant ilz n'avoient accoustumé que de labourer ou de faire la guerre, sans sçavoir que c'estoit de delices ny d'oisifve superfluité, comme dit Euripides en parlant de Hercules,

Simple il estoit grossement atourné,
Mais des vertus principales orné.

XXXV. Toutefois Marcellus s'en glorifioit entre les Grecs mesmes, disant qu'il avoit enseigné aux Romains à priser et estimer les beaux et admirables ouvrages de la Grece, ce qu'ilz ne sçavoient pas au paravant : mais à son retour de la Sicile ses malvueillans s'opposerent à ce que l'honneur du triumphe ne luy fust point decerné : et luy sachant qu'il avoit laissé encore quelque chose à faire en la Sicile, et que la guerre n'y estoit pas de tout poinct achevée, avec ce qu'il craignoit qu'un troisieme triumphe ne luy suscitast trop d'envie, se contenta de son bon gré d'avoir l'honneur du grand triumphe en la montagne d'Alba seulement, et du petit en la ville de Rome. Ceste ma-

niere du moindre triumphe s'appelle en grec *Evan*, et les Romains la nomment *Ovatio* : et y a ceste difference, qu'en l'Ovation, celuy à qui elle est adjugée n'entre pas dedans la ville dessus un chariot triumphal, trainné par quatre chevaulx, ny ne porte point sur sa teste du laurier en chapeau de triumphe, ny n'a point les trompettes et clarons sonnans autour de luy, ains marche à pied avec des pantoufles, au son des flustes et haultsbois, portant sur sa teste un chapeau de meurte [1] : de façon que ceste maniere d'entrée ne sent point sa guerre aucunement, et en est la veuë plus tost plaisante qu'effroyable. Ce qui m'est un grand argument pour croire que ces deux sortes d'entrées, que lon decernoit aux capitaines qui retournoient victorieux, ont esté ancienement distinguées, plus tost par la maniere que par la grandeur de leurs faicts : car ceulx qui avec grand meurtre et effusion de sang humain estoient venus au dessus de leurs ennemis, entroient en la magnificence du triumphe, qui estoit tout martial et terrible, suivis de leurs soudards tous armez et couronnez de chapeaux de laurier, ne plus ne moins que quand ilz faisoient la reveuë et la purification de leur camp en la guerre. Mais ceulx qui sans exploitter les armes, par amiable voye de remontrance, ou par eloquence venoient à bout de leurs entreprises, la loy leur concedoit l'honneur de l'autre façon d'entrée pacifique pleine de feste et de joie, pource que la fluste est un passetemps qui appartient à la paix, et le meurte est

[1] Myrte

un arbre consacré à Venus, laquelle plus qu'autre dieu ny deesse hait la force, la violence et la guerre. Et a ceste seconde sorte d'entrée esté appellée *Ovatio*, non comme plusieurs des Grecs ont cuidé, de ce terme *Evan*, qui est une voix et un chant de joie, encore que lon ait accoustumé de convoyer et accompagner le capitaine ainsi entrant, en criant et chantant *Evan :* mais ce ont esté quelques Grecs qui ont voulu tirer la derivation de ce mot d'une coustume qui leur est ordinaire, avec ce qu'ilz ont estimé que quelque partie de cest honneur appartinst au dieu Bacchus, lequel nous surnommons *Evius*, et quelquefois *Thriambus :* mais ce n'est pas la vraye derivation du nom, ains est, pource qu'à l'entrée triumphale le capitaine triumphateur et victorieux par les ancienes coustumes de Rome immoloit un ou plusieurs bœufs, et en l'*Ovation*, il immoloit seulement une brebis que les Romains appellent *Ovem*, dont l'entrée a esté nommée *Ovation*.

XXXVI. En quoy fait à considerer la difference qu'il y a entre celuy qui establit les loix et coustumes des Romains, et celuy qui feit celles des Lacedæmoniens, comment ilz ordonnerent les sacrifices pour la victoire à l'opposite l'un de l'autre : pource qu'à Sparte le capitaine qui par astuce, ou par amiable voye a fait ce qu'il a voulu, sacrifie aux dieux un bœuf, et celuy qui l'a fait par bataille et force d'armes, sacrifie un coq : car encore qu'il fussent gens fort belliqueux, si est ce qu'ilz estimoient plus grand exploit et plus convenable à

l'homme celuy qui est conduit par remonstrance, par bon sens et par raison, que celuy qui est executé avec hardiesse et force d'armes. Ainsi peult on considerer, lequel des deux en cela a le mieulx ordonné.

XXXVII. Au demourant, estant Marcellus eleu consul pour la quatrieme fois [1], ses ennemis et malvueillans susciterent les Syracusains, et leur suaderent de se venir plaindre au senat et crier contre luy, en l'accusant qu'il les auroit cruellement et inhumainement traittez contre les alliances et confederations qu'ilz avoient de long temps avec les Romains. Estant donques un jour Marcellus au Capitole, où il faisoit quelque sacrifice, ainsi que le senat se tenoit, les deputez de Syracuse y entrerent, et se jettans à genoux requirent que lon leur donnast audience, et qu'on leur feist justice. L'autre consul qui estoit present, les rabroua, estant marry de ce qu'ilz avoient ainsi malicieusement espié l'occasion que Marcellus ne fust pas en la compagnie. Mais aussi tost que Marcellus en fust adverty, toutes choses laissées il s'y en alla incontinent, et s'asseit premierement en la chaire consulaire, où il donna audience, et despescha quelques affaires comme consul: puis quand il eut achevé, il descendit de la chaire à bas, et s'alla mettre comme personne privée, en la place d'où souloient respondre ceulx que lon accusoit de quelque crime, donnant permission aux Syracusains de dire et alleguer ce qu'ilz voudroient à l'encontre de luy. Si

[1] L'an de Rome 544.

furent

furent les Syracusains bien estonnez quand ilz veirent la gravité de ce personnage, et son asseurée contenance en toutes choses : et si paravant ilz l'avoient esprouvé non soustenable en armes, encore le trouverent ilz lors plus redoutable en sa robbe longue consulaire, de maniere qu'ilz ne l'ozoient pas seulement regarder entre deux yeux. Ce neantmoins à l'instigation des adversaires de Marcellus, ilz s'asseurerent à la fin, et commencerent leur accusation meslée de plainte et de lamentation, dont la substance en sommaire estoit, qu'estans amis et alliez des Romains ilz avoient souffert des choses que les autres capitaines bien souvent remettoient et ne faisoient pas souffrir aux ennemis. A quoy Marcellus promptement respondit au contraire, que pour plusieurs maux et plusieurs torts que les Romains avoient receuz d'eulx, ilz n'avoient rien souffert, sinon ce qu'il est impossible que ne souffrent ceux qui resistent jusques à estre pris par force d'armes, de laquelle prise eulx mesmes avoient esté cause, n'ayans pas voulu obeïr ny consentir aux raisonnables conditions de paix qu'il leur avoit par plusieurs fois proposées : et si ne pouvoient dire pour leur descharge que c'eussent esté les tyrans qui les eussent forcez de soustenir ceste guerre : car au contraire pour y pouvoir entrer, ilz avoient esté contens de se soubmestre à une tyrannie.

XXXVIII. Après que les uns et les autres eurent deduit leurs raisons, les Syracusains, comme la coustume est, sortirent hors la salle du senat, et aussi feit Marcellus, laissant presider son compa-

gnon au consulat, et attendit à la porte le jugement du senat sans rien changer de son visage, ny de sa contenance accoustumée, ny pour crainte de la sentence, ny pour cholere à l'encontre des Syracusains, ains attendant doulcement et attrempeement l'issue du jugement. Après que les voix des senateurs eurent esté recueillies, et que par la pluralité d'icelles Marcellus eut esté absouls à pur et à plein, les Syracusains en plorant se jetterent à ses piedz, et le supplierent de ne vouloir tenir son cueur, ny exercer son ire à l'encontre d'eulx qui estoient là presens: et au demourant d'avoir pitié du reste de la ville, laquelle estoit bien souvenante des graces qu'elle avoit receues de luy, et s'en tiendroit redevable à tousjours-mais à luy. Marcellus emeut à pitié par leurs prieres, leur pardonna, et tousjours depuis feit tous les plaisirs qui luy furent possibles aux autres Syracusains: car à son instance et requeste, le senat authorisa et confirma ce qu'il leur avoit ottroyé, qu'ilz peussent vivre en pleine liberté soubs leurs loix, et jouir paisiblement des biens qui leur estoient demourez: en recompense dequoy ceulx de Syracuse luy feirent plusieurs grands honneurs, et entre autres feirent une ordonnance, que de lors en avant toutes et quantes fois que Marcellus ou aucun de ses descendans mettroient le pied en la Sicile, les Syracusains en feroient feste publique, portans chapeaux de fleurs sur leurs testes, et faisans sacrifices aux dieux.

XXXIX. Cela fait Marcellus commencea à

se tourner contre Hannibal, et là où tous les autres consuls presque, et tous les autres capitaines depuis la desfaitte de Cannes avoient usé de ceste seule ruse encontre luy de fouir la lice, et jamais ne s'attacher à combattre à luy, il prit un chemin du tout opposite, estimant que la longueur du temps, lequel on estimoit devoir miner et consommer les forces de Hannibal, auroit plus tost achevé de ruiner et destruire toute l'Italie : et que Fabius Maximus qui regardoit trop à la seureté, n'estoit pas bien à propos pour remedier à la maladie presente de la chose publique romaine, attendant que ceste guerre se terminast par la defaillance des forces de Rome, et faisant la faulte que commettent les craintifz medecins, à faulte d'ozer à bon esciant remedier à la maladie pendant qu'il en est temps, estimans que la consomption des forces fust diminution de la maladie. Si s'en alla premierement contre les villes des Samnites grandes et puissantes, qui s'estoient soubstraictes de l'obeïssance des Romains, et les reprit avec bonne provision de bledz et de deniers qu'il trouva dedans, oultre trois mille hommes de guerre que Hannibal y avoit laissez pour les garder, qu'il prit aussi.

XL. Puis ayant Hannibal occis en la Pouille le vice-consul Cneus Fulvius avec [1] unze coulonnelz de mille hommes de pied chascun, et ayant aussi mis en pieces la plus grande partie de son armée, Marcellus escrivit des lettres à Rome, par lesquelles il taschoit à reconforter le senat et le peuple, disant

[1] Lisez : unze Tribuns militaires. C.

qu'il s'en alloit celle part, et qu'ilz s'asseurassent qu'il en chasseroit Hannibal. Ces lettres leuës ne reconforterent point les Romains, ainsi qu'escrit Livius [2], ains augmenterent leur crainte et leur soucy, pource qu'ilz estimerent le danger à venir plus grand que la perte passée, d'autant qu'ilz tenoient Marcellus pour plus grand et meilleur capitaine que n'avoit esté Fulvius: toutefois Marcellus suivant ce qu'il avoit escrit à Rome, chassa Hannibal hors de la Pouille, et le feit retirer en la Lucanie, auquel païs l'ayant trouvé près d'une ville nommée *Numistron*, où il s'estoit logé sur les cousteaux en lieux forts et avantageux, Marcellus se campa tout auprès emmy la plaine, et le lendemain fut le premier qui presenta la bataille à son ennemy. Hannibal de l'autre costé descendit aussi en la plaine, de sorte qu'il y eut bataille, laquelle ne fut point decidée, encore qu'elle fust fort aspre, et qu'elle durast bien longuement: car ayans commencé à combatre environ les neuf heures du matin, à peine se desmeslerent ilz qu'il estoit ja nuit toute noire: et le lendemain au poinct du jour, il rengea de rechef ses gens en bataille parmy la desconfiture des morts, et desfia Hannibal à venir une autre fois esprouver à qui demoureroit la victoire: ce qu'il ne voulut pas faire, ains se partit de là: au moyen dequoy Marcellus eut beau loisir de despouiller à son aise les corps morts de ses ennemis, et de donner sepulture aux siens. Quoy faict, il se remeit incontinent à poursuivre son ennemy,

[1] Tite-Live, L. 27. ch. 2. c.

à la trace, lequel luy dressa plusieurs aguets et embusches, mais jamais il ne donna dedans pas une: et en toutes les rencontres et escarmouches, où ilz s'attacherent, eut tousjours l'advantage, dont il acquit grande estime et grande reputation.

XLI. A l'occasion dequoy estant prochain le temps qu'il falloit elire de nouveaux consuls, le senat fut d'advis d'envoyer plus tost querir l'autre consul qui estoit en la Sicile, que de remuer Marcellus qui estoit attaché à Hannibal. Parquoy arrivé que fut l'autre consul, le senat luy commanda de nommer dictateur Quintus Fulvius, pource que le dictateur ne s'eslit point, ny par le peuple, ny par le senat, mais l'un des consuls ou des præteurs en pleine assemblée du peuple nomme tel qu'il luy plaist pour dictateur, et semble que ce nom de dictateur ait esté imposé de là, à cause que *Dicere* en langage romain signifie nommer: toutesfois les autres veulent dire qu'il a ainsi esté appellé, pource qu'il ne met point les affaires en deliberation du senat, ny à la pluralité des voix et suffrages du peuple, ains commande de sa propre authorité ce que bon luy semble, sans en parler ny demander à personne: ce qui a bien quelque apparence, par ce qu'ilz appellent les commandemens des magistrats *Edicta*, que nous autres Grecs appellons *Diatagmata.* Estant donques venu de la Sicile le compagnon de Marcellus au consulat, il voulut nommer dictateur un autre que celuy que le senat luy presentoit, et pour n'estre contrainct de faire ce qu'il n'eust pas voulu, il se partit une nuict et s'en re-

tourna en la Sicile. Ainsi le peuple designa et nomma pour dictateur Quintus Fulvius, et le senat escrivit à Marcellus qu'il le confirmast : ce qu'il feit, et authorisa la nomination du peuple, et luy fut de rechef eleu proconsul pour l'année ensuivant. en laquelle ayant conferé avec Fabius Maximus des affaires de la guerre, ilz arresterent ensemble que Fabius iroit essayer de reprendre la ville de Tarente, et que ce pendant Marcellus feroit la guerre à Hannibal, pour le divertir et engarder qu'il ne la peust aller secourir.

XLII. Ce conseil pris entre eulx, Marcellus l'alla trouver près la ville de Cannusium, là où comme Hannibal changeast souvent de [1] logis, pour n'estre point contrainct de venir à la bataille malgré luy, il trouvoit neantmoins tousjours Marcellus devant luy, jusques à ce que un jour s'estant arresté en un logis, il le harcella tant par continuelles alarmes et escarmouches qu'il l'attira à la bataille, laquelle fut debattue tout le long du jour jusques à la nuict, qui les contraignit tous deux de soy retirer : et le lendemain dès l'aube du jour Marcellus comparut en campagne avec son armée rengée en bataille : dequoy Hannibal estant ennuyé, assembla les Carthaginois et leur feit une harengue, par laquelle il les pria de vouloir encore combatre ceste fois là, si jamais ilz avoient par le passé combatu pour l'amour de luy : « Car vous voyez, dit il, comment « après avoir tant de fois vaincu et gaigné tant de « batailles, nous n'avons pas loisir de reprendre

1 Camp. c.

« haleine à nostre aise, et ne pouvons avoir repos « quelques victorieux que nous soyons, si nous ne « chassons cest homme icy ». Après les avoir ainsi preschez, il les mena à la bataille, en laquelle Marcellus hors de propos et de saison voulut user d'une ruze de guerre qui luy feit avoir du pire: car voyant la poincte droitte de son armée fort pressée, il feit marcher l'une des legions qui estoit derriere en ordonnance au front de la bataille pour soustenir ceulx qui en avoient besoing : mais ce remuement troubla ceulx qui combatoient, et donna la victoire aux ennemis, qui occirent bien ce jour là deux mille sept cents hommes Romains.

XLIII. Mais retourné que fut Marcellus en son camp, il feit incontinent assembler ses gens, ausquelz il commencea à dire, qu'il voyoit bien asses d'armes et de corps d'hommes, mais de Romains qu'il n'en voyoit point : quoy ouy les soudards luy requirent pardon de la faulte qu'ilz avoient faitte, et il leur respondit qu'il ne leur donneroit point tant qu'ilz seroient vaincus, mais que ouy bien quand ilz auroient vaincu, et que le lendemain il les remeneroit en bataille contre l'ennemy, à fin que ceulx qui estoient à Rome sceussent plus tost la nouvelle de leur victoire que de leur fuitte. Cela dit, il ordonna que lon baillast de l'orge au lieu de fourment aux bandes qui avoient tourné le dos les premieres, tellement que combien qu'il y en eust beaucoup en danger de leurs personnes pour les grands coups qu'ilz avoient receuz en la bataille, si n'y en

eut il pas un à qui les paroles de Marcellus ne cuisissent plus que ses propres bleceures.

XLIV. Le lendemain au plus matin, fut mise hors sur la tente du capitaine la cotte d'armes teinte en escarlatte, qui est le signe ordinaire quand il y doibt avoir bataille, et furent les compagnies qui le jour de devant avoient esté deshonorées, mises à leur requeste au front de toute la bataille, et les particuliers capitaines tirans semblablement aux champs les autres bandes qui n'avoient point esté rompues, les rengerent après. Ce qu'entendant Hannibal s'escria : « O dieux, quel homme est-ce-« cy, qui ne se sçauroit contenir ny en bonne, ny « en mauvaise fortune ! car il est seul qui ne donne « jamais repos à son ennemy quand il l'a vaincu, « ny n'en prend quand il est batu. Nous n'aurons « jamais faict à luy, à ce que je voy, puis que la honte « soit qu'il gaigne, ou qu'il perde, luy donne tous-« jours un aiguillon de plus ozer, et de plus entre-« prendre [1] ». Après ces remonstrances d'une part et d'autre, commencerent les deux armées à marcher, et s'entrechoquer : là où estans les hommes aussi forts d'un costé que d'autre, Hannibal commanda que lon feist marcher en avant jusques au front de sa bataille ses elephants, et que lon les

[1] Il y a sans doute une faute dans le texte. Je crois devoir adopter la correction d'un Anonyme, dont résulte ce sens fort raisonnable, ce me semble : puisqu'après une victoire, la confiance, après une défaite, la honte, le déterminent également à de nouvelles tentatives.

chassast jusques dedans les ennemis : comme il fut fait : et fut cela cause de troubler un peu et faire branler les premiers rancs, jusques à ce que Flavius [1] coulonnel de mille hommes de pied, prit une enseigne en sa main, et marcha au devant de ces bestes, à la premiere desquelles il donna si rudement de la hante de l'enseigne, qu'il la feit tourner arriere. Ce premier là s'estant ainsi tourné, alla heurter le second qui le suivoit, et le destourna : et celuy là consequemment les autres qui venoient après de main en main. Ce que voyant Marcellus, commanda à ses gens de cheval qu'ilz donnassent de tout leur effort en cest endroit là, où il voyoit les ennemis ja un peu troublez pour ces bestes qui retournoient contre eulx, et faire qu'ilz s'embarrassent encore d'avantage : comme ilz feirent, et chargerent si asprement les Carthaginois, qu'ilz leur feirent tourner le dos à val de roupte, et les menerent batans jusques dedans leur camp, là où fut le plus grand meurtre à cause des elephants, qui là furent tuez, et tumberent dedans la porte du camp : car on dit qu'il fut tué en ceste desfaitte là, plus de huict mille hommes, et du costé des Romains bien trois mille, et tous les autres presque blecez. Ce qui donna moyen à Hannibal de se partir de là où il estoit, à son aise, la nuict, et de s'escarter bien loing de là, pource que Marcellus ne le peut suivre promptement, à cause du grand nombre des blecez qu'il avoit en son camp, et se re-

[1] Tribun militaire. C.

tira à petites journées en la Campagne [1] là où il passa l'esté à sejour en la ville de Sesse [2], pour faire penser et guarir ses malades. Ainsi Hannibal s'estant à la fin despestré de Marcellus, et ayant son armée delivre pour s'en servir à ce que bon luy sembloit, alla bruslant, gastant et destruisant l'Italie de tous costez, sans craindre plus rien.

XLV. Cela donna mauvais bruit à Marcellus dedans Rome, et ne faillirent pas ses ennemis à se servir de ceste occasion : car ilz susciterent incontinent un des tribuns du peuple Publius Bibulus, homme violent et temeraire, mais eloquent, et qui disoit bien ce qu'il vouloit, pour l'accuser. Si feit assembler en conseil le peuple par plusieurs fois, où il meit en avant, qu'il falloit rappeller Marcellus, et donner la charge de son armée à quelque autre : « Car quant à luy, disoit il, pour « avoir seulement fait un peu de guerre à Hanni« bal, comme, par maniere de dire, pour s'estre « un petit eschauffé à la lucte, il s'est retiré aux « bains chaulds pour se traitter à son aise ». Quoy entendant Marcellus, laissa ses lieutenans en son camp, et s'en alla en personne à Rome, pour respondre aux calumnies qu'on luy mettoit sus, et trouva que sur ces calumnies là, on se preparoit à luy faire son procès. Si y eut jour assigné pour ouir les parties, et s'assembla le peuple dedans le grand

[1] Dans la Campanie, province dont Capoue étoit la capitale.
[2] Il y a dans le grec : *Sinuesse* ; peut-être faut-il lire *Venuse*, comme dans Tite-Live, L. 27. ch. 21. C.

parc des lices que lon appelle *Circus Flaminius*, pour en donner sa sentence. Et là le tribun Publius Bibulus montant en chaire, deduisit bien au long son accusation: et Marcellus après luy respondit sobrement, et en peu de paroles, pour se justifier seulement: mais les principaux et plus notables personnages de la ville prirent la parole pour luy, qui remonstrerent franchement et librement au peuple qu'il ne devoit pas pirement juger de la vertu de Marcellus, en le condamnant d'aucune lascheté, que faisoit leur ennemy mesme, attendu que c'estoit celuy de tous leurs capitaines que Hannibal fouyoit, et faisoit tout ce qu'il pouvoit pour n'avoir point à combatre contre luy, là où il cherchoit à combatre tous les autres.

XLVI. Ces remonstrances ouyes, tant s'en fallut que l'issue du procès fust telle comme l'accusateur esperoit, que au contraire Marcellus non seulement fut absouls à pur et à plein, mais d'avantage fut eleu consul pour la cinquieme fois [1], et entré qu'il fut en son nouveau magistrat, s'en alla premierement en la Thoscane, là où visitant toutes les bonnes villes, les unes après les autres, et les appaisant, il assopit un grand mouvement de tout le païs, qui estoit en branle de soy reheller. Puis à son retour il voulut dedier le temple d'Honneur et de Vertu, qu'il avoit fait edifier du butin gaigné en la guerre de Sicile: mais les prebstres s'y opposerent, disant que deux dieux ne pouvoient estre contenus en un seul temple: au moyen

[1] Lan de Rome 546.

dequoy il commencea à en edifier un autre tout joignant le premier, estant toutefois fort mal content de l'opposition et empeschement de ces presbtres, et la prenant en mauvais presage, avec ce mesmement qu'il y avoit plusieurs autres signes et presages celestes, qui d'ailleurs le tenoient en peine: car il y eut tout à un coup plusieurs temples attaincts et touchez de la foudre: et les rats et souris rongerent de l'or qui estoit en la chappelle de Jupiter Capitolin. Et disoit on qu'un bœuf avoit parlé[1]: qu'il estoit sorti un enfant de la teste d'un elephant, et que l'enfant estoit encore vivant. Qui plus est, les presbtres et devins sacrifians aux dieux pour divertir et destourner le malheur de ces sinistres presages, jamais ne peurent avoir signes favorables des sacrifices. Au moyen dequoy ilz taschoient de le retenir à Rome, là où il ardoit et brusloit de desir qu'il avoit de s'en aller vistement à la guerre, pource que jamais homme ne desira si ardemment chose quelle qu'elle soit, comme luy desiroit se trouver en bataille contre Hannibal: car il ne songeoit d'autre chose la nuict en dormant, et ne parloit d'autre chose le jour avec ses amis et compagnons en veillant, ne requerant autre chose aux dieux en ses prieres et oraisons, sinon qu'il peust trouver Hannibal en champ de bataille: et croy qu'il eust encore plus vouluntiers combatu dedans le pourpris d'une mesme muraille de ville, ou d'une mesme closture de camp. Et si n'eust esté qu'il estoit

[1] Lisez avec plusieurs Manuscrits. *μετὰ κεφαλῆς. Il étoit né un enfant avec une tête d'éléphant* c.

ja comblé de gloire, et que par plusieurs preuves il n'eust fait cognoistre qu'il estoit autant meur, autant sage et prudent que nul autre capitaine de son temps, j'eusse dit que c'estoit une passion et affection de jeunesse qui le transportoit, et un desir plus ambitieux que ne portoit l'aage en laquelle il se trouvoit alors : car il avoit plus de soixante ans quand il fut eleu consul pour la cinquieme fois.

XLVII. Ce neantmoins après avoir fait les sacrifices propitiatoires, et les purifications telles que les devins les ordonnerent, il se partit de Rome avec son compagnon pour aller à la guerre, où il trouva Hannibal de sejour entre les villes de Baucie et de Venouse, et tascha par tous moyens à le tirer à la bataille: ce qu'il ne voulut onques faire: mais estant adverty par ses espies que les consulz Romains envoyoient une armée pour assieger la ville des Locriens que lon surnomme *Epizephyriens*[1] (c'est à dire, Occidentaux, à la difference de ceulx de la Grece, qui à comparaison de ceulx d'Italie sont Orientaulx), il dressa embusche à ceulx qui y alloient au dessoubs de la motte de Petelie qui estoit sur leur chemin, où il tua bien environ deux mille cinq cents hommes. Cela enflamma encore plus le courage de Marcellus du desir de venir à la bataille, de sorte qu'il se deslogea de là où il estoit

[1] Tout ce qui est entre deux parenthèses, n'est point dans le greo, c'est une explication d'Amyot, et elle n'est pas exacte, le nom de ces Locriens venoit de ce qu'ils habitoient les environs du promontoire Zephyrium. C.

pour s'approcher encore plus près de son ennemy. Or y avoit il entre leurs deux camps une butte forte d'assiette, et couverte de boccages à l'entour, et y avoit des eschoguettes haultes, dont on pouvoit descouvrir de loing vers l'un et vers l'autre camp, et au bas couroient force fonteines et ruisseaux, de manière que les Romains s'esbahissoient comment Hannibal qui y estoit arrivé le premier, ne s'en estoit saisy, et l'avoit ainsi abandonné à ses ennemis : mais c'estoit pource que si le lieu estoit commode pour loger un camp, encore luy sembloit il plus à propos pour y dresser embusche, auquel effect il aima mieulx s'en servir. Si emplit les bois, les fonceaux et vallées d'alentour de bon nombre de gens de traict, et d'autres combatans avec armes de long bois, s'asseurant que le lieu de soymesme y attireroit assez les Romains : en quoy il ne fut pas deceu de son esperance : car incontinent il courut un bruit parmy le camp des Romains, qu'il falloit occuper ce logis là, et n'y avoit celuy qui ne se meslast de discourir comme bien entendu au faict de la guerre, combien d'avantage ilz auroient sur leurs ennemis, principalement s'ilz s'y alloient loger, ou à tout le moins s'ilz y bastissoient un fort.

XLVIII. Parquoy Marcellus fut d'advis d'y aller luy mesme en personne, avec quelque peu de gens de cheval, pour recognoistre et visiter le lieu : mais avant que partir il appella son devin pour sacrifier aux dieux, et la premiere hostie immolée, le devin luy en monstra le foye qui n'avoit point de teste : mais à la seconde qu'il immola se trouva une

belle et grosse teste du foye, et toutes les autres parties entières et fraisches à merveilles, de sorte qu'il sembloit qu'elles effaceassent toute la crainte des mauvais signes et presages de la premiere hostie : toutefois au contraire les devins disoient que cela les troubloit et espouventoit d'avantage, pource que ces presages de sacrifices si beaux et si propices, tout à coup après d'autres si laids et si tristes, leur estoient suspects, à cause d'une si estrange et si soudaine mutation : mais comme dit le poëte Pindarus,

Il n'est feu bruslant tousjours,
Mur d'acier, ny chose née,
Qui peust arrester le cours
De fatale destinée.

XLIX. Si monta Marcellus à cheval, et, qui plus est, mena quand et luy son compagnon au consulat Quintus Crispinus, et son filz aussi qui estoit capitaine de mille hommes de pied, avec deux cents vingt hommes de cheval seulement, dont encore n'y en avoit il pas un naturel Romain, ains estoient tous Thoscans exceptez quarante Fregellaniens, qui s'estoient dès le commencement de ceste guerre tousjours monstrez fort fideles et fort affectionnez envers Marcellus : mais estant, comme nous avons dit, la butte couverte d'arbres et de brossailles, les ennemis avoient mis un homme sur la plus haulte guette qui y fust, pour faire le guet et les advertir s'il verroit rien venir. Les Romains ne l'eussent sceu appercevoir, et luy au con-

traire descouvroit jusques dedans leur camp tout ce qui s'y faisoit, comme lors il advisa ceulx qui estoient en embusche, de la venue de Marcellus : et eulx le laisserent approcher jusques à ce qu'il fust contre eulx, puis tout soudain se leverent ensemble, et enveloppans Marcellus commencerent à luy tirer coups de traict et coups de main, les uns poursuivans ceulx qui fuyoient, et les autres combattans ceulx qui faisoient teste, qui estoient les quarante Fregellaniens, lesquelz encore que les autres Thoscans eussent pris la fuitte au premier cry qu'ilz ouirent, se serrerent ensemble pour defendre les personnes des deux consulz, jusques à ce que Crispinus ayant receu sur son corps deux coups de javeline, tourna son cheval pour fouir : mais il y eut un des ennemis qui donna à Marcellus un coup de lance ayant le fer plat à travers les flancs, dont il le percea de part en part : ce que voyans ceulx des Fregellaniens, qui estoient encore demourez en vie en bien petit nombre, le laisserent tumbé en terre, et prirent son filz qui estoit blecé aussi, avec lequel ilz se sauverent à course de cheval dedans leur camp. Il n'y eut en ceste rencontre gueres plus de quarante hommes tuez, et de prisonniers y eut cinq des sergens qui portoient les haches devant les consulz, et vingt autres hommes de cheval : l'autre consul Crispinus mourut aussi des bleceures qu'il y receut, peu de jours après, qui fut un inconvenient non jamais advenu auparavaut aux Romains, que tous les deux consulz moussent en une mesme rencontre.

L.

L. Or quant à Hannibal, il ne feit pas grand compte des autres qui demourerent pris et morts en ceste rencontre: mais quand il entendit que Marcellus y estoit demouré sur le champ, il s'y encourut incontinent luymesme, et regardant curieusement son corps de près et longuement, en considerant la force de la taille dont il estoit, et le traict de son visage, après qu'il eut le tout bien contemplé, il ne se laissa eschapper de la bouche pas une parole insolente, ny ne monstra à sa face une chere joyeuse, comme eust fait quelque autre qui fust venu à bout d'un si aspre et si dangereux ennemy, ains s'esbahissant comment il estoit venu là mourir ainsi estrangement, luy osta du doigt son anneau, dont il cachetoit ses lettres, et faisant ensepvelir son corps ainsi qu'il luy appartenoit, le feit brusler honorablement, puis en feit mettre les os et les cendres dedans une buye [1] d'argent, sur laquelle il posa luymesme une couronne d'or, et l'envoya à son filz: mais il y eut quelques chevaulx legers Numidiens, qui par le chemin rencontrerent ceulx qui portoient celle buye, et la leur voulurent oster: les autres se meirent en devoir de la retenir, de maniere qu'il fallut que les Numidiens usassent de force pour l'avoir: et ainsi en tirant et combatant à qui l'auroit, les os et les cendres furent semez et dispersez çà et là. Ce qu'entendant Hannibal dit à ceulx qui se trouverent lors autour de luy: « Voyez com-« ment il n'est pas possible de faire aucune chose,

[1] Une urne ou une aiguière

« si elle ne plaist à dieu ». Si feit bien chastier les Numidiens, mais au demourant, il ne se soucia plus de faire chercher ny recueillir les ossemens de Marcellus, ayant opinion que c'estoit quelque dieu qui avoit voulu qu'il mourust ainsi estrangement, et que d'avantage son corps demourast sans sepulture. Ainsi l'escrivent Cornelius Nepos et Valerius Maximus : mais Livius et Augustus Cæsar disent, que la buye fut portée à son filz, et inhumée magnifiquement.

LI. Il y a en plusieurs lieux des ouvrages et edifices publiques, qui ont esté faits et dediez par Marcellus, oultre ceulx qui sont à Rome, comme à Catane en la Sicile, [1] un parc à exercer les jeunes gens [2], et en l'isle de Samothrace au temple des dieux, que l'on appelle *Cabires*, plusieurs images et plusieurs tableaux qu'il y feit porter de Syracuse, et en l'isle de [3] Lindos au temple de Minerve, où il y a entre autres une siene statue, soubs laquelle est engravé cest epigramme, ainsi que l'escrit le philosophe [4] Posidonius :

[1] Un Gymnase. C.

[2] Et il fit porter plusieurs statues et plusieurs tableaux de ceux qu'il avoit pris à Syracuse, en l'Isle de Samothrace, au temple des Cabires, et à Lindos, etc. C.

[3] Grec, à Linde. C'est une ville de l'île de Rhodes, où Minerve avoit un temple fameux; comme nous l'avons dit ailleurs.

[4] Philosophe n'est point dans le grec. Je crois cependant que celui dont Plutarque parle ici, est le philosophe Stoïcien, surnommé l'*Athlète*, qui eut une école à Rhodes, et vint à Rome du tems de Marcellus. V. Menag. ad Diog. Laert. L. VII, Segm. 39.

Amy passant, tu vois icy l'image
De Claudius Marcellus, le lignage
Duquel estant à Rome très illustre
Est esclarcy encore par son lustre,
Pource qu'il fust comme une estoile claire
En son païs, où le lieu consulaire
Il teint sept fois, et à chacune feit
Des ennemis grand meurtre qu'il desfeit.

Celuy qui a composé cest epigramme, compte les deux fois qu'il fut viceconsul pour deux consulats entiers : mais sa posterité a continué tousjours en grand honneur, jusques à Marcellus [1] filz de la sœur de Auguste Cæsar, Octavia, et de Caius Marcellus. Il mourut jeune estant AEdile de Rome, et ayant espousé Julia fille de Auguste, avec laquelle il ne vescut pas longuement : mais pour honorer sa memoire, Octavia sa mere dedia la librairie, et Auguste Cæsar le theatre, qui sont encore appellez jusqu'aujourd'huy le theatre et la librairie de Marcellus.

[1] C'est pour lui que furent faits ces beaux vers de Virgile, qu'on lit à la fin du sixième livre de l'Énéide, et que sa mère Octavie paya si magnifiquement.

COMPARAISON

DE PELOPIDAS AVEC MARCELLUS.

Ce sont les choses qui m'ont semblé plus dignes de memoire ès faicts et gestes de Pelopidas et de Marcellus : mais estans leurs meurs et leurs natures au demourant pareilles et semblables, pource qu'ilz ont esté tous deux vaillans, laborieux, magnanimes et courageux, il y pourroit avoir ceste seule difference, que Marcellus en plusieurs villes qu'il prit d'assault feit de grands meurtres, et espandit beaucoup de sang humain, là où Epaminondas et Pelopidas jamais ne tuerent homme qu'ilz eussent vaincu, ny ne asservirent villes quelconque qu'ilz eussent prise : et a lon opinion que les Thebains n'eussent pas si cruellement traittez les Orchomeniens, comme ilz feirent, si l'un d'eulx ou tous deux y eussent esté presens.

II. Mais quant aux faicts, ce fut à Marcellus un grand et admirable exploit de desfaire une si grosse trouppe de Gaulois à pied et à cheval, avec si peu de chevallerie qu'il mena quand et luy, ce que lon ne trouvera pas avoir onques esté fait par autre capitaine que par luy, mesmement qui ait avec sa propre main occis sur le champ le chef des ennemis : à quoy Pelopidas ne peut advenir : car taschant à tuer le tyran de Pheres, il fut tué luy-

mesme le premier, et souffrit ce qu'il avoit envie de faire. Toutefois lon peult opposer à ceste acte là, les batailles de Leuctres et de Tegyre, qui furent deux très memorables et très glorieux combats : mais en recompense aussi ne sçauroit on alleguer exploit aucun de Marcellus fait d'emblée, qui merite d'estre comparé à ce que feit Pelopidas à son retour d'exil, quand il occit les tyrans qui detenoient Thebes en servitude : car ce fut un acte de ruze, de surprise et d'emblée, le plus grand et le plus digne de memoire qui fut onques. Il est bien vray, que Marcellus avoit à faire à Hannibal, qui estoit un très dangereux et très redoutable ennemy : mais aussi avoient lors les Thebains à faire aux Lacedæmoniens, lesquelz pour certain cederent à Pelopidas en la bataille de Tegyre et en celle de Leuctres : là où Marcellus ne vainquit jamais Hannibal une seule fois, ainsi comme escript Polybius, ains demoura tousjours invincible jusques à la journée que Scipion le desfeit en bataille.

III. Toutefois nous adjoustons plus de foy à ce qu'en ont escript Cæsar, Livius, Cornelius Nepos, et entre les Grecs le roy Juba [1], que Marcellus ait bien rompu et desfait quelque fois aucunes trouppes de Hannibal : mais ce ne furent jamais rouptes de

[1] Juba, roi de Mauritanie, prince fort instruit, auteur d'un grand nombre d'ouvrages perdus. Il vivoit du tems d'Auguste. Il écrivit en grec, à cause de quoi Plutarque le compte parmi les écrivains de cette nation.

grande consequence, et semble que ce ait esté plus tost quelque tromperie [1] de cest Africain là, qu'autrement, ce qui neantmoins fut meritoirement et à bonne raison grandement loué, prisé et estimé, d'avoir tellement remis le cueur aux Romains, qu'ilz ozassent attendre et faire teste à ce Carthaginois, après tant de desfaittes d'armées romaines, tant de chefs d'exercites occis en bataille, et un si dangereux esbranlement de tout l'empire romain. Car celuy qui au lieu de la longue crainte et d'une frayeur esperdue ja par longueur de temps envieillie, feit renaistre ès courages des soudards Romains une envie et une ardeur de se trouver aux prises et aux mains encontre l'ennemy, et qui les asseura et encouragea jusques à ne ceder pas facilement la victoire, mais aussi à la debatre et quereller vertueusement, ce fut Marcellus seul : pource que au lieu qu'ilz estoient ja tous accoustumez, pour la longue durée de leurs pertes et malheurs, de se reputer bienheureux quand ilz se pouvoient sauver de vistesse et eschapper des mains de Hannibal, il leur enseigna à avoir honte de se sauver en roupte, à ne vouloir point confesser d'avoir esté en branle de reculer, et à estre marris quand ilz se retiroient sans avoir vaincu et batu leurs ennemis : et pour autant que Pelopidas ne fut jamais rompu en bataille, où il fust capitaine en chef, et que Marcellus en gaigna plus que nul autre capitaine de son temps, il pourroit sem-

[1] Voyez les Observations.

bler que le grand nombre des victoires de l'un viendroit à s'esgaler et compenser avec le non avoir jamais esté vaincu de l'autre.

IV. Il est vray que Marcellus prit la ville de Syracuse, et Pelopidas faillit à prendre celle de Sparte : mais je pense que ce soit plus grande prouësse à luy d'avoir approché si près de Sparte, comme il feit, et avoir passé le premier la riviere de Eurotas en armes, ce que jamais ennemy au paravant luy n'avoit fait, que ce n'estoit à l'autre de prendre toute la Sicile : si ce n'est que quelqu'un vueille opposer à l'encontre que ce faict appartiene à Epaminondas, et non point à Pelopidas, comme aussi fait encore la victoire de Leuctres : là où il n'y a personne qui puisse pretendre part à la gloire des faicts de Marcellus : car il prit Syracuse estant seul capitaine en chef, et desfeit les Gaulois sans son compagnon, et feit teste à Hannibal, sans que personne le secondast ny secourust en cela : car au contraire tous les autres l'en destournoient, et luy fut le premier qui changeant le style de faire la guerre, dont les capitaines Romains usoient en ce temps là, enseigna le premier aux siens à ozer monstrer visage à l'ennemy.

V. Quant à leur mort, je ne louë celle de l'un ny de l'autre, et suis en mon cueur desplaisant et marry de l'estrange façon dont ilz moururent tous deux, m'esmerveillant à l'opposite comment il est possible que Hannibal en tant de batailles où il

s'est trouvé, qu'il seroit malaisé de les nombrer seulement, n'y ait jamais esté blecé : et loue singulierement un faict de Chrysantas, que Xenophon recite au livre de l'institution de Cyrus, disant que ayant ja haulsé l'espée pour en ferir un des ennemis, quand il ouit la trompette sonnant la retraitte, il se retira tout doulcement et modestement sans luy mal faire. Toutefois il semble que Pelopidas soit plus excusable : car oultre ce qu'il estoit chault de l'ardeur de la bataille, il avoit un juste et magnanime courroux qui l'incitoit à chercher de se venger : car, comme dit le poëte Euripide,

Le meilleur est qu'un chef d'ost pour sa gloire
Ayant vaincu survive sa victoire,
Ou bien s'il est mort en terre abatu,
Qu'il meure au moins en homme de vertu.

Car ainsi la mort de celuy qui meurt en ceste sorte ne se peut nommer accident ny inconvenient, ains acte de vertu : mais oultre le juste courroux qui tiroit Pelopidas, encore y avoit il une autre chose qui le poulsoit, non sans grande raison, à faire ce qu'il feit : c'est, qu'il voyoit la consommation de sa victoire en la mort du tyran : car il eust esté bien mal aisé de trouver ailleurs autre occasion aussi digne et aussi glorieuse pour employer et monstrer sa prouesse comme celle là : et au contraire Marcellus sans aucune necessité urgente, sans celle fureur et ardeur qui surprent quelquefois

les hommes vaillans au milieu du combat, et les transporte hors de leur entendement, s'alla luy-mesme inconsidereement precipiter au milieu du danger, où il mourut, non en capitaine, ains en cheval leger et en avantcoureur, abandonnant ses trois triumphes, ses cinq consulats, ses despouilles et trophées, qu'il avoit de sa propre main conquis et gaignez sur des roys, à des adventuriers Hespagnolz et Numidiens, qui pour la soude vendoient leur sang et leur vie aux Carthaginois, de sorte que je croy qu'ilz s'en porterent envie à eulx mesmes, par maniere de dire, pour un si grand et si heureux exploit, d'avoir fait mourir entre des avantcoureurs et descouvreurs Fregellaniens le plus grand personnage, et le plus vaillant homme et plus estimé des Romains.

VI. Toutefois je ne voudrois pas que lon pensast que je die cela pour blasmer ny accuser la memoire de ces deux grands personnages : ains le fault prendre comme une plainte d'eulx, et une franche remonstrance faitte à eulx mesmes et à leur propre vaillance, pour laquelle employer et monstrer ilz ont fait perir toutes leurs autres vertus, en abandonnant, sans qu'il en fust besoing, trop indiscrettement leurs personnes et leurs vies, comme s'ilz eussent voulu et deu mourir pour eulx, non pas pour leur païs plus tost et pour leurs amis et alliez. Mais encore après leur mort Pelopidas fut inhumé par les alliez et confederez de Thebes, pour lesquelz il estoit mort, et Marcellus le fut par les

ennemis mesmes qui l'avoient tué. Si est bien l'un chose heureuse et desirable en tel cas : mais l'autre a bien plus du grand et de l'admirable, que l'ennemy mesme revere et honore la vertu qui luy nuisoit, que non pas l'amy rende l'office d'amitié qu'il devoit : pource que l'ennemy n'a rien qui le convie à honorer son ennemy mort, sinon l'admiration de sa vertu : et l'amy bien souvent le fait plus pour le profit et l'utilité qu'il en a receuë, qu'il ne fait pour affection qu'il porte à sa vertu.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTIDE.

Origine d'Aristide. Diversité d'opinions sur l'état de sa fortune. IV. *Son amitié pour Clisthène, et son estime pour Lycurgue. Commencemens et causes de ses différends avec Thémistocle.* V. *Principes opposés de leur conduite.* VII. *Equité d'Aristide.* X. *Son intégrité dans le maniement des finances.* XI. *Sa déférence pour Miltiade.* XII. *Sa valeur et sa modération à la bataille de Marathon.* XIV. *Temps de son archontat.* XV. *Sa justice. Excellence du surnom de* Juste *donné à Aristide.* XVI. *Il est banni par les menées de Themistocle du ban d'Ostracisme.* XVII. *Durée de cet usage à Athènes.* XIX. *Manière d'y procéder.* XXI. *Rappel d'Aristide. Sa générosité à l'égard de Thémistocle. Leur entrevue.* XXIII. *Bataille de Salamine.* XXVIII. *Bataille de Platée.* XLIX. *Partage du butin.* LI. *Aristide fait établir des fêtes et les jeux de la liberté dans la ville de Platée.* LII. *Fête funèbre instituée pour honorer la mémoire de ceux qui étoient morts pour la défence de la liberté.* LIII. *Forme du gouvernement à Athènes après la bataille de Platée.* LIV. *Projet de Thémistocle pour accroître la puissance d'Athénes. Il est communiqué à Aristide, et rejetté parce qu'il est injuste.* LV. *La justice d'Aristide et la douceur de Cimon font perdre à Lacédémone sa principauté sur la Grèce. Hauteur et fierté*

de Pausanias, général des Lacédémoniens. LVI. *Les alliés de la Grèce quittent le parti de Lacédémone pour prendre celui d'Athènes.* LVII. *Sentimens nobles des Lacédémoniens.* LVIII. *Taxe imposée par Aristide sur toutes les villes de la Grèce d'un consentement unanime. Temps heureux de la Grèce. Augmentation de la taxe sous Périclès, et après sa mort.* LIX. *Nouvelles altercations entre Thémistocle et Aristide.* LX. *Serment de l'alliance des peuples de la Grèce. Aristide le prononce au nom des Athéniens.* LXI. *Ses égards politiques. Sa pauvreté. Il la conserve et la chérit jusqu'à la mort.* LXIV. *Sa modération dans la disgrace de Thémistocle.* LXV. *Mort d'Aristide.* LVI. *Ses funérailles et le mariage de ses filles aux dépens du public.* LVII. *Actes d'humanité de la ville d'Athènes.*

Depuis la 63e. olympiade, jusqu'à la seconde année de la 78e, 467 ans avant Jesus-Christ.

ARISTIDES.



Aristides fils de Lysimachus, estoit pour certain de la lignée[1] Antiochide, du bourg d'Alopece : mais quant à ses biens et à ses facultez, on en a escrit en diverses manieres, pource que les uns disent qu'il vescut toute sa vie en très estroitte pauvreté, et qu'il laissa deux filles, lesquelles après la mort de leur pere demourerent long temps sans estre mariées à cause de leur pauvreté : et combien que la plus part des ancienes histoires s'accorde à cela, neantmoins Demetrius [2] Phalereus en un livre qu'il a intitulé *Socrates*, escrit au contraire, qu'il sçavoit une possession au bourg de Phalerée, que lon appelloit encore la terre et possession d'Aristides, en laquelle son corps est en-

[1] Grec, tribu.

[2] Fameux grammairien que Cassandre, gouverneur de la Macédoine, établit pour commandant à Athènes, six ans après la mort d'Alexandre, 318 ans avant notre ère. C'est à lui que les Athéniens élevèrent trois cens soixante statues.

terré. Et oultre cela, pour monstrer qu'il avoit bien dequoy, et que sa maison estoit opulente et riche, il en allegue de telz indices : premierement qu'il fut un an prevost annuel de la ville d'Athenes, que lon appelloit[1] *archon eponymos*[2], pource que l'année prenoit sa denomination du nom de celuy qui l'estoit par chacun an, et dit qu'il l'obteint par le sort des febves selon l'ancien usage des Atheniens, et selon la maniere qu'ilz avoient de proceder à l'election du dict office, en laquelle election n'estoient admis à tirer au sort des febves, que ceulx qui estoient de la plus haulte taxe en l'estimation de leurs biens, lesquelz on appelloit à Athenes *pentacosiomedimnes*[3], c'est à dire, qui avoient de revenu la valeur de cinq cents minots de bled et au dessus. Secondement il allegue, qu'il fut relegué ou banny du ban qui s'appelle Ostracisme, duquel on n'avoit point accoustumé de bannir les pauvres, ains seulement les nobles et

[1] Archonte éponyme ; c'est à dire, celui qui donnoit son nom à l'année ; en effet, des neuf archontes qu'on nommoit chaque année, le premier qui étoit l'archonte proprement dit, étoit le seul dont on inscrivit le nom dans les actes publics. C.

[2] Codrus, dernier roi d'Athènes, s'étant dévoué pour sa patrie 1091 ans avant J. C. la royauté fut remplacée par des magistrats perpétuels, qu'on nomma archontes. Il y en eut treize de suite. La troisième année de la sixième olympiade, l'archontat fut réduit à dix ans. Il y eut sept archontes décennaux. Enfin les archontes devinrent annuels la première année de la vingt-quatrième olympiade ; et Créon fut le premier. Cette date est établie dans un excellent mémoire de M. Larcher, dont nous allons enfin posséder l'Hérodote.

[3] Voyez la Vie de Solon, ch. xxx.

les riches, ausquelz le menu peuple portoit envie, à cause de leur grandeur. Tiercement et pour son dernier argument, qu'il a laissé et donné au temple de Bacchus des [1] vases à trois piedz, que souloient ordinairement offrir les entrepreneurs [2] qui avoient remporté le prix ès jeux de comedies, tragedies, ou autres telz esbatemens, dont ilz avoient fait les frais, et sont encore lesdicts vases, que lon dit avoir esté donnez par Aristides [3], en estre, sur lesquelz on lit une telle inscription: « La lignée Antiochide emporta le prix, Aristides « fut le desfrayeur des jeux, et Archestratus le « poëte qui feit jouer ses comedies ».

II. Ce dernier argument, combien que ce soit celuy, auquel il semble avoir plus d'apparence, est neantmoins le plus foible et le plus debile: car Epaminondas, lequel, comme chacun sçait, nasquit, fut nourry et vescut tousjours en grande pauvreté, et Platon aussi le philosophe, accepterent la charge de faire les frais de jeux qui n'estoient pas de petite despense, ayant l'un desfrayé à Thebes les joueurs de flustes, et l'autre à Athenes la danse des enfans qui balloient en rond, à quoy faire Dion le Syracusain fournissoit argent à Platon, et Pelopidas à Epaminondas. Car il n'est pas dit, que les hommes de vertu doivent avoir une guerre mortelle, par maniere de dire, contre les presens que leur pourroient faire leurs amis, et

[1] Voyez les Observations. | [2] Des trepieds. C.

[3] Grec, et on montroit encore de mon tems ces vases, où on lisoit cette inscription.

qu'ilz ne puissent en quelque sorte que ce soit jamais accepter ny prendre rien d'eulx : bien doivent ilz estimer ord et sale d'en prendre par avarice pour s'enrichir, ou pour espargner et mettre en reserve ; mais quand il est question de quelque entremise honorable, et de quelque magnificence publique, dont il ne revient rien particulierement à leur profit, ilz ne doivent point rejetter ny refuser les offres que leur font leurs amis. Et quant aux vases qu'il dit avoir esté offerts et donnez au temple de Bacchus, Panætius monstre evidemment, que Demetrius a esté abuzé par la semblance du nom, pource que depuis le temps des guerres medoises jusques au commencement de la guerre peloponesiaque, il ne se treuve ès registres des desfrayeurs des jeux publiques, que deux vaincueurs ayans ce nom de Aristides, desquelz ny l'un ny l'autre n'est le filz de Lysimachus, dont nous escrivons à present : car l'un est notamment inscript filz de Xenophilus, et l'autre a esté long temps après celuy dont nous parlons, ainsi que lon peult manifestement cognoistre par l'escripture [1] et orthographe qui est selon les re-

[1] Il ne s'agit ici que de l'écriture et de la forme des caractères, qui étoit fort différente, comme on le voit par des inscriptions qui existent encore, et qui sont plus anciennes qu'Euclide, mathématicien célèbre, et un des maîtres de Platon. *Brotier.* Il ne s'agit point de la forme des caractères, mais de l'orthographe; les Athéniens avoient conservé l'ancienne orthographe, jusqu'à l'archontat d'Euclide, la 2e. année de la 88e. olympiade, époque à laquelle ils adoptèrent l'alphabet Ionien, qui étoit plus complet. C.

gles

gles de grammaire, dont on a uzé en la Grece depuis Euclides : et aussi le peut on cognoistre par le nom du poëte Archestratus qui y est adjoinct : car il n'y a personne qui face mention d'un poëte de ce nom là en tout le temps des guerres medoises : mais au temps de la guerre peloponesiaque, plusieurs le mettent pour autheur et compositeur des hymnes et cantiques qui se chantoient ès danses publiques.

III. Toutefois quant à ces oppositions que fait Panætius, il fauldroit un peu plus avant et plus diligemment y penser : mais quant au ban de l'Ostracisme, il est certain que tous ceulx qui estoient de beaucoup eminents par dessus les autres, fust ou en gloire et bonne renommée, ou en noblesse, ou en eloquence, y estoient subjects, attendu que Damon mesme, precepteur de Pericles, en fut banny, seulement pource qu'il sembla au commun peuple qu'il estoit trop sage. Qui plus est, Idomeneus escrit que Aristides fut prevost annuel, non par le sort des febves, ains par les voix des Atheniens qui le voulurent eslire : et s'il le fut depuis la journée de Platæes[1], ainsi comme Demetrius

[1] Il fut archonte éponyme la troisième et quatrième année de la soixante-douzième olympiade, 490 ans avant J. C. un an après la bataille de Marathon. Je mets troisième et quatrième, parce que l'année attique commençant alors au mois gamélion, à partir du solstice d'hyver, répondoit à deux années olympiques, qui commençoient au mois hécatombéon, à partir du solstice d'été ; et cela subsista jusqu'à la fin de la quatre-vingt-

l'escrit, il est vraysemblable que lon luy feit cest honneur pour son excellente vertu, et ses grands merites et services, que les autres souloient obtenir pour leurs richesses. Mais ce Demetrius ne s'efforce pas d'exempter Aristides seulement de pauvreté, ains en veult aussi guarentir Socrates, comme si c'estoit un grand vice et un grand reproche : car il escrit qu'il avoit non seulement une maison à luy, mais d'avantage soixante et dix mines d'argent [1], que Criton luy faisoit profiter, et luy en payoit usure.

IV. Pour donques retourner à l'histoire d'Aristides, il fut familier amy de Clisthenes, celuy qui restablit le gouvernement de la chose publique à Athenes [2], après que les trente tyrans en eurent esté dechassez, et eut en singuliere recommandation Lycurgus Lacedæmonien par dessus tous les autres, qui jusques à son temps s'estoient entremis d'ordonner ou administrer le gouvernement d'une chose publique, ce qui fut cause qu'il aima tousjours et favoriza l'estat de l'Aristocratie, c'est à

sixième olympiade. Après quoi le commencement de l'année attique et de l'archontat fut porté au mois hécatombéon. Dodwell place l'archontat d'Aristide un an plus tard.

[1] Environ sept cens escus. *Amyot* Maintenant 5,446 livres de notre monnoie.

[2] Cet établissement se fit après l'expulsion des Pisistratides dans la soixante-septième olympiade, et non pas, comme Amyot l'a cru, après l'expulsion des trente tyrans, qui n'arriva que dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, long-tems après la mort de Clisthène et d'Aristide. Aussi le mot (trente) n'est-il pas dans le grec.

dire, de la noblesse, où un petit nombre des plus gens de bien ont entre mains l'authorité souveraine: mais il eut pour contrepoids Themistocles filz de Neocles, qui favorisa tousjours l'estat populaire. Si disent aucuns que dès le temps de leur premiere enfance estans nourriz et instituez ensemble, ilz estoient tousjours en toutes leurs actions et en tous leurs propos contraires l'un à l'autre, soit qu'ilz se jouassent ou qu'ilz feissent à bon esciant, et que dès lors on commencea à descouvrir le naturel de l'un et de l'autre par celle contrarieté de vouluntez, pource que l'un estoit prompt, soudain, hazardeux, fin, et qui legerement entreprenoit toutes choses: et l'autre au contraire estoit froit, reposé, constant et arresté, qui pour rien n'eust devoyé du droit sentier de la justice, et n'eust usé de mensonge, d'affetterie, ny de tromperie, non pas en jeu seulement. Toutefois Ariston natif de Chio escrit, que leur inimitié commencea d'amourettes premierement, et que par traict de temps elle vint depuis à si grand accroissement, pource, dit il, que l'un et l'autre devint amoureux d'un jeune garson nommé *Stesileus*, qui estoit de l'isle de Ceos, le plus beau et le mieulx formé de tous ceulx qui estoient de son aage: et ne leur passa pas ceste affection legerement, ny ne laisserent pas la jalouzie qu'ilz en conceurent l'un contre l'autre, aussi tost comme la fleur de la beaulté du garson fut passée, ains comme s'ilz se fussent seulement essayez en ceste poursuitte de leur amour, ilz s'allerent depuis jetter ensemble au gouvernement de

la chose publique, pour faire à bon esciant ainsi picquez et irritez, comme ilz estoient, de jalouzie l'un contre l'autre.

V. Or quant à Themistocles, il se meit incontinent à gaigner et prattiquer amis, par le moyen desquelz il acquit en peu de temps authorité non petite, et si prouveut d'un fort rempar à la seureté de sa personne : aussi respondit il un jour à quelcun qui luy disoit, qu'il estoit bien digne de gouverner la ville d'Athenes, et qu'il le feroit bien, prouveu qu'il se monstrast egalement un et commun à tous : « Ja dieu ne plaise, dit-il, que je « sois jamais assis en siege de gouverneur, ou « mes amis ne treuvent non plus de port et de « faveur que les estrangers, qui ne me seront « rien ».

VI. Mais Aristides au contraire cheminant, par maniere de dire, tout seul, ne se voulut jamais bander ny faire ligue avec personne en l'administration de la chose publique, pour autant que premierement il ne vouloit faire tort à personne à l'appetit de ceulx dont il se seroit allié, ny aussi les fascher en leur refusant quelque chose dont ilz le pourroient requerir : et d'avantage pour autant qu'il en voyoit plusieurs prendre la hardiesse de faire des choses contre tout droit et toute raison, à cause qu'ilz se sentoient forts d'amis, ayant opinion que l'homme de bien et bon citoyen ne se doibt asseurer ny fortifier d'autre rempar, que de faire, de conseiller et de dire toutes choses bonnes et honestes.

VII. Ce neantmoins voyant que Themistocles remuoit temerairement beaucoup de choses, et qu'il luy estoit contraire à toutes ses entreprises, et luy rompoit tous ses desseings, il estoit aussi luymesme contraint de resister aucune fois à ce qu'il mettoit en avant, et se formaliser contre luy, quelquefois pour luy rendre la pareille, et quelquefois aussi pour rabbattre un peu son authorité et son credit, qui alloit tousjours augmentant pour la faveur que le peuple luy faisoit, estimant qu'il valoit mieulx en luy contredisant, empescher aucunefois quelque chose qui eust esté au profit de la chose publique, qu'en le laissant en venir au dessus, souffrir son credit et sa puissance devenir trop excessive en toutes choses [1]. Brief il advint une fois entre autres, que Themistocles ayant mis en avant une prattique qui estoit bien utile et profitable à la chose publique, Aristides luy resista de telle sorte, qu'il l'obteint et gaigna contre luy : si ne se peut contenir qu'il ne dist au partir de l'assemblée, en laquelle l'entreprise de Themistocles avoit esté rejettée, qu'il estoit impossible que les affaires de la chose publique d'Athenes se portassent jamais bien, si on ne les jettoit tous deux, Themistocles et luy, dedans le Barathre, ([2] qui estoit

[1] Il me semble qu'en déplaçant une virgule, on trouveroit dans le grec ce sens plus raisonnable : que lui laisser acquérir autorité excessive, en souffrant que son avis prévalût dans toutes les occasions.

[2] Ceci n'est point dans le grec. C'est une explication d'Amyot.

un abysme, où lon precipitoit les malfaiteurs condamnez à la mort).

VIII. Une autrefois il avoit mis en avant et proposé au peuple un advis, contre lequel il y eut plusieurs oppositions et contradictions faittes, mais nonobstant il l'emportoit: et ainsi que le magistrat qui presidoit en celle assemblée de conseil, vouloit demander au peuple, quelle estoit sa voulunté là dessus pour le faire passer, Aristides recognoissant par les raisons qui avoient esté alleguées et deduittes contre son advis, que ce qu'il mettoit en avant estoit dommageable au public, se deporta sur le champ de le vouloir faire authoriser par les voix du peuple. Il faisoit aussi souventefois mettre ses conseils en avant par personnes interposées, de peur que Themistocles, pour la pique particuliere qu'il avoit encontre lui, ne s'opposast à un bien public. Mais on trouvoit sa gravité et sa constance grandement louable et admirable ès divers accidents, qui adviennent à ceulx qui s'entremettent du gouvernement des affaires publiques: car jamais pour honneur qu'on luy feist, il ne s'esleva, ny pour rebut ou refus qu'il souffrist aussi, ne s'abaissa, ny se troubla, ayant opinion qu'un bon citoyen se doit tousjours egalement tenir prest, et offrir corps et esprit à servir la chose publique, sans en esperer ou attendre aucun loyer mercenaire ny d'argent, ny d'honneur et de gloire. Et pourtant un jour que lon prononceoit au theatre certains vers de l'une des tragedies d'AEschylus [1],

[1] Dans la tragédie des sept Chefs devant Thèbes, v. 594.

fait en la louange de l'ancien devin Amphiaraus, dont la substance estoit telle:

Il ne veut point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertu en pensée profonde,
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils, où tout honneur abonde.

Tout le monde jetta incontinent les yeux sur Aristides, comme sur celuy à qui veritablement, plus qu'à nul autre, appartenoit la louange d'une si grande vertu : car il n'estoit pas seulement ainsi ferme et roide pour resister à faveur et à grace seulement, mais aussi à ire et à haine semblablement : pource que là où il estoit question de justice, amitié ne luy eust sceu rien faire faire pour ses amis, ny inimitié contre ses ennemis.

IX. Auquel propos on racompte, que quelquefois il avoit mis en justice un sien ennemy, et le poursuivoit en jugement, et que après qu'il eut deduit toute son accusation, les juges furent si irritez à l'encontre du criminel, que sans l'ouir autrement, ilz le vouloient condemner : mais Aristides se levant de son siege, s'en alla jetter aux pieds des juges avec le criminel, en les suppliant qu'il eust audience, pour se pouvoir justifier et defendre ainsi que les loix le commandent. Et une autre fois qu'il estoit juge entre deux particuliers qui plaidoient devant luy, il y eut l'un des deux qui se print à dire : « Ma partie adverse t'a fait beaucoup de tort et de fascherie à toy mesme, Aristides. » Il luy respondit promptement, « Mon

« amy, dis seulement s'il t'en a fait à toy : car je suis « icy pour te faire droit, et non pas à moy ».

X. D'avantage estant eleu tresorier general de tout le revenu de la seigneurie d'Athenes, il monstra que tous ceulx qui avoient manié les finances de la chose publique, non seulement de son temps, mais encore au paravant, avoient grandement pillé et desrobbé le public, mesmement Themistocles, lequel estoit bien homme advisé et de grand sens, mais il n'avoit pas les mains seures ny nettes : et pourtant quand Aristides voulut rendre ses comptes, Themistocles et plusieurs autres par luy suscitez, se banderent à l'encontre de luy, et le chargerent d'avoir mal versé et desrobbé en son office, et de faict en feirent telle poursuitte, qu'il en fut condemné par leur menée, ainsi que recite Idomeneus. Toutefois les plus gros et plus gens de bien de la ville, voyans le tort qu'on luy faisoit, prirent sa cause en main, et feirent que non seulement l'amende en laquelle il avoit esté condemné luy fut remise par le peuple, ains luy fut de rechef baillée la mesme charge pour l'année ensuyvant : en laquelle il feit semblant de se repentir de s'estre gouverné comme il avoit fait en la precedente année, se monstrant plus traittable à ceulx qui avoient à faire à luy, et ne prenant pas les choses de si près, ny ne les examinant pas si rigoureusement qu'il avoit fait au paravant : au moyen dequoy ceulx qui desrobboient la chose publique le louoient merveilleusement, et brigaoient eulx mesmes pour le faire encore continuer en cest

office. Mais quand ce vint au jour de l'election, que les Atheniens le vouloient encore elire, luy mesme les en reprit et tensa, en leur disant : « Quand j'ai fidelement et bien administré la « charge que vous m'aviez commise, j'en ay reçu « de vous oultrage, honte et villanie, et main- « tenant que j'ay fait semblant de ne voir point « beaucoup de larcins et de pilleries que lon com- « met en voz finances, vous me tenez pour homme « de bien et bon citoyen : mais je vous dis et vous « declare, que j'ay plus de honte de l'honneur « que vous me faittes maintenant, que je n'eus « de l'amende, en laquelle vous me condamnastes « l'année passée : et suis marry qu'il faut que je « vous die, qu'envers vous il est plus louable de « gratifier aux meschans, qu'il n'est pas de garder « le bien public ». En deduisant ces remonstrances, et descouvrant les larcins ordinaires que commettoient les officiers de la ville, il ferma la bouche aux larrons, qui si haultement le louoient, et alloient tesmoignant au peuple qu'il estoit tant homme de bien : et au contraire, rapporta une juste et veritable louange des gens de bien et d'honneur.

XI. Au demourant, estant Datis lieutenant du roy de Perse, Darius, venu aborder avec toute sa flotte, et prendre terre au quartier de Marathon [1] dedans le païs d'Attique soubs couleur, comme il disoit, de se vouloir seulement venger des Athe-

[1] La seconde année de la soixante-douzième olypiade, 491 ans avant J. C.

niens qui luy avoient bruslé la ville de Sardis, mais à la verité en intention de subjuguer et conquerir toute la Grece, et courant et pillant tout le plat païs : les Atheniens eleurent dix capitaines pour la conduitte de ceste guerre, entre lesquelz Miltiades estoit bien celuy qui avoit plus de dignité et d'authorité : mais Aristides le suivoit de bien près en reputation et en credit, d'autant mesmement qu'il servit de beaucoup à la victoire, quand il s'accorda à l'opinion de Miltiades, au conseil où il fut conclud, que lon donneroit la bataille aux Barbares, et aussi quand il ceda vouluntairement l'authorité de commander souverainement en l'armée à Miltiades, pource que chasque capitaine à son tour avoit un jour, auquel il commandoit à toute l'armée, et quand le tour vint à luy, il remeit sa preeminence de commander entre les mains de Miltiades, enseignant à ses autres compagnons, que se soubmettre et obeïr aux plus sages, non seulement n'est point chose reprochable, ains est salutaire et honorable. Ainsi appaisant par son exemple le debat qui eust peu s'esmouvoir entre eulx, et les admonestant de s'accorder à suivre tout le conseil et advis de celuy qui entendoit mieulx le faict de la guerre, il fortifia grandement Miltiades, lequel se sentit bien plus asseuré et plus ferme quand l'authorité de commander ne fut plus distraitte : car depuis que Aristides luy eut une fois cedé son authorité, chascun des autres en feit autant quand se vint à son tour, et se soubmeirent tous à luy.

XII. Mais au jour de la bataille l'endroit où les Atheniens eurent le plus d'affaires, fut le milieu là où estoient rengées les lignées Leontide et Antiochide : car ce fut le lieu où les Barbares feirent plus d'effort, et où ilz combatirent plus longuement, et là Themistocles et Aristides combatans à costé l'un de l'autre, pource que l'un estoit de la lignée Leontide, et l'autre de l'Antiochide, feirent de grandes prouësses à l'envy l'un de l'autre, tant que finablement les Barbares ayans esté rompus et tournez en fuitte à val de roupte, ilz les chasserent jusques dedans leurs vaisseaux : mais embarquez qu'ilz y furent, les capitaines Atheniens voyans qu'ilz ne prenoient pas la roupte des isles, qui estoit pour eulx en retourner en Asie, ains estoient poulsés par l'impetuosité du vent et des courans de la mer, au dedans de l'Attique, vers la ville d'Athenes, ilz eurent peur que la trouvans desgarnie de gens de defense, ilz ne donnassent dedans, et à ceste cause y menerent en toute diligence neuf lignées, avec lesquelles ilz cheminerent si hastivement, que le jour mesme ilz y arriverent, ayans laissé au camp à Marathon, Aristides avec les combatans de sa lignée pour garder les prisonniers, et le butin que lon avoit pris et gaigné sur les Barbares.

XIII. En quoy ilz ne se trouverent point deceuz de l'opinion qu'ilz avoient de la preudhommie d'Aristides : car combien qu'il y eust force or et argent, force habillemens, meubles et autres biens infinis par toutes les tentes et pavillons des Bar-

bares, et aussi dedans les vaisseaux qui furent pris sur eulx, il n'eut jamais la convoitise d'y toucher seulement, ny ne souffrit qu'aucun autre y touchast, si ce ne fut à son desceu que quelques uns y feirent biens leurs besongnes, comme entre autres Callias l'un des presbtres de Ceres surnommé *Dadouchos*, c'est à dire, porte torche, (pource que ès secrets sacrifices de Ceres, son office estoit de tenir la torche [1]) : car il y eut un des Barbares, qui luy voyant la teste ceinte d'un bandeau, et les cheveux longs, pensa que ce fust quelque roy, et se jettant à ses pieds luy baisa la main, et luy monstra une grande quantité d'or qu'il avoit cachée et enterrée dedans une fosse : mais Callias se monstrant le plus cruel, le plus lasche et le plus meschant homme de dessus la terre, enleva l'or, et tua sur le champ le pauvre Barbare qui le luy avoit enseigné, de peur qu'il ne le dist à d'autres. C'est pourquoy les poëtes comiques par mocquerie appellent ceulx qui sont descendus de luy, *Laccoplutes*, comme qui diroit, enrichiz de la fosse, à cause de la fosse où Callias trouva celle quantité d'or.

XIV. Incontinent après ceste bataille Aristides fut eleu prevost annuel d'Athenes, quoy que Demetrius Phalereus escrive que ce fut peu de temps avant sa mort, après la journée de Platæes. Car ès registres où sont escripts par ordre les præteurs de chascun an, il ne s'en treuve point qui ayent nom *Aristides*, plusieurs années après un Xan-

[1] Ceci est une explication d'Amyot.

tippides, en l'an duquel Mardonius lieutenant du roy de Perse fut desfait auprès de Platæes [1] : et au contraire, incontinent après Phanippus, en l'an duquel fut la journée de Marathon, on treuve Aristides enrollé au reng des autres prevosts.

XV. Mais de toutes les vertus et louables qualitez qui estoient en Aristides, la mieulx cogneue, et celle dont le peuple avoit plus d'experience, estoit sa justice, pour autant que c'est la vertu dont l'usage et l'exercice est le plus continuel, et du fruict de laquelle plus de gens se sentent ordinairement : dont il advint que luy homme pauvre, bas [2] et simple, acquit le plus divin et le plus royal surnom, que jamais homme sçauroit acquerir, c'est qu'il fut nommé par une publique voix du peuple, le *Juste*. Ce surnom n'a jamais esté requis ne desiré par les roys, par les princes, ny par les tyrans : mais bien ont ilz pris plaisir de se faire surnommer les uns *Poliorcetes*, c'est à dire, forceurs de villes : les autres *Cerauni*, c'est à dire, fouldroyans : aucuns *Nicanores*, c'est à dire, victorieux ou conquerants : et quelques uns *Aeti*, et *Hieraces*, c'est à dire, aigles, faulcons et autres telz oyseaux de proye : aimans mieulx comme il appert par telz surnoms, la louange et la reputation procedente de force et de puissance, que celle qui procede de bonté et de vertu. Et neantmoins la divine essence, à laquelle ilz desirent tant

[1] La seconde année de la soixante-quinzième olympiade, 479 ans avant J. C.

[2] Le grec porte : de la classe du peuple.

se conformer et egaler, precede toutes autres essences et natures en trois choses principalement, c'est à sçavoir, en immortalité, puissance et bonté, desquelles trois, la bonté et [1] la vertu est la plus venerable, et où il y a plus de divinité. Car d'estre incorruptible et immortel, les quatre elements et le vuide le sont aussi bien, ([2] ainsi que tiennent les philosophes naturelz): et quant à la force et puissance, les tremblements de terre, les fouldres, les impetueux tourbillons de vents, les torrents et inundations d'eaux l'ont très grande: mais de justice, droitture et equité, il n'y a rien qui en puisse estre participant, sinon ce qui est divin, par le moyen de la raison et de l'entendement. Et pourtant, comme ainsi soit que les hommes ayent ordinairement trois differentes affections envers les dieux: l'une, qu'ilz les estiment bienheureux: l'autre, qu'ilz les craignent: et la tierce, qu'ilz les honorent: il semble qu'ilz les reputent heureux pour l'eternité et immortalité de leur essence: qu'ilz les craignent et redoutent à cause de leur seigneurie et de leur toutepuissance: et qu'ilz les aiment, adorent et reverent pour leur justice: et neantmoins les qualitez de ces trois, que plus les hommes appetent, sont l'immortalité, de laquelle nature humaine n'est pas capable: et la puissance, dont la plus grande partie depend de la fortune: et cependant ilz laissent la vertu en arriere, qui est le seul bien des dieux: duquel nous pouvons

[1] Est la vertu la plus vénérable et la plus divine.

[2] Ceci n'est point dans le grec,

estre capables : en quoy ilz faillent et s'abusent grandement, pource que justice rend la vie de ceulx qui sont colloquez en hault degré de fortune, de puissance et d'authorité, divine et celeste : et injustice la rend bestiale et sauvage.

XVI. Or pour retourner à Aristides, ce surnom de *Juste* du commencement luy apporta l'amour et bienvueillance du peuple : mais depuis il luy en suscita et engendra l'envie par les menées de Themistocles mesmement, lequel alloit disant et semant partout qu'Aristides avoit aboly tous les jugemens, pour autant que du gré et consentement des parties, il estoit tousjours eleu arbitre pour cognoistre et juger de tous differents, et que par ce moyen il s'alloit secrettement acquerant une souveraine puissance de monarque, sans avoir besoing de gardes ny de satellites. D'avantage le peuple qui estoit devenu hault à la main depuis la victoire de Marathon, et qui vouloit que toutes choses entierement dependissent de luy et de son authorité, trouvoit mauvais et estoit marry quand quelcun des particuliers surpassoit les autres en bonne renommée et bonne reputation : à l'occasion dequoy ilz s'assemblerent de tous les costez du païs de l'Attique, en la ville, et bannirent Aristides du ban qui s'appeloit *Ostracisme*, desguisans l'envie qu'ilz portoient à sa gloire, en l'appellant crainte de tyrannie.

XVII. Car ceste maniere de bannissement qui s'appelloit *Ostracisme*, ou *Exostracisme*, n'estoit point punition ordonnée pour aucun crime, ny

forfaitture : ains disoit on, pour luy donner honeste couverture, que c'estoit seulement un rabais et diminution d'authorité trop grande, et d'une puissance trop excessive pour un estat de chose publique populaire : mais à la verité, ce n'estoit autre chose qu'un moyen de contenter doulcement et gracieusement l'envie que le peuple concevoit à l'encontre de quelque particulier, laquelle envie ne desployoit sa malvueillance à l'encontre de celuy dont la grandeur luy faschoit en aucun mal irreparable, ains seulement en ce qu'elle le releguoit et contraignoit de s'absenter pour dix ans. Mais depuis que par prattiques et menées on commencea à soubmettre de petites personnes, ou bien de mauvais hommes à ce bannissement, comme un Hyperbolus qui en fut le dernier banny, on desista du tout d'en user à Athenes.

XVIII. Si ne sera point hors de propos, de declarer en cest endroit, comment et pour quelle cause cestuy Hyperbolus en fut relegué : Alcibiades et Nicias estoient de leur temps les premiers hommes d'Athenes, ayans picque l'un contre l'autre, comme il advient ordinairement entre pareilz. Et voyans que le peuple vouloit en une assemblée proceder à l'execution de cet Ostracisme, ilz se doubterent bien que c'estoit pour en releguer et bannir l'un d'eulx : si en parlerent l'un avec l'autre, et accorderent leurs suyvans et adherens ensemble, et les joignirent en une ligue si bien, que quand ce vint à recueillir les voix du peuple pour voir à la pluralité des suffrages, qui estoit celuy qui

qui demouroit banny, on trouva que c'estoit Hyperbolus : dequoy le peuple fut si mal content, voyant la chose ainsi avilée, moquée et deshonorée, qu'onques puis il n'en voulut user, et en abolit l'usage entierement.

XIX. Mais pour donner sommairement à entendre que c'estoit, et comme il se faisoit, il fault noter qu'à certain jour qui estoit dict et prefix, chasque citoyen apportoit une coquille, sur laquelle il escrivoit le nom de celuy qu'il vouloit estre banny, et la portoit dedans un pourpris renfermé tout à l'entour d'une cloison de bois que lon faisoit sur la place : puis quand chascun y avoit porté la siene, les magistrats et officiers de la ville venoient à compter toutes ces coquilles ensemble : car s'il y avoit moins de six mille citoyens qui eussent apporté de ces coquilles ainsi escrittes, l'Ostracisme estoit imparfait. Cela fait on mettoit à part chasque nom escrit en ces coquilles : et celuy qui se trouvoit escrit par plus grand nombre de citoyens, estoit à son de trompe proclamé banny et relegué pour dix ans, durant lesquelz il jouissoit neantmoins de tous ses biens.

XX. Comme donques lors chascun escrivoit sur sa coquille le nom de celuy qu'il vouloit bannir, on dit qu'il y eut un païsan si grossier et si ignorant qu'il ne sçavoit ny lire, ny escrire, lequel s'addressa à Aristides, pource qu'il le rencontra le premier, et luy bailla sa coquille, en le priant de vouloir escrire dessus le nom d'Aristides. Dequoy Aristides s'esbahissant, luy demanda, si Aris-

tides luy avoit fait quelque desplaisir : « Nenny, « respondit le païsan, et qui plus est, je ne le « cognois point, mais il me fasche de l'ouir ainsi « partout appeller le *Juste* ». Aristides ayant ouy ces paroles ne luy respondit rien, ains escrivit luymesme son nom dessus la coquille, et la luy rebailla. Mais au partir, en sortant de la ville, il leva ses deux mains vers le ciel, et feit une priere du tout contraire à celle d'Achilles en Homere, priant aux dieux que jamais il n'advint de telz affaires aux Atheniens, qu'ilz fussent contraints d'avoir souvenance d'Aristides.

XXI. Toutefois trois ans après, quand le roy de Perses Xerxes avec son armée passa par les païs de la Thessalie et de la Bœoce, et entra jusques au fond de celuy d'Attique [1] : les Atheniens derogans à la loy de leur Ostracisme, rappellerent tous ceulx qu'ilz avoient releguez, et ce principalement pour la crainte qu'ilz eurent qu'Aristides ne se tournast du costé des Barbares, et que son exemple n'en incitast beaucoup d'autres à faire le semblable, en quoy ilz ne cognoissoient pas bien le naturel du personnage : car au paravant qu'il fust rappellé, il ne cessa d'aller çà et là enhorter et encourager les Grecs à maintenir et defendre leur liberté. Et après que le decret de son rappel fut publié, et que Themistocles fut eleu seul capitaine general d'Athenes, il le secourut tousjours fidelement en tout et par tout, tant de sa peine

[1] La première année de la soixante quinzième olympiade, 480 ans avant. J. C.

V



Ariſtide écrit ſon nom ſur la coquille d'un Payſan

Tom. III. Pag. 336

que de son conseil : et en ce faisant rendit son plus grand ennemy comblé de gloire, pour autant qu'il estoit question du bien et du salut de la chose publique : car, comme Eurybiades qui estoit chef de toute l'armée des Grecs, eust deliberé d'abandonner l'isle de Salamine, et que les galeres des Barbares se fussent tirées en haulte mer, et eussent environné les isles tout à l'entour, et l'issue du bras de Salamine, sans que personne sceust rien de cest enveloppement, Aristides avec une estrange hardiesse partant de l'isle d'AEgine, alla passer à travers les vaisseaux des Barbares et feit tant qu'il arriva la nuict en la tente de Themistocles, lequel il appella dehors : et sorty qu'il fut, luy parla en ceste maniere : « Themistocles, si « nous sommes sages tous deux, il est desormais « temps que nous laissions celle vaine picque et « jalouzie, que nous avons jusques icy euë l'un « contre l'autre, et que nous en prenions une au- « tre qui sera honorable et salutaire à l'un et à « l'autre, c'est à sçavoir, à qui fera meilleur de- « voir pour sauver la Grece, toy en commandant « et faisant l'office de bon capitaine, et moy en te « conseillant et executant ton commandement, at- « tendu mesmement que j'entens que tu es seul « maintenant qui touches le mieulx au poinct, et « qui a le meilleur advis, estant d'opinion et con- « seillant que lon hasarde la bataille par mer dedans « ce destroit de Salamine, et le plus tost qu'il sera « possible : mais si noz alliez et confederez t'em- « peschent de mettre ce tien conseil en execution,

« je t'advise que les ennemis t'y aydent, pource « que la mer devant et derriere, et tout à l'entour « de nous, est desja couverte de leur vaisseaux, « tellement qu'il est force que ceulx qui paravant « ne le vouloient pas, maintenant veuillent ou non, « combatent et facent devoir de gens de bien, « pource qu'ilz sont enclos de tous costez, et « n'y a passage par où ilz peussent eschapper ny « fouir ».

XXII. A quoy respondit Themistocles: « Il me « desplaist, Aristides, qu'en ce cy tu te sois mons- « tré plus homme de bien que moy: mais puis « qu'ainsi va, que l'honneur t'est deust d'avoir « commencé, et de m'avoir provoqué à une si « honeste et si louable contention, je mettray « peine cy après de te vaincre par bien continuer ». Ayant fait ceste response, il luy compta la ruze, dont il avoit proposé d'abuser le roy Barbare, et le pria de faire tant envers Eurybiades qu'il voulust condescendre à son opinion, en luy remonstrant qu'il n'y avoit ordre de sauver la Grece, sinon en combatant par mer, pource que Eurybiades adjoustoit plus de foy aux paroles et remonstrances d'Aristides, qu'il ne faisoit à celles de Themistocles. Et pourtant au conseil où tous les capitaines furent assemblez pour deliberer si on donneroit la bataille ou non, comme Cleocritus Corinthien dist à Themistocles, que son advis ne plaisoit pas à Aristides mesme, ainsi qu'il apparoissoit par ce qu'estant present il ne disoit mot: Aristides luy respondit soudain: « C'est au contraire, car je ne

« me tairoye pas si je ne pensoye que son conseil « fust bon : mais maintenant je ne dis mot, non « point pour bien que je luy vueille, ains pource « que je treuve son conseil bon et sage ».

XXIII. Pendant que les capitaines Grecs estoient en ces disputes, Aristides voyant Psyttalée, qui est une petite isle au devant de Salamine dedans le destroit, plaine de gens de guerre des ennemis, il embarqua dedans les esquifz de ses galeres les meilleurs combatans et plus deliberez qu'il eust de ses citoyens, avec lesquelz il alla descendre en ceste isle, où il desfeit en bataille, ce qu'il y trouva de Barbares qui furent tous mis à l'espée, exceptez les plus apparents qui furent pris prisonniers, entre lesquelz y avoit trois filz de la sœur du roy qui avoit nom *Sandauce*, lesquelz il envoya à Themistocles. Ces trois seigneurs par le commandement du devin Euphrantidas, furent tous trois immolez à Bacchus surnommé *Omestes*, c'est à dire, cruel ou mangeant chair crue, suyvant un oracle qui leur avoit esté respondu. Cela fait Aristides meit au guet tout à l'entour de ceste petite isle des soudards armez, pour espier ceulx qui par fortune de guerre ou de la mer seroient illec jettez, à fin qu'il ne s'y sauvast nul des ennemis, ny ne s'y perdist aussi aucun des amis, pource que le plus grand choc des vaisseaux et la plus aspre meslée de toute la bataille fut à l'entour de celle petite isle : au moyen dequoy le trophée y fut dressé.

XXIV. Après la bataille gaignée, Themistocles voulant sonder quelle seroit l'opinion d'Aristides

luy dit : « Nous avons fait une belle œuvre, mais
« il en reste à faire encore une autre beaucoup plus
« belle, c'est qu'il nous fault prendre toute l'Asie
« entierement au dedans de l'Europe, ce que nous
« ferons facilement, pourveu que en toute dili-
« gence nous cinglions vers le destroit de l'Helles-
« pont, et allions rompre le pont que le roy y a
« faict faire ». Aristides adonc s'escria tout hault,
« Ho ne parle jamais de ce propos là : mais plus
« tost, dit-il, travaillons à chercher le moyen de
« chasser comment que ce soit ce roy Barbare hors
« de la Grece, de peur que si nous l'y enfermons
« avec une si grosse puissance, quand il verra qu'il
« n'aura plus moyen de fouir, il n'ait recours
« par desespoir aux armes et à vaillamment com-
« batre ».

XXV. Ces paroles ouyes, Themistocles envoya de rechef secrettement l'Eunuche Arnaces, qui estoit prisonnier, devers le roy Xerxes, l'advertir de sa part qu'il avoit retenu et destourné les Grecs, lesquelz avoient deliberé d'aller rompre le pont qu'il avoit faict faire sur le destroit de l'Hellespont pour passer son armée, et qu'il l'en avoit bien voulu advertir pour luy ayder à mettre sa personne en seureté. Xerxes effroyé de ceste nouvelle, se meit incontinent en chemin à grandes journées pour gaigner le destroit de l'Hellespont, et laissa en la Grece Mardonius son lieutenant general, avec trois cents mille des meilleurs combatans qu'il eust en son exercite. Si estoit ce Mardonius redoutable aux Grecs pour la puissante armée de terre

qu'il avoit, et les menaçoit en leur escrivant de telles lettres : « Vous avez vaincu avec des bois de « marine des hommes qui ont accoustumé de com- « batre à pied ferme sur la terre, et qui n'ont « point appris à manier la rame. Mais maintenant « les plaines de la Thessalie ou la campagne de la « Bœoce sont belles et larges pour gens de cheval « et gens de pied à y faire preuve de leur prouësse, « si vous vous y voulez trouver en champ de ba- « taille ». Il escrivit aussi d'autres propos aux Atheniens par le commandement du roy son maistre, en leur offrant de par luy, de leur faire redifier leur ville, et leur donner grosse pension de deniers, et oultre de les faire seigneurs de toute la Grece, moyennant qu'ilz se voulussent deporter de ceste guerre : dequoy les Lacedæmoniens furent tantost advertis, et craignans qu'ilz ne s'y consentissent, envoyerent en diligence des ambassadeurs à Athenes, pour les prier qu'ilz envoyassent leurs femmes et leurs enfans à Sparte, et leur offrir des vivres pour entretenir et nourrir leurs vieilles gens, pource qu'il y avoit une extreme pauvreté au peuple Athenien, à cause que leur ville avoit esté bruslée et destruitte, et tout leur plat païs pillé et gasté par les Barbares : mais après avoir ouy les offres de ces ambassadeurs, les Atheniens feirent une merveilleuse response aux Lacedæmoniens, de laquelle Aristides fut autheur : « Qu'ilz pardon- « noient aux Barbares, s'ilz estimoient toutes choses « venales à prix d'or et d'argent, à cause qu'ilz ne « cognoissoient rien meilleur, ny n'avoient rien

« plus cher en ce monde que la richesse et l'avoir :
« mais au contraire, qu'ilz se mescontentoient fort
« des Lacedæmoniens, qui ne regardoient qu'à
« l'indigence et pauvreté presente des Atheniens,
« et oublioyent leur vertu et la grandeur de leur
« courage, les cuidans induire à combatre plus ver-
« tueusement pour le salut de la Grece en leur
« faisant offre de vivres ».

XXVI. Ceste response ayant esté approuvée et authorisée par le peuple, Aristides feit adonc venir les ambassadeurs de Sparte en l'assemblée, et leur commanda de dire de bouche aux Lacedæmoniens qu'il n'y avoit ny dessus ny dessoubs la terre tant d'or, que les Atheniens le voulussent accepter ny recevoir pour loyer d'abandonner la defense de la liberté de la Grece : et quant au herault qui estoit venu de la part de Mardonius, il luy monstra le soleil, et luy dit : « Tant que cest astre tournera
« à l'entour du monde, les Atheniens seront mor-
« telz ennemis des Perses, pource qu'ilz leur ont
« destruit et gasté leur païs, et qu'ilz ont pollu et
« bruslé les temples de leurs dieux ». Oultre plus il meit en avant, que les presbtres par le commandement du peuple excommuniassent, maudis-
« sent et anathematisassent, celuy qui jamais seroit autheur, que lon envoyast devers les Perses pour traitter appointement avec eulx, ne qu'on abandonnast la ligue et alliance des autres peuple Grecs. A raison dequoy quand Mardonius vint pour la seconde fois courir le païs d'Attique, les Atheniens se retirerent aussi une autre fois en l'isle de Sa-

lamine : et lors fut Aristides envoyé ambassadeur vers ceulx de Lacedæmone, qui les reprit et blasma à bon esciant de leur negligence et tardivité, en ce qu'ilz avoient ainsi de rechef abandonné en proye la ville d'Athenes aux Barbares, et les pria de se mettre pour le moins en devoir de secourir et sauver le demourant de la Grece. Les ephores, qui estoient certains officiers qui avoient toute la superintendance des affaires en la ville de Sparte, ayans ouy ces remonstrances y donnerent provision, combien qu'en apparence exterieure et publique, il semblast que tout ce jour là ilz n'entendissent encore à autre chose qu'à jouer et faire bonne chere, à cause qu'ilz celebroient ce jour une de leurs festes solennelles, qu'ilz appelloient *Hyacinthia* : mais neantmoins la nuict ensuyvant, ilz meirent aux champs, et feirent partir cinq mille naturelz bourgeois de Sparte, tous bon combatans et hommes choisiz, chacun desquelz estoit accompagné de sept Ilotes, qui sont les païsans et comme esclaves au païs de Lacedæmone, sans en faire rien entendre aux ambassadeurs d'Athenes.

XXVII. A l'occasion dequoy Aristides retourna une autre fois en leur conseil se plaindre de rechef de leur nonchalence : et eulx s'en prirent à rire, disans qu'il resvoit, ou qu'il se moquoit, pource que leur armée qu'ilz envoyoient contre les estrangers (car ainsi appelloient ilz les Perses) estoit desja en la ville d'Orestion qui est en Arcadie. Ceste response ouye, Aristides leur repliqua

qu'ilz avoient tort de se moquer ainsi d'eulx, ayans fait partir leurs gens si secrettement, qu'eulx n'en avoient rien sceu, et que ce n'estoit pas le temps qu'il se falloit amuser à tromper ses amis, ains plus tost les ennemis. Idomeneus le recite de poinct en poinct en ceste sorte. Toutefois au decret qu'Aristides proposa pour faire envoyer des ambassadeurs à Sparte, il n'y est point nommé pour ambassadeur, ains y sont designez Cimon, Xanthippus et Myronides.

XXVIII. Depuis il fut eleu par les voix du peuple capitaine general de l'armée d'Athenes en ceste guerre contre les Perses, et s'en alla au camp des Grecs près la ville de Platæes avec huit mille hommes de pied tous bien armez. Là se trouva aussi Pausanias capitaine en chef de toute la puissance de la Grece qui amena quand et luy les forces de Sparte, et y arrivoit tous les jours à la file une multitude grande de tous les autres Grecs. Or quant aux Barbares, leur camp estoit tout le long de la riviere d'Asopus : mais pour sa grande estendue, il n'estoit fermé ny fortifié aucunement, sinon qu'ilz avoient seulement environné de muraille un certain pourpris quarré, duquel chasque costé avoit douze cens cinquante pas de long pour y retirer leur bagage, et leur plus precieux meubles. Et quant aux Grecs, le devin Tisamenus natif de la ville d'Elide avoit predit à Pausanias et à tous les Grecs ensemble, qu'ilz auroient la victoire, pourveu qu'ilz n'assaillissent point, et qu'ilz ne feissent que se defendre seulement. Et

Aristides qui avoit envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes au nom des Atheniens, eut response qu'ilz viendroient au dessus de leurs ennemis, moyennant qu'ilz sacrifiassent et feissent prieres speciales à Jupiter et Juno du mont de Cithæron, à Pan et aux nymphes Sphragitienes, et qu'ilz feissent aussi sacrifices aux demi-dieux, Androcrates, Leucon, Pisander, Damocrates, Hypsion, Actæon et Polyidus : et pourveu aussi qu'ilz hazardassent la bataille dedans leur territoire, en la plaine de Ceres Eleusiniene et de Proserpine.

XXIX. C'est oracle meit Aristides en grande peine et grande perplexité, pour autant que les demi-dieux ausquelz il commandoit qu'on sacrifiast, estoient les ancestres des Platæiens, et la caverne des nymphes Sphragitienes est en l'une des croppes du mont de Cithæron, regardant vers l'endroit où le soleil se couche en esté, et dit on qu'anciennement il y avoit un oracle, de l'esprit duquel plusieurs des habitans à l'environ estoient possedez, et en devenoient insensez, dont on les appelloit *Nympholepti*, comme qui diroit, espris des nymphes : et puis de dire que les Atheniens auroient la victoire pourveu qu'ilz hazardassent la bataille en la plaine de Ceres Eleusiniene, et au dedans de leur territoire, c'estoit les renvoyer au païs d'Attique : mais ainsi qu'il estoit en ceste doubte Arimnestus capitaine des Platæiens eut une telle vision en dormant : il luy fut advis que Jupiter sauveur s'apparut à

luy, et luy demanda ce que les Grecs avoient proposé de faire, et qu'il luy respondit, « Nous « devons, sire, demain remuer nostre camp au « territoire d'Eleusine, et là donnerons la bataille « aux Barbares, suivant ce que l'oracle d'Apollo « nous a commandé ». Jupiter luy repliqua alors qu'ilz s'abusoient grandement, pource que tout ce qu'Apollo leur avoit specifié par son oracle, estoit dedans le territoire des Platæiens, et qu'ilz le trouveroient ainsi s'ilz cherchoient bien. Arimnestus ayant eu ceste vision bien expresse et bien manifeste, le matin aussi tost qu'il fust esveillé envoya querir les plus vieux et plus experimentez de ses citoyens, avec lesquelz, en conferant et cherchant où pourroit estre ce lieu, il trouva qu'au pied du mont de Cithæron près la ville de Hysie, y avoit un ancien temple, que lon appelloit le temple de Ceres Eleusiniene et de sa fille Proserpine : dequoy si tost qu'ilz se furent advisez, il en alla advertir Aristides, et trouverent que c'estoit un lieu merveilleusement à propos pour y renger en bataille une armée qui seroit foible de gens de cheval, pour autant que le pied du mont de Cithæron engardoit que les chevaulx ne peussent aller au lieu où estoit le temple basty, et où la plaine venoit à aboutir, avec ce que là mesme estoit la chappelle d'Androcrates, qui estoit tout à l'entour couverte et cachée de bois fort espez : et à fin que rien ne leur defaillist de tout ce qui estoit particularisé par l'oracle pour l'esperance de la victoire, les Platæiens feirent un

decret public, par le conseil et advis d'Arimnestus, que les bornes du territoire de la ville de Platæes fussent ostées du costé d'Athenes, et la terre donnée en pur don aux Atheniens, à celle fin, que comme il estoit mandé par l'oracle, il peussent combatre contre les Barbares dedans leur terre pour le salut et la defense de la Grece.

XXX. Ceste liberalité et munificence des Platæiens a tant esté renommée, que plusieurs années depuis, le roy Alexandre le grand ayant ja conquis l'empire de l'Asie, feit rebastir les murailles de la ville de Platæes, et en ce faisant feit proclamer par un herauld en l'assemblée des jeux olympiques, qu'Alexandre faisoit ce bien et cest honneur aux Platæiens, en memoire et recompense de leur magnanimité, pource qu'en la guerre contre les Perses ilz avoient liberalement donné leur terre aux Atheniens pour le salut des Grecs, et s'estoient monstrez gens de bon cueur, et bien affectionnez à la defense de la Grece.

XXXI. Or quand ce vint à ordonner l'armée des Crecs en bataille, il y eut dissention entre les Atheniens et les Tegeates [1], pource que les Atheniens vouloient, que comme on avoit tousjours accoustumé de faire, si les Lacedæmoniens avoient la poincte droitte de la bataille, eulx en

[1] Lisez : « Pource que les Tegeates vouloient que comme « on avoit tousjours accoustumé de faire, si les Lacedæmoniens « avoient la poincte droitte de la bataille, eulx en eussent la « senestre, et ilz alleguoient les prouesses », etc. C.

eussent la senestre : et les Tegeates à l'encontre alleguoient les prouesses et haults faicts d'armes de leurs ancestres, dont les Atheniens se mutinoient : mais Aristides se tira en avant, qui leur remonstra qu'il n'estoit pas temps de debatre contre les Tegeates de leur noblesse ny prouesse. « Et quant « à vous, seigneurs Spartiates, dit il, et vous au« tres Grecs, nous vous advisons, que le lieu ne « donne, ny ne oste point la vertu, et vous as« surons, que quelque lieu que vous nous bailliez, « nous le defendrons et garderons si bien, que « nous n'y diminuerons point l'honneur ny la re« putation que nous avons acquise ès batailles pre« cedentes : car nous sommes icy venus, non point « pour quereller ny debatre contre noz alliez, « ains pour combatre noz communs ennemis, ny « pour haultlouer noz predecesseurs, ains pour « nous monstrer nous mesmes à l'effect gens de « bien en la tuition et defense de la Grece, pource « que ceste journée portera tesmoignage à tous « les Grecs, combien chaque ville, chaque capi« taine et chaque homme particulier en son endroit « fera à estimer ».

XXXII. Ces paroles d'Aristides ouyes, les capitaines et tous ceulx du conseil conclurent en faveur des Atheniens, qu'ilz auroient l'une des poinctes de la bataille. Ainsi estoit toute la Grece en grand branle, et mesmement l'estat des Atheniens en extreme danger, pource qu'il se trouva quelque nombre de citoyens des plus nobles maisons de la ville, et qui avoient eu le plus de biens

avant ceste guerre, lesquelz se voyans lors reduits à pauvreté, et qu'oultre leurs biens qu'ilz avoient perdus, ilz se voyoient encore privez de la preeminence et de l'authorité qu'ilz souloient avoir au gouvernement de la chose publique, à cause que d'autres estoient lors en credit, et estoient promeuz aux estats et office de la ville : ilz s'assemblerent en une maison de la ville de Platæes, et là conspirerent ensemble de ruiner et abolir à Athenes l'authorité du peuple, ou s'ilz ne pouvoient venir au dessus de leur entreprise, de plus tost perdre tout, et de trahir la chose publique aux Barbares. Comme ces choses se menoient au camp, estans ja plusieurs entachez de ceste conjuration, Aristides en sentit le vent, et en eut grande peur, à cause du temps : si pensa de ne mettre point à nonchaloir une chose de si grande consequence, et de ne la rechercher aussi point trop au vif ny ne la descouvrir entierement, ne sachant quel nombre se pourroit trouver de coupables adherens à telle conspiration, qui la rechercheroit jusques au bout, en regardant plus tost à ce qui estoit juste, qu'à ce qui selon le temps estoit profitable. Si en feit prendre huit seulement d'un grand nombre qu'il y en avoit, et de ces huit, les deux à qui on vouloit commencer à faire le procès, pource qu'ilz estoient les plus chargez, Æschines du bourg de Lampra, et Agesias du bourg d'Acharne, trouverent moyen de s'en fouir du camp et de se sauver : et quant aux autres, Aristides les eslargit, donnant moyen à ceulx qui

pensoient n'estre point descouverts de s'asseurer et de se repentir de leur mauvaise voulunté, disant qu'ilz auroient la bataille pour jugement, en laquelle ilz se pourroient justifier des charges qu'on leur mettoit sus, et monstrer qu'ilz n'avoient onques eu autre intention que bonne et juste envers leur païs.

XXXIII. Au demourant Mardonius voulant sonder quel courage auroient les Grecs, envoya toute sa chevalerie, de laquelle il estoit plus puissant de beaucoup que les Grecs, pour les escarmoucher. Or s'estoient ilz logez au pied du mont de Cithæron en lieux forts et pierreux, exceptez les Megariens qui estoient trois mille combatans campez en la plaine, ce qui fut cause qu'ilz furent travaillez et endommagez par les gens de cheval des Barbares, qui les assailloient de tous costez, pource qu'ilz en pouvoient approcher de toutes parts, tant qu'à la fin voyans qu'ilz ne pouvoient plus eulx seuls soustenir si grande multitude de Barbares, ilz envoyerent en diligence devers Pausanias, le prier qu'il leur envoyast promptement du secours. Pausanias oyant ceste nouvelle, et voyant à l'œil le camp des Megariens presque tout couvert de traicts et de dards que leur tiroient les Barbares, et eulx contraints de se renger et serrer en un petit coing, ne sceut qu'il y devoit faire: car d'y aller en personne avec les Lacedæmoniens qui estoient gens de pied pesamment armez, il pensa qu'il n'y avoit ordre: si essaya de mettre quelque aiguillon de convoitise d'honneur

et

et quelque jalousie entre les capitaines particuliers et chefs de bandes des autres Grecs, qui se trouverent lors à l'entour de luy, pour voir s'il pourroit en eschauffer quelcun à souffrir vouluntairement d'aller secourir les Megariens; mais tous les autres feirent l'oreille sourde fors Aristides, lequel promeit au nom des Atheniens d'y aller, et despescha tout sur le champ Olympiodorus l'un des plus vaillans capitaines qu'il eust soubs luy, avec sa compagnie qui estoit de trois cents hommes tous gens d'eslite, et quelque gens de traict meslez parmy. Ces soudards furent prests en un moment, et marcherent incontinent en bataille le grand pas contre les Barbares.

XXXIV. Ce que voyant Masistius qui estoit general de la chevalerie des Perses, homme grand, fort et beau à merveilles, tourna son cheval et piqua droit à eulx. Les Atheniens l'attendirent de pied quoy, et y eut une rencontre fort aspre, pource que les uns et les autres voulurent à cest essay faire un prejudice de l'issue de toute la bataille, et tant y fut combatu que le cheval de Masistius receut un grand coup de traict à travers le corps, et de la douleur qu'il en sentit jetta par terre son maistre tout armé de pied en teste comme il estoit. Tumbé qu'il fut, il ne se peut relever, tant pour la pesanteur de son harnois, que pour autant que les Atheniens luy coururent sus aussi tost: et combien qu'ilz fussent plusieurs à l'entour de luy à le charpenter, si ne pouvoient ilz trouver moyen de le tuer, tant il estoit fort armé et chargé

d'or, de cuyvre et de fer, non seulement par le corps et par la teste, mais aussi par les jambes et par les bras, jusques à ce qu'il y eut quelcun qui luy fourra le fer de sa javeline par dedans la visiere de son armet, et le tua. Quoy voyans les autres Perses, se tournerent incontinent en fuitte, et abandonnerent le corps de leur general. Mais tantost après on cogneut bien que lon avoit beaucoup fait en ceste escarmouche, non pour le nombre des ennemis qui y eussent esté tuez, car il n'y en avoit pas beaucoup, ains pour le grand deuil que les Barbares en demenerent: car ilz se tondirent eulx, leurs chevaulx et leurs mulets, pour le deuil de la mort de Masistius, et emplirent toute la campagne d'alenviron de pleurs, de cris et de hurlemens, comme ceulx qui avoient perdu le premier homme de tout leur camp en vaillance et en authorité, après le lieutenant du roy Mardonius.

XXXV. Depuis ceste premiere escarmouche ilz se teindrent en leur camp les uns et les autres sans sortir aux champs plusieurs jours durans, pource que les devins leur promettoient la victoire autant aux Perses comme aux Grecs, pourveu qu'ilz ne feissent que se defendre seulement, et au contraire les menaçoient d'estre desfaits s'ilz se mettoient à assaillir. Mais Mardonius voyant qu'il n'avoit plus de vivres que pour bien peu de jours, et d'avantage que tous les jours il venoit nouveau renfort de gens aux Grecs tant plus il dilayoit, il se resolut en fin de n'attendre plus, ains de passer la

riviere d'Asopus le lendemain au poinct du jour, et d'aller au desprouveu courir sus aux Grecs, si commanda dès le soir de devant à ses capitaines ce qu'ilz avoient à faire, à fin que chacun se teinst tout prest : mais environ la minuict il y eut un homme de cheval, lequel sans faire bruit aucun approcha si près du camp des Grecs, qu'il parla à ceulx qui faisoient le guet, et les advertit qu'il avoit quelque chose à communiquer à Aristides capitaine des Atheniens. Aristides fut appellé sur l'heure mesme, et sorty qu'il fut, l'homme de cheval luy dit : « Je suis Alexandre roy de Macedoine, qui « pour l'amour et bienvueillance que je vous porte, « me suis mis au plus grand danger que je sçaurois « faire, de venir à telle heure icy, pour vous adver- « tir que demain au matin Mardonius vous donnera « la bataille, à fin que ceste surprise de voz ennemis « ne vous estonne point, pour estre assaillis au « desprouveu, et ne vous garde point de vaillam- « ment combatre : car ce n'est point pour aucune « bonne esperance ou confiance qui luy soit de nou- « veau survenue, ains pour la necessité et disette « de vivres, où il se treuve, qui le contrainct à ce « faire, attendu que les devins tant par les sinistres « presages des sacrifices, que par les responses des « oracles, le divertissent tant qu'ilz peuvent de « vous donner la bataille, de maniere que toute « son armée en est en très grand effroy, et en a fort « mauvaise esperance : mais il luy est force forcée « d'essayer la fortune, et de mettre tout à l'adven-

« ture, ou bien s'il s'obstine à ne vouloir bouger « d'un lieu, de mourir de male faim ».

XXXVI. Après que le roy Alexandre luy eust faict cest advertissement, il le pria de s'en servir à par luy, et s'en souvenir au temps à venir, mais qu'il n'en dist rien à personne: et adonc luy respondit Aristides, qu'il n'estoit pas raisonnable de celler une chose de telle consequence à Pausanias, attendu que c'estoit luy qui avoit la charge principale et superintendence de toute l'armée: mais bien luy promeit il qu'il ne le diroit à nul autre avant la bataille, et que là où les dieux donneroient la victoire aux Grecs, il l'asseuroit qu'il n'y auroit personne qui n'eust en souvenance et recommandation la bonne voulunté et bonne affection qu'il auroit monstrée en leur endroit. Ces paroles dittes d'une part et d'autre, le roy Alexandre s'en retourna dont il estoit venu: et Aristides au partir de là, s'en alla droit en la tente de Pausanias, où il luy declara tout ce propos. Si furent incontinent mandez les autres capitaines particuliers, et teint on conseil, auquel il fut ordonné que chacun tiendroit ses gens tous prests à combatre, pource que le lendemain on auroit la bataille.

XXXVII. Mais sur ces entrefaittes Pausanias, ainsi que recite Herodote [1], s'addressa à Aristides, et luy dit, qu'il vouloit transposer les Atheniens de la poincte gauche en la droitte, à fin qu'ilz eussent droit en teste les naturelz Persiens, et qu'ilz en combatroient plus aspremment, tant pource qu'ilz

[1] L. 9, §. 45.

estoient tous duits et accoustumez à combatre contre eulx, comme aussi, pource qu'ilz les avoient desja vaincus, en la premiere rencontre, et qu'il vouloit prendre pour soy et pour ses gens là poincte gauche de la bataille, à l'endroit de laquelle devoient estre les Grecs, qui combatoient pour le party des Perses. Ce qu'entendans tous les autres particuliers capitaines Atheniens s'en courroucerent, disans que Pausanias avoit tort, et qu'il n'y avoit point de propos de laisser tous les autres peuples Grecs en leurs lieux où ilz avoient tousjours esté ordonnez, et de remuer seulement les Atheniens, ne plus ne moins que si ce fussent esclaves, pour les mettre à son plaisir tantost d'un costé et tantost d'un autre, et les jetter devant les plus belliqueux ennemis : mais Aristides leur respondit adonc, qu'ilz ne sçavoient eulx mesmes qu'ilz disoient, et qu'ilz se mescomptoient grandement, par ce que nagueres ilz avoient contesté encontre les Tegeates pour avoir seulement la poincte gauche de la bataille, et s'estoient tenus pour bien honorez de ce que par sentence des capitaines, ilz avoient esté preferez à eulx; et maintenant que les Lacedæmoniens eulx mesmes de leur bon gré leur cedoient la poincte droite, et par maniere de dire, leur livroient entre leurs mains, et leur quittoient la principaulté de toute l'armée, ilz n'embrassoient pas affectuensement cest honneur, et ne reputoient pas à gaing et avantage pour eulx, ce qu'ilz n'auroient point à combattre contre ceulx qui estoient extraicts de mesme sang et de mesme origine que

eulx, ains contre des Barbares, qui estoient leurs naturelz ennemis. Après qu'Aristides leur eut fait ces remonstrances, ilz furent très contens de changer de place aux Lacedæmoniens, et n'oyoit on autre chose parmy eulx que les preschemens qu'ilz se faisoient les uns aux autres, d'avoir bon courage, et que les Perses qui lors estoient venus, n'avoient point d'autres armes, ny les cueurs meilleurs que ceux qu'ilz avoient vaincus et desfaits en la plaine de Marathon: « Car ce sont, disoient ilz, les « mesmes arcs, les mesmes robbes enrichies de bro- « derie, les mesmes chaînes et carquans d'or sur des « corps effeminez, et qui couvrent des ames molles, « lasches et couardes: là où nous avons bien les « mesmes armes et les mesmes corps aussi, mais « les cueurs nous sont devenus plus grands par « tant de victoires que nous avons depuis gaignées « sur eulx: et si y a d'avantage, que nous ne com- « batons pas comme noz autres alliez Grecs[1] pour « nostre ville et nostre païs seulement, ains en- « core pour ne perdre point le renom de prouësse, « que nous acquismes ès journées de Marathon et « de Salamine, à fin que lon n'estime point que la

[1] C'est une faute d'Amyot. Il s'agit ici des Perses, et non pas des alliés Grecs « Il devoit donc traduire, nous ne com- « battons pas comme eux pour une ville, pour un pays seule- « ment, mais pour ne point perdre le renom de prouesse », etc *Brotier*. Je crois qu'Amyot a bien saisi le sens de ce passage, qui est un peu obscur dans le texte: on pourroit traduire aussi: *nous ne combattons pas comme ceux qui combattirent à Marathon pour notre ville*, etc. Mais je crois qu'il n'y à rien à changer à la traduction d'Amyot.

« gloire de ces trophées là et de ces victoires soit « deuë à Miltiades seul, ou à la fortune, ains à la « vertu des Atheniens ».

XXXVIII. Ainsi donques estoient les Grecs occupez à changer en diligence l'ordonnance de leur bataille : dequoy les Thebains furent incontinent advertis par quelques traistres qui passerent d'un camp à l'autre, et le feirent entendre à Mardonius, lequel soudainement changea aussi l'ordonnance de la siene, et meit les Perses naturelz à la poincte droitte, vis à vis de la gauche des ennemis, fust ou pource qu'il eust crainte des Atheniens, ou que pour plus grande gloire, il eust envie de combatre contre les Lacedæmoniens, et commanda aux Grecs qui tenoient son party, qu'ilz eussent à soustenir les Atheniens. Ceste transposition fut si apparente, que chascun la peut voir : parquoy Pausanias remua de rechef les Lacedæmoniens, et les remeit à la poincte droitte, et Mardonius semblablement aussi remeit les Perses à la gauche, comme ilz avoient esté du commencement à l'opposite des Lacedæmoniens, tellement que le jour se passa sans rien faire ès allées et venues de ces remuemens : puis sur le soir les capitaines Grecs teindrent conseil, auquel il fut arresté qu'il estoit besoing de remuer leur camp, et aller loger en lieu où ilz eussent l'eau plus à commandement, à cause que les ennemis leur gastoient et troubloient ordinairement avec leurs chevaux les ruisseaux et fonteines qu'ilz avoient à l'entour d'eulx.

XXXIX. Parquoy la nuict venue, les capi-

taines voulurent faire partir leurs gens, pour aller au logis qui avoit esté ordonné : mais le peuple y alloit fort mal vouluntiers, et avoit on beaucoup de peine à les tenir ensemble : car ilz ne furent pas plus tost hors des trenchées et fortifications du camp, que la plus part s'en courut vers la ville de Platæes, et y avoit un grand desordre, par ce qu'ilz se respandoient çà et là, et tendoient leurs pavillons là où bon leur sembloit, sans qu'on eust departy les quartiers, et n'y eut que les Lacedæmoniens qui demourerent seuls derriere, encore fut ce malgré eulx, parce qu'un de leurs capitaines nommé *Amompharetus*, homme courageux à merveilles, qui ne cognoissoit nul peril, et ne demandoit de long temps autre chose que la bataille, estant impatient de tant de remises, et disant tout haut et clair que ce remuement de camp n'estoit autre chose sinon une belle fuitte, jura qu'il ne bougeroit de là, et qu'avec sa compagnie il attendroit Mardonius. Pausanias alla devers luy, et luy remonstra, qu'il falloit faire ce que les Grecs à la pluralité des voix avoient conclus et arresté au conseil. Et Amompharetus prit à deux mains une fort grosse pierre, et la jetta devant les pieds de Pausanias, disant : « Et voilà la balotte [1] que je donne moy pour conclure à la bataille, et ne me soucie point de toutes « vos autres lasches et couardes conclusions ». L'opiniastreté de cestuy Amompharetus estonna tant Pausanias, qu'il ne sçavoit où il en estoit. Si envoya devers les Atheniens qui estoient desja en chemin,

[1] Voyez les Observations.

les prier qu'ilz le voulussent attendre, à fin qu'ilz s'en allassent ensemble : et quand et quand feit marcher le reste de ses gens le chemin de Platæes, pensant que par là il contraindroit à la fin de se lever et bouger de là Amompharetus, s'il ne vouloit demourer tout seul.

XL. Mais en ces entrefaittes le jour vint : et Mardonius estant bien adverty que les Grecs abandonnoient leur premier logis, feit incontinent marcher son armée en bataille pour aller courir sus aux Lacedæmoniens. Si jetterent les Barbares de grands cris et grandes huées, pensans n'aller pas pour combatre, mais pour seulement saccager et despouiller les Grecs fuyans, comme aussi de faict il ne s'en fallut pas beaucoup. Car Pausanias voyant la contenance des ennemis feit arrester ses enseignes, et commanda que chascun se preparast à combatre : mais il oublia, fust ou pour la cholere dont il estoit emeu contre Amompharetus, ou pour l'estonnement de ceste soudaine charge des ennemis, à donner aux Grecs le mot de la bataille, dont il s'ensuyvit qu'ilz ne vindrent pas promptement ne tous ensemble au combat, ains par petites trouppes les uns deçà, les autres delà, que la meslée estoit desja commencée.

XLI. Ce pendant Pausanias vacquoit à faire sacrifices aux dieux, et voyant que ses premieres hosties ne leur estoient pas aggreables, par les observations qu'en avoient les devins, il commanda aux Spartiates qu'ilz posassent leurs pavois en terre devant leurs pieds, et qu'ilz ne bougeassent de

leurs places, ains seulement eussent l'œil à ce qu'il leur commanderoit, sans se mettre en defense contre les ennemis. Cela fait il se prit de rechef à immoler d'autres hosties, que desja les gens de cheval des ennemis approchoient fort, et que les coups de flesches arrivoient jusques à eulx, tellement qu'il y eut quelques uns des Spartiates blecez, entre lesquelz fut le pauvre Callicrates, le plus bel homme et le plus grand qui fust en tout l'ost des Grecs, lequel estant navré à mort d'un coup de traict, en rendant l'esprit sur le champ, dit, « Qu'il « ne regrettoit point sa mort, pource qu'aussi bien « estoit il venu de sa maison en deliberation de « mourir pour la defense de la Grece, mais qu'il « avoit regret de mourir ainsi laschement sans « avoir donné un seul coup de sa main ». Ceste mort fut fort pitoyable [1], et la constance des Spartiates admirable : car ilz ne bougerent jamais de leurs places, ny ne feirent semblant de se défendre contre l'ennemy, qui leur couroit sus, ains souffroient estre percez à coup de traict, et tuez sur le champ, attendans l'heure que les dieux leur monstreroient, et que leur capitaine leur commanderoit pour combatre. Encore disent aucuns, que comme Pausanias estoit après à faire ses sacrifices, prieres et oraisons aux dieux un peu arriere de la bataille, quelque trouppe de Lydiens luy courut sus, qui ravit et renversa sans dessus dessoubz tout son sacrifice, et que Pausanias et ceulx

[1] On rendroit mieux le grec en traduisant, ce moment fut horrible, et la constance des Spartiates admirable.

qu'il avoit autour de sa personne, ne se trouvans à la main autres armes, les rechasserent à coups de bastons et de fouets : en remembrance dequoy ilz disent qu'il se fait à tel jour une procession solennelle en Sparte, que lon appelle la procession *des Lydiens*, en laquelle les jeunes garçons sont fessez et fouettez à l'entour de l'autel. Si estoit Pausanias en grande destresse de voir que le presbtre immoloit victimes sur victimes, et qu'il ne s'en trouvoit pas une aggreable aux dieux : et à la fin il tourna ses yeux en plorant devers le temple de Juno, et y tendant aussi les mains, supplia Juno Cithæronine, et tous les autres dieux, patrons et protecteurs de la contrée Platæide, s'il n'estoit point ès fatales destinées que les Grecs vainquissent en ceste bataille, à tout le moins qu'ilz ne moussent point sans vendre cherement leur mort aux vainqueurs, et sans leur faire cognoistre et sentir par effect qu'ilz avoient entrepris la guerre contre de vaillans hommes, et qui sçavoient très bien combatre.

XLII. Pausanias n'eut pas plus tost achevé ceste priere que les sacrifices se trouverent incontinent propices, et que les presbtres et devins luy vindrent annoncer et promettre la victoire : et le commandement estant aussi tost allé de main en main par tous les rengs, que lon marchast contre les ennemis, on eust dit à voir le bataillon des Lacedæmoniens que ce n'estoit qu'un corps, comme de quelque beste courageuse qui se herissoit et se preparoit pour combatre. Si fut bien incontinent

advis aux Barbares qu'ilz auroient une bien rude rencontre, et trouveroient des gens qui combatroient jusques au dernier souspir, pourtant se couvroient ilz de leurs grandes targes à la Persiene, et tiroient force flesches et traicts contre les Lacedæmoniens, lesquelz se tenans bien joincts et serrez ensemble, et se couvrans de leurs pavois, alloient tousjours en avant jusques à ce qu'ilz vindrent à les chocquer si vivement, qu'ilz leur feirent voler leurs targes hors des poings à grands coups de picques et de javelines, dont ilz leur donnoient à travers les visages et les poitrines par telle violence qu'ilz en portoient plusieurs par terre: lesquelz ne mouroient point laschement: car ilz prenoient avec les mains toutes nues les picques et javelines des Lacedæmoniens, et en brisoient plusieurs à force de bras: puis tiroient habillement leurs cimeterres et leurs haches, dont ilz combatoient à bon esciant, jusques à arracher par force les boucliers aux Lacedæmoniens, et à se prendre corps à corps avec eulx, de maniere qu'ilz resisterent bien longuement.

XLIII. Or ce pendant que les Lacedæmoniens estoient ainsi attachez au combat contre les Barbares, les Atheniens les attendoient de pied quoy assez loing de là: mais quand ilz veirent qu'ilz demouroient tant à venir, et qu'ilz ouyrent un grand bruit comme de gens qui se combatoient: et d'avantage, qu'il vint un messager qu'envoya en diligence Pausanias, les advertir de ces nouvelles, adonc ilz se meirent en chemin à la plus grande

haste qu'ilz peurent, pour les aller secourir : mais ainsi comme ilz cheminoient à grand pas, à travers la plaine, vers l'endroit dont ilz entendoient venir le bruit, les Grecs qui tenoient le party des Barbares leur vindrent au devant. Ce que voyant Aristides se jetta bien loing devant ses trouppes, et cria premierement à haulte voix tant qu'il peut crier, qu'il conjuroit les Grecs au nom des dieux protecteurs de la Grece, qu'ilz eussent à se deporter de ceste guerre, et à ne donner point d'empeschement aux Atheniens, lesquelz s'en alloient secourir ceux qui mettoient leurs vies en danger pour defendre le bien public, et le commun salut de toute la Grece : mais quand il veit que pour prieres ou conjurations qu'il leur feist, ilz ne s'en vouloient point deporter, ains marchoient tousjours les testes baissées pour le venir chocquer, adonc il desista de vouloir aller secourir les Lacedæmoniens, et fut contraint de faire teste à ceux qui luy couroient sus, estans bien environ cinquante mille combatans, desquelz neantmoins la plus part se desbenda incontinent, et se retira, mesmement quand ilz entendirent que les Barbares s'estoient aussi rompus et desbendez. Le plus fort de la bataille, et la plus aspre meslée, à ce que lon dit, fut à l'endroit où estoient les Thebains, pource que les nobles et principaulx hommes du païs combatoient fort affectueusement pour les Barbares, et le peuple non, mais il estoit mené par le petit nombre de ceste noblesse qui leur commandoit.

XLIV. Ainsi fut ce jour là combatu en deux lieux, là où les Lacedæmoniens furent les premiers qui rompirent et tournerent en fuitte les Barbares, et y mourut Mardonius le lieutenant du roy, d'un coup de pierre qu'un Spartiate nommé *Arimnestus* luy donna par la teste, suivant ce que l'oracle d'Amphiaraus luy avoit predict et prophetisé : car Mardonius avant la bataille y avoit envoyé un Lydien, et un Carien à celuy de Trophonius, duquel le prophete rendit response au Carien en langue Carique : et le Lydien coucha dedans le santuaire d'Amphiaraus, là où il luy fut advis en dormant, que l'un des ministres du temple luy feit commandement qu'il eust à sortir du lieu où il estoit, ce qu'il ne voulut faire, et que lors le ministre prit une grosse pierre qu'il luy rua à la teste, duquel coup il luy fut advis qu'il mourut : ainsi le compte lon.

XLV. Mais au demourant, les Lacedæmoniens chasserent les Perses fuyans, jusques dedans le pourpris qu'ilz avoient remparé et fortifié de cloison de bois. Et peu de temps après les Atheniens rompirent aussi les Thebains, en ayans occis sur le champ trois cents des plus nobles et des plus apparents seulement, pource que à l'instant que les Thebains commencerent à tourner le dos, il vint nouvelles aux Atheniens comme les Barbares s'estoient enfermez dedans ce fort de bois ; là où les Lacedæmoniens les tenoient assiegez. Ainsi donnerent ilz loisir aux Grecs fuyans de se sauver de vistesse, et s'en allerent aider aux Lacedæmoniens à prendre le fort des Barbares : car ilz s'y portoient

assez froidement, pource qu'ilz n'estoient pas experimentez à assaillir ny forcer une muraille, là où incontinent que les Atheniens y furent arrivez, ilz le prirent d'assault avec un très grand meurtre des Barbares : car de trois cents mille combatans qu'il y avoit au camp de Mardonius, il ne s'en sauva que quarante mille soubz la conduitte de Artabazus : et de la part des Grecs, il en mourut environ treize cents soixante en tout : entre lesquelz y en avoit cinquante et deux Atheniens tous de la lignée Aiantide, laquelle se porta ce jour là plus vaillamment que nul autre, ainsi comme l'escrit Clidemus. C'est la raison pour laquelle les Aiantides faisoient un solennel sacrifice aux nymphes Sphragitienes aux despens de la chose publique, suivant ce qui leur estoit ordonné par l'oracle d'Apollo, pour leur rendre grace de celle victoire : des Lacedæmoniens il en mourut quatre vingts et unze : des Tegeates, seize.

XLVI. Mais je m'esmerveille comment Herodote[1] dit qu'il n'y eut que ces peuples là qui combatissent en celle journée contre les Barbares, et nulz autres des Grecs : car le nombre des morts, et aussi les sepultures monstrent et tesmoignent, que ce fut un exploit commun de tous les Grecs ensemble : et qui plus est, s'il n'y eust eu que ces trois peuples qui eussent alors combatu, et que tous les autres

[1] Il périt dans cette bataille treize cens soixante Grecs. Herodote IX, 69, ne parle que des cent cinquante et neuf hommes que perdirent les Lacédémoniens, les Tégéates et les Athéniens. Voilà ce que Plutarque lui reproche.

fussent demourez sans rien faire, on n'eust point engravé sur l'autel qui fut fondé au lieu de la bataille, un Epigramme, dont la substance estoit telle :

Les Grecs, vaincueurs, par haults exploits de guerre
Ayans chassé les Perses de leur terre,
Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haultesse
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a esté.

XLVII. Ceste bataille fut le quatrieme jour du mois que les Atheniens appellent *Boedromion*, qui est environ le mois de juillet [1], ou comme compte les Bœotiens, le vingtsixieme du mois qu'ilz appellent *Panemus*, auquel jour il se fait encore une assemblée publique des estats de la Grece, en la ville de Platæes, où les Platæiens font un solennel sacrifice à Jupiter protecteur de liberté, pour le remercier tousjours de celle victoire. Et ne se fault point esmerveiller de ceste inegalité et discordance des mois ny des jours, veu mesmement qu'aujourd'huy que l'art d'astrologie [2] est beaucoup plus parfaittement entendue qu'elle ne l'estoit alors, encore commencent et achevent les uns leurs mois à un jour, et les autres à un autre.

XLVIII. Après ceste desfaitte des Barbares, il s'esmeut debat entre les Atheniens, et les Lacedæmoniens touchant le prix et l'honneur de la victoire, pource que les Atheniens ne le vouloient point

[1] Voyez les Observations.
[2] D'astronomie.

point ceder aux Lacedæmoniens, ny leur permettre qu'ilz en dressassent un trophée à part, tellement qu'il s'en fallut bien peu que les Grecs pour ceste occasion bandez et mutinez les uns contre les autres, ne se ruinassent eulx mesmes, si Aristides n'eust par remonstrances et raisons appaisé et retenu les autres capitaines ses compagnons, mesmement un Leocrates et un Myronides, envers lesquelz il feit tant par vifves persuasions et sages paroles, qu'ilz furent contens d'en remettre la totale decision à l'arbitrage et au jugement des autres peuples de la Grece. Si furent les Grecs assemblez au lieu mesmè, pour vuider ce different, et en ce conseil Theogiton capitaine des Megariens, pour son opinion dit, qu'il estoit necessaire, à fin d'eviter guerre civile, qui estoit pour naistre entre les Grecs, de deferer le prix et l'honneur de celle victoire à quelque autre cité que à l'une des deux qui le querelloient : après luy se leva Cleocritus Corinthien que chascun pensoit vouloir requerir cest honneur pour la ville de Corinthe, pource que c'estoit celle qui avoit plus de dignité en la Grece, après celles de Sparte et d'Athenes :. mais il feit une harengue à la louange des Platæiens, laquelle fut trouvée merveilleusement honneste et bien prise de chascun : car il fut d'advis, que pour oster l'occasion de tout ce different, lon donnast le prix et le loyer de ceste honneur à la ville de Platæes, pource que ny l'une ny l'autre des parties ne prendroit à desdain que ceulx là fussent honorez. Il n'eust pas plus tost achevé son dire, que Aristides

le premier s'accorda à son advis, et le consentit au nom des Atheniens, et après Pausanias au nom des Lacedæmoniens.

XLIX. Puis quand ilz se furent ainsi accordez, devant que partager le butin entre eulx, ilz meirent à part [1] quatre vingt talents, qui furent donnez aux Platæiens, dont ilz edifierent un temple à Minerve, luy dedierent une image, et embellirent tout son temple de peintures, lesquelles jusques aujourd'huy durent encore en leur entier: et neantmoins les Lacedæmoniens dresserent à part leur trophée, et les Atheniens le leur aussi à part: et ayans envoyé à l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, pour sçavoir à quelz dieux, et comment ilz devoient sacrifier, Apollo leur respondit, qu'ilz fondassent un autel à Jupiter protecteur de liberté: mais qu'ilz ne feissent dessus aucun sacrifice, que premierement ilz n'eussent esteint tout le feu entierement qui estoit en toute la contrée: pource qu'il avoit esté pollu et contaminé par les Barbares, et puis qu'ilz en allassent querir de pur et net à l'autel commun, sur lequel on sacrifioit à Apollo Pythien en la ville de Delphes.

L. Ceste response ouye, les magistrats et officiers des Grecs allerent çà et là par tout le païs faire esteindre tous les feux. Et y eut lors un homme de la ville mesme de Platæes nommé *Euchidas*, lequel se vint de luy mesme offrir, et promettre qu'il apporteroit du feu du temple de Apollo Py-

[1] Quarante huict mille escus. *Amyot.* Maintenant 375,500 livres de notre monnoie.

thien en la plus extrême diligence qu'il seroit possible : et arrivé qu'il fut en la ville de Delphes, après avoir aspergé et purifié son corps d'eau nette, il meit dessus sa teste une couronne de laurier, et en tel estat alla prendre du feu sur l'autel d'Apollo, puis reprit aussi tost son chemin tant comme il peut courir vers la ville de Platæes, là où il fut de retour avant le soleil couché, et feit par ce moyen en un jour mille stades de chemin [1], qui valent environ soixante deux lieues et demie ; mais après avoir salué ses citoyens, et leur avoir livré le feu qu'il apportoit, il tumba soudainement par terre, et rendit l'esprit. Les Platæiens l'enleverent tout roide mort, et le feirent enterrer dedans le temple de Diane, qu'ilz surnomment *Euclia*, c'est à dire, de bonne renommée, puis feirent engraver dessus sa sepulture un epitaphe de telle substance :

Ici fait son dernier sejour,
Euchidas, qui d'icy courut
Jusqu'en Delphes, et racourut
De là icy en un seul jour.

Plusieurs estiment que ceste deesse Euclia soit Diane, et la nomment ainsi : mais il y en a qui tiennent, que c'estoit la fille d'Hercules et de [2] la nymphe Myrto, fille de Menœtius, et sœur de Patroclus, qui mourut vierge, et depuis fut honorée et reverée des Bœotiens et Locriens comme une

[1] Ces mille stades font près de quarante lieues de France, de 2500 toises chacune.

[2] Le grec ne porte pas que ce fut une nymphe, et elle ne pouvoit l'être, étant née de parens mortels. C.

deesse: car en toutes leurs villes on trouve tousjours ès places communes, un autel et une image dediée à elle, et luy sacrifient tous ceulx qui se marient, autant hommes que femmes.

LI. Depuis il fut tenu une assemblée generale de tous les Grecs, en laquelle Aristides meit en avant, que par chascun an toutes les villes de la Grece envoyassent à certain jour leurs deputez en la ville de Platææs, pour y faire prieres et sacrifices aux dieux: et que de cinq en cinq ans on y celebrast des jeux publiques, qui seroient appellez *les jeux de liberté*: et que pour faire la guerre aux Barbares on levast sur toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux, et une flotte de cent voiles. Item que les Platæiens de lors en avant fussent tenuz pour saincts et sacrez, sans qu'il fust loisible de les endommager aucunement, et qu'ilz n'eussent autre charge que de sacrifier aux dieux, pour le salut et la prosperité de la Grece. Tousquelz articles furent passez et authorisez de poinct en poinct, et s'obligerent les Platæiens de faire tous les ans des sacrifices solennels, et des anniversaires aux Grecs qui estoient morts pour la defense de la liberté des Grecs dedans leur territoire. Ce qu'ilz font encore jusques aujourd'huy en ceste maniere.

LII. Le seizieme jour du mois de mæmacterion, que les Bœotiens appellent *alalcomenos*, et est environ le mois de janvier [1], lon fait une procession

[1] C'est une faute d'Amyot. Mæmacterion ne répond pas au mois de janvier, mais au mois d'octobre.

devant laquelle marche une trompette qui va sonnant [1] à larme : après suivent quelques chariots chargez de branches de meurte [2] et de festons et chapeaux de triumphe, puis un taureau noir, et quelques nombre de jeunes enfans nobles, qui portent de grands vases à deux anses pleins de vin et de laict, que lon a accoustumé de respandre pour oblations propitiatoires sur les sepultures des morts, et d'autres jeunes garsons de libre condition qui portent des huyles de parfums et des senteurs dedans des phioles : car il n'est point loisible qu'aucune personne de servile condition s'entremette ny s'employe à aucun office de ce mystere, pourautant que ceulx dont on y honore la memoire, sont morts en combatant pour defendre la liberté de la Grece. Après toute ceste monstre suit le dernier, celuy qui pour-lors est [3] le prevost des Platæiens, auquel tout le reste de l'année il n'est pas loisible de toucher seulement du fer, ny de vestir robbe d'autre couleur que blanche : mais lors il est vestu d'un sayon teinct en pourpre, et tient en l'une de ses mains une buye [4] qu'il prent en la maison de la ville, et en l'autre une espée toute nue, et marche en ceste contenance après toute la pompe precedente à travers la ville, jusques au cimetiere où sont les sepultures de ceulx qui moururent en celle journée, là où estant arrivé il puise de l'eau en une fonteine qui là est, avec laquelle luymesme lave les coulonnes quarrées, et les images qui sont

[1] Grec, un air guerrier.
[2] Myrte.
[3] L'archonte.
[4] Une aiguière.

sur lesdites sepultures, et les oingt d'huyles de senteurs, puis immole un taureau dessus un amas de bois, qui est là tout prest, ne plus ne moins que quand on brusle le corps de quelques trespassez : et en faisant certaines prieres et oraisons à Jupiter et à Mercure terrestres, il convie et semond au festin du sacrifice funeral les ames de ces vaillans hommes, qui moururent en combatant pour la liberté de la Grece : puis il prent une couppe qu'il emplit de vin, et en le respandant sur leurs sepultures dit ces mots tout hault : « Je boy aux preux « et vaillans hommes qui moururent jadis en de- « fendant la franchise de la Grece ». Les Platæiens jusques aujourd'huy gardent encore solennellement ceste cerimonie anniversaire.

LIII. Au demourant, quand les Atheniens furent retournez en leur ville, voyant Aristidès, qu'ilz vouloient avoir à toute force le gouvernement de l'estat populaire, auquel l'authorité souveraine est entre les mains du peuple, estimant que le peuple estoit digne, et meritoit que lon eust esgard à la prouësse et grandeur de courage qu'il avoit monstrée en ceste guerre, et aussi voyant qu'il seroit bien malaisé de le forcer d'accepter autre gouvernement, attendu qu'il avoit les armes en la main, et le cueur accreu par tant de belles et glorieuses victoires qu'il avoit gaignées, il meit en avant un edict, « Que l'authorité du gouvernement fust entre les « mains de tous les citoyens egalement, et que de lors « en avant tous bourgeois, autant pauvres comme « riches, peussent estre eleus par les voix du peu-

« ple, et promeuz aux offices et magistrats de la « ville ».

LIV. Au reste, comme Themistocles un jour eust dit en publique assemblée de ville, qu'il avoit proposé une chose qui estoit merveilleusement utile, profitable et salutaire à leur chose publique, mais qu'il y auroit danger à la dire en public, le peuple luy commanda qu'il la commiquast donques à Aristides tout seul, et qu'il en consultast avec luy, pour resoudre s'il estoit expedient ou non de le faire. Alors Themistocles luy dit en secret, qu'il avoit advisé de mettre le feu dedans l'arsenal où estoient retirez tous les vaisseaux des Grecs, allegant que par ce moyen les Atheniens demoureroient plus puissans que nuls autres peuples de la Grece. Cela, sans plus, entendu, Aristides s'en retourna incontinent devers le peuple, et dit en pleine assemblée du peuple, « qu'il ne pouvoit estre chose plus pro- « fitable pour la chose publique d'Athenes, ny plus « injuste et plus meschante aussi, que celle que The- « mistocles avoit pensé de faire ». Ceste response ouye, le peuple ordonna à Themistocles qu'il se desportast de celle siene entreprise, quelle qu'elle fust : tant estoit le peuple Athenien amateur de justice, et tant il avoit de confiance en la legalité et preud-hommie d'Aristides.

LV. Lequel depuis fut envoyé capitaine de l'armée d'Athenes, avec Cimon, pour poursuivre et faire la guerre aux Barbares : là où voyant que Pausanias et les autres capitaines Lacedæmoniens qui avoient la superintendance sur toute l'armée,

estoient rudes et rigoureux aux peuples confederez, luy au contraire parloit doulcement à eulx, et se monstroit le plus familier et le plus gracieux qu'il pouvoit envers eulx, rendant semblablement son compagnon accointable à tout le monde, et egal envers tous, non pas foulant les uns pour soulager les autres ès charges de la guerre. En quoy faisant, on ne se donna garde qu'il osta petit à petit aux Lacedæmoniens la principaulté de la Grece, non point par armes, par navires, ny par chevaulx, ains seulement par bon sens et par sage conduitte : car si la justice et la bonté d'Aristides, et la doulceur et debonaireté de Cimon, rendoient le gouvernement des Atheniens aggreable et desirable aux autres peuples Grecs, l'avarice, arrogance et fierté de Pausanias, le faisoient encore plus souhaittable, pource qu'il ne parloit jamais aux autres capitaines des peuples alliez et confederez, que ce ne fust tousjours en courroux, et les rabrouoit austerement, et quant aux particuliers soudards pour les moindres faultes il les faisoit fouetter oultrageusement, ou bien demourer tout le long d'un jour debout, ayant un ancre de fer pesante sur leurs espaules. Il n'y avoit personne qui ozast aller au fourrage, ny prendre de la paille ou de la jonchée à faire paillasses, ne qui ozast mener boire ses chevaulx devant les Spartiates : car il avoit ordonné des gardes pour cela, qui rechassoient à coups de fouet ceulx qui sortoient devant eulx. Et un jour qu'Aristides luy en cuida dire et remonstrer quelque chose, il fronca son visage,

et luy respondit qu'il n'avoit pas loisir de parler à luy, ne le voulant point ouyr.

LVI. A l'occasion dequoy les capitaines des autres Grecs, mesmement ceulx de Chio, de Samos et de Lesbos, depuis se meirent après Aristides, pour luy persuader qu'il entreprist la charge et l'authorité de commander aux autres peuples Grecs, et de prendre en sa sauvegarde les alliez et confederez, qui de long temps ne cherchoient autre chose que de se soubstraire de l'obeïssance des Lacedæmoniens, et se soubmettre aux Atheniens. Aristides leur feit response, que non seulement ilz avoient raison de faire ce qu'ilz disoient, mais qu'ilz y estoient totalement contraints : toutefois que pour donner aux Atheniens occasion de s'asseurer de leur foy et loyauté, il estoit besoing qu'ilz feissent quelque cas notable à l'encontre des Lacedæmoniens, pour lequel leurs peuples n'ozassent plus desormais se departir d'avec les Atheniens. Quoy entendant Uliades Samien et Antagoras de Chio, tous deux capitaines de galeres conjurez ensemble, allerent un jour investir l'un d'un costé, l'autre de l'autre, la galere capitainesse de Pausanias assez près de Constantinople [1], ainsi qu'elle voguoit devant toute la flotte. Ce que voyant Pausanias se leva incontinent en cholere, et les menaça que dedans peu de jours il leur feroit cognoistre, qu'il eust mieulx valu pour eulx qu'ilz eussent assailly leur propre païs, que de luy avoir ainsi couru sus : mais ilz luy respondirent, qu'il se retirast habilement s'il estoit sage, et qu'il remer-

[1] Grec, Byzance.

ciast hardiement la fortune, laquelle avoit voulu que soubs sa conduitte les Grecs eussent emporté la victoire en la journée de Platæes, et qu'il n'y avoit eu autre chose que la reverence d'icelle, qui eust jusques là retenu les Grecs et engardé de luy faire payer la peine que son orgueil et son arrogance meritoient. La fin fut, qu'ilz se departirent d'avec les Lacedæmoniens, et se rangerent devers les Atheniens.

LVII. En quoy se peult clairement veoir et cognoistre une grandeur de courage, et magnanimité admirable des Lacedæmoniens : car quand ilz s'apperceurent que leurs capitaines se gastoient et se corrumpoient pour la trop grande authorité et licence qu'ils avoient, ilz quitterent vouluntairement la superiorité qu'ilz avoient dessus les autres Grecs, et cesserent d'envoyer de leurs capitaines pour avoir la superintendence sur toute l'armée des Grecs, aimans trop mieulx que leurs citoyens fussent obeïssans, et qu'ilz observassent de poinct en poinct la discipline et les ordonnances de leur païs, que qu'ilz eussent eulx la presidence et superiorité sur toute la Grece.

LVIII. Or contribuoient bien les villes et peuples de la Grece quelques sommes d'argent, pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares, dès le temps mesme que les Lacedæmoniens avoient la superiorité : mais depuis que elle leur eut esté ostée, les Grecs voulurent qu'il se feist une taille, par laquelle chacune ville fust raisonnablement cottisée selon ses facultez, à fin qu'on sceust combien

chacun devroit payer : et pour cest effect demanderent Aristides aux Atheniens, auquel il donnerent pouvoir et mandement de cottiser et taxer egalement chacune ville, eu esgard à la grandeur de son territoire, et au revenu d'icelle, selon qu'elle pourroit et devroit raisonnablement porter. Mais si Aristides estoit pauvre quand il entra en ceste charge et authorité si grande, que par maniere de dire, la Grece se soubmettoit toute à sa discretion, il en sortit encore plus pauvre, et feit ceste taxe et assiette de taille, non seulement justement et nettement, mais d'avantage si equitablement selon la portée de chacun, qu'il n'y eut personne qui en demourast malcontent. Et tout ainsi que les anciens ont celebré et chanté la felicité de ceulx qui vescurent soubs le regne de Saturne, qu'ilz ont appellé l'aage doré, aussi feirent depuis les peuples alliez confederez des Atheniens la taxe qui lors fut faitte par Aristides, en la nommant le bon et heureux temps de la Grece [1], mesmement quand peu de temps après elle doubla, et puis tripla tout soudain : car la taxe que feit Aristides monta environ quatre cents soixante talents [2] : et Pericles l'augmenta presque d'une tierce partie, pource que Thucydides escrit, que au commencement de la guerre Peloponesiaque les Atheniens levoient bien six cents talents [3] par chascun an sur leurs alliez : et après

[1] Lisez : *et sur-tout*. C.

[2] Deux cents soixante et seize mille escus. *Amyot*. Maintenant 2,147,625 livres de notre monnoie.

[3] Trois cents soixante mille escus. *Amyot*. Maintenant 2,801,250 livres de notre monnoie.

la mort de Pericles, les harengueurs et entremetteurs du gouvernement de la chose publique, la haulserent petit à petit, jusques à la faire monter à la somme de treize cents talents [1], non tant pource que celle guerre fust ainsi de grande despense, à cause de sa longueur, et des pertes que les Atheniens y eussent receuës, que pour autant qu'ilz accoustumerent le peuple à faire faire des distributions d'argent manuel à chaque citoyen, à faire jouer des jeux, et à faire faire de belles images, et edifier des temples magnifiques.

LIX. Ainsi donques estoit Aristides à bon droit honoré, loué et estimé de tout le monde, pour ceste juste imposition de taille, excepté de Themistocles, lequel s'en moquoit, et alloit disant, que ce n'estoit point une louange propre à un homme de bien, ains plus tost à un coffre bien ferré, là où lon peult mettre de l'argent seurement: ce qu'il disoit pour avoir sa revenche, mais si ne le picquoit il pas si aigrement, comme Aristides l'avoit picqué ouvertement et au vif, quand un jour en devisant Themistocles luy dit, qu'il estimoit la plus grande partie, et plus excellente vertu que sçauroit avoir un capitaine, estre, sçavoir bien descouvrir et prevoir les conseils et les entreprises des ennemis. « Cela, respondit Aristides, est bien necessaire, mais aussi est-ce « chose honeste et veritablement digne d'un gou- « verneur et chef d'armée, d'avoir les mains

[1] Sept cents quatre vingts mille escus. *Amyot.* Maintenant 6,069,375 livres de notre monnoie.

« nettes, et ne se laisser point corrompre par « argent ».

LX. Aristides donques feit jurer aux autres peuples Grecs qu'ilz observeroient de poinct en poinct les articles de l'alliance, et luymesme comme capitaine general les jura au nom des Atheniens: et en prononceant les execrations et maledictions à l'encontre de ceulx qui faulseroient leur serment, feit jetter des masses de fer ardent dedans la mer, comme priant aux dieux que ainsi fussent esteincts et exterminez ceulx qui violeroient leur foi: toutefois depuis quand les affaires contraignirent, à mon advis, ceulx d'Athenes de retenir un peu violentement leur domination, il dit aux Atheniens qu'ilz rejettassent toutes les execrations et maledictions sur luy, et que au demourant ilz ne laissassent point pour crainte d'icelles de faire les choses ainsi qu'ilz verroient leur estre expedient.

LXI. Brief Theophratus escrit, que c'estoit un personnage parfaittement droit et juste ès choses privées d'homme à homme, mais au gouvernement des affaires publiques, qu'il faisoit beaucoup de choses selon l'exigence des temps, et selon les occurrences de sa ville, laquelle bien souvent avoit besoing de grande violence et de grande injustice, comme quant on meit en deliberation du conseil, à sçavoir, si lon devoit enlever l'or et l'argent, qui estoit en depost et espargne dedans l'isle de Delos au temple d'Apollo, pour survenir aux affaires de la guerre contre les Barbares, et le transporter de là à Athenes, suyvant ce que les Samiens avoient

mis en avant, combien que ce fust directement contre les articles du traitté d'alliance faitte et jurée entre tous les Grecs, quand on en demanda l'opinion à Aristides, il respondit, « qu'il n'estoit pas « juste, mais qu'il estoit profitable » : ce neantmoins après avoir mis en son païs, et donné à sa ville la superiorité de commander à tant de milliers d'hommes, encore demoura il tousjours en sa pauvreté accoustumée, et aima tousjours jusques à son trespas autant la louange et la gloire qui luy venoit de sa pauvreté, comme des victoires et trophées qu'il avoit gaignez : ce que lon peult juger et cognoistre par cest argument.

LXII. Callias le porte-torche de Ceres, estoit son proche parent, lequel fut mis en justice, par quelques siens malvueillans qui le chargerent de cas et crimes capitaux : et quand vint le jour auquel la cause devoit estre plaidée, ilz deduisirent assez froidemeut et assez legerement les autres crimes dont ilz l'accusoient : mais en extravaguant hors de leur matiere principale, ilz parlerent en ceste maniere aux juges : « Messieurs, vous cog-« noissez tous Aristides le filz de Lysimachus, et « sçavez comme pour sa vertu il est autant estimé « entre tous les Grecs qu'homme vivant le sçauroit « estre. Comment estimez vous qu'il vive en sa « maison, veu que vous le voyez sortir en public, « et aller par la ville avec une pauvre robbe toute « rompue et usée ? N'est il pas vraysemblable, que « celuy que nous voyons en public trembler de froit « pour estre si mal vestu, endure grande faim en

« son privé, et qu'il a grande necessité de toutes choses requises à la vie de l'homme? et neantmoins cestuy Callias, qui est son propre cousin « germain, et le plus riche et opulent de tous les « bourgeois d'Athenes, est si malheureux qu'il le « laisse luy, sa femme et ses enfans, en ceste ne« cessité, combien qu'il luy ait souvent fait plu« sieurs grands plaisirs, par le moyen du credit « qu'il a envers vous ».

LXIII. Callias voyant que ses juges s'esmouvoient et s'aigrissoient plus contre luy pour cela, qu'ilz n'avoient fait pour tout le demourant, feit appeller Aristides en jugement, et le somma de porter tesmoignage de verité, s'il ne luy avoit pas par plusieurs fois presenté bonne somme d'argent, et prié de le prendre, ce qu'il n'avoit jamais voulu faire: ains luy avoit tousjours respondu, qu'il se pouvoit mieulx et à meilleur droit vanter de sa pauvreté, que luy ne faisoit de sa richesse: et que lon trouvoit assez de gens qui usoient les uns bien, les autres mal de leur richesse, mais qu'il n'estoit pas aisé d'en trouver un seul, qui portast vertueusement et magnanimement la pauvreté: et qu'il n'y avoit que ceulx qui estoient pauvres malgré eulx, qui deussent avoir honte de l'estre. Aristides tesmoigna que la verité estoit telle, comme il disoit: et n'y eut pas un des assistens à ce plaidoyer, qui ne s'en allast avec ceste opinion et ceste voulunté, qu'il eust mieulx aimé estre pauvre comme Aristides, que riche comme Callias. Ainsi l'a escrit Æschines le philosophe Socratique : et Platon luy

defere tant, que de tous ceulx qui ont esté beaucoup estimez et renommez à Athenes, il ne fait compte que de luy seul : « Car les autres, dit il, « comme Themistocles, Cimon et Pericles, ont « bien emply et embelly la ville de portiques, « d'edifices, d'or et d'argent, et autres telles su« perfluitez et curiositez : mais Aristides est ce« luy seul, qui a dirigé tous ses conseils à la « vertu au faict du gouvernement de la chose pu« blique ».

LXIV. On peult aussi evidemment cognoitre la grande bonté et equité qui estoit en luy par ses deportemens envers Themistocles : car combien qu'il luy eust tousjours esté ennemy et adversaire en toutes choses, et qu'à sa poursuitte et par ses menées il eust esté banny d'Athenes, neantmoins il ne s'en voulut point ressentir lorsqu'il en eut l'occasion et le moyen, estant Themistocles accusé envers le peuple de lese majesté, et poursuivy asprement par Cimon, Alcmæon et plusieurs autres siens malvueillans : car Aristides ne feit ny ne dit alors chose quelconque à son prejudice, ny à son desavantage, et ne se resjouit point de voir son ennemy en adversité, non plus qu'il ne luy avoit onques porté envie en sa prosperité.

LXV. Quant à son trespas, les uns disent qu'il mourut au royaume de Pont, là où il avoit esté envoyé pour les affaires de la chose publique : les autres tienent, qu'il mourut de vieillesse en la ville de Athenes, grandement honoré, aimé et estimé de tous ses citoyens. Mais Craterus le Macedonien escrit

escrit de sa mort en ceste sorte : « après que Themistocles, dit-il, s'en fut enfouy, le peuple d'Athenes en estant devenu fier et insolent, fut causé de faire sourdre un grand nombre de calumniateurs qui se meirent à charger et accuser faulsement les premiers hommes et principaux personnages de la ville, et à leur procurer l'envie et malvueillance du commun populaire, qui s'enorgueillissoit pour la prosperité de ses affaires, et pour l'augmentation de sa puissance : entre lesquelz Aristides fut atteint de concussion et de malversation au gouvernement de la chose publique, à la poursuite d'un nommé Diophantus natif du bourg d'Amphitrope, qui le chargea d'avoir pris argent des Ioniens, en levant le tribut qu'ilz payoient annuellement : et dit, que pour n'avoir peu payer l'amende en laquelle il fut condemné, qui estoit de cinq cents escus [1], il fut contrainct d'abandonner la ville d'Athenes, et qu'il s'en alla en Ionie, là où il mourut». Toutefois ce Craterus n'allegue pas un tesmoignage, ny pas un argument pour verifier son dire, ny le plaidoyer, ny la sentence de condemnation, ny decret aucun touchant ce faict, combien qu'il ait accoustumé de recueillir diligemment ailleurs tout cela, et d'alleguer tousjours ses autheurs. Qui plus est, tous les autres qui ont mis par escrit, et fait un recueil des faultes que le peuple Athenien a laschement commises autrefois contre ses capitaines et gouverneurs, alleguent bien l'exil de Themistocles, la captivité

[1] Dans le grec : cinquante mines. Maintenant 3,890 livres de notre monnoie.

de Miltiades qui mourut en prison, l'amende en laquelle fut condemné Pericles, la mort de Paches, qui se tua luymesme dedans la tribune aux harengues, quand il se veit condemné : et amassent beaucoup de telles histoires, ausquelles ilz adjoustent le bannissement d'Aristides, mais ilz ne font mention quelconque de ceste condemnation que dit Craterus.

LXVI. D'avantage lon monstre encore aujourdhuy la sepulture d'Aristides sur le port de Phalerus, qui luy fut faite aux despens de la chose publique, comme lon dit, pource qu'il deceda si pauvre, que lon ne trouva pas chez luy dequoy le faire inhumer : et si dit on encore plus, que par decret du peuple ses filles furent mariées aux despens du public, et eurent chacune en mariage trois mille drachmes d'argent [1] : et qu'à son filz Lysimachus furent données cent mines d'argent [2], et cent arpens de terre [3], et luy ordonna lon quatre drachmes d'argent [4] par jour de provision ordinaire, à la poursuitte d'Alcibiades, qui en meit le decret en avant. Et outre tout cela, cestuy Lysimachus laissa

[1] Ce sont environ trois cents escus. *Amyot*. Maintenant 2,334 livres de notre monnoie.

[2] Mille escus. *Amyot*. Maintenant 7,781 livres de notre monnoie.

[3] C'est une faute d'Amyot. Dans le grec, cent plethres. Le plethre grec est de cent pieds quarrés ; l'arpent est de cent perches quarrées : la perche de Paris, qui est la plus petite, de dix-huit pieds.

[4] Treize sous et quatre. *Amyot*. Maintenant trois livres deux sous de notre monnoie.

une seule fille nommée *Polycrite*, à laquelle le peuple ordonna, comme tesmoigne Callisthenes, toute telle provision pour vivre, que l'avoient ceulx qui emportoient le prix ès jeux olympiques. Et puis Demetrius le Phalerien, Hieronymus le Rodien, Aristoxenus le musicien, et Aristote le philosophe, au moins si le traitté que lon treuve intitulé, *De la noblesse*, est veritablement des œuvres d'Aristote : tous ensemble tesmoignent qu'une Myrtho, fille de la fille d'Aristides, fut mariée [1] au sage Socrates, qui la prit en mariage (combien qu'il en eust une autre espousée) pour autant qu'elle estoit veufve, et ne trouvoit pas à qui se marier pour sa pauvreté, et avoit beaucoup affaire à vivre : toutefois Panætius leur respond, et contredit assez, en ce qu'il a escrit de la vie de Socrates : mais Demetrius Phalerien escrit au livre qu'il a intitulé *Socrates*, qu'il avoit bonne souvenance d'avoir veu un Lysimachus, filz du filz ou de la fille de Aristides, qui estoit fort pauvre, et vivoit de ce qu'il pouvoit gaigner à interpreter des songes par certaines tables, où estoit escrite l'art d'exposer les signifiances des songes, et se tenoit ordinairement auprès du temple de Bacchus, que lon appelle *Iacchion*, auquel ensemble à sa mere et à sa sœur, il dit avoir fait ordonner par le peuple pour leur aider à vivre, à chacun une triobole [2] par jour.

LXVII. Il est bien certain que ce mesme De-

[1] Voyez les Observations.

[2] Environ vingt deniers tournois. *Amyot.* Maintenant plus de sept sous et demi de notre monnoie.

metrius Phalerien, en reformant l'estat d'Athenes, ordonna qu'à la mere et à la fille seroit donné du public par chacun jour une drachme d'argent [1], et ne doit on point trouver nouveau que le peuple d'Athenes ait eu si grand soing d'exercer la charité envers ces femmes là qui estoient resseantes en la ville, attendu que autrefois estant adverty comme une petite fille d'Aristogiton [2] estoit en l'isle de Lemnos en bien pauvre et petit estat, et que pour sa pauvreté elle ne pouvoit pas trouver mary, il la feit venir à Athenes, et la maria en l'une des plus nobles maison de la ville, et si luy donna pour douaire une possession au bourg de Potamos. Ceste ville a tousjours fait par le passé, et fait encore de present jusques à nostre temps de grands actes de bonté et d'humanité, pour lesquelz elle est à bon droit grandement louée, prisée et honorée de chascun.

[1] Trois sols et quatre. *Amyot.* Maintenaut près de seize sous.
[2] Voyez les Observations.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CATON LE CENSEUR.

Sa patrie, et ses ancêtres. II. *Origine du nom de Caton. Son éloquence, sa valeur.* IV. *Avantages qu'il tire des exemples de Curius et des leçons du philosophe Néarque.* VI. *Ses travaux champêtres. Il vient à Rome.* VII. *Son estime pour Fabius Maximus. Il ne veut pas passer en Afrique avec Scipion.* IX. *Rome admire les mœurs antiques et l'éloquence de Caton. Ses principes économiques.* XIII. *Son intégrité et son exactitude dans l'administration de la Sardaigne.* XIV. *Son style.* XV. *Ses paroles mémorables.* XIX. *Son consulat; son administration et son expédition en Espagne; son triomphe.* XXIII. *Ses faits d'armes dans la Thrace.* XXIV. *Dans la Grèce.* XXX. *Son ardeur pour la justice; son intrépidité à poursuivre les méchans.* XXXII. *Il est nommé censeur. Sa fermeté et sa vigueur.* XXXVIII. *Statue qu'on lui érige pour avoir soutenu la discipline et corrigé les mœurs.* XXXIX. *Sa réputation et son autorité.* XL. *Ses vertus domestiques.* XLI. *Éducation qu'il donne à son fils.* XLII. *Succès de cette éducatioa.* XLIII. *Sa conduite envers ses esclaves.* XLV. *Il abandonne la culture*

des terres, et se livre aux spéculations de commerce et d'intérêt. XLVI. *Arrivée de Carnéade et de Diogène à Rome.* XLVII. *Sentimens de Caton sur la philosophie et sur la littérature grecque.* XLIX. *Sur la médecine.* L. *Son second mariage.* LI. *Mort de son fils. Sa constance. Ses travaux littéraires.* LII. *Sa manière de vivre à la campagne.* LIII. *Son avis décide la troisième guerre punique et la ruine de Carthage.* LIV. *Sa mort. Sa postérité.*

Depuis l'an 522 jusqu'à l'an 605 de Rome, 149 ans avant Jesus-Christ.

Comparaison d'Aristide avec Caton

MARCUS CATO
LE CENSEUR.



Marcus Cato et ses ancestres estoient, comme lon dit, de la ville de Thusculum : mais avant qu'il allast à la guerre, et qu'il s'entremist des affaires de la chose publique, il se tenoit et vivoit en quelques terres et possessions que son pere luy avoit laissées au païs des Sabins. Et combien qu'il semblast à plusieurs que ses predecesseurs eussent esté totalement incogneuz, toutefois luy mesme louë haultement son pere qui se nommoit *Marcus*, comme luy, disant qu'il avoit esté vaillant homme, et homme de guerre : et fait aussi mention d'un autre Caton son bisayeul, qui pour ses vaillances avoit souvent eu de ses capitaines les dons et prix d'honneur que les Romains ont accoustumé de donner à ceulx qui ont fait quelque acte de prouesse notable en une bataille, et qu'ayant perdu cinq chevaulx de service en la guerre, la valeur luy

en fut rendue en argent des coffres de la chose publique, pource qu'il s'estoit porté en homme de bien. Et comme la coustume de parler à Rome fust, qu'ilz appelloient hommes nouveaux ceulx qui n'estoient point nobles de race, ains commenceoient à s'ennoblir eulx mesmes, et à se faire cognoistre par leur vertu, on appelloit Caton pour ceste cause homme neuf: et quant à luy il confessoit bien estre voirement homme neuf quant aux honneurs, offices et estats de la chose publique, mais quant aux beaux faicts et bons services de ses predecesseurs, il maintenoit qu'il estoit très ancien.

II. Il s'appelloit au commencement en son tiers nom Priscus[1]: mais depuis, à raison de son grand sens et de sa suffisance, il fut surnommé *Caton*, pource que les Romains appellent un homme sage, et qui a beaucoup veu[2], Caton. Il estoit un peu roux de visage, et avoit les yeux pers[3], ainsi que donne à entendre celuy qui composa ces vers en haine de luy après sa mort:

Ce faulx rousseau Porcius aux yeux pers,
Qui harassoit et mordoit tout le monde,
Pluto ne veult qu'il entre en ses enfers,
Quoy qu'il soit mort, de peur qu'il ne luy gronde.

Au demourant, quant à la disposition de sa personne, il estoit merveilleusement fort et robuste pour s'estre dès son jeune aage accoustumé à tra-

[1] Il s'appelloit alors Marcus Porcius Priscus.
[2] Ou plutôt *Catus*. c.
[3] De couleur bleue.

vailler de son corps, et à vivre sobrement, comme celuy qui avoit esté nourry aux armes et à la guerre dès son commencement, de maniere qu'il estoit egalement bien complexionné, et pour la force et pour la santé. Et quant à la parole, estimant que c'estoit un second corps et un util [1], non seulement honeste, mais aussi necessaire à tout homme qui veult vivre en honneur, et manier de grands affaires, il s'exerceoit à bien parler ès petites villes et bourgs prochains de sa maison, là où il alloit souvent plaider des causes, et defendre en jugement ceulx qui l'en requeroient: de maniere qu'en peu de temps il se rendit premierement bon plaideur, et eut la parole à commandement, et par traict de temps se feit orateur eloquent. Depuis laquelle suffisance acquise, ceulx qui le hantoient ordinairement, commencerent à appercevoir en luy une gravité de meurs et de façons de faire, et une magnanimité digne d'estre employée au maniement de grands affaires, et de s'exercer en la lumiere d'une chose publique souveraine: car non seulement il se garda tousjours de prendre aucun salaire ne payement mercenaire des plaidoyers qu'il faisoit, et des causes qu'il soustenoit: mais, qui plus est, il ne tenoit pas compte de l'honneur qui luy venoit de tel exercice, comme si c'eust esté le but principal où il eust pretendu, ains desiroit beaucoup plus se faire cognoistre et estimer par l'exercice des armes, et par vaillamment combatre contre les ennemis, de sorte que dès qu'il n'estoit encore

[1] Un outil, un instrument.

qu'un jeune homme, il avoit desja l'estomac tout cicatrisé de coups qu'il avoit receuz en diverses batailles et rencontres contre les ennemis : car luy mesme escrit, qu'il n'avoit que dix sept ans quand il alla premierement à la guerre, qui fut environ le temps des grandes prosperitez de Hannibal, lorsqu'il couroit, brusloit et pilloit toute l'Italie.

III. Or quand ce venoit au faict de combatre, sa coustume estoit de frapper rudement, jamais ne bouger le pied, ny reculer en arriere, monstrer un visage terrible à l'ennemy, et luy user de menaces en luy parlant d'une voix aspre et effroyable : ce qu'il prenoit très bien, et enseignoit sagement aux autres à le faire ainsi, pource que telles choses, comme il disoit, effroyent bien souvent plus les ennemis, que ne fait l'espée qu'on leur presente. En allant par païs il cheminoit à pied, portant luy mesme ses armes, et avoit quelque serviteur après luy, qui luy portoit ce qui luy estoit necessaire pour son vivre, auquel, à ce que lon dit, il ne se courroucea jamais pour chose qu'il luy eust apprestée à son disner ou à son soupper, ains luy aidoit luy mesme le plus souvent à l'apprester, quand il avoit loisir, après avoir fait ce que le privé soudard estoit tenu de faire pour la fortification du camp ou autre affaire. Il ne beuvoit jamais estant à la guerre que de l'eau, si ce n'estoit aucunefois qu'il se trouvoit excessivement alteré : car alors il prenoit un peu de vinaigre : ou bien qu'il se sentoit foible : car alors il beuvoit de quelque petit vin.

IV. Or estoit d'aventure l'heritage de Manius

Curius [1], celuy qui gaigna par trois fois l'honneur du triumphe, et la maison où il s'estoit ancienement tenu, prochaine des terres de Caton, lequel y alloit à l'esbat bien souvent : et voyant le peu de terre qu'il y avoit, et comment le logis estoit petitement et pauvrement basty, il pensoit en luy mesme quel personnage devoit avoir esté celuy, qui estant le premier homme des Romains en son temps, et ayant vaincu et dompté les plus fieres et plus belliqueuses nations d'Italie, et en ayant chassé dehors le roy Pyrrhus, labouroit neantmoins et cultivoit avec ses propres mains ce peu de terre, et habitoit en une si pauvre et si petite mestairie : en laquelle, après ses trois triumphes, des ambassadeurs envoyez de la part des Samnites l'allerent quelquefois visiter, et le trouverent au long de son foyer, où il faisoit cuire des raves, et luy presenterent de part leur communaulté une bonne quantité d'or : mais il les renvoya avec leur or, en leur disant, que ceulx qui se contentoient d'un tel soup-

[1] Manius Curius Dentatus, ainsi surnommé, parce qu'il étoit né avec des dents. Il fut consul l'an de Rome 464, avant J. C. 290, fit la guerre aux Samnites et aux Sabins, et obtint dans cette même année deux fois les honneurs du triomphe. Consul pour la seconde fois l'an de Rome 479, il battit Pyrrhus, qu'il chassa d'Italie, et triompha pour la troisieme fois. C'est ce grand homme qui après tant de victoires et tant de triomphes, après avoir prodigieusement augmenté l'étendue de la domination romaine, dit dans une de ses harangues cette parole mémorable : *Un citoyen est pernicieux à qui sept arpens de terre ne suffisent pas*. C'étoit la mesure qui avoit été fixée pour le peuple Romain après l'expulsion des rois. Pline, XVIII, 3.

per, n'avoient que faire d'or ny d'argent : et que quant à luy, il estimoit plus honorable, commander à ceux qui avoient de l'or, que non pas en avoir. Caton rememorant ces choses en luymesme, s'en retournoit chez luy, et se mettoit de rechef à revoir tout l'estat de sa maison, ses terres, sa famille, ses serfs, sa despense, et à retrancher toute superfluité, et à travailler luymesme de ses bras plus que jamais.

V. Au surplus, quand Fabius Maximus reprit la ville de Tarente [1], Caton y estoit soubz sa charge en fort grande jeunesse, là où il prit familiere cognoissance avec Nearchus philosophe Pythagorien, lequel il avoit fort desiré ouir deviser et discourir de la philosophie. Si luy feit Nearchus les mesmes discours que fait Platon, quand il appelle volupté la principale amorche et le plus grand appast de mal faire que les hommes ayent : et quand il dit, que le corps est la premiere peste de l'ame, et que sa guarison, sa delivrance et sa purgation, sont les discours, les remonstrances et contemplations qui la retirent le plus loing des passions et affections corporelles. Caton adonc en aima encore d'avantage la sobrieté, la temperance, et l'accoustumance à se passer et contenter de peu : car au demourant, on dit qu'il se meit bien tard, et sur l'arriere saison de son aage, à apprendre les lettres grecques, et à lire dedans les livres grecs : entre lesquelz il s'aida un peu de Thucydides, mais beau-

[1] L'an de Rome 545.

coup plus de Demosthenes à former son stile : et à dresser son eloquence : à tout le moins ses escripts et ses livres le tesmoignent, qui sont ornez et enrichiz d'opinions, exemples et histoires prises ès livres grecs, et trouve lon plusieurs de ses sentences et dicts moraux, rencontres et responses aigues, qui en sont translatées de mot à mot.

VI. Or y avoit il pour lors à Rome un personnage des plus nobles de la ville, homme d'authorité, et de bon jugement pour bien cognoistre les semences de vertu naissante en une jeune personne, et encore de plus grande bonté et honesteté pour l'avancer et poulser en avant : c'estoit Valerius Flaccus, lequel ayant des terres joignantes à celles de Caton, et entendant le rapport que ses gens luy faisoient de ses meurs et de sa maniere de vivre, luy comptans comme il labouroit luymesme sa terre, et qu'il avoit accoustumé de s'en aller de grand matin aux petites villes d'alenviron advocasser et plaider pour ceulx qui s'addressoient à luy, et puis s'en retournoit en sa maison, là où si c'estoit en hyver, il jettoit seulement une jacquette [1] sur ses espaules, et si c'estoit en esté, il s'en alloit tout nud [2] travailler au labourage avec ses serviteurs et ses ouvriers, puis se seoit avec eulx à table, beuvant de mesme vin et mangeant de

[1] C'étoit une tunique courte et serrée, que Plutarque appelle *exomis*, qui n'avoit point de manches. Voyez Aul. Gell. VII, 12. C'est encore aujourd'hui la camisole, ou le gillet des gens de campagne.

[2] Voilà le *Nudus ara* de Virgile dans ses Georgiques.

mesme pain qu'eulx, et tout plein d'autres telles façons de faire, qui monstroient une grande equité, moderation et bonté en luy, et avec cela luy recitoient aussi quelques beaux dicts moraulx, et quelques graves sentences qu'ilz avoient ouyes de luy. Ces choses entendues, Valerius commanda un jour qu'on l'allast semondre à venir soupper avec luy, et après l'avoir un peu hanté, et cogneu qu'il avoit la nature gentille, honeste et civile, et que c'estoit comme une bonne plante qui n'avoit besoin que d'estre un peu cultivée et transplantée, en meilleur et plus noble terrouer, il l'enhorta et luy persuada qu'il s'en allast à Rome, et se meist à harenguer en public devant le peuple Romain, et se mesler des affaires : ce qu'il feit, et n'y fut pas plus tost introduit, qu'il fut incontinent grandement estimé, et y acquit beaucoup d'amis pour les causes qu'il defendoit, oultre ce que Valerius Flaccus le poulsoit et mettoit fort en avant par le port et la faveur qu'il luy faisoit : si bien qu'il fut premierement eleu par les voix du peuple tribun militaire, c'est à dire, capitaine de mille hommes de pied, et depuis quæsteur : et de là en avant, estant ja fort renommé, et ayant acquis authorité et reputation grande, il fut compagnon et concurrent de Valerius Flaccus ès principaulx et plus dignes offices et magistrats de la chose publique : car il fut creé consul quand et luy [1], et depuis censeur.

VII. Mais pour son commencement il choisit

[1] L'an de Rome 559; et ils furent censeurs l'an de Rome 570.

entre tous les anciens senateurs Romains Quintus Fabius Maximus, auquel il se voua et dedia du tout, et ce non pas tant pour son credit, encore qu'en authorité et en reputation il surmontast tous ceulx de son temps, que pour la gravité de ses meurs et de sa vie, laquelle il se proposoit comme un très digne mirouer et exemple à imiter : à l'occasion dequoy il ne faignit point d'entrer en picque et en querelle avec le grand Scipion, qui pour lors, encore qu'il fust jeune, contendoit avec l'authorité, puissance et dignité de Fabius Maximus, lequel sembloit porter envie à son accroissement. Car estant Caton envoyé quæsteur et superintendant des finances avec luy, quand il entreprit de passer en Afrique [1], et voyant qu'il usoit de sa naturelle liberalité et magnificence accoustumée, en donnant largement, sans rien espargner aux gens de guerre, il luy remonstra un jour franchement que ce n'estoit pas en la folle despense des deniers communs, que plus il grevoit et endommageoit la chose publique, mais que c'estoit en ce qu'il alteroit et corrompoit l'ancienne simplicité de leurs predecesseurs, qui vouloient que leurs soudards fussent contens de peu, là où il les accoustumoit à employer aux voluptez, delices et choses superflues et vouluntaires l'argent qui leur restoit après avoir satisfait à leurs necessitez. Scipion luy feit response qu'il ne vouloit point de tresorier qui le contrerollast ainsi, ne qui regardast de si près à sa despense, pource que son intention estoit d'al-

[1] L'an de Rome 548.

ler à la guerre à pleines voiles en maniere de parler, et qu'il vouloit et entendoit rendre compte à la chose publique des choses qu'il auroit faittes, non pas de l'argent qu'il auroit despendu.

VIII. Caton ceste response ouye s'en retourna tout court de la Sicile à Rome, criant avec Fabius Maximus en plein senat, qu'il faisoit une despense infinie, et qu'il s'amusoit à faire jouer des farces et comedies, et à veoir des combats de lucteurs, comme si on l'eust envoyé, non pour faire la guerre, mais pour faire jouer des jeux. Si feirent tant par leurs crieries, que le senat commeit et deputa quelques uns des tribuns du peuple pour aller voir sur les lieux, et informer si les charges par eulx alleguées estoient veritables, et si ainsi estoit, pour le ramener et faire retourner à Rome. Mais au contraire Scipion monstra aux commissaires qui y furent envoyez, la victoire toute evidente et asseurée en l'appareil et en la provision qu'il dressoit des choses necessaires à la guerre: et que bien faisoit il bonne chere en compagnie privée avec ses amis, quand les affaires luy en donnoient le loisir, mais que pour quelque liberalité et gracieuseté dont il usast envers les gens de guerre, il n'en omettoit ny ne passoit en nonchaloir chose quelconque de son devoir ne qui fust de consequence: ains s'embarqua il, et se meit à la voile la droitte route de l'Afrique, où il alloit faire la guerre.

IX. Au demourant pour retourner à Caton, il acqueroit tous les jours de plus en plus authorité et credit par le moyen de son eloquence, tellement

que

que plusieurs l'appelloient *le Demosthenes Romain :* mais toutefois sa maniere de vivre estoit encore bien plus renommée et plus estimée, pour autant que l'eloquence et la louange de bien dire estoit desja le but ordinaire, auquel aspiroient et taschoient de parvenir tous les jeunes hommes Romains à l'envy les uns des autres : mais il s'en trouvoit bien peu qui voulussent labourer la terre avec leurs propres mains, comme faisoient leurs anciens, soupper petitement, disner sans feu ny appareil de cuisine, ne qui se contentassent d'une robbe simple, et d'un logis tel quel, ne brief qui estimassent plus le non appeter toutes telles delices et superfluitez, que les avoir ny en user : à cause que la chose publique estoit desja si grande, qu'elle ne pouvoit plus retenir son ancienne discipline, celle purité de son austerité premiere, ains pour la longue estendue de son empire, et pour le grand nombre des peuples qu'elle avoit soubz elle, estoit force qu'elle fust meslée de plusieurs differentes façons de vivre, et de divers exemples de meurs.

X. Au moyen dequoy, ce n'estoit pas sans occasion que lon avoit la vertu de Caton en grande admiration, quand on voyoit les autres incontinent recreuz et rompuz du travail, ou bien amolliz et enervez de delices, et luy au contraire invincible de l'un et de l'autre, non seulement durant le temps qu'il fut jeune et convoiteux d'honneur, mais aussi depuis qu'il fut devenu vieil et chenu, après son consulat et son triumphe, comme un bon

et gentil champion de lucte, qui en ayant gaigné le prix ne se lasseroit point de continuer tousjours son exercice jusques à la fin de ses jours. Car il escrit luy mesme qu'il ne porta onques robbe qui eust cousté plus de cent drachmes d'argent [1], et qu'il avoit tousjours beu, tant en son consulat que durant le temps qu'il avoit esté chef d'armée, du mesme vin que beuvoient les manœuvres de sa maison, et que pour son soupper jamais on n'avoit acheрté au marché de la viande pour plus de trente asses [2] de monnoye romaine : encore dit il que c'estoit à fin qu'il eust le corps plus fort et plus dispos pour pouvoir mieulx servir à la chose publique aux affaires de la guerre. Et dit d'avantage, qu'ayant quelquefois eu de la succession de l'un de ses amis, qui l'avoit fait son heritier, une piece de tapisserie de haulte lice, que lon apportoit lors de Babylone, il la feit incontinent vendre : et que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs, il n'y en avoit pas une dont les murailles fussent crespies ny enduittes : et oultre, qu'il n'achepta onques serf plus cher que mille cinq cents drachmes [3], qui valent environ cinq cents cinquante escus, comme celuy qui ne cherchoit pas des serfs delicats, ny de ceux que

[1] Dix escus. *Amyot*. Près de 78 livres de notre monnoie.

[2] Environ dix solz tournois. *Amyot*. Maintenant 47 sous de notre monnoie.

[3] Maintenant 1,167 livres de notre monnoie. Pour sentir le prix de cette remarque de Plutarque, il faut se rappeller qu'il y avoit eu des esclaves vendus à Rome jusqu'à sept cens mille sesterces, qui font 136,171 livres de notre monnoie. Pline, VII, 49.

lon achepte pour leur beaulté, mais des forts et robustes pour pouvoir porter le travail, comme des chartiers, palefreniers et des bouviers, encore vouloit il qu'on les vendist quand ilz devenoient vieux, à fin qu'on ne les nourrist point inutiles. Brief, il « disoit que lon n'avoit jamais bon marché « d'une chose dont on se pouvoit bien passer, et « qu'une chose dont on n'avoit que faire, encore « qu'elle ne constast qu'un liard [1], que c'estoit tous-« jours beaucoup et trop l'achepter ». Il vouloit que lon acquist des heritages et maisons où il y eust plus à semer et à pasturer, que non pas à balier [2] et à arrouser : mais quand à cela, aucuns disoient qu'il le faisoit par chicheté et par avarice : les autres le prenoient en autre sens, et disoient qu'il se retiroit et se resserroit ainsi estroittement, pour inciter les autres par son exemple à retrancher leur superfluité en despense,

XI. Toutefois de vendre ainsi les serfs ou les chasser de la maison après qu'ilz sont envieillis en vostre service, ne plus ne moins que si c'estoient bestes mues, quand on en a tiré le service de toute leur vie, il me semble que cela procede d'une par trop rude et trop dure austerité de nature, et qui pense que d'homme à homme il n'y ait point de plus grande société qui les oblige reciproquement, que de tant qu'ilz peuvent tirer profit et utilité l'un de l'autre : et toutefois nous voyons que bonté s'estend bien plus loing que ne fait justice, par ce

[1] Grec, un as, environ vingt deniers d'aujourd'hui.

[2] A balayer, pour la propreté des jardins.

que nature nous enseigne à user d'equité et de justice envers les hommes seulement, et de grace et de benignité quelquefois jusques aux bestes brutes : ce qui procede de la fonteine de douceur et d'humanité, laquelle ne doit jamais tarir en l'homme. Car à la verité nourrir les chevaulx usez et rompus de travail en nostre service, et non seulement nourrir les chiens quand ilz sont petits [1], mais aussi les alimenter et en avoir soing encore quand ilz sont envieillis avec nous, sont offices convenables à une nature charitable et debonnaire. Comme le peuple d'Athenes voulut et ordonna du temps que lon bastissoit le temple appellé *Hecatompedon* [2], qu'on laissast aller francs et libres les mules et mulets, qui avoient longuement travaillé à l'achevement de celle fabrique, et qu'on les souffrist paistre, sans leur faire empeschement, là où ilz pourroient : et dit on qu'il y eut une mule de celle qui avoient ainsi esté delivrées, qui d'elle mesme se vint presenter au travail, en se mettant au devant des autres bestes de voiture, qui trainnoient les chariots chargez vers le chasteau, en marchant quand et elles, comme si elle les eust voulu inciter et encourager à tirer : ce que le peuple prit tant à gré, qu'il ordonna qu'elle seroit nourrie aux despens de la chose publique, tant qu'elle vivroit : et voit on encore les sepultures des juments de Cimon, avec lesquelles il gaigna par trois fois le prix de la course

[1] Jeunes.

[2] J'ai parlé de ce beau temple de Minerve dans les notes sur la vie de Périclès, ch. XXVIII. Voyez t. II, p. 208.

ès jeux olympiques, et sont lesdittes sepultures tout joignant celle de Cimon. Aussi treuve lon plusieurs qui ont inhumé des chiens qui avoient esté nourris avec eulx, ou qui leur avoient tousjours fait compagnie, comme entre les autres, l'ancien Xantippus enterra son chien sur un chef[1] en la coste de la mer, que lon appelle encore aujourd'huy *le chef de la sepulture du chien*, pource que quand le peuple d'Athenes à la venue des Perses abandonna la ville, ce chien suivit tousjours son maistre, nageant en mer coste à coste de sa galere, depuis la coste de terre ferme, jusques en l'isle de Salamine : car il n'est pas raisonnable d'user des choses qui ont vie et sentiment, tout ainsi que nous ferions d'un soulier, ou de quelque autre utensile, en les jettant après qu'elles sont toutes usées et rompues de nous avoir servis : ains quand ce ne seroit pour autre cause, que pour nous duire et exerciter tousjours à l'humanité, il nous fault accoustumer à estre doulx et charitables, jusques à telz petitz et menus offices de bonté. Et quant à moy, je n'aurois jamais le cueur de vendre le bœuf qui auroit longuement labouré ma terre, pource qu'il ne pourroit plus travailler à cause de sa vieillesse, et encore moins un esclave en le chassant, comme de son païs, du lieu où il auroit long temps esté nourry, et de la maniere de vivre qu'il auroit de longue main accoustumée, pour un petit d'argent que j'en pour-

[1] Un cap, qu'on appelloit *Cynossema*, ou le cap de la sépulture du chien, dans l'île de Salamine, maintenant l'île de Colouri, dans le golfe d'Engia.

rois retirer en le vendant, lors qu'il seroit autant inutile à ceulx qui l'acheteroient, comme à celuy qui le vendroit.

XII. Mais Caton au contraire faisant gloire, dit qu'il laissa en Hespagne le cheval duquel il s'estoit servy à la guerre, durant son consulat, pour espargner à la chose publique l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie. Or si cela se doibt attribuer à une magnanimité ou bien à une chicheté [1], on en pourroit alleguer des raisons apparentes d'une part et d'autre : mais au demourant, c'estoit veritablement un personnage d'abstinence merveilleusement admirable : car estant chef d'armée, il ne prit jamais du public plus de trois minots [2] de froment par mois, pour la nourriture de luy et de sa famille, ny plus de minot et demy [3] d'orge par jour, pour la nourriture de ses chevaux et autres bestes de voiture.

XIII. Le gouvernement de l'isle de Sardagne [4] luy escheut une fois par le sort estant præteur, et au lieu que les autres præteurs avant luy mettoient le païs en grands frais, à les fournir de pavillons, de licts, de robbes et autres meubles, et chargeoient les habitans d'une grande suitte de serviteurs, et grand nombre de leurs amis qu'ilz trainnoient tous-

[1] Chacun peut raisonner là-dessus comme il le voudra. C.

[2] Dans le grec, trois médimnes de froment. J'ai parlé de cette mesure dans la Vie de Lycurge, ch. XII. Voyez t. I, p. 160.

[3] Dans le grec, trois demi-médimnes, ou un médimne et demi.

[4] L'île de Sardaigne.

jours quand et eulx, et d'une grosse despense qu'ilz faisoient ordinairement en banquets et festoyemens : luy au contraire y feit un changement de superfluité excessive en simplicité incroyable : car il ne leur feit pas couster pour luy un tout seul denier, pource qu'il alloit faisant sa visitation par les villes à pied sans monture quelconque, et le suivoit seulement un officier de la chose publique, qui luy portoit une robbe et un vase à offrir du vin aux dieux ès sacrifices. Mais comme il se monstroit ainsi simple et facile aux subjects en telles choses, aussi leur faisoit il d'autre costé bien sentir sa gravité et son austerité ès choses qui concernoient le faict de la justice, là où il ne pardonnoit à personne, et ès ordonnances et commandemens, qu'il leur faisoit au nom de la chose publique : car là il y estoit si severe et si aspre, qu'il ne vouloit pas que lon y faillist d'un seul poinct, tellement que l'empire romain ne fut jamais ne plus aimable, ne plus redoubtable aux habitans de la Sardagne qu'il fut soubs son gouvernement.

XIV. Ce que son stile mesme et sa maniere d'escrire et de parler nous represente evidemment : car elle est plaisante, et neantmoins grave, doulce et espouventable, guaye et austere, sententieuse, et toutefois familiere, telle qu'il fault à disputer : ne plus ne moins que Platon dit, que Socrates à l'aborder sembloit de prime face homme ignorant et grossier à ceulx qui n'en cognoissoient que

le dehors, ou moqueur et picquant en paroles : mais quand on le venoit à sonder jusques au fond et penetrer au dedans, on le trouvoit plein de graves sentences, de raisons, remonstrances et discours, qui attaignoient si bien les cueurs au vif, qu'elles faisoient venir les larmes aux yeux des escoutans, et tournoient les hommes en tel sens comme il vouloit. Pourtant ne puis-je entendre quelle raison meut ceulx qui tiennent que le stile de Caton ressemble à celuy de Lysias : toutefois laissons en faire le jugement à ceulx qui font profession de discerner les divers genres d'orateurs, et les differentes formes de stile : car quant à moy je me contenteray pour le present, de mettre par escript seulement quelques uns de ses beaux dicts et sentences notables, pource que je suis d'opinion que les meurs des hommes se descouvrent beaucoup mieulx par les paroles, que non pas par les traicts du visage, comme plusieurs estiment.

XV. Un jour donques qu'il taschoit à destourner le peuple Romain, lequel vouloit à toute force que lon feist, hors de saison, une distribution gratuite de bled à chasque citoyen de Rome, il commencea sa harengue par une telle preface : « Il est bien difficile, seigneurs Romains, de re-« duire à la raison par remonstrances un ventre « qui n'a point d'aureilles ». Et autrefois en blasmant la mauvaise police, qui lors estoit à Rome, il dit, « Qu'il estoit malaisé preserver de ruine

« une cité, en laquelle un poisson [1] se vendoit « plus qu'un bœuf ». Il disoit aussi, « Que les « Romains ressembloient un troupeau de mou- « tons : car tout ainsi que chasque mouton à part « n'obeït pas au berger, mais quand ilz sont en- « semble, alors ilz suivent tous, l'un pour l'amour « de l'autre, ceulx qui vont devant : aussi, disoit « il, quand vous estes tous ensemble, vous vous « laissez mener par le nez à telz, de qui chacun « de vous à part ne voudroit pas prendre le con- « seil en ses privez affaires ». Et une autre fois en devisant de la puissance que les dames Romaines avoient sur leurs maris : « Les autres hom- « mes, dit il, commandent à leurs femmes, et « nous à tout le demourant des hommes, et noz « femmes nous commandent ». Mais ce dernier est emprunté et translaté des dicts aigus de Themistocles, lequel comme son filz luy feit faire beaucoup de choses par le moyen de sa mere, dit un jour à sa femme : « Les Atheniens commandent au « demourant des Grecs, moy aux Atheniens, toy « à moy, et ton filz à toy : pourtant admoneste le, « qu'il use un peu plus modereement et plus reser- « veement de la licence qu'on luy permet, par le « moyen de laquelle il a tout estourdy et fol qu'il « est, plus de puissance et d'authorité que nul

[1] Dès le temps de Caton le luxe commençoit à s'introduire dans les tables romaines. Qu'eut-il dit, s'il eut vécu au tems de Tibère et qu'il eût vu acheter trois rougets trente mille sesterces, ou 5,835 livres de notre monnoie. Suétone, Vie de Tibère, ch. XXXIV.

« autre des Grecs ». Il disoit aussi, « Que le peu-
« ple Romain ne mettoit pas seulement le prix et
« la valeur aux diverses sortes de pourpre, mais
« aussi aux estudes et aux exercices de la jeunesse:
« car tout ainsi, disoit il, que les teinturiers tei-
« gnent le plus souvent la couleur qu'ilz voyent
« estre la plus requise, et qui plus universellement
« plaist aux yeux des hommes, aussi les jeunes
« gens Romains mettent peine d'apprendre, et
« s'addonnent aux estats, vacations et exercices à
« qui plus vous donnez de louange, et que plus
« vous honorez ».

XVI. Il admonestoit ordinairement les Romains, que si par vertu et par temperance ilz estoient devenus ainsi grands et puissans, ilz ne se muassent point en pis : ou s'ilz s'estoient faits grands par vice et par intemperance, qu'ilz se changeassent en mieulx : pource que par ces moyens là ilz seroient ja devenus assez grands. Il disoit aussi, que ceulx qui briguoient ambitieusement et souvent les estats et offices de la chose publique, sembloient avoir peur de faillir leur chemin, et pour ceste cause qu'ilz vouloient tousjours avoir des huissiers et des massiers devant eulx pour les conduire, de peur qu'ilz ne s'esgarassent par la ville. Il reprenoit aussi ceulx qui elisoient plusieurs fois de mesmes personnes à mesmes magistrats : « Car il sem-
« ble, dit il, ou que vous n'estimez pas beaucoup
« vos magistrats, ou que vous n'avez pas beaucoup
« d'hommes que vous jugiez dignes [1] de les admi-

[1] D'Administrer vos affaires. C.

« nistrer ». Il y avoit un de ses ennemis qui menoit une meschante, malheureuse et honteuse vie, duquel il souloit dire, « que quand sa mere prie aux « dieux, qu'ilz le laissent sur la terre, elle ne cuide « pas prier, mais maudire » : comme voulant dire, que c'estoit une peste au monde. Et d'un autre qui avoit vendu les terres et heritages que son pere luy avoit laissez, estans au long de la marine, en le monstrant au doigt, il faisoit semblant de s'esbahir comment il estoit si puissant homme, qu'il avoit plus de force que n'avoit la mer : « car ce que « la mer va minant petit à petit en long temps et à « grand'peine, luy l'a avallé tout à un coup ». Une autre fois que le roy Eumenes estoit venu à Rome, le senat luy feit un recueil merveilleux, et se perforçeoient tous les plus gros personnages de la ville à le caresser et honorer à l'envy l'un de l'autre : mais Caton au contraire monstroit evidemment qu'il avoit toutes ces caresses pour suspectes, et se gardoit de le hanter : et comme quelcun de ses familiers luy dist, « Je m'esmerveille bien comme vous « fuyez ainsi la frequentation du roy Eumenes, veu « que c'est un si bon prince, et qui tant veult de « bien aux Romains » : « Je veux bien, respon- « dit il, qu'il soit ainsi : mais comment qu'il en « aille, un roy est tousjours de sa nature une beste « ravissante, et qui vit de proye : et si n'y eut on- « ques roy, tant fust il loué et estimé, qui meri- « tast d'estre comparé à un Epaminondas, un « Pericles, un Themistocles, ny à un Manius Cu- « rius, ou à un Amilcar surnommé *Barca* ».

XVII. Il disoit aussi que ses ennemis luy portoient envie, pource que ordinairement il se levoit la nuict avant le jour, et oublioit ses particuliers affaires pour vacquer aux publiques. Et affermoit qu'il aimoit mieulx estre privé de la recompense d'un bienfaict, que non puny d'un mesfaict: et qu'il pardonnoit à tous autres qui failloient par erreur, excepté à soymesmes. Un jour comme le peuple eust eleu et deputé trois ambassadeurs pour envoyer au royaume de Bythinie, dont l'un avoit les pieds tous gastez de gouttes, l'autre la teste toute pleine de trous et de fosses, pour les coups qu'il y avoit euz, et le tiers estoit tenu pour fol, Caton en se riant se prit à dire, « Que lon envoyoit une « ambassade, qui n'avoit ne piedz, ny teste, ny « cueur [1] ». Scipion le pria une fois en faveur de Polybius pour les banniz du païs d'Achaie: la matiere fut mise en deliberation du senat, là où il y eut grande dispute et grande diversité d'opinions entre les senateurs, pource que les uns vouloient qu'ilz fussent restituez en leurs maisons et en leurs biens, les autres l'empeschoient: et Caton se dressant en pieds leur dit, « Il semble que nous n'ayons « autre chose à penser ny à faire, veu que nous « nous amusons tout un jour à disputer et à con« tester, à sçavoir si ces vieillards Grecs icy seront « portez en terre par les fossoyeurs et porteurs de « Rome, ou bien par ceulx d'Achaïe ». Si fut à la fin conclu et arresté qu'ilz seroient remis et resti-

[1] C'est-à-dire, entendement: car ilz estimoient que le siege de la raison fust au cueur, suivant l'opinion d'Aristote. *Amyot.*

tuez en leur païs : mais quelques jours après Polybius voulut de rechef presenter requeste au senat, tendant à ce que ces banniz restituez par ordonnance du senat eussent les mesmes estats et honneurs en Achaïe qu'ilz y avoient quand ilz en furent dechassez, mais avant que le faire, il voulut premierement sonder ce qu'il en sembloit à Caton : lequel luy respondit en riant, « Il me semble, Polybius, que tu fais comme Ulysses [1], qui estant « une fois eschappé de la caverne du geant Cyclops, « y voulut retourner pour aller querir son chapeau « et sa ceincture qu'il y avoit oubliez ». Il disoit aussi que les sages apprenoient et profitoient plus des fols, que ne faisoient les fols des sages : pource que les sages voyent les faultes que font les folz, et se donnent garde d'y tumber, là où les folz ne s'estudient point à imiter les beaux et bons actes que font les sages. Il disoit d'avantage qu'il aimoit mieulx les jeunes hommes qui rougissoient, qu'il ne faisoit ceulx qui palissoient : et qu'il ne vouloit point de soudards qui remuassent les mains en allant par les champs, ny les pieds en combatant, ne qui ronflassent plus fort en dormant, qu'ilz ne crioient en se batant.

XVIII. Et un jour blasmant quelqu'un qui estoit

[1] M. Dacier a bien remarqué qu'il y a une négation oubliée dans le texte grec. C'est ce qui a trompé Amyot. Il faut lire : il me semble, Polybius, que tu ne fais pas comme Ulysses : une fois eschappé de la caverne du geant Cyclope, tu veux y retourner pour aller querir ton chapeau et ta ceincture que tu y as oubliez. Voyez les Observations.

extremement gras et replet: « A quoy, dit il, pour-« roit estre utile à la chose publique un corps, qui « depuis le menton jusques à la nature n'est rien « que ventre »? A un autre homme voluptueux qui cherchoit à l'accointer, et à entrer en familiarité avec luy: « Je ne sçaurois, dit il, en le refu-« sant, vivre ne converser avec homme qui ait le « palais et la langue plus sensible que le cueur ». Il disoit aussi « que l'ame d'un amoureux vivoit en « corps d'autruy: et qu'en toute sa vie il s'estoit re-« penty de trois choses. La premiere, s'il avoit ja-« mais dit [1] aucune chose de secret à femme: La « seconde, s'il estoit onques allé par eau là où il eust « peu aller par terre: La troisieme, s'il avoit passé « un jour entier sans rien faire. » Et à un vieillard de mauvaise vie, en le reprenant: « Vieillard, dit il, « la vieillesse à de soy mesmes assez d'autres lai-« deurs, ny adjouste point encore celle qui pro-« cede de vice ». Et à un tribun du peuple seditieux, que lon souspeçonnoit d'estre un empoisonneur, et qui taschoit à faire passer à toute force, et au-thoriser par le peuple un edict qui estoit inique: « Je ne sçay, dit il, lequel des deux est le pire, ou « de boire les breuvages que tu bailles, ou de re-

[1] Amyot auroit dû traduire: La première, d'avoir confié un secret à une femme: La seconde, d'être allé par eau où il eût pu aller par terre: La troisième d'avoir passé un jour entier sans rien faire. Méziriac lui reproche de n'avoir pas traduit d'avoir passé un jour sans faire son testament. Quoique le mot grec *ἀδιάθετος* ait aussi cette signification, l'autre paroît plus naturelle, et est généralement suivie.

« cevoir les edicts que tu suades ». Une autre fois estant injurié par un qui avoit tousjours vescu desordonneement et meschamment. « Je ne suis, dit « il, pas pareil à toy en ceste façon de combatre à « injures : car tu es tout accoustumé et à dire facilement, et à souffrir aiseement que lon te die « oultrage et villannie, là où quant à moy je n'ay « point accoustumé d'en ouir, ny ne prens point « de plaisir à en dire ». Voilà quelle estoit la maniere de ses rencontres et sentences notables, au moins de celles que lon nous a laissées par escript, par lesquelles on peult conjecturer de quelles meurs et de quelle nature il estoit.

XIX. Or après qu'il eut esté eleu consul avec son amy Valerius Flaccus, il luy escheut par le sort le gouvernement de l'Hespagne qui est deçà la riviere de Bætis [1] : et comme il y faisoit la guerre, en conquerant aucuns des peuples par force d'armes, et gaignant les autres par amiable voye, il se trouva tout à un coup surpris et environné d'une grande et grosse armée des Barbares, tellement qu'il estoit en grand danger d'estre honteusement pris prisonnier, ou bien tué sur le champ : parquoy il envoya soudainement demander du secours aux Celtiberiens, qui sont voisins de la marche où lors il se trouvoit. Ces Celtiberiens luy demanderent deux cents talents [2] pour salaire de l'aller secourir :

[1] L'Espagne citérieure, qui est en deçà de la rivière de Bætis, ou de Guadalquivir.

[2] Six vingts mille escus. *Amyot*. Maintenant 933,750 livres de notre monnoie.

ce que les autres Romains qui estoient autour de luy ne pouvoient comporter, que lon acheptast ainsi le secours de ces Barbares: mais Caton leur respondit qu'ilz s'abusoient, par ce qu'il n'y avoit en cela ny danger ny deshonneur: « Car si nous « gaignons la bataille, nous leur payerons ce que « nous leur aurons promis des despouilles et de « l'argent de noz ennemis: et si nous la perdons, « eulx et nous y demourerons, tellement qu'il n'y « aura plus ne qui paye, ne qui demande à estre « payé ». A la fin il gaigna ceste bataille, mais ce fut après l'avoir bien debatue, et depuis luy succederent ses affaires fort heureusement: car Polybius escrit qu'à son mandement les murailles de toutes les villes qui sont deçà la riviere de Bætis furent toutes abbatues et razées en un jour, et si y en avoit un grand nombre pleines de bons hommes de guerre. Il escrit bien luymesme qu'il prit plus de villes en Hespagne, qu'il ny demoura de jours: ce qui n'est point vaine vanterie, si ce que lon en treuve par escript est veritable, qu'il y en avoit bien quatre cents. Et combien que les soudards en ce voyage eussent bien fait soubs luy leurs besongnes, et qu'ilz eussent beaucoup gaigné; toutefois encore leur feit il departir à chacun une livre pesant d'argent [1], disant qu'il valoit mieulx que plusieurs retournassent en leurs maisons avec de l'argent, que peu avec de l'or: mais quant à luy, il afferme que de tout le butin qui fut gaigné sur les ennemis, il n'en estoit

[1] Près de soixante et six livres de notre monnoie.

jamais

jamais rien venu jusques à luy, sinon ce qu'il en avoit beu et mangé : « Non pas, dit il, que je « blasme ceulx qui taschent à s'enrichir de telles « despouilles : mais pource que j'ayme mieulx « estriver et combatre de la vertu avec les plus « vertueux, que des richesses avec les plus ri- « ches, ny de la convoitise d'amasser avec les « plus avaricieux ».

XX. Et si ne se maintenoit pas luy seul pur et net de toutes corruptions et concussions, ains aussi tous ses domestiques et autres qui dependoient de luy. Il avoit en ce voyage là d'Hespagne cinq de ses serviteurs quand et luy, dont l'un, qui se nommoit *Paccus*, achepta trois jeunes garçons de ceulx que lon avoit pris à la guerre, quand on vendit le pillage au plus offrant. Caton le sceut : dequoy le serviteur eut si grande frayeur, qu'il se pendit et estrangla luy mesme, de peur de venir devant la face de son maistre : et Caton feit revendre les garsons, et en mettre l'argent qu'ilz avoient esté vendus, aux coffres de l'espargne publique.

XXI. Au reste, luy estant encore en Hespagne, Scipion le grand, qui estoit son ennemy, et vouloit empescher le cours de ses prosperitez, et aussi avoir l'honneur de parachever la conqueste de toutes les Hespagnes, feit tant à Rome par ses menées, que le peuple l'eleut pour aller au lieu de Caton. Si ne fust pas plus tost deputé à celle charge, qu'il se hasta à la plus grande diligence qui luy fut possible de s'y en aller, à fin de tant plustost faire ces-

ser et expirer l'authorité et la puissance de Caton : lequel, ce voyant, prit seulement cinq enseignes de gens de pied, et cinq cents chevaulx, pour l'accompagner et reconduire, avec lesquelz toutefois en passant chemin il subjugua un peuple d'Hespagne qui se nomme les Lacetaniens [1], et reprit six cents traistres qui estoient passez du camp des Romains et allez se rendre aux ennemis, lesquelz il feit tous mourir, dont Scipion fut fort marry, (* disant que Caton luy faisoit tort :) mais Caton se mocquant de luy (* soubs paroles couvertes,) disoit « Que c'estoit le vray moyen, par lequel la « cité de Rome deviendroit très grande et très flo- « rissante, quand les citoyens qui seroient descen- « dus et extraicts d'anciene noblesse, ne voul- « droient point souffrir que les hommes neufz et « venus de bas lieu emportassent le prix de la vertu « devant eulx : et aussi quand ceulx qui seroient « nez en petit lieu, et issus de race populaire, com- « batroient à qui seroient plus vertueux, à l'en- « contre de ceulx qui les surmonteroient en no- « blesse de sang et en gloire de leurs ancestres ».

XXII. Toutefois arrivé qu'il fut à Rome de retour, le senat ordonna que rien ne seroit changé ne mué de tout ce que Caton avoit fait ou institué durant le temps de son magistrat, tellement que le gouvernement que Scipion avoit si affectueusement quis et prochassé en Hespagne, luy diminua plus

[1] La Lacétanie au bas des Pyrénées ; c'est une partie de la province qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne.

* Ceci n'est point dans le grec.

sa gloire, qu'il ne feit celle de Caton, par ce que tout son temps se passa en paix, sans qu'il y eust matiere d'y faire exploit aucun digne de memoire.

XXIII. Au surplus Caton, après avoir esté consul, et obtenu l'honneur du triumphe, ne feit point comme beaucoup d'autres, qui ne se proposent pas la vraye vertu pour leur but, ains seulement l'honneur et la gloire du monde : au moyen dequoy depuis qu'ilz sont parvenuz aux supremes degrez d'honneur, comme quand ilz ont esté consul, ou qu'ilz ont obtenu quelque triumphe, ilz se retirent de l'administration des affaires de la chose publique, pour de là en avant vivre à leur aise en delices, sans plus se vouloir entremettre de rien. Mais au contraire Caton n'abandonna jamais l'exercice de vertu : ains tout ainsi que ceulx qui ne font que commencer à venir au monde, et qui sont par maniere de dire, affamez d'honneur et de reputation, il recommencea tout de nouveau, en prenant autant ou plus de peine que jamais, et se presentant ordinairement sur la place pour faire plaisir tant à ses amis, qu'à tous autres citoyens qui avoient besoing de son conseil ou de sa peine, defendant leurs causes en jugement, et les accompagnant en leurs charges de guerre, comme il accompagna Tiberius Sempronius estant consul [1], et fut l'un de ses lieutenans en la conqueste du païs de la Thrace, et des provinces voisines de la riviere du Danube en celle marche.

[1] L'an de Rome 560.

XXIV. Et encore depuis il fut en la Grece en estat de tribun militaire [1], ou coulonnel de mille hommes de pied, soubs Manius Aquilius [2], contre le roy Antiochus, surnommé *le grand*, lequel espouvanta autant les Romains, que feit onques ennemy après Hannibal : car ayant conquis tous les royaumes et provinces de l'Asie, qu'avoit au paravant tenues Seleucus Nicanor, et dompté et reduit à son obeïssance plusieurs barbares nations fort belliqueuses, il en eut le cueur si eslevé, qu'il oza bien entreprendre la guerre contre les Romains, comme contre ceulx qui seuls luy restoient dignes et assez puissans pour contester de l'empire à l'encontre de luy. Si prit une couleur pour ce faire, et une couverture honeste, disant que c'estoit pour affranchir et remettre en liberté les Grecs qui n'en avoient aucun besoing, attendu qu'ilz vivoient lors à leurs loix, ayans esté nouvellement affranchis de la servitude du roy Philippus et des Macedoniens par le benefice des Romains [3] : mais nonobstant cela il passa de l'Asie en la Grece avec une grosse et puissante armée, et fut incontinent toute la Grece en grand branle, solicitée par les belles promesses et grandes esperances que leur mettoient devant les yeux ceulx qui estoient au gouvernement des citez, que le roy avoit corrompus et gaignez par argent.

XXV. A l'occasion dequoy, Manius y envoya

[1] L'an de Rome 563.

[2] Le consul Manius Acilius Glabrion.

[3] L'an de Rome 558, lorsque Flaminius prononça la liberté de la Grèce.

des ambassadeurs par les villes, entre lesquelz Titus Quintius Flaminius en fut l'un, qui reteint en office et garda de s'esmouvoir la plus grande partie des peuples qui ja commenceoient à prester l'oreille à ces nouvelletez, ainsi que nous avons plus au long declaré en sa vie: mais Caton qui y fut aussi envoyé ramena à la raison les Corinthiens, ceulx de Patras et les AEgiens, et sejourna assez longuement en la ville d'Athenes. Et y en a qui disent que lon treuve encore une siene harengue en langage grec, qu'il prononcea devant le peuple d'Athenes à la louange des anciens Atheniens, là où il dit, qu'il avoit eu grand plaisir de voir Athenes, pour la beaulté et la grandeur de la ville: mais cela est faulx: car il parla aux Atheniens par un truchement, combien qu'il eust bien pu haranguer en grec s'il eust voulu: mais il se contentoit tant des loix et coustumes de son païs, et du langage romain, qu'il se moquoit de ceulx qui louoient et avoient en admiration le grec: comme il se moqua de Posthumius Albinus, lequel a escrit une histoire en langue grecque, où il prie les lecteurs en son prologue, que lon l'excuse s'il y a quelque imperfection au langage: « Car il eust bien « merité, disoit Caton, qu'on luy pardonnast voire-« ment, s'il eust esté contraint d'escrire son his-« toire en langage grec par ordonnance des estats « de la Grece, qui s'appelle le conseil des *Amphic-« tyons* ». Mais on dit que les Atheniens s'esmerveillerent grandement de la soudaineté et briefveté de son langage, pource que ce qu'il avoit dit

rondement en peu de paroles, le truchement leur interpretoit et redisoit par une longue circuition et grande trainnée de langage, tellement qu'il leur laissa et imprima ceste opinion, « que le parler ne « sortoit aux Grecs que des levres, et aux Romains « du cueur ».

XXVI. Or avoit le roy Antiochus occupé les pas et destroits des montagnes, que lon nomme les *Thermopyles*, par où lon entre en la Grece, et les avoit remparez tant de son armée qui estoit campée au pied de la montagne, que de murailles et de trenchées qu'il y avoit fait faire, à la main, oultre les naturelles fortifications des lieux de montagne, et se reposoit sur lesdits remparemens, cuidant bien avoir du tout arresté là, et diverty ailleurs le fort de la guerre, aussi n'esperoient pas les Romains de les pouvoir forcer de front : mais Caton rememorant en soy mesme le circuit que jadis avoient fait les Perses pour semblablement penetrer au dedans de la Grece, se partit une nuict du camp avec partie de l'armée pour essayer s'il pourroit trouver le mesme chemin du tour que feirent les Barbares : mais ainsi qu'ilz cheminoient contremont la montagne, leur guide qui estoit l'un des prisonniers que lon avoit pris au païs, faillit le chemin, et les esgara en lieux fort aspres et fort malaisez, dont les soudards entrerent en grand effroy. Et lors Caton voyant le danger auquel il les avoit mis, commanda à toute la trouppe, que lon ne bougeast de là, et que lon l'y attendist le pied coy : et ce pendant luy seul avec un autre nommé *Lu-*

cius Manlius, homme fort dispos de sa personne, et habile pour gravir contre les rochers des montagnes, se meit en chemin avec une peine incroyable, et non moindre danger de sa vie, marchant la nuict toute noire, que la lune ne luisoit point, à travers des oliviers sauvages, et entre des rochers haults et droits qui les gardoient de voir devant eulx, tellement qu'ilz ne sçavoient où ilz alloient, jusques à ce qu'ilz tumberent en un petit sentier, lequel à leur advis s'alloit rendre au pied de la montagne à l'endroit où estoit le camp des ennemis. Si meirent quelques brisées et enseignes sur les plus haultes croupes des rochers, et que lon pouvoit choisir à l'œil de plus loing au dessus du mont qui s'appelle *Callidromus*: puis cela fait, s'en retournerent en arriere pour querir leurs gens, qu'ilz conduisirent vers leurs enseignes, tant qu'ilz entrerent en leur sentier, là où ilz disposerent leurs soudards en ordre pour marcher: mais ilz n'eurent pas gueres cheminé par ce chemin qu'il avoit trouvé, qu'il leur faillit tout court, pource qu'ilz rencontrerent une grande fondriere, qui les meit de rechef en plus grande destresse, et leur feit plus grande frayeur que paravant, ne sachans pas qu'ilz fussent si près de leurs ennemis, comme à la verité ilz estoient.

XXVII. Le jour commenceoit desja un petit à poindre, et fut advis à l'un de ceulx qui marchoient devant qu'il oyoit quelque bruit, et qu'il entreveoit tout au bas au pied des rochers le camp des Grecs, et quelques uns qui faisoient le guet: par-

quoy Caton feit là arrester toute la trouppe; et commanda que les soudards Firmaniens [1], sans autres, vinsent devers luy, pource qu'il les avoit tousjours trouvez fort fideles et fort prompts à executer ses commandemens. Ilz ne faillirent pas à accourir incontinent, et à se renger tout autour de luy, et alors il leur parla en ceste maniere : « Compa-
« gnons, il est besoing que j'aye entre mes mains
« quelqu'un de noz ennemis vif, pour enquerir et
« sçavoir de luy, qui sont ceulx là qui gardent ce
« pas de montagne, en quel nombre ilz sont, quel
« ordre ilz tienent, comment ilz sont campez et
» armez, et en quel equipage ilz deliberent de nous
« attendre. Le moyen de ce faire gist en vistesse
« et hardiesse de l'aller soudainement ravir et sur-
« prendre, comme font les lions, qui sans aucunes
« armes ne faignent point de s'aller ruer au milieu
« d'un troupeau de bestes timides ». Il n'eut pas plus tost achevé ces paroles, que les soudards Firmaniens se prindrent à courir à val de la montagne, tout ainsi qu'ilz estoient, droit à ceulx qui faisoient le guet; et les chargeans en dessoude [2] les meirent aisément tous en roupte, et en saisirent un au corps avec ses armes, qu'ilz amenerent aussi tost à Caton, lequel par la deposition du prisonnier fut adverty, comme le fort de l'armée des ennemis estoit logé avec le roy en personne dedans le destroit mesme et dedans la vallée de la montagne :

[1] Des soldats levés à Firmum, maintenant *Fermo*, dans la Marche d'Ancône.

[2] En désordre, et en quelque sorte dessoudés.

mais que ceulx qu'ilz voyoient, estoient six cents AEtoliens tous hommes d'eslite, que lon avoit choisiz et ordonnez pour garder quelques crouppes des rochers au dessus du camp d'Antiochus.

XXVIII. Quoy entendu Caton sans en faire autrement compte, tant pour le petit nombre qu'ilz estoient, que pour le mauvais ordre qu'ilz gardoient, feit incontinent sonner les trompettes, et marcher ses gens en bataille avec grands cris, cheminant luymesme le premier devant toute la troupe l'espée traitte en la main : mais aussi tost que les AEtoliens le veirent descendre des rochers et venir droit à eulx, ilz se meirent à fouir vers leur grand camp, là où ilz emplirent tout d'effroy, de trouble et de desarroy. Et d'autre costé Manius au mesme instant donna l'assault aux murailles et fortifications, que le roy avoit fait faire à travers les vallées et destroits des montagnes : auquel assault Antiochus mesme receut un coup de pierre sur le visage, qui luy jetta des dents hors de la bouche, tellement que pour la douleur qu'il en sentit, il destourna son cheval et se tira arriere de la presse : et adonc n'y eut il plus rien en son armée qui feit teste, ne qui peust soutenir l'impetuosité des Romains : ains combien que les lieux fussent fort mal aisez pour fouir, à cause qu'il estoit impossible de s'escarter, pource que d'un costé ilz avoient les haults rochers couppez, et de l'autre costé les fondrieres et les marests fort profonds, ès quelz ilz tumboient s'il advenoit que les pieds leur glissassent, ou que lon les poulsast, neantmoins ilz se jettoient les uns sur

les autres à travers les destroits, et s'entrepoulsoient tellement qu'ilz se perdoient eulx mesmes, de peur des coups d'espées que leur tiroient les Romains. Et là Marcus Cato qui n'estoit jamais chiche de celebrer et prescher les louanges, et qui n'avoit point de honte de haultlouer soymesme tout ouvertement, estimant que c'estoit une suitte qui devoit tousjours accompagner les grandes prouësses et les haults faicts d'armes, adjousta à ce glorieux exploit une brave magnificence et haultesse de paroles : car il escrit luymesme, que ceulx qui le veirent ce jour là chassant et fouldroyant les ennemis, furent contraints de confesser que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, comme le peuple Romain devoit à Caton, et que le consul mesme Manius, bouillant encore de l'ardeur du combat, le teint longuement embrassé, tout chault aussi d'avoir chassé les ennemis, et qu'il s'escria tout hault, de grande joye, « que ne luy ne le peuple « Romain ne sçauroient payer à Caton loyer egal à « ses merites ».

XXIX. Après ceste bataille le consul l'envoya à Rome pour porter luy mesme de bouche les nouvelles de ceste victoire : si s'embarqua tout incontinent, et eut le temps si à propos, qu'il traversa la mer sans fortune jusques à Brindes, et de là alla jusques à Tarente en un jour, et de Tarente en quatre autres jours à Rome, tellement qu'il y arriva en cinq journées, depuis qu'il eut prit terre en Italie, et feit si bonne diligence, qu'il fut le premier qui apporta les nouvelles de ceste victoire :

si emplit à son arrivée toute la ville de resjouissances et de sacrifices, et le peuple Romain de grande et haultaine opinion de soy mesme, comme celuy qui se persuada estre desormais assez puissant pour conquerir la monarchie du monde tant par mer que par terre. Ce sont là presque tous les plus beaux et les plus notables faicts d'armes de Caton.

XXX. Mais quant aux actes civilz en matiere de gouvernement, il semble qu'il avoit ceste opinion, que poursuyvre les meschans en justice, estoit l'une des principales choses à quoy devoit vacquer et s'appliquer un homme de bien et bon gouverneur de chose publique : car luy seul en accusa plusieurs, et se soubscrivit en compagnie avec d'autres qui en accusoient aussi. Brief il suscitoit tousjours quelque accusateur, comme il feit un certain Petilius à l'encontre de Scipion : mais quant à celuy là, voyant bien que pour la noblesse de sa maison, et pour la vraye magnanimité et grandeur de courage qui estoit en luy, il mettoit soubz les piedz toutes les calumnies [1] et imputations que lon proposoit à l'encontre de luy, n'esperant pas le pouvoir jamais faire condemner à mourir, il se deporta de la poursuitte : mais bien se formalisa il avec d'autres accusateurs à l'encontre de Lucius Scipion son propre frere [2], et le poursuyvit de sorte, qu'il le feit condemner en amende d'une bien grosse somme de deniers envers la chose publique, laquelle ne pouvant payer, il fut en grand danger

[1] Il n'est point question de calomnies dans le grec.

[2] De Scipion.

d'estre pris au corps et constitué prisonnier, et eut fort affaire à s'en sauver, en appelant de la sentence devant les tribuns du peuple.

XXXI. Auquel propos lon compte que quelque jour passant à travers la place, il rencontra en son chemin un jeune homme, lequel venoit d'obtenir sentence, par laquelle il avoit fait noter d'infamie un des plus grands ennemis de son pere nagueres decedé, et que Caton avec une chere joyeuse, l'embrassa et luy dit : « C'est cela, mon filz, c'est cela que les « gentils enfans doyvent sacrifier et offrir à l'ame « de leur pere, non pas des aigneaux ny des che- « vreaux, ains les larmes et condemnations de leurs « ennemis et adversaires ». Mais comme il travailloit bien les autres, aussi n'estoit il pas luy mesme sans danger en l'administration de la chose publique : car s'il donnoit la moindre prise du monde sur luy, il estoit incontinent mis en justice par ses malvueillans, de maniere que lon dit qu'il fut accusé près de cinquante fois, à la derniere desquelles il estoit aagé de quatrevingts [1] ans : et fut là où il dit une parole, qui depuis a esté bien recueillie et bien notée, « Qu'il estoit malaisé de rendre compte « et raison de sa vie devant les hommes d'un autre « siecle que de celuy auquel on avoit vescu ». Encore ne fut pas ce procès là le dernier de ses combats : car quatre ans depuis, en l'aage de quatrevingts dix ans [2], il accusa Servius Galba : ainsi

[1] Grec, quatre-vingt-six.

[2] Tite-Live et Plutarque donnent à Caton quatre-vingt-dix ans de vie. Cicéron et Pline, XXIX, 1, ne le font vivre que

vescut il, comme Nestor, presque trois aages d'homme, tousjours en continuelle action. Car ayant eu de grandes picques et grands differens touchant les affaires de la chose publique à l'encontre du premier Scipion surnommé l'*Africain*, il passa oultre jusques au temps du second Scipion, lequel fut adopté par le filz dudict premier Scipion, estant filz naturel et legitime de Paulus AEmylius, celuy qui desfeit Perseus le roy de Macedoine.

XXXII. Au demourant Marcus Cato dix ans après son consulat demanda l'office de censeur [1], qui estoit à Rome la cyme de dignité, et le comble d'honneur le plus hault où pouvoit atteindre un citoyen Romain : et par maniere de dire, le couronnement de toutes les charges et authoritez que lon peut avoir au gouvernement de la chose publique. Car entre autres pouvoirs, un censeur a loy d'enquerir sur la vie, et de reformer les meurs d'un chascun : pource que les Romains ont estimé, qu'il ne falloit pas qu'il fust loisible à chascun de soy marier, engendrer enfans, vivre chez soy en privé, ny faire banquets et festins à sa voulunté, sans craindre d'en estre repris ne recherché, et qu'il n'estoit point bon de lascher la bride à tout le

quatre-vingt-cinq ans. Il mourut l'an de Rome 605, 149 ans avant J. C. On voit même par Plutarque, ch. 2, que Caton n'a pas vécu plus de quatre-vingt-cinq ans, puisqu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'Annibal ravageoit et pilloit l'Italie. La bataille de Cannes est de l'an 538 de Rome.

[1] L'an de Rome 570.

monde, à fin que chascun en feist à sa guise, comme son appetit l'inciteroit, ou que son jugement le guideroit : ains estimans que le naturel et les meurs des hommes se descouvroient plus en telles choses, que non pas en celles que lon fait publiquement en plein jour et devant tout le monde, ilz elisoient deux reformateurs, gardes et correcteurs pour avoir l'œil, et engarder que personne ne se desvoyast du chemin de la vertu en celuy de volupté, et ne transgressast les ordonnances, statuts et coustumes de leur chose publique. Lesdicts officiers s'appeloient en langage romain *censeurs*, et y en avoit tousjours un necessairement des ancienes nobles maisons, que lon nommoit patricienes, et l'autre des populaires. Ilz avoient l'authorité et puissance d'oster le cheval public au chevalier, et de debouter et priver un senateur du senat, s'il estoit trouvé qu'il eust desordonneement et meschamment vescu. A eulx appartenoit de faire la prisée et l'estimation des biens de chasque citoyen, de discerner les lignées, les aages, les estats et degrez de la chose publique, et en tenir registres, outre plusieurs autres preeminences et prerogatives qu'avoit encore ledit magistrat.

XXXIII. A raison dequoy, quand Caton s'alla presenter entre les poursuyvans qui demandoient et briguoient ledict office, tous les principaulx et les plus nobles hommes presque du senat se meirent en effort de l'empescher d'y parvenir : les uns par envie, estimans que c'estoit une honte et une tache à la noblesse de souffrir que des hommes issus de

lieu bas et obscur, et qui estoient les premiers de leurs races parvenuz aux dignitez de la chose publique, fussent tout incontinent ainsi poussez et avancez jusques aux supremes degrez d'honneur et aux estats d'authorité souveraine. Les autres qui se sentoient vereux, et qui sçavoient bien qu'ilz avoient transgressé les loix et ordonnances de leur païs, redoubtoient l'austerité et la severité de cest homme, pensans bien qu'il n'espargneroit ny ne pardonneroit à personne quand une fois il auroit authorité. Parquoy après en avoir consulté ensemble, ilz luy opposerent et meirent à l'encontre sept competiteurs, lesquelz alloient caressant et flattant la commune, avec gracieuses paroles et belles promesses qu'ilz luy mettoient en avant, comme si le peuple eust eu besoing de magistrats qui le traitassent doulcement, et feissent les choses à sa voulonté. Mais au contraire Caton, sans monstrer aucune apparence de vouloir estre doulx ne gracieux en l'administration dudict office, ains au contraire menaçant tout publiquement de la tribune aux harengues ceulx qui avoient meschamment et malheureusement vescu: et criant à haulte voix, que la ville avoit besoing d'une grande purgation, admonestoit le peuple d'elire, non pas les plus gracieux, mais les plus aspres et plus rigoureux medecins, comme luy en estoit un tel qu'il falloit, et entre les patriciens Valerius Flaccus un autre, en compagnie duquel seul il avoit esperance, s'ilz estoient eleuz censeurs ensemble, de faire un grand bien à toute la chose publique, en couppant et bruslant comme

les testes d'une hydre, les delices, la volupté et superfluité qui s'estoient coulées en la chose publique : et qu'il veoit bien, que tous les autres poursuivans taschoient à y parvenir par menées et voyes obliques, pource qu'ilz redoubtoient ceulx qui vouloient y verser droittement, et y faire le devoir de gens de bien.

XXXIV. Là monstra bien le peuple Romain qu'il estoit veritablement magnanime et digne de grands et magnanimes gouverneurs : car il ne refouit point la rudesse et roideur inflexible de ce personnage, ains en rejettant tous ces autres gracieux, qui donnoient apparence de vouloir faire toutes choses au bon plaisir du peuple, il eleut Marcus Cato censeur avec Valerius Flaccus, en luy obeïssant tout ainsi que s'il eust esté ja possesseur, et non poursuivant d'un magistrat, ([1] lequel estoit à luy à donner à qui bon luy sembleroit). La premiere chose donques qu'il feit après estre instalé en l'estat, fut qu'il nomma prince du senat son amy et compagnon au magistrat de la censure, Lucius Valerius Flaccus : et priva de la dignité de senateur, entre plusieurs autres, Lucius Quintius [2], lequel avoit esté consul sept ans au paravant, et estoit frere germain de Titus Quintius, qui desfeit en bataille Philippus, roy de Macedoine, ce qui luy estoit plus honorable, que d'avoir esté consul : mais la cause,

[1] Ceci n'est point dans le grec.

[2] Lucius Quintius Flaminius, qui avoit été consul l'an de Rome 562. Voyez d'amples détails sur cette histoire dans la Vie de Titus Flaminius, xxxv et suivans.

pour

pour laquelle il le jetta hors du senat, fut telle : cestuy Lucius Quintius avoit tousjours en sa compagnie, et menoit quand et luy à la guerre un jeune garson, dont il avoit abusé charnellement dès l'enfance du garson, et luy donnoit autant de credit et d'authorité qu'au plus grand de ses familiers et amis qu'il eust autour de soy : advint donques un jour, qu'estant gouverneur d'une province consulaire, il feit un festin, auquel ce garson, comme de coustume, estoit assis à la table auprès de luy, qui commencea à le flatter, sachant bien qu'il se laissoit aiseement aller quand il avoit beu : et entre autres flatteries luy dit, qu'il estoit tant espris de son amour, que combien que sur son partement on eust tout preparé à Rome pour donner au peuple l'esbattement de voir escrimer et combatre des gladiateurs à oultrance, neantmoins il s'en estoit party à grande haste pour le venir trouver sur le poinct que le combat se devoit faire, encore qu'il n'eust jamais veu, et qu'il desirast fort voir occire un homme. Adonc ce Lucius Quintius, pour luy rendre la pareille, et le caresser aussi de son costé : « Ne te chaille, dit il, ja de ce plaisir que tu as « failly à veoir, et n'en fais ja pire chere pour cela : « car je te satisferay bien promptement à ton desir « quant à cela ». Et aussi tost qu'il eut dit ces paroles, il commanda que lon tirast de la prison tout sur l'heure, un des criminelz condemnez à mourir, et que lon l'amenast en la salle, et le bourreau quand et quand avec sa hache. Ce qui fut aussi tost fait. Et lors il demanda au garson s'il vouloit veoir

tuer presentement cest homme : le garson luy respondit, que ouy : et adonc commanda à l'executeur, qu'il luy transchast la teste. La plus grande partie des autheurs anciens le recitent ainsi. Et mesme Ciceron, au livre qu'il a escrit de la vieillesse, dit qu'il est ainsi escrit en une harengue que Caton en feit devant le peuple Romain [1]. Ayant donques Lucius Quintius esté ainsi ignominieusement jetté hors du senat par Caton, son frere Titus, qui en fut fort desplaisant, ne sceut où recourir, sinon au peuple, lequel il supplia de faire commandement à Caton qu'il eust à dire la cause, pour laquelle il donnoit une telle note d'infamie à sa maison. Parquoy Caton en presence du peuple feit le recit de tout ce festin : et comme Lucius le niast, et affermast qu'il n'en estoit rien, Caton luy defera le serment qu'il jurast publiquement, ce dont il le chargeoit n'estre pas veritable : mais Lucius se voulut excuser de le faire, à l'occasion dequoy le peuple jugea sur le champ qu'à bon droit il avoit receu ceste note d'infamie. Toutefois quelque temps après ainsi que lon jouoit des jeux au theatre, Lucius y vint, et passant oultre le quartier qui estoit ordonné pour ceulx qui avoient esté consulz, s'alla

[1] Amyot a mal rendu et mutilé cet endroit de Plutarque. Voici ce que porte le texte grec : « Et même Cicéron, dans « son Dialogue de la Vieillesse, introduit Caton qui en fait « lui-même le récit. Tite-Live dit qu'on fit mourir un déserteur « Gaulois ; et que ce ne fut pas l'exécuteur, mais Lucius lui-« même qui lui trancha la tête ; et que le fait est ainsi exposé « dans le discours de Caton ». V. Cicéron *de Senectute*, ch. 12, et Tite-Live, l. 39, ch. 42.

seoir à l'escart assez loing. Le peuple en eut pitié, et luy cria tant qu'il le contraignit de retourner se seoir parmy les autres senateurs de dignité consulaire, en rabillant le mieulx qu'il luy estoit possible cest ignominieux accident advenu à une noble famille.

XXXV. Il priva aussi et jetta hors du senat un autre nommé *Manilius* qui avoit de grandes arres de devoir estre consul l'année ensuivant, et ce pour autant qu'en plein jour et devant sa fille, il avoit trop amoureusement baisé sa femme, et disoit que jamais la siene ne l'embrassoit, sinon quand il tonnoit bien fort, et pour ce avoit il accoustumé de dire en se jouant, « qu'il estoit bien heureux quand Jupiter tonnoit ». Il osta aussi le cheval public à Lucius Scipion qui avoit triumphé pour les victoires gaignées à l'encontre du grand roy Antiochus, ce qu'il luy causa une grande malvueillance, pource qu'il sembla à tout le monde qu'il le feit expressement pour faire honte à Scipion l'Africain ([1] qui estoit decedé).

XXXVI. Mais ce qui plus universellement fut trouvé dur, et qui offensa plus de gens, fut qu'il retrancha les delices et la superfluité : car de l'oster du tout, et tout ouvertement, il estoit impossible, tant il y avoit desja d'hommes, qui en estoient entachez, corrompuz et gastez : mais tournoyant obliquement à l'entour, en faisant la prisée et l'estimation des biens et facultez de chasque citoyen, il feit mettre en taxe et estima les vestemens, les

[1] Ceci n'est point dans le grec. Voyez les Observations.

coches, les lictieres, les bagues et joyaux des femmes, et les autres meubles et utensiles de mesnages, qui avoit cousté plus de mille cinq cents drachmes [1] pour piece, dix fois plus qu'ilz n'avoient cousté et qu'ilz ne valoient, à fin que ceulx qui auroient despendu et mis leur argent en telles choses curieuses et superflues, en payassent de tant plus de taille aux contributions qu'il conviendroit faire pour les affaires de la chose publique, que leurs biens seroient surtaxez, et plus hault estimez : et si ordonna que pour chasque mille d'airain, c'est à dire, pour chasque mille [2] asses que telles choses auroient esté prisées et estimées, les maistres en payassent trois de tribut à la chose publique, à celle fin que se sentans grevez de telle taille, et voyans que ceulx qui avoient autant vaillant comme eulx, mais qui se contenoient simplement, et ne portoient point si grand estat, payoient beaucoup moins de taille à la chose publique, et estoient moins chargez que eulx, se chastiassent eulx mesmes, en se deportant d'estre superflus, somptueux et delicieux.

[1] Environ cent cinquante escus. *Amyot.* Maintenant 1,167 livres de notre monnoie.

[2] C'estoient petites pieces de billon qui valoient un peu plus de quatre deniers tournoïs. *Amyot.* L'as, dans le temps de la censure de Caton, valoit près d'un sou. Les mille as valoient près de 49 livres de notre monnoie. Les trois as, qu'on payoit d'impôt faisoient près de trois sous. Mais comme les choses étoient prisées dix fois plus qu'on ne les avoit achetées, l'impôt étoit de trente sous pour mille as, ou pour un peu moins de 49 livres de valeur réelle.

XXXVII. Toutefois il en encourut la haine et malvueillance d'un costé de ceulx qui aimerent mieulx payer ce tribut que de laisser leurs delices, et d'un autre costé de ceulx qui aimerent mieulx abandonner leurs delices que de payer le tribut; car il y en a plusieurs qui estiment, que c'est leur oster leur richesse, que leur empescher les moyens d'en faire monstre, et si ont ceste folle persuasion, qu'elle se monstre mieulx ès choses superflues, qu'elle ne fait ès necessaires, dequoy lon dit que le philosophe Ariston s'esbahissoit autant et plus que de nulle autre chose, comment les hommes reputoient ainsi riches et bienheureux ceulx qui possedoient les choses curieuses, superflues et vouluntaires, plus tost que ceulx qui possedoient les utiles et necessaires. Et Scopas Thessalien, comme quelqu'un de ses familiers luy demandast ne sçay quoy qui ne luy servoit pas de beaucoup, et luy dist, pour plus facilement l'induire à luy conceder, « C'est « chose qui ne vous est ny necessaire ny utile. Et « c'est, dit il, ce en quoy je suis plus opulent et « plus riche, qu'en choses superflues, et qui ne « servent de rien ». Ainsi l'ardeur et la convoitise d'avoir, ne procede d'aucune affection ou necessité naturelle, ne qui soit conjoincte à notre chair, ains s'engendre en nous d'ailleurs, et nous vient d'une faulse opinion du vulgaire.

XXXVIII. Mais Caton se souciant moins que de chose du monde des crieries que lon faisoit à l'encontre de luy, en roidissoit et tendoit encore d'avantage son austerité, faisant couper et rompre

les tuyaux, par lesquels aucuns particuliers desrobboient l'eau des fonteines publiques, ainsi qu'elles passoient au long de leurs maisons, et la tiroient en leurs logis et en leurs jardins privez, et faisant aussi demolir et abatre toutes les saillies des edifices privez qui s'avançoient sur les rues et places publiques, et diminuant le prix des ouvrages qui se faisoient aux depens de la chose publique, et au contraire haulsant les fermes et gabelles au plus hault qu'elles pouvoient aller. Toutes lesquelles choses luy engendrerent une grande haine et malvueillance de beaucoup de gens : parquoy Titus Flaminius et quelques autres bandez à l'encontre de luy, feirent en plein senat rescinder, casser et annuller tous les marchez et les contraux qu'il avoit faicts avec des maistres ouvriers, pour la reparation et entretenement des edifices publiques et sacrez, comme estans faicts au dommage de la chose publique, et susciterent les plus audacieux et plus temeraires tribuns du peuple contre luy, à ce qu'ilz l'appellassent en justice devant le peuple, et requissent qu'il fust condemné en l'amende de [1] deux talents : aussi luy feirent ilz beaucoup de destourbier et d'empeschement en l'edification du palais qu'il feit bastir aux despens de la chose publique, regardant sur la grande place au dessoubz de celuy où se tenoit le senat : lequel palais fut neantmoins parachevé, et appellé de son nom *Basilica Porcia*, comme qui diroit le palais que feit edifier le cen-

[1] Douze cents escus. *Amyot.* Maintenant 9,337 livres de notre monnoie.

seur Porcius : toutefois il semble que le peuple Romain eut très agreable, et loua grandement ce qu'il avoit fait en l'administration de sa censure : car il luy feit dresser une statue au temple de la deesse *Santé*, soubz laquelle il ne feit point escrire ses faicts d'armes ny son triumphe, ains y feit engraver une inscription dont la sentence estoit telle à la translater de mot à mot : (à l'honneur de Marcus Cato censeur [1]): « Pour autant que par bonnes meurs, « sainctes ordonnances et sages enseignemens, il « redressa la discipline de la chose publique ro- « maine, laquelle inclinoit desja et se tournoit à « mal ». Si est-ce que au paravant que ceste image luy fust dressé, il se souloit moquer de ceulx qui aimoient ou appetoient telles choses, disant « Qu'ilz « ne s'appercevoient pas qu'ilz se glorifioient, non « de leurs vertus, mais des ouvrages des fondeurs, « peintres et statuaires : et quant à luy, que ses « citoyens portoient tousjours quand et eulx de très « belles images et portraitures de luy empraintes « en leurs cueurs » : entendant la memoire de sa vie et de ses faicts. Au moyen dequoy il respondit une fois à quelques uns qui s'esmerveilloit comment on dressoit ainsi des images à plusieurs petits incogneuz personnages, et à luy non, « J'aime mieulx, « dit il, que lon demande pourquoy lon n'a point « dressé de statue à Caton, que pourquoy on luy en « a dressé ».

[1] Amyot a suppléé le commencement de cette inscription. Ces mots, A l'honneur de Marcus Cato censeur, ne sont pas dans le grec.

XXXIX. Brief il ne vouloit pas qu'un homme de bien mesme souffrist qu'on le louast, si n'estoit que cela tournast au profit de la chose publique: et neantmoins ce a esté l'un des hommes qui s'est le plus loué soymesme, tellement que s'il se trouvoit quelques uns, qui par erreur eussent en aucune chose oublié leur devoir, quand on venoit à les en reprendre, il disoit, « Qu'on les devoit excuser, « pource qu'ilz n'estoient pas Catons, pour ne point « faillir ». Et ceulx qui taschoient à imiter quelcun de ses faicts, qui ne leur advenoit pas bien, il les appelloit *sinistres* [1] *Catons*. Il disoit d'avantage, « Que ès temps plus dangereux, le senat jettoit « les yeux sur luy, ne plus ne moins que les pas- « sagers qui sont dedans une navire regardent le « pilote quand il se leve en mer une tourmente, « et que souventefois le senat differoit et remet- « toit à un autre temps des affaires de bien grande « consequence, quand il n'estoit pas present »: ce que d'autres que luy tesmoignent avoir esté veritable : car il eut très grande authorité en l'administration de la chose publique, tant pour sa grande preudhommie, que pour son eloquence, et aussi pour son extreme vieillesse.

XL. Mais oultre cela, on luy donne la louange d'avoir esté bon pere envers ses enfans, bon mary envers sa femme, et bon mesnager à bien gouverner et faire profiter ses biens : car il n'estimoit point que ce fust chose legere ne dont on deust faire peu de compte, et ne s'en mesler qu'en pas-

[1] Gauches.

sant le temps seulement : pourtant ne sera il point hors de propos, à mon advis, d'en dire icy quelque mot en tant qu'il peult servir à la matiere presente. Premierement il espousa une femme plus noble que riche, sachant très bien que l'une et l'autre seroit orgueilleuse et fiere : mais estimant aussi, que celles qui sont extraittes de noble sang, ont plus de vergongne des choses mal honestes que n'ont pas les autres, et que par là elles se rendent plus obeïssantes à leurs maris en choses raisonnables et honestes. Au demourant, il disoit, « Que celuy « qui batoit sa femme ou son enfant, commettoit « aussi grand sacrilege, comme qui violeroit ou « pilleroit les plus sainctes choses qui soyent au « monde » : et estimoit plus grande louange à un homme d'estre bon mary que bon senateur : à l'occasion dequoy il ne trouvoit rien plus louable en la vie de l'ancien Socrates, que sa patience de s'estre tousjours humainement et doulcement porté envers sa femme qui avoit si mauvaise teste, et ses enfans qui estoient si ecervellez.

XLI. Depuis que sa femme luy eut fait un filz, il n'eust sceu avoir affaire si pressé, si ce n'estoit pour la chose publique, qu'il ne laissast pour s'en aller en sa maison à l'heure que sa femme lavoit et remuoit son enfant : car elle le nourrissoit elle mesme de son propre laict, et bien souvent donnoit à tetter aux petits enfans de ses esclaves, à fin de leur imprimer une charité et amour naturelle envers son filz, pour avoir esté nourriz ensemble et d'un mesme laict. Quand son filz fut par-

venu à l'aage de raison, et qu'il commencea à estre capable d'apprendre, luy mesme luy enseigna les lettres, combien qu'il eust un serf nommé *Chilon*, honeste homme et bon grammairien, qui en enseignoit beaucoup d'autres : mais comme il dit luy mesme, il ne vouloit point qu'un esclave tensast son filz, ne qu'il luy tirast l'oreille, quand peult estre il n'apprendroit pas assez promptement ce qu'on luy monstreroit, et si ne vouloit point que son filz fust tenu ny redevable à un serf d'une si belle et si grande chose, comme de luy avoir enseigné les lettres. Au moyen dequoy luy mesme luy enseigna la grammaire, les loix, l'escrime, non seulement pour lancer le javelot, jouer des l'espée, voltiger, picquer chevaulx, et manier toutes armes, mais aussi pour combatre à coups de poing, endurer le froid et le chauld, passer à nage le courant d'une riviere impetueuse et roide: et si dit d'avantage qu'il composoit et escrivoit de sa propre main de belles histoires en grosse lettre, à fin que son filz dès la maison de son pere eust cognoissance des gens de bien du temps passé, et de leurs faicts vertueux, à l'exemple desquelz il peust former sa vie pour en mieulx valoir. Et si dit qu'il se donnoit autant garde d'user de paroles sales et villaines en la presence de son filz, comme il eust fait devant les religieuses Vestales. Jamais ne s'estuvoit avec luy : mais cela estoit alors une usance commune à tous Romains : car les gendres mesmes ne se baignoient point avec leurs beaux peres, ains avoient honte de se despouiller les

uns devant les autres. Depuis ayant appris des Grecs à se baigner nuds avec les hommes, ilz leur ont maintenant en recompense enseigné à se despouiller et baigner nuds avec les femmes mesmes.

XLII. Or ne defailloit point le bon vouloir au filz de Caton, qui en desiroit faire un chef d'œuvre, en le formant et composant au moule de la parfaitte vertu : car il avoit le cueur si gentil, qu'il taschoit à faire tout ce que son pere luy monstroit : mais il avoit le corps de nature si debile et si foible, qu'il ne pouvoit pas endurer grand travail : à raison dequoy son pere luy relascha un petit la trop dure et trop estroitte austerité et regle de vie que luy mesme observoit. Mais neantmoins, quoy qu'il fust de nature debile, et de petite et foible complexion, si ne laissa il pas pourtant d'estre vaillant homme, et de faire très bien son devoir en la guerre : car il combatit vaillamment en la bataille où Perseus le roy de Macedoine fut desfait par Paulus AEmylius, là où luy estant l'espée volée des poings par un grand coup qu'il receut dessus, avec ce qu'il avoit la main suante, il en fut fort desplaisant, et pria quelques uns de ses amis qu'ilz luy aidassent à la recouvrer : si se ruerent tous ensemble sur les ennemis à l'endroit où elle luy estoit tumbée, et feirent tant à force d'armes qu'ilz fendirent la presse, et esclaircirent le lieu, où à la fin ilz la trouverent, mais ce fut à grande peine, pource qu'elle estoit ja couverte de monceaux d'autres armes et de

corps morts, tant des Romains que des Macedoniens entassez les uns sur les autres. Le general Paulus AEmylius ayant entendu cest acte, en loua et prisa grandement le jeune homme : et trouve lon encore aujourd'huy une lettre missive de Caton à son filz, par laquelle il louë et magnifie fort haultement, cest acte de prouesse, et celle diligence qu'il feit de recouvrer son espée. Depuis ce jeune Caton espousa l'une des filles de Paulus AEmylius, sœur du second Scipion, qui s'appelloit *Tertia*, et fut receu en l'alliance de ceste si noble maison, non moins pour sa propre vertu, que pour la dignité et l'authorité de son pere : ains eut l'estude, la peine et le soing que Caton meit à instituer son filz, issue telle comme elle meritoit.

XLIII. Il avoit tousjours grand nombre de serfs, qu'il acheptoit petits et jeunes, quand on vendoit les prisonniers de guerre à l'encant : et les choisissoit ainsi jeunes, pource qu'ilz estoient encore en aage de prendre le ply de telle nourriture qu'il leur vouloit bailler, et qu'ilz en estoient plus faciles à dompter, ne plus ne moins que de petits poulains, ou de jeunes chiens. Mais nul de tout tant qu'il en avoit n'entra onques en maison d'autruy, sinon que Caton ou sa femme l'y eussent envoyé. Si on leur demandoit que faisoit Caton, ilz ne respondoient sinon, je ne sçay : et falloit, quand ilz estoient en la maison, qu'ilz feissent quelque chose de necessaire, ou qu'ilz dormissent : car il aimoit fort ceulx qui dormoient vouluntiers, estimant que les serfs qui aimoient à dormir estoient plus ma-

niables, et que lon en faisoit mieulx ce qu'on vouloit, que ceulx qui estoient esveillez : et ayant opinion que ce qui incitoit les esclaves à entreprendre et faire les plus grandes meschancetez, estoit pour accomplir leur volupté avec les femmes, il ordonna que les siens pourroient avoir la compagnie des serves de sa maison pour un prix d'argent qu'il leur taxa, avec expresse defense de n'avoir affaire à autre femme quelconque hors de sa maison.

LXIV. Au commencement qu'il se meit à suivre les armes, n'estant pas encore riche, il ne se courrouceoit jamais pour faulte que feissent ses serviteurs au service d'alentour de sa personne, disant qu'il trouvoit cela laid et mal seant à une personne d'honneur, que de tenser ses serviteurs, et quereller avec eulx pour son ventre : mais depuis quand son bien et son estat furent augmentez, si d'adventure il festoyoit ses amis ou ses compagnons, incontinent après le soupper, il punissoit et fouettoit avec une escorgée ceulx qui avoient failly de servir à la table, ou d'apprester quelque chose que ce fust. Et procuroit tousjours par subtilz moyens, qu'il y eust noise et dissension entre eulx : car il avoit leur amitié et concorde pour suspecte, et la craignoit. Et si d'adventure il y en avoit quelqu'un qui eust commis aucun cas digne de mort, il luy faisoit son procès en presence de tous les autres, et puis s'il estoit condemné, le faisoit aussi mourir devant eulx tous.

XLV. Mais à la fin il devint un peu trop as-

pre et trop ardent à acquerir, et abandonna le labourage, disant que l'agriculture estoit de plus grande delectation que de grand profit. Parquoy, à fin que son argent fust mieux asseuré, et de plus grand et plus certain revenu, il se meit à achepter des lacs et estangs, des baings naturelz d'eau chaulde, des places appropriées pour le mestier des foulons, des terres où il y eust force pasturages, taillis et bois revenans, dont il recueilloit de grands deniers tous les ans : « et si Jupiter mesme, ce disoit il, ne luy en pouvoit diminuer le revenu ». D'avantage, il presta son argent à usure, et encore à usure maritime, qui est la plus reprouvée et la plus blasmée de toutes, pource qu'elle est plus excessive : et le faisoit en ceste sorte : il vouloit que ceulx à qui il prestoit son argent pour trafliquer sur mer, associassent plusieurs autres marchands avec eulx, jusques au nombre de cinquante, et qu'ilz eussent autant de navires, et lors il entroit en la societé pour une partie seulement, laquelle il faisoit manier par un de ses serfs affranchiz qui s'appelloit *Quintion*, et estoit en cela son facteur, naviguant et trafliquant avec les autres parsonniers de la societé à qui il avoit presté son argent à usure. Par ainsi ne mettoit il pas tout son argent au hazard de la fortune, ains une petite partie de son sort principal seulement, et en tiroit un bien gros profit de l'usure. Qui plus est, il prestoit aussi de l'argent à ses propres esclaves qui en vouloient pour achepter d'autres jeunes serfs, lesquelz ilz enseignoient et dressoient à quelque service aux despens mesmes

de Caton, puis les revendoient au bout de l'an, et Caton en retenoit plusieurs pour soy mesme, leur en donnant et deduisant autant comme on leur en avoit le plus presenté. Et pour inciter son filz à faire ainsi profiter son argent, il luy disoit que ce n'estoit point fait en homme de cueur, que de diminuer son patrimoine, ains plustost le faict d'une femme veufve: mais encore estoit ce un signe de plus violente nature, et plus aspre à l'avarice, qu'il oza dire que celuy estoit homme divin et digne de louange immortelle, qui par son industrie augmentoit tellement ses facultez, que l'accessoire qu'il y adjoustoit, montoit plus que le principal qu'il avoit eu et herité de ses parents.

XLVI. Au surplus il estoit ja fort avant au declin de son aage quand Carneades philosophe de la secte academique, et Diogenes de la stoïque, vindrent d'Athenes ambassadeurs à Rome, pour obtenir grace et remission d'une amende [1] de cinq cents talents, en laquelle le peuple d'Athenes avoit esté condemné par contumace, à faulte de comparoir, par sentence des Sicyoniens, à l'instance et poursuitte des Oropiens. Incontinent que ces deux philosophes furent arrivez en la ville, les jeunes hommes Romains qui aimoient l'estude des lettres, les allerent saluer et visiter, et les eurent en très grande estime après les avoir ouys, mesmement Carneades, la grace duquel en son parler, et la force de persuader ce qu'il vouloit, n'estant pas

[1] Trois cents mille escus. *Amyot*. Maintenant 2,284,375 livres de notre monnoie

moindre que le bruit qu'on luy en donnoit, mesmement quand il se trouva à discourir en si grand auditoire, et devant auditeurs qui ne furent point malings à taire sa louange, remplit incontinent toute la ville, comme si c'eust esté un vent qui eust fait sonner ce bruit aux aureilles d'un chacun, qu'il estoit arrivé un homme Grec sçavant à merveilles, qui par son eloquence tiroit et menoit tout le monde là où il vouloit, et ne parloit on d'autre chose par la ville, pource qu'il avoit empraint ès cueurs des jeunes hommes Romains, un si grand et si vehement desir de sçavoir, que tous autres plaisirs et exercices mis en arriere, ilz ne vouloient plus faire autre chose que vacquer à la philosophie, comme si ce fust quelque inspiration divine qui à ce les eust incitez : dequoy les autres seigneurs Romains estoient bien aises, et prenoient plaisir de voir leurs jeunes hommes s'adonner à l'estude des lettres et disciplines grecques, et frequenter avec ces deux grands et excellents personnages.

XLVII. Mais Marcus Cato dès le commencement que les lettres grecques commencerent à avoir lieu et estre aimées à Rome, en fut malcontent, craignant que les jeunes gens ne tournassent entierement là leur affection et leur estude, et ne quittassent la gloire des armes et de bien faire, pour l'honneur de sçavoir et de bien dire : mais quand encore il veit que l'estime et le renom de ces deux personnages alloit tousjours croissant de plus

en

en plus, tellement que Caius Aquilius, l'un des premiers hommes du senat avoit prochassé et prié d'estre leur truchement pour interpreter leurs premieres harengues, il delibera de les renvoyer hors de la ville soubs quelque hóneste couverture et couleur : si reprit un jour en plein senat les magistrats, de ce qu'ilz retenoient ainsi longuement ces ambassadeurs sans les despescher, attendu mesmement que c'estoient hommes qui pouvoient facilement persuader et faire à croire tout ce qu'ilz vouloient, et que quand il n'y auroit autre raison, pour ceste seule cause ilz devoient arrester quelque chose sur le faict de leur ambassade, et les renvoyer en leurs escholes disputer avec les enfans des Grecs, et laisser ceulx des Romains apprendre à obeïr aux loix et aux magistrats de leur païs, comme au paravant.

XLVIII. Or faisoit il cela, non pource qu'il eust aucune privée inimitié à l'encontre de Carneades, comme quelques uns ont cuidé : mais pource que generalement il haïssoit toute la philosophie, et que par une ambition il mesprisoit toutes les muses et les lettres grecques : veu mesmement qu'il disoit « Que l'ancien Socrates n'estoit « qu'un causeur et un seditieux, qui taschoit par « tel moyen qui luy estoit possible à usurper ty- « rannie, et à dominer en son païs, en perver- « tissant les meurs et coustumes d'iceluy, et tirant « ses citoyens en opinions contraires à leurs loix « et coustumes ancienes ». Et se moquant de l'eschole d'Isocrates, qui enseignoit l'art d'eloquence,

il disoit « Que ses disciples envieillissoient chez luy, « pour aller puis après exercer leur eloquence et « plaider des causes en l'autre monde devant Mi-« nos, quand ilz seroient morts ». Et pour divertir et desgouster son filz d'estudier ès lettres et disciplines grecques, il luy disoit, en renforceant et grossissant sa voix plus que sa vieillesse ne portoit, comme si par inspiration divine il eust prononcé quelque prophetie : « Toutes et quantes fois que les Romains s'adon-« neront aux lettres grecques, ilz perdront et gas-« teront tout ». Et toutefois le temps a monstré sa detraction et mesdisance vaine et faulse : car jamais la ville de Rome n'a tant flory, ny l'empire de Rome n'a esté si grand, que quand les lettres et les sciences grecques y ont esté en honneur et en prix.

XLIX. Mais Caton n'avoit pas seulement en haine les philosophes Grecs, ains avoit aussi pour suspects ceulx qui faisoient profession de medecine à Rome : car il avoit ouy ou leu la response que feit Hippocrates, quand le roy de Perse l'envoya querir, et luy feit offrir grosse somme d'or et d'argent, s'il le vouloit aller servir, quand il jura que jamais il ne serviroit aux Barbares, attendu qu'ilz estoient naturelz ennemis des Grecs. Caton affermoit que cela estoit un serment que tous autres medecins juroient semblablement : au moyen dequoy il commandoit très expressement à son filz de les fouir tous egalement, disant qu'il avoit fait un petit traitté de medecine, par lequel il guerissoit ceulx de sa maison quand ilz estoient

malades, et les entretenoit quand ilz estoient en santé. Il ne leur defendoit jamais le manger, mais il les nourrissoit de quelques herbes, et de quelques chairs legeres, comme de canes, de palumbes et de lievres : car telles viandes, disoit il, sont bonnes pour les malades et faciles à digerer, excepté qu'elles font songer et resver ceulx qui en mangent : et se vantoit qu'avec ce regime là et ceste façon de mediciner, il s'estoit tousjours maintenu sain quant à luy, et avoit aussi gardé ses domestiques en santé.

L. Toutefois quant à cela il me semble qu'il ne faisoit pas tout ce dont il se vantoit : car il perdit sa femme, et son filz : et quant à luy, pource que de nature il avoit le corps robuste et bien composé tant pour la force que pour la santé, il dura longuement entier, de maniere qu'en son extrême vieillesse encore usoit il de la compagnie des femmes, et se remaria hors d'aage à une jeune fille, ce qu'il feit pour une telle occasion : après que sa premiere femme fut morte, il maria son filz à la fille de Paulus AEmylius, sœur du second Scipion l'Africain, et luy qui estoit veuf se servoit d'une jeune garse [1] servante, qui l'alloit à la desrobée trouver en sa chambre : toutefois cela ne se pouvoit faire si secrettement en une petite maison, où il y avoit une jeune dame mariée, que lon ne s'en apperceust bien : et comme un jour ceste garse par

[1] Quelles mœurs dans un si grave censeur ! et quel exemple pour des gens qui n'avoient pas quatre-vingt-ans, et qui n'étoient pas des Catons !

trop audacieusement fust passée devant la chambre du jeune Caton, pour entrer en celle du pere, le jeune homme n'en dit mot : mais son pere apperceut bien qu'il en avoit eu honte, et qu'il l'avoit regardée de mauvais œil : et pource cognoissant que cela desplaisoit à ces deux jeunes personnes, son filz et sa femme, sans s'en plaindre à eulx, ny leur en faire pire chere, il s'en alla un matin, comme il avoit de coustume, sur la place, avec la trouppe de ceulx qui l'accompagnoient par honneur, entre lesquelz estoit un Saloninus qui avoit autrefois esté son greffier, et l'accompagnoit comme les autres, par honneur Caton l'appellant tout hault par son nom, luy demanda s'il avoit point encore marié sa fille. Saloninus luy respondit que non, et qu'il n'avoit garde de le faire sans luy en avoir premierement communiqué. Caton adonc luy repliqua : »Je luy ay « donques trouvé un mary, et à toy un gendre, « qui ne sera pas mal à propos pour elle, si d'ad« venture l'aage ne luy fasche, pource qu'il est fort « vieil : mais au demourant, il n'y a que plaindre « en luy ». Saloninus repondit, que quant à cela il s'en remettoit du tout à luy, et luy recommandoit sa fille, le priant de luy donner tel party que bon luy sembleroit, pource qu'elle estoit son humble servante, qui dependoit entierement de luy, et avoit besoing de sa provoyance. Et lors Caton sans plus differer luy dit, que c'estoit luy mesme qui la demandoit en mariage. Saloninus de prime face fut estonné de ces paroles, pource qu'il luy sem-

bloit que Caton desormais estoit hors d'aage de faire nopces, et que de son costé il n'estoit pas homme pour avoir alliance d'une maison de dignité consulaire et triumphale : mais à la fin quand il veit que Caton le disoit à bon esciant, il l'accepta très vouluntiers : et en ces termes s'en allans ensemble à la place, y passerent sur l'heure le contract de mariage. Et comme lon apprestoit les nopces, Caton le filz prenant quelques uns de ses parents et amis avec luy, alla devers son pere, luy demander s'il avoit commis aucune faulte envers luy, ou s'il luy avoit point fait quelque desplaisir, pour despit duquel il luy amenast en la maison une marastre. Et lors le pere s'escria : « O ne dis jamais cela, mon « filz, je treuve bon tout ce que tu fais, et ne « m'en sçaurois plaindre en sorte que ce soit : « mais je le fais pour autant que je desire avoir « plusieurs enfans, et laisser plusieurs citoyens « telz que tu es à la chose publique ». Lon dit que Pisistratus le tyran d'Athenes feit une toute telle response à ses enfans de sa premiere femme, qui estoient desja tous grands quand il espousa sa seconde Timonassa natifve d'Argos, de laquelle il eut, comme lon dit, Iophon et Thessalus.

LI. Mais pour retourner à Caton, il eut de cette seconde femme un filz, lequel fut surnommé du nom de sa mere[1], Caton *le Salonien :* et son filz aisné mourut estant en office de præteur, duquel il fait souvent mention en plusieurs passages de ses livres, le louant comme un fort homme de

[1] Caton Saloninus. C.

bien. Et dit on qu'il porta ceste perte fort constamment, et en homme grave et sage, sans que pour cela il fust de rien moins ententif aux affaires de la chose publique, qu'il avoit esté paravant. Car il ne feit point comme feirent depuis Lucius Lucullus, et Metellus surnommé *Pius*, qui sur leur vieillesse se retirerent totalement du gouvernement des affaires publiques, ains estima que c'estoit une charge et un devoir, auquel tout homme de bien, tant qu'il a vie, est tenu : ny comme Scipion l'Africain avoit fait auparavant, lequel voyant que la gloire de ses haults faicts luy suscitoit l'envie des autres citoyens changea le demourant de sa vie en repos, et abandonnant les affaires et la ville, s'en alla tenir aux champs. Mais comme lon a escrit, que quelqu'un dit et conseilla à Dionysius le tyran de Syracuse, qu'il ne pouvoit mieux ny plus honorablement estre inhumé et ensepulturé que en la tyrannie : aussi estima Caton, qu'il ne pouvoit mieulx ne plus honestement envieillir, qu'en s'entremettant tousjours, jusques au bout, des affaires de la chose publique. Et ce pendant quand il se vouloit un peu recreer et reposer, il passoit son temps à composer des livres, et à vaquer au mesnage des champs. Voilà dont vient qu'il a tant escrit, et de toutes sortes de livres et d'histoires.

LII. Quant au labourage et mesnage des champs, il y vaqua en ses jeunes ans pour l'utilité et le profit. Car il dit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, le labourage et l'espargne : mais en sa vieillesse, ce qu'il faisoit aux champs n'estoit plus

que pour plaisir, et pour contempler et apprendre tousjours quelque chose de la nature : car il a mesme composé un traitté de la vie rustique, et du mesnage des champs, auquel il escrit jusques à la maniere comme il fault faire des tartes et gasteaux, comment il fault contregarder les fruicts des arbres : tant il se vouloit monstrer singulier et bien entendu en toutes choses. Quand il estoit en ses maisons des champs il vivoit un peu plus opulentement qu'ailleurs, et envoyoit souvent convier ses voisins et ceulx qui avoient des terres joignantes aux sienes à venir soupper avec luy, et se resjouissoit avec eulx, de maniere que sa compagnie et sa frequentation n'estoit pas seulement plaisante et aggreable à ceulx qui estoient de son aage, mais aussi delectable aux jeunes gens : car il avoit veu et experimenté beaucoup de choses, et s'estoit trouvé en beaucoup de bons affaires, et avoit beaucoup de bons mots qui estoient plaisans et profitables à ouïr racompter. Il estimoit la table estre l'un des principaulx moyens d'engendrer amitié entre les hommes, et à la siene il mettoit tousjours en avant quelques bons propos à la louange des gens de bien, et des vertueux citoyens, et ne vouloit pas que lon parlast aucunement des inutiles et meschans, se donnant bien garde d'en entamer jamais le propos en quelque banquet où il fust, ny en bien ny en mal.

LIII. Au reste lon estime que son dernier chef d'œuvre en l'administration de la chose publique fut la destruction finale de Carthage : car celuy qui

la destruisit et ruina de faict, fut bien le second Scipion, mais ce fut par le conseil et advis de Caton principalement, que la guerre derniere contre les Carthaginois fut entreprise, et ce par une telle occasion: il fut envoyé en Afrique pour entendre les causes des differents qui estoient entre lesdicts Carthaginois, et Massinissa le roy de Numidie, lesquelz avoient grosse guerre ensemble : et y fut envoyé, pour autant que le roy Massinissa de tout temps avoit tousjours esté amy des Romains, et les Carthaginois estoient devenus leurs alliez [1] depuis la derniere guerre, en laquelle ilz avoient esté desfaicts par le premier Scipion qui leur osta et rongna pour l'amende une bonne partie de leur empire, et leur imposa un gros tribut. Quand donques il fut sur les lieux, il trouva la ville de Carthage non point affligée, faillie de cueur, ny appauvrie, comme pensoient les Romains, ains pleine de jeunesse, opulente en biens, et abondante de toutes sortes d'armes et de munition de guerre, de maniere que pour ceste opulence elle en avoit la teste droitte et le cueur elevé, et si ne projettoit rien de petit. Si pensa qu'il n'estoit pas temps pour les Romains de s'embesongner à cognoistre des differents d'entre les Carthaginois et Massinissa, ains que s'ilz ne provoyoient de bonne heure à exterminer du tout ceste cité, qui de tout temps leur estoit capitale ennemie, qui se ressentoit du passé, et qui s'estoit ainsi remise sus, et accreue en si peu de temps plus que lon ne sçauroit ny croire ny es-

[1] Voyez les Observations.

timer, ilz seroient pour retumber en aussi grands dangers qu'ilz avoient onques esté.

LIV. Et pourtant si tost qu'il fut de retour à Rome, il ne faillit pas de remonstrer vifvement au senat, que les pertes et dommages que les Carthaginois avoient receuz par le passé ès guerres qu'ilz avoient eues contre eux, ne leur avoient pas tant osté de puissance, comme de folie et d'imprudence, et qu'il y avoit danger que lesdittes adversitez ne les eussent rendus plus tost experimentez qu'affoibliz pour faire la guerre, et que desja ilz s'essayoient et s'exercitoient en ceste guerre contre les Numides, pour puis après la faire à bon esciant aux Romains, et que la paix qu'ilz avoient avec eulx n'estoit qu'une surseance d'armes et un delay de guerre, pour laquelle renouveller ilz n'attendoient que quelque occasion opportune. Et dit on, qu'oultre ces remonstrances il avoit expressement apporté dedans le reply de sa longue robbe des figues d'Afrique, lesquelles il jetta emmy le senat en secouant sa robbe : et comme les senateurs s'esmerveillassent de voir de si belles, si grosses et si fresches figues, « La terre qui les porte, leur dit « il, n'est distante de Rome que de trois journées « de navigation ».

LV. Mais encore est plus violent ce qui s'en racompte oultre cela : c'est que de lors en avant jamais il ne disoit son advis au senat de quelque matiere que ce fust dont on deliberast, qu'il n'y adjoustast tousjours ce refrein d'avantage, « Et me « semble aussi qu'il est besoing que Carthage soit

« du tout ruinée ». Au contraire dequoy Publius Scipion, surnommé *Nasica*, disoit aussi tousjours, « Il me semble expedient que Carthage demeure ». Car ce personnage voyoit, à mon advis, que le peuple Romain par sa fierté insolente commettoit beaucoup de grandes et lourdes faultes, et devenoit si haultain à cause de ses prosperitez qui luy elevoient le cueur, que le senat ne le pouvoit plus qu'à grande peine contenir, et que par le moyen de la trop grande authorité qu'il se donnoit, il tiroit à force toute la ville, là où sa fantaisie le poulsoit. A raison dequoy il vouloit que ceste crainte de la cité de Carthage demourast tousjours, comme une bride pour retenir l'insolence du peuple Romain, estimant que les Carthaginois n'estoient pas assez puissans pour combatre, ne pour vaincre les Romains, mais qu'ilz l'estoient aussi trop pour les contemner, et ne les craindre point. Caton repliquoit au contraire, que c'estoit enquoy il y avoit plus de danger, qu'une cité de tout temps grosse et puissante, et lors devenue sage pour avoir esté chastiée par plusieurs pertes et plusieurs adversitez, demourast tousjours au guet à espier le peuple Romain, qui faisoit du cheval eschappé, et qui par une licence effrenée qu'il se donnoit luy mesme, commettoit de bien grands erreurs : au moyen dequoy luy sembloit, que ce n'estoit pas sagement advisé de ne luy point oster du tout le danger du dehors, et la crainte de perdre son empire, quand on luy laissoit au dedans les moyens de retumber tousjours en ses faultes.

LVI. Voila comme lon tient que Caton fut cause de la tierce et derniere guerre des Romains à l'encontre des Carthaginois. Mais au reste quand elle fut commencée, il mourut, et avant que mourir il prophetisa, par maniere de dire, qui seroit celuy qui y mettroit fin. Cestoit le second Scipion, qui pour lors estant jeune homme, avoit charge de mille hommes de pied seulement: mais en toutes les rencontres, et par tout où il y avoit des affaires, il faisoit tousjours des actes de bons sens et de grande hardiesse, dont les nouvelles venoient ordinairement à Rome: et Caton les oyant reciter, prononcea, comme lon dit, ces deux vers d'Homere [1],

Celuy là seul est du nombre des sages,
Les autres tous ne sont qu'umbres volages.

Laquelle prophetie Scipion bien tost après confirma par effect, et monstra estre veritable. Au demourant la posterité que Caton laissa, fut un filz de sa seconde femme : lequel, comme nous avons dit, fut surnommé à cause de sa mere, *Caton* [2] *le Salonien*, et un petit filz de son filz aisné qui estoit mort avant luy. Cestuy Caton Salonien deceda estant præteur, mais il laissa un filz lequel parvint à la dignité consulaire, et fut ayeul de Caton [3], que lon surnomme *le philosophe*, l'un des plus vertueux et des plus renommez personnages de son temps.

[1] Odyssée, l. X, vers 495.
[2] Caton Saloninus. C.
[3] Caton d'Utique.

COMPARAISON

D'ARISTIDES AVEC MARCUS CATO.

Or maintenant que nous avons recueilly par escrit les plus notables choses et plus dignes de memoire de ces deux grands personnages, si nous voulons conferer toute la vie de l'un en bloc à toute la vie de l'autre, il ne sera pas à l'adventure bien aisé de discerner la difference qu'il y a de l'un à l'autre, estant obscurcie et cachée soubz plusieurs grandes similitudes qu'ilz ont entre eulx : mais si nous venons à les comparer l'un à l'autre par le menu, comme nous ferions quelques œuvres de poësie, ou quelques tableaux de portraitture, tout premierement nous trouverons qu'ilz ont cela de commun entre eulx, que sans avoir eu autre chose qui les avanceast, ne qui les recommandast, que leur seule vertu et propre suffisance, ilz ont tous deux gouverné leur chose publique, où ilz ont acquis grand honneur et grande reputation.

II. Mais il me semble que quand Aristides vint à s'entremettre des affaires publiques, l'estat et seigneurie d'Athenes n'estoit pas encore grande chose, et qu'il luy fut facile de se mettre en avant, par ce que les autres gouverneurs et capitaines qui estoient de son temps, et ses concurrens, n'estoient pas fort riches ny fort apparents par

dessus les autres. Car la taxe des plus riches, qui fussent lors à Athènes, estoit de ceulx qui pouvoient avoir de revenu la valeur de cinq cents minots de bled et au dessus, et les appelloit on pour ceste cause *Pentacosiomedimni*[1]. La seconde taxe estoit de ceulx qui en avoient vaillant trois cents, et les appelloit on les *chevaliers*. La troisieme et derniere estoit de deux cents, et les appelloit on *Zeugitæ*. Là où Marcus Cato sortant d'une petite vilette et d'une vie champestre et rustique, s'alla tout d'un plein sault se jetter, comme par maniere de dire, en une mer infinie du gouvernement de la chose publique romaine, laquelle n'estoit plus gouvernée par de telz gouverneurs et capitaines qu'estoient anciénement un Curius, un Fabricius, un Ostilius. Car le peuple Romain ne donnoit plus les magistrats et offices à telz simples gens besognans de leurs bras, qui vinssent tout freschement de mener la charrue ou de manier la houë, ains estoit ja accoustumé à regarder à la noblesse des maisons, aux richesses, à ceux qui leur donnoient argent, ou qui les prioient à grande instance pour les avoir : et pour la grandeur de son empire et de sa puissance se faisoit faire la cour par ceux qui aspiroient aux honneurs et estats de la chose publique : et si n'estoit pas chose pareille d'avoir pour concurrens et adversaire un Themistocles, lequel n'estoit ny de maison noble, ny gueres

[1] Voyez la Vie de Solon, ch. XXX, t. I, p. 357, où il est parlé de ces classes d'Athènes et de leur revenu.

riche : car on dit que tout le bien que son pere luy laissa, ne valoit que quatre ou cinq talents [1], quand il commencea à s'entremettre des affaires de la chose publique, au prix que de combatre du premier lieu d'honneur et d'authorité contre un Scipion l'Africain, un Servilius Galba, un Quintius Flaminius, sans avoir autre support ny autre appuy ne moyen, que une langue librement parlante pour la raison et pour la justice.

III. D'AVANTAGE Aristides en la bataille de Marathon, et en celle de Platæes n'estoit que l'un de dix capitaines des Atheniens : là où Caton fut eleu un de deux au consulat entre plusieurs grands et puissans competiteurs, et l'un de deux aussi à la censure devant sept autres poursuivans, qui estoient des plus notables personnages de toute la ville, lesquelz il surmonta. Et si y a plus, que Aristides en nulle victoire ne fut onques le premier : car en celle de Marathon, Miltiades emporta le premier lieu, en celle de Salamine Themistocles, et en celle de Platæes Pausanias, comme dit Herodotus, qui escrit qu'il y gaigna une très-belle victoire. Encore y en a il qui debatent pour le second lieu à l'encontre d'Aristides, comme un Sophanes, un Amynias, un Callimachus, et un Cynegirus, qui tous feirent de grands actes de prouësses en ces batailles là : et à l'opposite, Caton non seulement estoit chef, et le premier de toute son armée en prouësse et

[1] Grec, cinq ou trois talens, c'est-à-dire, 23,344 ou 14,006 livres de notre monnoie.

en conseil, durant la guerre qu'il feit en Hespagne au temps de son consulat : mais aussi depuis en la journée où le roy Antiochus fut desfaict au pas des Termophyles, où il n'estoit que capitaine de mille hommes de pied soubz la charge d'un autre qui estoit consul, il emporta l'honneur de la victoire, ayant ouvert les portes aux Romains pour courir sus à Antiochus, en l'allant surprendre et assaillir par derriere, lors qu'il ne cuidoit avoir affaire que de front, et qu'il ne regardoit que devant luy : car celle victoire, qui sans point de doubte est un des chefs d'œuvres de Caton, chassa l'Asie hors de la Grece, et ouvrit et feit le chemin à Lucius Scipio, pour passer depuis en Asie.

IV. Ainsi donques quant aux faicts d'armes, ne l'un ne l'autre ne fut onques vaincu ne desfaict en bataille : mais en paix et en matiere de gouvernement Aristides a esté vaincu et supplanté par Themistocles, qui par ses menées feit tant qu'il le jetta hors d'Athenes, et l'envoya pour un temps en exil : là où Caton ayant pour ennemis conjurez presque tous les plus grands, les plus nobles et les plus puissans hommes qui fussent de son temps à Rome, et ayant continuellement tousjours combatu contre eulx, jusques au decours de sa vieillesse, se garda bien, comme un ferme et roide champion de lucte, d'estre renversé par terre, et ne tumba jamais. Car il a accusé plusieurs en jugement publique, et plusieurs l'ont accusé aussi : mais il en a faict condemner beau-

coup, et luy ne le fut jamais une seule fois, ayant pour toute defense de sa vie et de son innocence sa langue, qui luy estoit un util, dont il se sçavoit très bien aider à faire de belles et grandes choses, et auquel, selon mon advis, on doibt plus tost attribuer ce qu'il n'a jamais rien souffert indignement, ny n'a onques esté condemné injustement, que non pas à la faveur de fortune, ny à la sauvegarde d'aucun dieu [1]. Car c'est veritablement une très grande partie que l'eloquence, comme le tesmoigne bien ce qu'Antipater escrit du philosophe Aristote après sa mort, disant qu'entre les autres singulieres graces et perfections qui estoient en luy, il avoit celle là souveraine, qu'il persuadoit ce qu'il vouloit.

V. Or est ce une maxime confessée de tout le monde, que l'homme ne sçauroit avoir ny acquerir une vertu ne science plus grande que la Politique, c'est à dire, l'art de sçavoir gouverner et regir une grande multitude d'hommes, comme est une grosse cité : de laquelle science, selon l'opinion de plusieurs, l'Oeconomique, c'est à dire, l'art de bien regir un mesnage, est l'une des principales parties, attendu que une cité n'est autre chose qu'une assemblée

[1] Grec, ou à son Génie. Tout le monde sait que les anciens croyoient à des génies d'une nature intermédiaire entre leurs dieux et les hommes ; c'étoient eux qui par leurs conseils et leur influence déterminoient les arrêts conditionnels du destin. Homère n'a point connu cette espèce, non plus que la Fortune. Chez lui ce sont des dieux subalternes qui remplissent ces fonctions.

assemblée de plusieurs mesnages et maisons ensemble, et adonc la cité forte et puissante en public, quand les habitans et citoyens d'icelle sont riches et opulents en leur particulier. Et pourtant Lycurgus qui bannit l'or et l'argent de Lacedæmone, y establissant de la monnoye de fer, lequel encore estoit corrompu et gasté avec du feu et du vinaigre, ne defendit pas à ses citoyens ceste diligence de mesnager : car il retrencha bien la superfluité, les delices, l'avarice et l'ardeur d'amasser, qui accompagnent ordinairement les richesses : mais aussi eut il l'œil autant que reformateur des loix qui fut onques, que ses citoyens eussent provision de toutes choses requises et necessaires à la vie de l'homme, craignant de voir habiter en sa cité, et jouïr des privileges d'icelle, un [1] desert, necessiteux et indigent, sans heritage ne maison, encore plus qu'un presumptueux, insolent et superbe pour sa grande richesse.

VI. Si m'est advis que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon et sage gouverneur de chose publique : car il augmenta honestement son bien, et si enseigna aux autres le moyen de l'accroistre par bon mesnage, et par intelligence du labourage, ès livres qu'il en a escripts, où il a recueilly plusieurs beaux et bons preceptes servans à ce. Mais Aristides au contraire par sa pauvreté a diffamé et rendu odieuse la justice, comme celle qui fait l'homme pauvre, et ruine une maison, estant plus profitable à tous autres, qu'à ceulx qui

[1] Un homme sans ressources.

l'ont et qui l'exercent : et toutesfois le poëte Hesiode qui nous recommande tant et si fort la justice, nous admoneste quand et quand d'entendre diligemment au mesnage, blasmant la paresse de ne vouloir rien faire, comme le commencement et la source de toute injustice. Et pourtant me semble il que Homere parle très sagement en un passage, où il dit [1] :

Je n'ay jamais aimé à besongner,
Ny du mesnage aucunement soigner,
Pour mes enfans nourrir, et biens acquerre :
Ains ay aimé les armes et la guerre,
Courir en mer sur fustes et galeres,
Manier dards et sagettes legeres.

Comme nous voulant donner à entendre, que ce sont deux choses relatives necessairement enchainées l'une avec l'autre, que celuy qui n'a soing du sien et de sa maison, vive injustement et prenne de l'autruy : car la justice n'est pas comme l'huile que les medecins disent estre très saine au corps humain, si lon en use par le dehors, et au contraire très mauvaise, si lon en use par le dedans : ny ne doibt pas l'homme juste estre profitable aux estrangers, et cependant n'avoir soing ny de soy ny des siens.

VII. A l'occasion dequoy il m'est advis, que la vertu politique et civile d'Aristides estoit defectueuse en cest endroit, s'il est vray ce que la plus part des autheurs en escrit, qu'il n'eut pas la provoyance de laisser seulement à ses filles dequoy

[1] Homère, Odyssée, l. XIV, vers 222.

les marier, ny dequoy se faire enterrer : là où la maison de Caton, jusques à la quatrieme ligne, bailla des præteurs et des consulz à Rome : car les enfans de ses enfans, et encore plus bas, les enfans des enfans de ses enfans, obtinrent à Rome des plus honorables offices et estats. Et Aristides qui fut de son temps le premier homme de la Grece, laissa sa posterité en si grande et si extreme pauvreté, que les uns furent contraincts de faire les devins, qui vont interpretans les songes et disans la bonne adventure pour gaigner leur vie, et les autres de demander publiquement l'aumosne par necessité : et ne laissa moyen à pas un d'eulx de penser à faire autre chose aucune grande ny digne de luy.

VIII. Mais au rebours, cela est le premier poinct, auquel on pourroit faire instance et le rappeller en doute : car pauvreté n'est nulle part mauvaise ny deshoneste de soymesme, sinon là où elle est signe de paresse, de vie desordonnée, de superfluité et de folie : car quand elle se treuve en un personnage bien vivant, laborieux, diligent, juste, vaillant, sage et bien gouvernant une chose publique, alors elle est une grande preuve de magnanimité et de grandeur de courage, pource qu'il n'est pas possible que celuy face de grandes choses qui a le cueur si bas que de penser tousjours à de petites, ny que celuy secoure beaucoup d'indigens, qui luy mesme est indigent [1] de beaucoup de choses : et n'est pas la provision la plus necessaire qui soit à ceulx qui se veulent en gens de

[1] Ici c'est l'indigence morale, ou la cupidité.

bien mesler et entremettre du gouvernement de la chose publique, que la richesse, ains est la suffisance, laquelle estant contente de soy, et ne desirant particulierement aucune chose superflue, ne distraict par ce moyen jamais celuy qui l'a, de penser et vaquer aux affaires publiques. Car dieu est celuy seul qui n'a simplement et absolument affaire de rien qui soit : parquoy la plus haulte vertu de l'homme et la plus approchante de la divinité, doit estre estimée celle qui fait que l'homme a besoing de moins de choses. Et tout ainsi comme un corps bien composé et bien complexionné n'a que faire ny de nourriture, ny de vesture curieuse ne superflue : aussi une vie et une maison saine et nette s'entretient de peu de chose, et fault que les biens soient proportionnez à l'usage et à la necessité, pource que celuy qui en amasse beaucoup et se passe de peu, n'a pas suffisance. Car soit qu'il ne face pas grande despense, pource qu'il ne l'appete pas, il est fol de se travailler à en amasser plus qu'il ne luy en fault : et s'il l'appete, mais que par chicheté il n'ose despendre et jouïr du fruict de son labeur, il est miserable.

IX. Suivant laquelle raison je demanderois voulontiers à Caton, « Si les biens ne sont faicts « que pour en user, pourquoy te glorifies tu d'en « avoir beaucoup amassé, quand peu te suffit » ? Et si c'est chose louable, comme veritablement elle est, se contenter de pain le premier trouvé, boire du mesme vin que les valets et les manœuvres, ne se soucier point d'avoir des robbes teinctes en

pourpre, ny des maisons dont les murailles soient enduittes ne crespies, il s'ensuit, que ny Aristides, ny Epaminondas, ny Manius Curius, ny Caius Fabricius, n'ont rien omis ny oublié de leur devoir, quand ilz ne se sont point souciez d'acquerir ce, dont ilz n'eussent point voulu user. Car il n'estoit point de besoing à un homme qui estimoit les raves et les naveaux l'une des meilleures viandes du monde, et qui les faisoit luy mesme bouillir en son foyer, pendant que sa femme luy pestrissoit du pain, de mener tant de bruit et parler d'un asse [1] qui valoit environ quatre deniers et maille, ny se travailler d'escrire par quel art et industrie lon se peult bien tost enrichir. Car il est bien vray, que c'est une belle chose et louable que le contentement de peu, et la suffisance: mais c'est pour autant qu'elle nous exempte de desirer les choses non necessaires, et de nous en soucier. Et pourtant trouve lon qu'Aristides dit au plaidoyer de la cause du riche Callias, que ceulx qui estoient pauvres malgré eulx devoient bien avoir honte de pauvreté: mais au contraire, que ceulx qui l'estoient vouluntairement s'en pouvoient et devoient glorifier : car ce seroit sottise de penser que la pauvreté d'Aristides procedast de lascheté de cueur et de paresse, attendu qu'il pouvoit, sans commettre chose aucune mauvaise ny deshoneste, s'enrichir promptement, en prenant seulement la despouille de quelqu'un des barbares qu'il avoit desfaits, et se saisissant de quelqu'une de

[1] L'as, ou l'asse, valoit environ un sou de notre monnoie.

leurs tentes. Mais c'est desormais assez discouru sur ce poinct.

X. Au demourant quant aux victoires et batailles gaignées par Caton, elles n'adjouxterent presque rien à l'empire de Rome, lequel estoit desja si grand qu'il n'en pouvoit gueres accroistre : mais celles d'Aristides sont les principaux et les plus memorables faicts d'armes que feirent onques les Grecs, comme la journée de Marathon, la bataille de Salamine et celle de Platææs : et si n'est pas raisonnable de comparer le roy Antiochus au roy Xerxes, ny les murailles des villes d'Hespagne que Caton feit demolir, à tant de milliers de Barbares, qui lors furent desfaits et passez au fil de l'espée par les Grecs, tant sur la terre que sur la mer: ès quelz actes Aristides ne fut à nul second, quant à l'effect de mettre vaillamment la main à l'œuvre, mais bien en ceda il la pompe et la gloire de ceulx qui l'appetoient plus que luy, tout aussi facilement, comme il quitta l'or et l'argent à ceux qui en avoient plus affaire que luy : en quoy il monstra qu'il estoit plus excellent et plus digne personnage qu'eulx tous.

XI. Au reste, quand à moy je ne veux point reprendre la coustume de Caton, de se louer soymesme si haultement, et de se preferer à tout les autres, comme que luy mesme en quelque siene harengue dit, que se louer soymesme est autant importun, comme se despriser et blasmer: mais bien me semble il, que celuy là est plus parfaict en vertu qui n'appete point qu'autres le louent,

que celuy qui se louë ordinairement soymesme : car n'estre point ambitieux, est une grande partie de la privaulté et facilité requise à celuy qui veult vivre entre les hommes au gouvernement d'une chose publique : et au contraire l'ambition est un vice fort odieux, et qui suscite grande envie contre celuy qui en est entaché, duquel Aristides estoit totalement delivré, et Caton fort taré. Car Aristides aida Themistocles son ennemy capital en ses plus beaux actes, et par maniere de dire, luy servit de soudard et de satellite en sa charge de capitaine general, se rendant ministre de sa gloire : ce qui fut cause de sauver et remettre sus la ville d'Athenes. Et au contraire, Caton s'opposant et resistant aux entreprises de Scipion, cuida empescher son voyage et son expedition de Carthage, en laquelle il desfeit Hannibal, qui jusques là avoit esté invincible, encore à la fin luy dressant tousjours quelques souspeçons et quelques calumnies, il ne cessa jamais qu'il ne l'eust chassé hors de la ville quant à luy, et fait condemner très ignominieusement Lucius Scipion son frere, de larçin et de malversation en sa charge.

XII. DAVANTAGE quant à la temperance et continence que Caton a tousjours exaltée et ornée de très belles et très grandes louanges, Aristides veritablement l'a tousjours gardée nette et immaculée. Mais les nopces secondes que feit Caton, prenant en mariage une fille, qui n'estoit ny de maison convenable à sa dignité, ny d'aage sortable à la siene, le rendit grandement, et non sans ap-

parente raison, suspect d'avoir esté luxurieux : car on ne le sauroit nullement excuser, ne luy donner couleur qui soit honeste, en ce qu'estant ja hors d'aage de marier, il amena à son filz marié et à sa belle fille une marastre en sa maison, et encore la fille d'un greffier, et qui servoit de notaire et de scribe publiquement pour de l'argent à qui le vouloit employer : car soit qu'il le feist par appetit de volupté, ou par despit, pour se venger de ce que son filz avoit regardé sa garse de mauvais œil, l'un et l'autre tourne tousjours à sa honte, et autant l'effect que la cause. Et la couverture qu'il allegua à son filz par laquelle il disoit qu'il se remarioit, n'estoit point veritable : car si veritablement il eust eu desir d'engendrer autres enfans, qui fussent aussi gens de bien comme estoit son filz aisné, ainsi qu'il disoit, il devoit donques dès incontinent que sa femme fut morte y prouvoir, et faire diligence de trouver une autre femme de quelque honeste maison, non pas se contenter de coucher avec une garse commune, jusques à ce que son filz s'en fust apperceu, et puis quand il se veit descouvert, s'allier de celuy, non duquel l'alliance luy estoit plus honorable, mais plus aisée et plus facile à avoir.

Fin des Vies de ce Volume.

OBSERVATIONS.

SUR LA VIE DE PAUL EMILE.

CHAP. L, p. 62. Sous le règne de Sesostris, le pentecontore fut inventé en Égypte ; tel fut le vaisseau avec lequel Danaüs passa en Grèce ; tel fut le fameux vaisseau qui porta les héros Grecs à la Colchide, appellé *Argo*, du nom de son constructeur : il avoit cinquante rameurs, vingt-cinq de chaque côté.

Les premières trières ou galères à trois rangs de rames furent inventées à Corinthe environ 700 ans avant J. C. Elles n'étoient encore couvertes qu'à la proue et à la poupe, au tems de l'invasion de Xerxès dans la Grèce. Peu après les Athéniens eurent des vaisseaux pontés, dont l'idée est due aux Thasiens.

La trirême avoit trois rangs de rameurs de chaque côté, placés à des hauteurs graduées. Ceux qui étoient rangés sur la partie la plus basse du vaisseau, s'appelloient *thalamites*, ceux d'en haut *thranites*, ceux du milieu *zygites*. Au tems de la guerre du Péloponèse, les trirêmes grecques portoient jusqu'à deux cens hommes. Elles ne tiroient pas quatre pieds d'eau. Elles étoient si légères, qu'on les faisoit passer par-dessus des Isthmes; elles faisoient jusqu'à cinquante lieues par jour.

Denys l'ancien, tyran de Syracuse, fit le premier construire des pentères, ou vaisseaux à cinq rangs de rameurs, environ 400 ans avant notre ère. Alexandre le Grand alla jusqu'à douze rangs. Environ 300 ans avant J. C. Démétrius Poliorcète fit exécuter une galère à seize rangs. Peu de tems après, Ptolémée Philadelphe augmenta le nombre jusqu'à quarante.

Enfin sous Ptolémée Philopator on en vit une de cinquante rangs, à ce que dit Pline.

Ces nouvelles grandeurs nécessitèrent sans doute aussi de nouvelles distributions. Il est aisé de concevoir que, si on établissoit 40 ou 50 rameurs en amphithéâtre, il n'y a point de force humaine qui pût mouvoir la cinquantième rame supérieure. Voici la manière très-ingénieuse dont M. Leroy sauve cette difficulté, d'après un passage des Tactiques de Léon, qui nous paroît décisif. Qu'on suppose un seul rameur sur la rame d'en bas, deux sur celle d'au-dessus, ensuite trois, on trouvera que la trière ou trirême aura trois files ou rangs de rameurs, dans la longueur du vaisseau, et deux rangs de rames en hauteur; l'exère six files dans la longueur, et trois dans la hauteur. Si on prend deux pour la différence de la progression en cette manière, 1, 3, 5, 7, on trouvera que la decaexère ou galère à seize rangs de rames, dont il s'agit en cet endroit de Plutarque, avec seize files de rameurs dans la longueur, n'en avoit cependant que quatre rangs en hauteur. Enfin si on commençoit la progression par le nombre 6, on trouveroit que dans la galère à cinquante rangs de Philopator, les cinquante files de rameurs auroient pu être distribuées sur cinq gradins, ou cinq rangs de hauteur, dont le dernier auroit eu quatorze rameurs sur une rame.

SUR LA VIE DE TIMOLÉON.

Chap. VIII, p. 95. *Voilà comment*, etc. Ce passage n'est point clair, et il n'est pas facile à traduire; en voici à-peu-près le sens : « C'est ainsi que « les opinions qui portent les hommes à entreprendre

« quelque action, sont sujettes à changer, d'après « la moindre louange ou le moindre blâme, si elle ne « sont pas puisées dans la philosophie, et fondées sur « la force du raisonnement ». *C*.

CHAP. XXXV, p. 130. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une description sommaire, qui l'aide à se faire une idée de ce champ de bataille, et à suivre plus facilement les campagnes de Timoléon.

La Sicile est traversée dans toute son étendue par des chaînes de montagnes. Les deux plus hautes sont au nord-est; l'Etna qui s'étend jusqu'au promontoire de Pélore; au sud-ouest l'Eryx, sur lequel étoit un temple de Vénus. Celle-ci descend au sud jusqu'au promontoire Lilybée. Entre deux sont les monts Héréens qui viennent au sud-est joindre le promontoire de Pachyme. A l'occident des monts Héréens, d'où descend au midi l'un des fleuves Himères, est le mont Cratas, d'où coule vers le nord l'autre Himère, et baigne près de son embouchure la ville du même nom. Entre les deux sont le mont Nébrodès, au-dessous les Collines Gémelles, et à droite du côté du mont Héréen, le mont Maron. De la partie septentrionale du mont Cratas descend vers le sud-ouest le fleuve Hypsa, qui se jette dans la mer auprès de Sélinunte. La Crimèse ou Crimise, qui coule plus à l'ouest, vient se joindre à lui près d'Entelle, ville dont la latitude est de quelques lieues plus méridionale que Syracuse, mais presque à l'autre extrémité de la Sicile. Ce fut sur les bords de cette rivière que Timoléon battit les Carthaginois qui étoient entrés dans la Sicile par le promontoire de Lilybée.

SUR LA VIE DE PÉLOPIDAS.

Chap. XXXIV, pag. 199. « Après laquelle Philip- « pus regardant la desconfiture des morts, s'arresta à « l'endroit où estoient les quatre cents hommes de « ceste compagnie, gisants en terre, serrés les uns « près des autres, tous percés de grands coups de pi- « ques à travers l'estomach ». Il paroit qu'Amyot n'a point suivi la leçon ordinaire, et qu'il a lu ἐν τοῖς στέρνοις, à travers la poitrine, au lieu de ἐν τοῖς στενοῖς, qui pourroit signifier *gisants en terre dans des endroits estroits*. Je crois qu'il faut rétablir tout le passage ainsi : ἐν ᾧ συνετύγχανε κεῖσθαι τοὺς τριακοσίους ἐναντίους ἀπηντηκότας ταῖς σαρίσσαις ἅπαντας τοῖς στέρνοις, καὶ ἐν ὅπλοις μετ' ἀλλήλων ἀναμιγνυμένους. *Tous percés de grands coups de piques à travers l'estomach, et rengés encore couverts de leurs armes, les uns auprès des autres. C.*

Chap. XXXIV, pag. 199. *En somme, l'inconvenient de Laius qui fut occis par son fils OEdipus, n'a point esté la cause primitive de ceste coustume que les Thebains avoient d'estre amoureux les uns des autres.* Il faut traduire : « En somme, la passion « de Laius, n'a point été, comme le disent les poë- « tes, la cause primitive de cette coutume que les « Thébains avoient d'être amoureux les uns des au- « tres ». Cette passion de Laius, étoit son amour pour Chrysippus fils de Pélops, qu'il enleva, comme on peut le voir dans Plutarque lui-même, Parallèles des Histoires grecques et romaines, chap. 33. *C.*

Chap. LVI, pag. 224. Note 2. Le mot grec qui est

dans cette note, n'ayant été composé qu'après que la feuille avoit passé sous mes yeux, on a oublié de me le faire revoir, de manière qu'il s'y est glissé deux fautes, et il faut rétablir la note ainsi :

On trouve dans toutes les éditions τῦ σκευοφόρου. Ce qui signifie effectivement le porte-faix, mais il est évident d'après le Scholiaste d'Aristophanes, Harangueuses, v. 71 ; et d'après Harpocration, v. Ἐπικράτης, qu'il faut lire τῦ Σακεσφόρου, et traduire *le Barbu.* Voyez Maussac dans sa note sur Harpocration, à l'endroit que j'ai cité. *C.*

SUR LA VIE DE MARCELLUS.

Chap. I, p. 240. La manière dont ceci est exprimé n'est pas propre à fixer des idées précises sur l'âge militaire des Romains.

Tout Romain étoit obligé au service militaire depuis la puberté, (dix-sept ans, suivant les ordonnances du roi Servius Tullius) jusqu'à quarante-six ans. Après ce terme ils ne pouvoient plus y être contraints, excepté dans les guerres des Gaulois, où toute exemption cessoit.

Quant aux sénateurs, une fois qu'ils étoient entrés dans le sénat, ils ne faisoient plus de service comme particulier; mais on les employoit pour le commandement des armées en qualité de consuls, de proconsuls, etc. On sent bien que c'est quand il s'agit d'obéir, et non pas de commander, qu'on réclame des exemptions. Néanmoins la vieillesse ne pouvoit manquer d'être une excuse légitime. Et si on a vu Paul Émile forcé en quelque sorte, à l'âge de soixante ans, d'accepter le consulat pour faire la guerre à Persée, on reconnoît

bien aisément que c'étoit une violence faite par l'estime et la faveur publique, et non pas une contrainte prononcée par la loi, puisqu'il ne fut nommé qu'après s'être présenté parmi les candidats.

A Lacédémone, l'âge militaire commençoit à la puberté, pour finir vers soixante ans. Chez les Athéniens les jeunes gens prenoient les armes à dix-huit ans. On les employoit jusqu'à vingt, à la garde de la ville et des forts de l'Attique; ensuite ils servoient dans les armées jusqu'à quarante ans. La nécessité seule obligeoit quelquefois d'aller au-delà.

Chap. XXI, p. 268. L'oracle de Delphes avoit demandé, suivant Eratosthène, un autel cubique, double de celui qui étoit déja dans le temple. Pour résoudre ce problême, il falloit trouver deux moyennes proportionelles entre 1 et 2. Car si on établit cette proportion continue, 1 est à x comme x est à y, comme y est à 2, ce qu'on écrit ainsi : $\div 1 : x \; y : 2$; x représentera la ligne dont le cube sera double de 1. C'est à quoi on ne peut parvenir avec le seul secours de la ligne droite et circulaire. Il faut employer des courbes d'un ordre supérieur, ou des machines dont le mouvement composé ne conduit pas véritablement à un résultat géométriquement rigoureux, mais il suffit néanmoins dans la pratique. Tel étoit le mésolabe ou mésographe dont il s'agit ici. L'un et l'autre moyens furent employés par Platon, et par d'autres philosophes contemporains et postérieurs. *Voyés* l'Histoire des recherches sur la quadrature du cercle, par M. de Montucla.

Chap. XXIV, pag. 271. Voici la description qu'en donne Polybe. Marcellus fit avancer huit galères à

cinq rangs de rameurs, attachées deux à deux par les côtés correspondans dont on avoit supprimé les rames. Sur les bordages des vaisseaux ainsi réunis, étoit couchée une échelle de quatre pieds de large, assez longue pour atteindre la hauteur des murs, quand elle seroit dressée. Les côtés étoient garnis de maniere à mettre les soldats à couvert des traits pendant qu'ils monteroient. A l'extrémité anterieure de l'échelle étoient attachées des cordes qui passant dans des poulies fixées sur les mâts, alloient redescendre aux pouppes. Lorsque les vaisseaux étoient suffisamment approchés de la muraille, alors des gens placés à la pouppe, dressoient l'échelle en tirant sur eux les cordages qui passoient par-dessus les mâts, tandis que d'autres placés à la proue, les aidoient en poussant sur l'échelle, et la soutenoient avec des pieux ou piquets. Après quoi on assujettissoit les pieds de l'échelle sur les bordages des deux vaisseaux avec des cables. C'est cet ensemble de l'échelle, des cordages passans par-dessus les mâts, et des mâts que Polybe dit avoir quelque ressemblance avec la sambyce, instrument de musique que Suidas appelle une guitare triangulaire, dont la forme de notre harpe n'est pas éloignée. L'échelle se terminoit dans sa partie supérieure par un plancher bordé de claies sur les trois côtés extérieurs; quatre soldats pouvoient y tenir; et lorsqu'ils avoient tué ou chassé ceux qui défendoient l'accès du mur vis-à-vis d'eux, ils ôtoient les claies, et passoient sur le rempart, où ils étoient bientôt joints par les soldats qui montoient à leur suite.

Chap. XXVII, pag. 275. Ce fut à l'aspect de ce monument que Ciceron reconnut le tombeau du géomè-

tre, lorsqu'il alla à Syracuse pour faire ses informations contre Verrès. Archimède avoit trouvé le premier que la solidité d'une sphère inscrite dans un cylindre, qui a par conséquent même hauteur et même diamètre, est les deux tiers de la solidité du cylindre.

Chap. XXIX, pag. 279. Plusieurs modernes veulent que le mot grec, qu'Amyot a traduit ici par des *angles*, signifie des cadrans. Mais la traduction d'Amyot est préférable. Deux règles qui formeroient entr'elles un angle d'un demi-degré, comprendroient et mesureroient en effet la grandeur apparente du diamètre du soleil. Ce passage est d'autant plus précieux, qu'il constate une decouverte des anciens, que les modernes ne savoient pas remonter à une origine si reculée.

COMPARAISON.

Cpap. III, pag. 310. Je n'entends point du tout ce que Plutarque veut dire ici. Car de croire qu'Annibal ait consenti à perdre en diverses rencontres plusieurs milliers d'hommes, pour tromper Marcellus, cela ne paroît guères probable, et ne s'accorde ni avec les récits de Plutarque et des autres Historiens, ni avec les paroles qui lui échapperent en différentes occasions, et que Plutarque rapporte dans cette vie de Marcellus. Mais je suis persuadé avec M. Reiske qu'il y a une faute dans le texte, et qu'au lieu de *ψεύδωμα* que je ne connois pas, il faut lire *ψευδόπτωμα*, qui signifie à la lettre, fausse chûte, et dont voici l'explication donnée par le scholiaste d'Aristophane. C'est, dit-il, une sorte de manége pratiqué par les lutteurs.

lutteurs. S'il arrive que l'un d'eux, tombé sur l'épaule, soit assez heureux pour se relever promptement, il essuie la poussière dont l'empreinte déposeroit de sa chûte, qu'il nie; et recommençant le combat, il terrasse quelquefois son adversaire, et remporte le prix d'une victoire contre laquelle son accident ne peut militer, parce qu'il n'y a plus rien qui le prouve. Or cette idée convient parfaitement aux désavantages passagers et peu décisifs d'Annibal vis-à-vis de Marcellus, qui se terminèrent enfin par l'avantage le plus décisif pour le Carthaginois, par la mort du général Romain.

SUR LA VIE D'ARISTIDE.

Chap. I, pag. 317. Le nom de Chorége a eu deux significations très-différentes, suivant les époques. Dans l'acception postérieure, il désigne des entrepreneurs, qui moyennant une certaine somme, se chargeoient des chœurs dans des fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Bacchus. C'étoit un emploi lucratif et mercénaire par conséquent. Antérieurement on donnoit ce nom au citoyen que sa tribu choisissoit pour présider à l'ordonnance, et fournir les frais de ces chœurs. C'étoit donc une fonction honorable, mais dispendieuse, comme on peut le conclure de plusieurs passages de Démosthène et d'autres écrivains Attiques.

Chap. XXXIX, pag. 360. On voit au septième livre de l'Iliade d'Homere, en l'interprétant d'après les termes exprès de l'Ajax de Sophocle, lorsqu'il est question de tirer au sort le guerrier qui doit combattre contre Hector en champ clos, les héros pétrir chacun

une boule de terre, qu'ils jettent dans un casque après l'avoir marquée d'une empreinte propre à la faire reconnoître. C'est à cet ancien usage qu'Amompharetus fait allusion en ce moment. La grosseur et la pesanteur de la pierre caractérisent la fermeté immuable de sa résolution.

CHAP XLVII, pag. 368. Anciennement l'année attique étoit composée de douze mois lunaires, alternativement de 29 et 30 jours, pour la commodité de l'usage, parce que le mois lunaire est de 29 jours et demi. On appelloit pleins, les mois de 30 jours; creux, les mois de 29. Ce qui se faisoit en supprimant le 29e jour, et en passant du 28 au 30, sans compter, ni nommer le 29, qui s'appelloit par cette raison jour exemptile, ou supprimé. Ainsi l'année attique étoit censée de 360 jours, et les mois de 30 jours chacun. Mais il y en avoit effectivement 6 de 29 jours seulement, et l'année n'étoit en réalité que de 354. Cela dura jusqu'à la première année de la 87e olympiade, avec laquelle commença la réforme introduite par Méton dans le calendrier. Depuis cette époque le jour exemptile fut pris de soixante-trois en soixante-trois, pendant toute la durée de la période de 19 ans, qu'il avoit imaginée, pour faire cadrer l'année lunaire avec l'année solaire, au moyen des mois intercalaires.

Dix-neuf années solaires supposées de 365 jours, font 6935 jours, et dix-neuf années lunaires supposées de 354, n'en font que 6726. La différence est 209. Sept mois intercalés dans les 3, 5, 8, 11, 13, 16 et 19es années compensoient cette différence. Telle est l'idée sommaire du calendrier de Méton; car il n'est pas possible d'entrer ici dans les détails. La correction que

Calipe y fit cent deux ans après, ne changea point sa forme. Elle n'eut pour objet que la suppression d'un jour, qui dans le calcul de Méton se trouvoit redondant tous les 76 ans.

Indépendamment des jours reguliérement exemptiles dans cette forme d'année, le 2 du mois Boëdromion étoit toujours exemptile, parce que c'étoit ce jour-là, suivant la fable, que Neptune et Minerve s'étoient disputé l'Attique. C'est pour cela qu'on voit dans Plutarque la date de la bataille de Platée, rapportée tantôt au trois, tantôt au quatre de ce mois, suivant qu'il a égard ou non au jour exemptile.

J'ai cru, pour la commodité des lecteurs, devoir joindre ici les noms des mois attiques, en correspondance avec les nôtres, avec la note des mois intercalaires et des jours exemptiles, de manière à présenter un tableau sensible.

Hécatombéon	commençant à la nouvelle lune la plus voisine du solstice d'été répondoit pour la plus grande partie à,	Juillet.
Métageitnion,		Août.
Boëdromion,	le 3 exemptile,	Septembre.
Mémactérion,		Octobre.
Pyanepsion,	le 6 exemptile,	Novembre.
Poseidon,		Décembre.
Gamélion,	le 9 exemptile,	Janvier.
Anthestérion,		Février.
Elaphébolion,	le 12 exemptile,	Mars.
Munychion,		Avril.
Thargélion,	le 15 exemptile,	Mai.
Scirrophorion,		Juin.

La période de Méton commença la 1re année de la

87e olympiade, 432 ans avant J. C. Ainsi la 3e année de cette même olympiade on intercala un treizième mois. Il s'appelloit le second Poseidon, et s'intercaloit après le premier; ensuite la première année de la 88e olympiade; puis la 4e, et ainsi de suite dans l'ordre que nous avons marqué ci-dessus.

CHAP. LXVI, pag. 387. Outre les écrivains que Plutarque cite en cet endroit, plusieurs autres s'accordent encore, et sur ce mariage, et sur les enfans qui en naquirent. Il est vrai qu'il y avoit à Athenes une ancienne loi portée par Cécrops pour interdire la polygamie. Mais Hieronyme le Rhodien cité par Plutarque, a rapporté un décret du peuple d'Athènes, porté du tems de Socrate, par lequel il avoit été permis, attendu la dépopulation actuelle, de prendre une concubine dont les enfans seroient citoyens. Il est fâcheux que nous ayons perdu le morceau de Panætius, dont Plutarque parle ici. Car l'autorité d'Aristote, suivie par les écrivains postérieurs, est très-foible, puisque l'ouvrage sur la noblesse étoit déja regardé comme apocryphe du tems de Plutarque.

Au surplus Diogène Laërce a fait cette Myrto, fille d'Aristide, par une erreur qu'Athénée a fort bien relevée. Car Aristide est mort vieux, dans la deuxième année de la soixante-dix-huitième olympiade, et Socrate est né la troisième année de la soixante-dix-septième. Comment donc, une fille d'Aristide, déjà nubile à la mort de son père, auroit elle pu donner des enfans à Socrate dans l'age viril. Aussi Athénée veut-il qu'elle fut fille d'un autre Aristide, postérieur à celui qui fut surnommé *le Juste* : mais la difficulté n'est pas la même par rapport à Plutarque, qui la donne

pour sa petite-fille. Quant à ce qu'Amyot fait dire ensuite à Plutarque : *Lysimachus, fils de la fille ou du fils d'Aristide :* on sent bien qu'il étoit impossible que Demétrius en proposant, ou le peuple en portant un décret qui le concernoit, eût ignoré quel étoit son père ou sa mère. Aussi Plutarque n'a-t-il point mis ici d'alternative ; il a dit, fils de la fille d'Aristide. Plutarque ne parle point non plus de Lysimachus, par rapport à la pension alimentaire du triobole. Il n'est question ici que de sa mère et de sa tante.

CHAP. LXVII, pag. 388. Harmodius et Aristogiton portèrent le premier coup à la tyrannie des Pisistratides, en tuant Hipparque, fils de Pisistrate, la troisième annéede la soixante-sixième olympiade. Hippias, son frère aîné, se maintint encore quatre ans, et fut chassé par Clisthène, de la race des Alcméonides, secondé de toute sa famille et des Lacédémoniens. On érigea alors des statues à Harmodius et à Aristogiton, qui avoient été les victimes de la liberté de leur patrie, la 3/4 de la 67[e] olympiade, époque de l'expulsion des rois de Rome.

N. B. Page 320, à l'avant-dernière ligne de la note: au lieu de mathématicien célèbre, lisez dialecticien célèbre. Euclide de Mégare, ville située près de l'isthme de Corinthe, chef d'une secte connue sous le nom *de Dialecticien*, fut un des disciples de Socrate. Il fut fameux par la subtilité de ses raisonnemens. Diogène Laërce lui attribue, entre autres ouvrages, plusieurs tragédies. Ce fut auprès de lui que Platon, âgé de trente ans, se retira après la mort de Socrate, à la fin de la première année de la quatre-vingt-treizième

olympiade. Il est vrai qu'on lit dans les anciennes éditions de Valère Maxime, l. VIII, ch. 12, que Platon renvoya les entrepreneurs de l'autel sacré, dont j'ai parlé dans les observations sur la vie de Marcellus, ch. 21, au geomètre Euclide. Mais il y a deja long-tems qu'un savant a substitué dans ce passage de Valère Maxime le nom d'Eudoxe, géomètre en effet célèbre, contempotain et ami de Platon, à celui d'Euclide, d'après un passage de Plutarque, dans le traité du génie de Socrate; et cela avec d'autant plus de raison, qu'il est constant que le géomètre Euclide, dont nous avons les élémens, vivoit au tems et à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, qui s'établit sur le trône d'Egypte après la mort d'Alexandre le Grand, arrivée à la fin de la première année de la cent-quatorzième olympiade, 324 ans avant J. C. et que par conséquent l'époque du géomètre est postérieure d'environ quatre-vingt-dix ans à celle du dialecticien, disciple de Socrate.

SUR LA VIE DE CATON LE CENSEUR.

Chap. XVII, pag. 413. L'autorité de M. Dacier étoit trop grave, et celle de M. l'abbé Brotier y ajoutoit trop de valeur dans mon esprit, pour ne pas laisser subsister cette note telle qu'elle étoit écrite par une main accoutumée si long-tems et avec tant de succès à porter le flambeau de l'érudition et de la critique dans les ténèbres de l'antiquité; et dont les travaux suspendus par les soins nécessaires à sa santé, ne peuvent manquer d'exciter les desirs et les regrets du public, qui ne retrouvera pas assurément dans son successeur à cet ouvrage particulier, de quoi le consoler

ou le dédommager. Mais après avoir rendu cet hommage de mon respect et de mon estime à mon illustre prédécesseur, je crois devoir ensuite et à l'ouvrage dont je me suis chargé, et au public, l'exposé de mon opinion particulière.

Je ne crois pas qu'il faille ici de négation, 1°. parce que les auteurs de comédies ou de drames satyriques étant dans l'usage de travestir les caractères des dieux et des héros de la fable, pour faire naître le ridicule par les contrastes, comme on le voit en particulier dans les Grenouilles et dans les Oiseaux d'Aristophane par rapport à Bacchus et à Hercule, il est très-possible que quelqu'écrivain de ce genre eût prêté à Ulysse ce regret ridicule pour son chapeau et sa ceinture, dans une pièce connue du tems de Caton, et perdue pour nous, aussi bien que tant d'autres. 2°. Et bien plus encore, parce que sans recourir à cette supposition, la phrase me paroît être très-grecque, et avoir cette signification très-naturelle. Polybe veut, dit Caton, échappé comme Ulysse de l'antre du Cyclope, y retourner pour chercher son chapeau et sa ceinture qu'il y a oubliés. La comparaison avec Ulysse ne roule que sur la première partie de la phrase, et ne peut porter que sur cet objet, qui n'a pas besoin de négation. Pour la faire tomber sur la seconde partie et justifier la négation, il faudroit qu'Ulysse eût en effet oublié son chapeau et sa ceinture dans la caverne de Polyphême. Et c'est ce dont il n'est fait mention dans aucun monument de cette fable.

Chap. XXXV, pag. 435. Le père Petau place la mort de Scipion l'Africain un an plus tard, d'après l'autorité de Tite-Live, dit-il, et de Polybe. Cela est

vrai quant à Polybe, selon Tite-Live : mais quant à celui-ci, il dit formellement le contraire, et le prouve, en observant ce que Plutarque a dit plus haut, que Caton nomma prince du sénat Lucius Valerius Flaccus, ce qui suppose que Scipion étoit déjà mort, puisque c'étoit lui qui jouissoit de cet honneur depuis dix ans.

CHAP. LIII, pag. 456. Jamais les Carthaginois ne furent alliés des Romains, ny de la manière complette que les Grecs appelloient συμμαχία, alliance offensive et défensive : ni de la manière incomplette qu'ils nommoient ἐπιμαχία, alliance défensive seulement. Ils étoient, dit Plutarque, ἔνσπονδοι, mot qui désigne des peuples conciliés par un traité, qui fixe leurs droits et leurs prétentions respectives.

Fin des Observations.

EXPLICATION DE LA FIGURE *en taille-douce, des Médaillons et Monumens antiques de ce volume.*

L'ESTAMPE représente deux portiques, sur le côté de l'un desquels la statue de Minerve indique la ville d'Athènes; dans le fond on voit le peuple assemblé. Sur le devant, un paysan présente sa coquille à Aristide, en le priant d'y écrire le nom d'Aristide. Aristide l'écrit, et lui dit : « En quoi vous a-t-il offensé »? « En rien, répond le manant. Je ne le connois pas; « mais il me déplaît de l'entendre toujours appeller *le* « *Juste* ». *Plut. Vie d'Aristide*, *T. III*, *p.* 338.

ANTIQUES,

1. LE TRIOMPHE DE PAUL EMILE, d'après une médaille d'argent, de la Bibliothèque Nationale, de la famille *Æmilia*. Le consul Romain y est représenté debout auprès d'un trophée, de Persée et sa famille prisonniers, qu'il vient de vaincre, dans une bataille qui le rend maître de toute la Macédoine. Sa douleur, à la vue d'un roi malheureux, semble vérifier le reproche qu'il lui fait, en disant : « Pourquoy vas tu « ainsi ravallant ma victoire, et diminuant la gloire « de mes faicts, en te monstrant homme de si lasche « cueur que ce ne me sera pas grand honneur de t'avoir « vaincu, attendu que tu n'estois pas digne adversaire « des Romains ». *Plut. Vie de Paul Émile*, *T. III*, *page* 3.

2. PERSÉE, dernier roi de Macédoine et des suc-

cesseurs d'Alexandre le Grand, copié d'après une belle médaille d'argent, de la Bibliothèque Nationale; elle se trouve décrite dans l'ouvrage, intitulé : *J. Canini Iconologia. Plut. Vie de Paul Émile, p.* 72.

3. Marcellus, le conquérant de Syracuse, d'après une médaille consulaire d'argent, de la Bibliothèque Nationale, représentant la tête de ce général, derrière laquelle sont trois jambes, symbole de la Sicile. *Plut. Vie de Marcellus, T. III, p.* 238.

4. Le même Marcellus, substitué au consul Flaminius, porte au temple de Jupiter Feretrien les dépouilles opimes remportées sur Viridomarus, roi des Gaulois, tue de sa propre main. Ce type est le revers de la médaille précédente, décrite par Morel et autres antiquaires. *Plut. Vie dc Marcellus, T. III, p.* 254.

5. Aristide, copié d'après une statue antique de la Bibliothèque du Vatican, avec son nom gravé au bas; cette antique est décrite dans le *Mus. Cap.* T. I, n°. 18, p. 15. *Plut. Vie d'Aristide, T. III, p.* 317.

6. Caton le Censeur, *apud Ful. Ursinum*, n°. 116, d'après une pierre gravée. *Plut. Vie de Caton, T. III, p.* 391.

Fin du Tome troisième.



